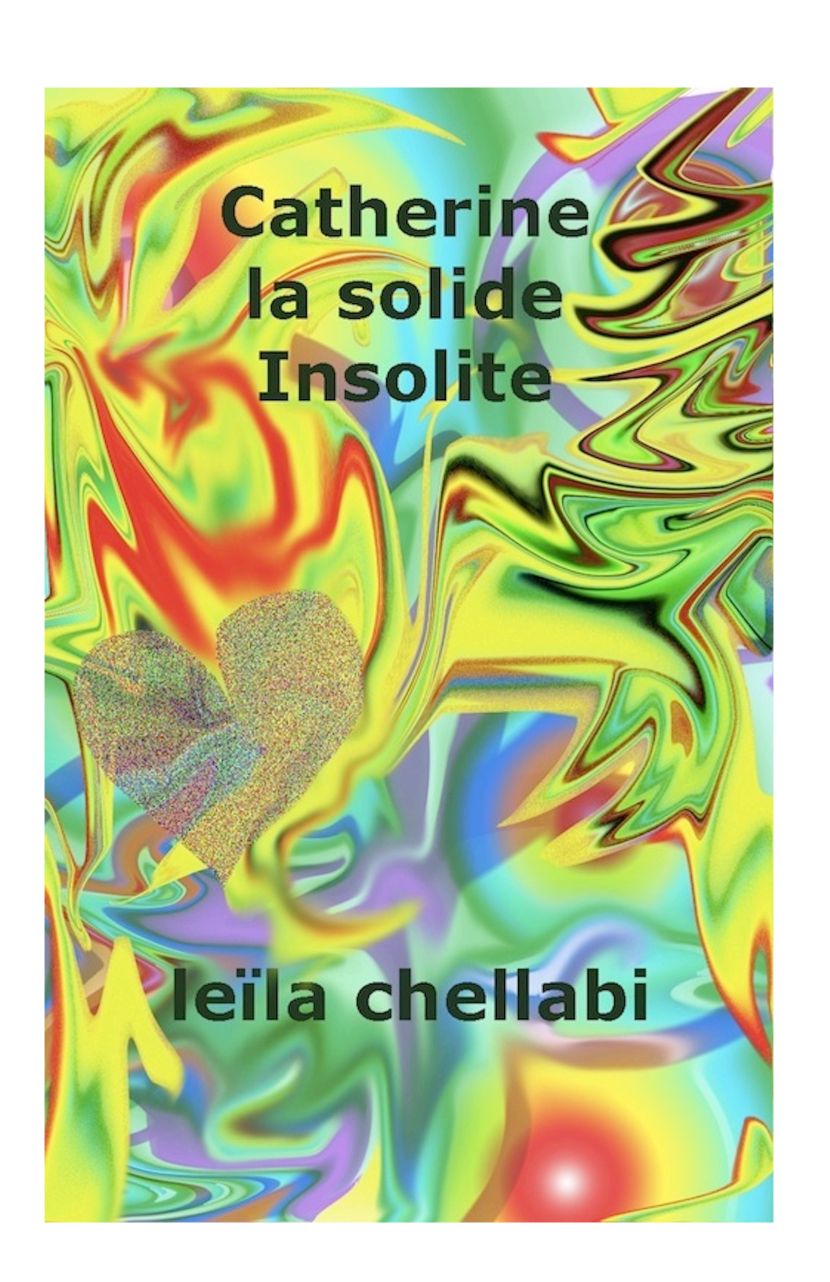
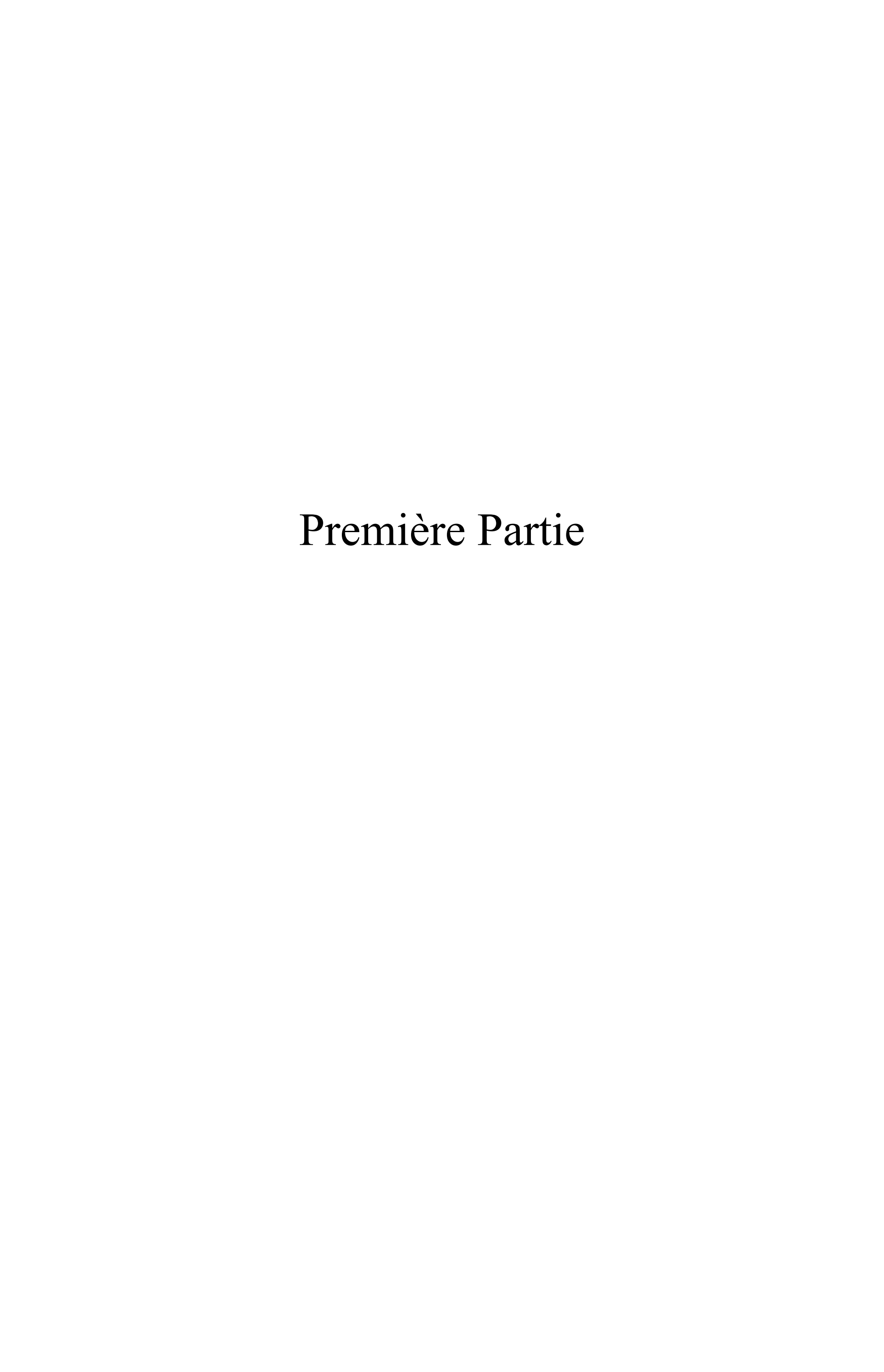

Catherine
la solide
Insolite
leïla chellabi


Catherine
la solide
Insolite
leïla chellabi

leïla chellabi

# Catherine la solide Insolite

LCenteur



# Première Partie

Catherine est assise, tranquille, dans la chaleur aérée d'un 22 Juillet pas comme les autres. Elle en a pourtant connu des 22 Juillet, mais comme celui-là, jamais. Par la fenêtre grande ouverte, son œil absent suit les mouvements de quelques branches souples dont les feuilles frissonnent bruyamment dans le soleil. En face, légèrement à droite, une femme secoue une couette à la terrasse de sa chambre. L'œil de Catherine la suit, pour glisser ensuite sur la façade de l'hôtel particulier qui abrite la brune silhouette.
Bêtement le ciel est bleu, clair, sans nuages. Catherine n'a pas d'humeur, pourtant ce 22 juillet est vraiment particulier pour elle. Et cette particularité est tout entière contenue dans l'œil de Catherine. À l'extérieur tout est normal, naturel. Mais Catherine n'a pas d'humeur, Catherine frôle le temps d'un cœur empêtré d'impossibilités. Ce fut sa première réaction : impossible. Pourtant elle ne sait quel taré a dit un jour qu'impossible n'était pas français, mais pour elle aujourd'hui, impossible n'est pas humain point à la ligne.
Catherine n'est pas fâchée, ni affolée, ni consternée, ni furieuse, non Catherine n'est rien de tout cela, elle n'est rien. Elle n'a pas d'humeur, elle est simple-

ment sous le choc d'une grande surprise que dévoile une grande méprise.
Catherine s'est installée dans cette surprise, elle la soupèse, l'élude, y revient, le cœur calme et aimant ses semblables, la vie. Catherine vogue d'un cœur surpris aux méandres incompréhensibles de la saloperie humaine, sereine, elle en observe les brisures étoilées par le mensonge. Et léger, ce 22 Juillet s'est transformé en véhicule immatériel, insoupçonnable de maniabilité, grâce auquel elle refait un voyage sentimental dont l'objet est devenu un masque grimaçant d'hypocrisie, sourire trompeur et machiavélisme sournois.
Catherine vogue ainsi sans regret et sans projet, stable mais étonnée, sur les remous des évènements de quelques années dont le présent n'est que l'expir.
Un petit garçon en salopette écossaise passe devant la fenêtre, une paire de jambes l'accompagne. Catherine habite un rez-de-chaussée dont une seule fenêtre donne sur la rue. Large trottoir dans un quartier calme, des volets masquent la fenêtre à moitié. Le petit garçon s'arrête, les jambes aussi, il est souriant et blond, une promesse de vie dans son sourire, un éclat de joie dans ses yeux. Les jambes l'entraînent à nouveau, petit bonhomme pétulant, petite perfection ambulante.
Une mouche vient de rentrer, trois tours de pièce et elle sort attirée par la lumière.
Déjà une heure ! Catherine se lève pour allumer la télévision, on ne parle que de Laurent Fignon et de l'arrivée du Tour de France dans l'après-midi à

Paris. En ce dimanche ensoleillé la politique s'efface devant le cyclisme national, et Catherine éteint la télévision.
Seule dans son 22 Juillet Catherine, tout en grignotant, trimbale son cœur au creux déprimant d'une trahison resplendissante, lumineuse d'horreur et inqualifiable. Oh ! bien sûr, pas une trahison conjugale, Catherine après avoir usé deux maris, n'en est plus là. Non, une vraie belle trahison, sans sentiment, sans histoire de cul, une trahison qui met en jeu la duplicité étonnante d'un ami, de quelqu'un que l'on aime, en qui l'on a placé sa confiance, que l'on ne soupçonne pas. Un traître est né aujourd'hui, un de plus dans l'humanité et celui-là, Catherine le connaît. En fait, Catherine a maintenant son traître, comme d'autres ont une voiture. Car, un traître devient un objet puisqu'aucun dialogue n'est possible, ni aucune explication. Catherine s'est retirée sur la pointe du cœur, doucement, il n'y a rien à en dire, ou trop. Catherine choisit le silence et l'action. Ne rien dire mais disparaître ; tout à coup, un rire qui se tait, un téléphone qui ne sonne plus, une porte qui ne s'ouvre plus. Catherine se retire de la trahison comme une ombre que le soleil efface à midi. Elle ne lui en veut pas, mais dans son étonnement, elle le laisse à son choix, sans comprendre mais avec tolérance. Décidée à ne pas se laisser faire, ça oui, elle ne fait et ne fera aucun éclat. Elle veut son dû, rien de plus, quant au silence de l'autre, malhonnête, il se refermera comme une gifle sur sa propre hypocrisie.

En fait un dernier échange conceptuel. Un dernier match, une dernière fois.

Dans son 22 Juillet ensoleillé, Catherine refait le point sur la confiance. La sienne, totale, idiote diraient certains, mais normale pour elle. Et puis des petites choses de-ci, de-là, qu'elle n'a pas voulues voir peut-être, mais qui sont encore passées comme une hirondelle ou un papillon noir, de-ci, de-là. Et puis, soudain, la lumière d'une connaissance dans la conscience engourdie de confiance. Dans un éclair un proverbe arabe lui revient :

*« Pardonne une fois tu es généreux, pardonne deux fois tu es un imbécile ».*

Toute seule Catherine éclate de rire. De la générosité à l'imbécillité, il n'y a qu'un pas qu'elle a allègrement franchi des centaines de fois et qu'elle est prête à franchir encore. L'idée d'être une imbécile pour les Arabes la fait rire, elle, sang-mêlé, père algérien, mère française. Pourtant son père avait le cœur sur la main. Il pardonnait mais demeurait vigilant. Voilà, vigilant, être vigilant c'est demeurer neuf malgré tout, ne jamais s'endormir sur une belle parole, un cadeau ou un dîner. Mais quand on a confiance, on a confiance !

Catherine se lève pour aller chercher du chocolat, délicatement, avec gourmandise. Les calories, succulentes et aromatisées, trouvent une voie délicieuse dans son gosier. Et le mot « gosier » la fait rire encore, c'est comique tout à coup.

L'appartement paisible est frais. Elle a fermé la fenêtre et s'étend sur le canapé, de tout son long,

dans ce 22 Juillet, projecteur sur une trahison qu'elle n'admettra pas. Dimanche bateau qui flotte maintenant, dans le calme d'après-midi, sur l'onde de sa pensée maîtrisée qui coule sereine sur un autre plan, celui du repos, cette frontière où l'on oublie le corps pour mieux vivre une autre conscience qui quelquefois s'ouvre sur un rêve.
Catherine s'endort doucement.
C'est dans l'énergie douce qui la berce, aux confins d'un autre monde, qu'elle récupère dans son corps la vitalité qui anime ses écrits. Catherine est écrivain. Quand elle s'endort ainsi, sa pensée s'envole tel un corps différent qui plongerait, pour se régénérer, à la source intarissable du Verbe, son silencieux, note impalpable, résonance universelle où, insaisissables, nous nous retrouvons tous dans une dimension qui nous échappe dès que le corps physique reprend ses droits.
C'est de là, entre espace et temps, dans l'immatérialité qui l'accueille que Catherine ramène une inspiration qui coule librement, canalisée par l'écriture, structurée par un livre. C'est de là, dans ce proche lointain inaccessible à l'œil et à l'entendement objectif, que Catherine, Mary Poppins d'adoption, devient l'hôte d'un monde où le merveilleux est si réel que la réalité ensuite retrouvée en est toute embellie, soit par un style, soit par une idée, soit par une couleur qui, tout à coup, novateurs et souples, accompagnent, transforment ou formulent ce qu'avant on avait oublié à la mémoire sinueuse du temps qui n'en finit pas de se dérouler aux circonvolutions

d'un cerveau qui n'a que la mémoire courte du connu. Le connaissable est là aux limites de Catherine, à portée de sommeil et elle en devient le connaissant inconscient et serein qui, tout à coup, à travers un livre, peut, d'une plume hardie, en parler ou mieux, l'exposer à la vue de tous, accessible et mystérieux dans sa couverture sage de livre bien rangé.

Catherine est partie, elle se promène, pensée vagabonde, inconscience veinarde, au fin fond d'une dimension que son corps ne connaîtra jamais, embué qu'il est d'oubli et de sommeil néant.

Le bruit d'un avion lointain fait miroiter le soleil d'un ciel omniprésent. Une mobylette indécente force sa pétarade dans la rue tranquille ; Catherine dort, absente au quotidien, étrangère aux bruits de la ville qui s'est réunie dans la chaleur des Champs-Élysées, dans le délire de la foule qui accueille un Tour de France épuisé et vainqueur qui en aura épuisé plus d'un. Les rois de la petite reine sont mobilisés, l'absence de Catherine les repousse, les ignore, les efface.

Catherine dort, préparant peut-être quelque part ce qui demain sera un best-seller. On dira qu'elle a de l'imagination, alors que tout simplement elle ramène une réalité autre qui fera la différence.

Comme un paquet charmant posé sur le canapé, le corps de Catherine rythme d'une respiration régulière l'appartement tranquille. Dehors, quelques bruits de conversations ne lui parviennent pas, une voiture décapotable, radio puissance décibels smurf, passe en trombe, laissant dans son sillage une im-

pression dense, immédiatement silencieuse. Catherine dort, sourde aux bruits de ce 22 Juillet qui continue son parcours dans la fin d'après-midi, clôturant de chaleur le mouvement perpétuel du temps que la nuit va bientôt engloutir. Mais la nuit n'est pas reine, l'été, elle tombe difficilement, tardivement, vers vingt-deux heures trente et le jour d'été se venge de la nuit d'hiver menaçante qu'il pressent.
En plein jour, Catherine dort.
Jambes abandonnées, bras croisés sur la poitrine, menton sur l'épaule, profil en relief, Catherine s'est endormie d'un corps pesant sur la trahison d'un ami qu'elle oublie, pensée légère comme un souffle, vagabonde d'ailleurs.
Le sommeil n'est pour Catherine ni un refuge, ni une fuite, c'est un autre monde que ne trouvent pas ceux qui sont trop perturbés ou obsédés. C'est un monde qui n'accueille bien que les purs, il suffit de regarder un enfant dormir pour le comprendre. Les sereins, les consciences nettes y sont aussi, bien accueillis. C'est un monde dont on ne peut pas forcer les portes, c'est un monde qui peut se refuser et donner naissance à l'insomnie épuisante dans laquelle corps et pensée se livrent un duel ennemi, quand la pensée gagne, le corps est épuisé et quand c'est le corps qui gagne, la pensée est lourde d'épuisement dans le matin morne. Le sommeil est un mage blanc pour qui la nuit n'existe pas. C'est en général le soir qu'on le retrouve, mais ce magicien, dont la présence latente ne nous quitte pas, est prêt à nourrir

de rêves et de réalités les plus fermés d'entre les humains, si seulement ils lui font confiance.
Catherine le retrouve souvent en plein jour aussi. Vingt minutes, une demi-heure, une fois, plusieurs fois, elle va abreuver ses corps subtils à sa cascade vivifiante. Ses nuits sont sacrées aussi. Catherine s'endort rarement après vingt-deux heures, et elle se coule dans le sommeil avec joie, comme un rendez-vous important à ne pas manquer. D'autres vont dîner ou danser, elle, elle se couche et s'endort avec volupté, avide du matin qui apportera, dans l'aube d'un renouveau, une cargaison de trésors qu'elle pourra utiliser par le canal de l'écriture. Ses amis lui ont d'abord reproché son rythme nocturne puis ils ont dû accepter ; il faut dire que Catherine n'est pas influençable, ce qui lui importe le plus est cette vie intérieure vivace et elle fait tout pour en préserver l'intégrité. Catherine est une volontaire qui ne se disperse pas aux quatre vents de la superficialité. Consciente de l'important, elle se consacre à l'essentiel, et curieusement le sommeil en fait partie. C'est son expérience, c'est sa vie, c'est son choix, c'est son droit.
Seule au creux d'un après-midi d'été, trahie dans son amitié, étonnée au plus profond de son cœur, Catherine dort dans une unité retrouvée, quand même, avec son âme sereine, dans un contact invisible qui fait d'elle ce qu'elle est, une conscience en mouvance, en expansion d'elle-même à travers les aléas d'une vie pas très marrante, il faut bien le dire. Et elle le dit.
Pour l'instant, elle dort, chut.

Au-delà de son corps endormi la conscience de Catherine évolue sur un autre plan.
*Elle se retrouve, regard impersonnel, dans une chambre d'hôtel dans laquelle il y a des valises fermées, des paquets faits et prêts à partir qui appartiennent à ses parents. Mais son père et sa mère ne sont plus là, ils sont partis, laissant là une trousse de toilette d'homme, ouverte, avec les affaires de toilette dedans (dans la vie, cette trousse Catherine l'a offerte à son traître). Il y a un sac à main ouvert aussi mais sans rien d'important dedans. Ses parents ne doivent pas revenir, son regard impersonnel dans le rêve sait qu'il ne les reverra pas…*
Dans l'appartement la sonnerie du téléphone retentit dans l'absence de la conscience de Catherine, la rappelant immédiatement vers son corps dont elle ouvre les yeux. Son regard, encore impersonnel, flirte un instant avec cet endroit familier qu'elle retrouve. Catherine ne se précipite pas. Elle reprend doucement possession des lieux avant de se lever pour enfin décrocher :
– Allô.
– Allô ?
– Bonjour, qu'est-ce que tu fais ?
C'est la voix de Liliane, claire et impatiente.
– Je dormais…
– Encore !
Liliane éclate de rire.
– Qu'est-ce que tu vas encore nous pondre après ça ?
– Et toi, qu'est-ce qui se passe ? Je te croyais à la campagne ?

– Non, Amadéo me pompe, j'en ai ras-le-bol. Alors je suis restée, je prépare un article sur les médecines parallèles.
– …
– Je me disais qu'on aurait pu se voir ce soir peut-être ? Si on dînait ensemble ? J'ai fait un drôle de rêve, tu pourras peut-être y voir plus clair que moi, je n'y comprends rien.
Éclat de rire de Catherine :
– Ah ! Je me disais aussi, c'est bizarre, elle ne parle pas rêve aujourd'hui. Depuis le temps, tu devrais les interpréter mieux que moi.
– Non, moi je n'y comprends rien souvent, toi, c'est différent. Alors on dîne ensemble ?
Devant le silence de Catherine, Liliane explose :
– Surtout cache ton enthousiasme !
Catherine rit encore tandis que Liliane poursuit :
– Je passe te prendre ?
– Non, je n'ai aucune envie de dîner dehors, mais passe si tu veux, on fera la dînette.
– Oh ! Qu'est-ce que tu es barbante alors ! On va un peu voir d'autres tronches et se distraire, quoi.
– Non, moi je n'ai pas envie, tu passes si tu veux, mais tôt, car je ne veux pas me coucher tard, sinon on se verra dans la semaine un après-midi.
Liliane est déçue :
– Excuse-moi mais tu es chiante ! Tu n'en a pas marre d'être toujours toute seule ?
D'une voix emphatique, fantaisiste et pleine d'humour, Catherine lui répond :

– Mais je suis si admirable vois-tu, je suis si bien avec moi-même, je suis si sympathique que je me régale.
Puis dans un éclat de rire elle continue :
– Je crois que je vais me demander en mariage, tu viendras à la noce ?
Liliane d'une voix amusée enchaîne :
– Quelle est bête cette femme ! Bon alors c'est non ?
Catherine sérieuse et enjouée :
– C'est non, mais ça s'arrangera tu verras.
– Bon alors je me mets en chasse…
Catherine l'interrompt :
– Pour trouver un autre pigeon ?! Bonne chance !
Elle raccroche en riant. Liliane sans rancune, Catherine sans regret.
Une soirée tranquille s'annonce, Catherine la déguste d'avance, la préparant avec gourmandise ; elle cueille dans la bibliothèque un petit livre rouge et s'installe en tailleur sur son canapé. Dans l'appartement du dessus résonne une musique « bluesie » qui se déverse à flots par la fenêtre ouverte. C'est la radio, un jingle strident et rythmé la précise, enchaîné aussitôt par un morceau de musique anglo-saxonne, cadencé, dont les voix se précipitent entrecoupées de batterie… C'est fort, très fort, mais lorsque Catherine veut fermer la fenêtre, une main bienvenue baisse le volume, estompant le tout qui disparaît petit à petit…
Plongée dans le petit livre, Catherine baigne sa conscience objective à la jouvence millénaire d'une sagesse sans âge dont les enseignements successifs scandent l'évolution de l'humanité sur la route de

ses épreuves. L'enseignement de Morya est l'avant-dernier d'une série dont les Arhats ou Sages imprègnent les consciences selon un cycle bien précis dont les besoins sont dictés par l'évolution humaine elle-même.
Catherine a lu les enseignements successifs et elle a un grand faible pour celui de Morya dont elle raffole du langage. C'est un langage précis, incisif, dur parfois, pas tendre du tout, mais tout cela est possible car c'est le clair langage de l'amour débarrassé de ses scories sentimentales humaines. Morya ne s'embarrasse pas de formules, n'essaye pas d'adoucir ses propos. Il va droit au but, droit au cœur des choses, droit à l'âme. Catherine aime ce style bref et parfois dur qui la fait rire tant elle s'y retrouve. Comme dans les propos de Morya, il n'y a en Catherine aucune trace de méchanceté. Sa dureté apparente réside dans la clarté de son être qui ne louvoie pas, qui ne s'arrange ni avec les évènements ni avec elle-même. Il est, au détriment de ce qui peut freiner, éluder ou avoir peur. Catherine aime et va à l'essentiel et elle aime les êtres essentiellement. Souvent les ego qu'elle admet sans vraiment y faire attention lui causent des surprises. C'était le cas ce matin avec son traître de cœur. Elle avait dialogué avec son âme, c'est l'ego qui a répliqué ! Catherine est perdue devant ce genre de réactions qui lui échappent totalement. Ne les concevant pas, elle en est toujours étonnée.
Catherine lève les yeux sur la fenêtre et le ciel. Une phrase de Morya la maintient ainsi en suspens, l'œil

vague, sur le fil d'une conscience qui s'ouvre, s'élargit et déborde dans ce ciel d'été paisible qui l'accueille.

**« En vérité la communauté n'accepte pas le voleur qui, par le vol, affirme le pire aspect de la possession. »**

Le ciel a la couleur des yeux de son traître et cette phrase lui rappelle la trahison qui est un vol. Quinze pour cent sur une grosse affaire, c'est beaucoup. Les yeux du traître de cœur se sont dilués dans le ciel, Catherine ne les retient pas, elle les noie dans la clarté de ce crépuscule du 22 Juillet pas comme les autres qui va se terminer, comme tout ici-bas.
Catherine sourit aux propos catégoriques de Morya qu'elle ressent jusqu'au tréfonds d'elle-même dans la justesse d'un accord harmonieux.

**« Pour condamner quelqu'un, tournez-vous vers vous-même ! »**

Une gifle cinglante qui la fait éclater de rire tant elle la sait vraie.

**« Propriétaire injuste, n'oubliez pas que l'engouement de quelqu'un d'autre pour des possessions, n'est qu'une réflexion de votre propre engouement ! Avant tout préoccupez-vous de votre propre conscience. Si la bête de la possessivité n'a pas été engloutie pour toujours par votre conscience, vous n'êtes pas libre, retenu par le mirage de Maya. Apprenant, on peut résoudre le problème difficile des possessions dans la joie de l'illumination. »**

D’un geste sec Catherine, en souriant, referme le livre.
Le problème des possessions... Pour Catherine l’argent est une énergie comme une autre, neutre, bien ou mal canalisée par les hommes. L’argent est important parce que nécessaire, il n’est pas essentiel. D’autres valeurs le sont beaucoup plus. L’argent n’a en fait que l’importance qui lui est donnée. Son traître de cœur lui avait dit un jour qu’il ne vivait que pour l’argent, elle avait ri mais elle aurait dû le croire, c’était vrai tout simplement. Il était donc sincère avec lui-même, d’une certaine façon. Il ne faut pas tenter le diable en l’homme, mais que faire ? On ne choisit pas toujours les circonstances ni les événements qui font de la vie un enchaînement de causes à effets dont la succession fait de nous des prisonniers.
Quelqu’un a dit un jour : *« Nous faisons tous librement ce qu’il est fatal que nous fassions. »* Pour Catherine cela s’applique à la naissance et à la mort, mais la fatalité devient un chien docile lorsque la maîtrise fait partie de l’homme, lorsqu’il n’est plus ballotté par la vie, mais lorsqu’il peut tenir le cap comme un bon marin, quel que soit le temps.
Catherine a une pensée émue pour son traître de cœur. Il ne sait pas encore qu’elle sait, mais quelle que soit la suite des événements, Catherine l’aime comme un ami. L’amitié c’est de l’amour et l’amour est inconditionnel, il est, malgré tout. On peut ne plus parler à quelqu’un et l’aimer parce qu’on aime en lui l’essentiel, cette vie qui fait de lui un frère de douleur dans

une incarnation malmenée de souffrance.
Pourquoi a-t-il fait ça ? Par cupidité ? Peu importe il l'a fait. Et ce qui est tragique n'est pas qu'il l'ait fait mais qu'un être humain, quel qu'il soit, puisse faire ce genre de choses. Ça c'est tragique ! Qu'il l'ait fait lui, mon Dieu, pourquoi pas, que Catherine en soit la victime, c'est presqu'un accident, mais qu'un être humain en soit capable, c'est ce qui pour Catherine est tragique. Cela n'est pas personnel, c'est humainement triste.
Les nouvelles affichent encore sur l'écran la tête dodue et lisse d'un nouveau Premier Ministre. Un nouveau gouvernement de rechange pour une France en péril dont le Président devait agir. Il l'a fait, subtilement. Nouvelles cartes, nouvelle donne. On en élimine quelques-uns, d'autres reviennent et avec le reste on prend les mêmes et on recommence en permutant parfois les fonctions. Ça donne du mouvement, du rythme à une France qui, de droite à gauche, danse la valse de l'hésitation ou le cha-cha-cha de la réaction.
Catherine préfère le smurf, énergie nouvelle que seuls les jeunes ont trouvée en eux, faisant aux adultes le pied de nez de la nouveauté imparable. Un adulte qui smurfe c'est impossible, alors il rejette cela au caniveau du dégoût ironique et condescendant, sans le prendre au sérieux. Mais le smurf c'est très sérieux et, si le Premier Ministre avait fait un « breakdance » de joie à sa nomination, cela aurait valu toutes les paroles creuses, à force d'être usées, que l'on entend dans ces cas-là. Catherine imagine les hommes politiques qu'elle voit défiler les uns

après les autres sur l'écran de la télévision vêtus du parfait équipement des « breakdancers ». Baskets, survêtements, bien « clean », Catherine sourit et se dit que si c'était possible cela changerait tout. Si le président de la République pouvait en Russie faire un duo smurf avec le Secrétaire Général du Parti Communiste, le monde serait peut-être sauvé. Le Président des États-Unis, lui, a fait du western, il a joué, il s'est amusé et Catherine le verrait assez bien arriver en troisième larron, à cheval, en cow-boy sur la Place Rouge afin de compléter le trio. Mais sur le petit écran les nouvelles sont d'une grande tristesse, hormis la nouveauté du changement qui fait la une.
Une tuerie aux États-Unis, vingt morts, vingt blessés à l'actif d'un homme qui avait simplement dit : « Il fait froid ici », en entrant dans un restaurant. Abattu comme un chien, un homme qui n'avait ni l'amour des hommes ni la fidélité du chien. Un malheureux en qui tout à coup le cerveau s'est déréglé. Imprévisible, stupéfiant, déroutant, affolant, que se passe-t-il tout à coup dans une tête pour faire basculer subitement un homme qui quelques instants avant était apparemment comme tout un chacun. Désastre d'une nature humaine qui n'arrive pas à se trouver et qui cherche ou tue, à l'extérieur d'elle-même ce qu'elle n'y peut trouver à l'intérieur. Pour Catherine l'humanité est en danger parce que l'homme ne sait pas où sont ses risques et ses limites, il passe son temps à courir après jusqu'à se perdre aux frontières de l'impossible, dans la cassure de lui-même. Des

failles qui ne se réparent pas et dont, faute de mourir, on vit mal.
Catherine a le mal de l'humanité et la sérénité de l'amour. Elle a la tolérance de la compréhension et l'intolérance de la destruction.
Catherine se sent concernée et responsable, solidaire et interdépendante de ceux qui vivent aux quatre coins du monde. Impuissante ? Non, pas vraiment, parce que, à son échelle, elle travaille et livre ce que le cœur peut semer. Pour elle c'est une feuille de papier et cela devient un livre ou un spectacle, c'est une œuvre qui parle à la conscience de l'autre. Catherine pense que personne n'est impuissant mais que c'est peut-être effectivement une bonne excuse. Catherine n'a pas de vague à l'âme, elle est motivée par son âme dans des actions ou des créations qui sont précises, le vague à l'âme elle ne connaît plus. C'est une sorte de passivité dont elle est sortie depuis longtemps déjà. Et lorsqu'elle reste assise devant le ciel ou lorsqu'elle dort, Catherine est en plein travail de conscience. Elle participe à ce puzzle dont chacun est une pièce. Catherine est consciente, agitée, non, mais créative. Parce que c'est avec la conscience que l'on crée.
Ce 22 Juillet commence, en 1984, une nouvelle ère, une nouvelle phase pour Catherine. Elle le sait, elle en est consciente et c'est son anniversaire dans quatre jours. Chaque année on renaît à soi-même dans ce cycle de trois cent soixante-cinq jours qui nous régit tous. Cette année c'est une naissance difficile dont le traître de cœur est catalyseur. Épreuve légère

pour la douleur du cœur de Catherine qui ne piétine plus dans les pleurs depuis belle lurette pour avancer aux ronces du chemin d'un pas allègre, joyeux et enthousiaste que rien ne peut plus freiner.
En riant Catherine se voit, petit soldat du monde, brandissant le bouclier de Morya dans la joie d'un contact établi ! On peut rêver non ?!
Mais Catherine ne rêve pas, elle vit.
Catherine a tout à coup la tête lourde. La pression atmosphérique est oppressante mais un vent léger entre par la porte-fenêtre devant laquelle elle écrit. Ce 22 Juillet décidément fera date dans sa vie puisqu'elle vient de commencer un autre livre.
Pour Catherine l'inspiration n'est jamais court-circuitée, mais au contraire exaltée par les épreuves de la vie. Elle reçoit et canalise, telle une source, les mots qui deviennent des phrases et les pages se couvrent de son écriture penchée. Des vibrations la traversent, une électricité bienfaisante, qui quelque part en elle, est en prise directe sur un courant qu'elle capte.
Les arbres de l'autre côté de la rue ont des allures de géants. Hirsutes, leurs chevelures de punks écologiques s'agitent au vent de l'insouciance. Plus près, des liserons mauves ont refermé leurs corolles pour la nuit qui est loin de tomber. C'est au rythme du bruit du vent dans les arbres que Catherine écrit maintenant d'un rythme continu depuis trois heures déjà. Une mouche, de temps en temps, agacée par son indifférence, tourne autour d'elle pour sortir aussitôt vers un reste de lumière que le jour déploie encore. Il fait doux, la nuit s'annonce longue et Catherine se

promène avec le personnage central de son livre qu'elle découvre petit à petit. Quelqu'un qu'elle va aimer assez pour le faire vivre et pour le comprendre avant de nous le présenter dans une vie très particulière, la sienne, la vôtre, la leur. Une facette humaine qui résumera un peu de nous tous et beaucoup de Catherine, mais de la Catherine qui travaille la nuit dans son sommeil, sur un autre plan de conscience qu'elle matérialise afin de nous l'exprimer.
Une date à retenir pour Catherine, ce 22 Juillet 1984, l'avènement d'un renouveau qui passe par elle et que sa conscience est libre de butiner pour votre plaisir et peut-être pour votre intérêt futur, dans l'amour de vous qu'elle a et qui la motive.
Ce 22 Juillet pas comme les autres dont Catherine se souviendra longtemps, toujours.

La voix reposante, antistress, d'une hôtesse, déverse dans le hall de l'aéroport de Genève une série de départs tous azimuts autour du globe. Catherine, sa mère sur ses talons, une valise de cabine souple à la main, se dirige vers la boutique chocolats du premier étage. Sur les escaliers roulants la voix de sa mère lui parvient, timide, dans son dos.
– Catherine, à New York, fais attention…
Catherine l'interrompt :
– Ne t'en fais pas, maman, de plus avec Béatrix et son mari je ne suis pas perdue, sois tranquille, je connais bien les dangers de New York, je ne prendrai aucun risque.
Catherine achète du chocolat lorsqu'un géant brun, un mètre quatre-vingt-dix, arrive en courant vers les deux femmes, des clés de voiture à la main.
– Ça y est, maman, j'ai garé la voiture.
– Merci mon chéri. Tiens ça c'est pour vous deux.
Catherine lui tend un sac en plastique que le géant entrouvre immédiatement, l'œil brillant, s'en délectant déjà. Catherine poursuit :
– Éric, tu vas t'occuper de ta grand-mère, et pas trop de folies…
Éric interrompt sa mère brusquement d'une voix impatiente, mâle et assurée :

– Mais maman tu me dis toujours les mêmes choses. Je ne suis plus un bébé…
Catherine continue en riant :
– Et puis sois gentil avec Sandra, ne lui parle pas comme ça, occupe-toi d'elle.
Éric lève les yeux en souriant gentiment puis, malicieux :
– Bon, si tu arrives bien à New York, passe quand même un coup de fil avant de te faire attaquer dans la rue !
Catherine éclate de rire, l'embrasse ainsi que sa mère, qui malgré tout a une lueur d'inquiétude dans l'œil. Décidément, comment peut-on plaisanter ainsi ?
– Bon, alors, sans avis de décès d'ici-là, vous venez me chercher dans dix jours !
Avec Éric, rires francs, mais devant le sourire un peu coincé de sa mère, Catherine se sauve et passe le guichet de police. Un dernier geste de la main, un dernier baiser derrière la glace et elle s'éloigne vers la porte d'embarquement.
Swissair est la compagnie aérienne préférée de Catherine. Détendue, dans un siège confortable dont elle a déjà bouclé la ceinture, elle ferme les yeux. Éric adulte ! Déjà vingt ans ! Il vient de passer en deuxième année HEC à Paris. Il habite avec son père durant l'année scolaire et vient passer ses vacances à Morges, petite ville sans intérêt entre Genève et Lausanne, mais dans la superbe propriété du mari de sa grand-mère, Johnny, un Texan bourré de dollars et d'humour, qu'il adore. La piscine, le tennis et deux

chevaux font de Morges un petit paradis pour Éric qui peut y recevoir qui il veut, autant qu'il le veut. Un vrai grand-père, ce Texan, qui tous les soirs, quoi qu'il arrive, rend hommage à son pays en chantant à tue-tête, face au parc, devant les domestiques, d'abord médusés puis habitués,

*« The Stars at night*
*Are big and bright*
*Deep in the heart of Texas ! »…*

C'est le rituel de Johnny auquel participe Éric, d'une voix tonitruante, lorsqu'il est là. Johnny est toujours follement amoureux de la mère de Catherine qu'il appelle son « Child inconsciente » avec la tendresse de son accent prononcé. Ce qui est parfaitement lucide de la part de cet Américain saugrenu et inattendu dans la campagne suisse. Catherine trouve cela formidable. Une grande complicité s'est installée entre Johnny et elle, à cause de la langue d'abord qu'elle parle couramment, et puis Johnny peint, il aurait aimé écrire mais c'est sa forme d'écriture. Il fait de belles choses, décoratives et gaies, qui reflètent son tempérament. Très sensible sous ses dehors extravertis, il parle durant des heures avec Catherine lorsqu'elle arrive, pour ensuite partager avec elle un silence complice qu'ils entretiennent et dosent habilement, d'un commun accord. La vie à Morges est agréable et Catherine y vient avec grand plaisir dès qu'elle le peut.

L'avion est maintenant en bout de piste, les réacteurs ronflent, emmagasinant cette puissance qui va bientôt le soulever. Catherine déguste le décollage, cet

arrachement du sol, cet envol en diagonale qui, très vite, se stabilise dans un ciel universel, aujourd'hui sans nuages. Au-delà des frontières humaines, Catherine plane, heureuse. Non. Elle ne veut pas d'écouteurs, pas voir de films ; manger un peu, oui. Et dormir. Redécoller d'elle-même, s'arracher à son corps pour pénétrer ces plans sans frontières qu'elle connaît bien, dont elle se souvient mal et qui pourtant alimentent sa vie et ses livres. Catherine s'y prépare avec bonheur devant le petit plateau du dîner.

Dans le ronflement léger de l'avion le sommeil est différent, moins profond. On s'éloigne peu sans doute de ce corps que la conscience garde présent à l'esprit. On s'en débarrasse moins facilement. Il semble curieux à Catherine qu'en plein ciel justement, on décolle moins facilement de soi. Mais c'est pourtant ainsi. Cependant elle sait que cela n'a aucune importance et que le travail et le repos ne s'en ressentent pas, car son mental et sa pensée agissent efficacement. Elle le sait par expérience. Il suffit parfois à Catherine de s'allonger les yeux clos vingt minutes seulement, même dans un endroit bruyant, pour se régénérer, se recharger et repartir sur deux mille volts.

Elle va perdre conscience avec la forte impression que sa conscience ne va pas la perdre. Le corps tenu en laisse, sa pensée s'évade d'un cerveau en pleine forme, bien déterminée à se reposer avant l'atterrissage du vol Swissair 308 à Kennedy Airport.

Catherine disparaît dans son triangle des Bermudes qui se situe pour elle entre son corps et par-delà son mental, dans l'éther, absorbée par la non-atmosphère d'un autre plan, elle dégage vers le centre invisible d'une autre dimension dont le triangle abstrait est le périmètre déterminant.

Catherine s'est endormie, en plein vol d'elle-même, suspendue, liée à ce corps assis sur un siège de la Swissair, face à un écran muet dont les images du film, auquel on a coupé le sifflet, gesticulent, grotesques, vides de regard et d'écoute. Il fait sombre et presque tous les passagers dorment.

Dans la chaleur torride de l'été new-yorkais, les files interminables de l'immigration. À vue de nez Catherine évalue l'attente à trois bons quarts d'heure minimum. Stoïque et armée de patience, Catherine fait la queue, aux portes de New York.

Un bébé noir de trois ans joue avec frénésie. Sage, s'occupant comme un grand, il est tout petit et admirablement proportionné. Ses traits sont fins, une miniature superbe. Tout le monde le regarde, il ne voit personne, préoccupé par le monde qu'il s'est inventé. Il questionne, répond, sourit et se fâche, pour rire enfin d'un éclat cristallin qui rafraîchit vivement cette lourde fin d'après-midi. Vêtu d'une salopette rouge et d'un tee-shirt blanc, ses petites mains se tordent ou se tendent vers des interlocuteurs invisibles dont il actionne sérieusement, ironiquement ou brutalement les faits et gestes.

Catherine constate qu'il est le seul à ne pas s'ennuyer ici et que ce petit bonhomme haut comme trois pommes, parvient à communiquer à la lassitude ambiante une énergie qui redonne vie à des regards éteints, force à des corps fatigués. L'atmosphère morne a changé, il s'est passé quelque chose et ce petit homme en est responsable, inconsciemment. Il est vibrant de vie et les sourires s'épanouissent çà et là sur tous les visages fatigués par des vols long-courriers et par l'attente interminable, ici, dans la chaleur.
Un murmure d'étonnement amusé et admiratif s'élève lorsque le bébé noir, seul dans sa joie, face à quelqu'un qu'il est seul à voir puisqu'il l'a inventé, se met à smurfer comme un vrai « breakdancer », c'est sur le dos, à terre, qu'il termine, dans la position d'un fœtus agile, il tourne, tourne puis se relève d'un bond, en riant aux éclats. Fascinant. Une spontanéité énergétique qui ne s'apprend pas. Une énergie a bougé en lui, sans technique aucune, il s'y est plié, donnant à son corps le mouvement de l'impulsion.
Nous sommes tous fascinés.
Le papa vient l'emporter dans ses bras, le petit s'y renverse, bras écartés, tête en arrière, baignant dans la joie qu'il nous a communiquée, puis brusquement, tendre et câlin, il se referme sur le cou de son papa.
C'est à ce moment-là que Catherine se retrouve devant l'officier de l'immigration.

Le taxi jaune la dépose sur West et près de la 81e Rue, face au Park. Un immeuble cossu et colossal qui abrite aussi McEnroe et Liz Taylor lorsqu'elle vient à New York. Le portier se précipite, Catherine est attendue. Vingtième étage, l'ascenseur arrive sur le palier de l'appartement. Béatrix l'y attend, prévenue par le doorman.
– Tu n'es pas trop fatiguée par le vol ?
– Non, pas encore !
Catherine l'embrasse, Béatrix l'entraîne vers sa chambre, lui montre la salle de bains rose et fleurs, agréable. La chambre est vaste, la vue sur le Park et Manhattan superbe. New York illuminée est à ses pieds. Béatrix sourit de contentement car elle voit Catherine heureuse.
– Je suis invitée à dîner ce soir. Tu t'installes, je te montrerai la cuisine tout à l'heure. Ils sont dans le salon, viens prendre un verre avec nous. Alain arrive dans deux jours seulement.
– Va les rejoindre. Je m'installe un peu. Merci Béatrix.
– Ta ta ta… !
Sur un signe de main Béatrix, la vive, est déjà sortie, refermant la porte sur elle.
Catherine défait ses valises en admirant New York et ses lumières.
Un grattement à la porte, Catherine se précipite, c'est Blabla, le chien de Béatrix, un Papillon extraordinaire d'intelligence et de beauté, suivi de Jablou la vieille chienne.
Ils sautent sur le lit et écoutent attentivement Catherine tandis qu'elle leur parle.

C'est Blabla qui précède Catherine dans la bibliothèque. Après un verre de Perrier, Béatrix va dîner avec ses amis et Catherine, gardée par Blabla et Jablou, va se coucher. Il est trois heures du matin pour elle, et c'est incompréhensible, car elle qui se couche vers dix heures du soir régulièrement n'a absolument pas sommeil. Catherine est vibratoire, elle se sent aérienne et énergétique, pas fatiguée du tout. Elle entendra Béatrix rentrer doucement vers les onze heures locales, sept heures du matin pour elle, et ça n'est que bien plus tard qu'elle s'endormira, peu, car à cinq heures elle assistera au lever du soleil sur Manhattan. Couleurs sublimes, les roses se mêlant aux gris tendre pour effacer petit à petit les lumières artificielles qui pâliront sous le ciel frais de l'aube new-yorkaise.

Dans la chambre blanche de Béatrix, petit déjeuner collégien. Les deux amies d'enfance se retrouvent pour la première fois seules depuis vingt-huit ans. Et oui ! Déjà ! C'est la fête. Béatrix nourrit et mange de baisers la frimousse de Blabla sous l'œil calme de Jablou.

Catherine rit du spectacle, assise de biais face au lit immense, dans un fauteuil blanc, les jambes sur l'accoudoir.

– Tu vas voir, tu auras un coup de barre vers deux heures aujourd'hui. Je t'emmène déjeuner au Cygne, j'aime ce restaurant et puis ça nous donne le temps de faire du shopping pas trop loin. Toi, quel est ton programme pour les jours qui viennent ?

Béatrix est une femme d'affaires, organisée, précise, nette et sans bavure. Petite, menue, bien faite, l'œil vif, la voix sûre et bien déterminée, elle sait ce qu'elle veut et, de temps en temps, cela coïncide avec ce qu'elle ne veut pas. Alors c'est le drame car elle veut et ne veut pas avec la même détermination, créant en elle une dualité insupportable qu'elle supporte parce qu'elle a une volonté de fer, bien plus forte encore que ses désirs. Béatrix est intelligente, elle a beaucoup d'argent et elle sait non seulement en profiter mais aussi en faire profiter les autres. C'est une hôtesse généreuse qui va droit au mieux et pour qui l'amitié est sacrée.
– Samedi et Dimanche j'ai deux conférences à l'ONU, il y a un spectacle que je veux voir et quelques affaires à régler, des gens à voir aussi. Mais lorsqu'Alain sera là, vous ne vous occupez pas de moi, je me débrouillerai.
– Bon alors on a deux jours pour profiter l'une de l'autre, dit Béatrix entre deux bouchées de toast. Car effectivement il y a des ventes importantes chez Sotheby's auxquelles je veux assister avec Alain pendant le week-end.
Béatrix aime les objets d'art, les belles choses, et elle sait les acheter et les placer dans ses maisons. Sa chambre lui ressemble. Nette, claire, peu de meubles mais très beaux, dans des tons pastel, au-dessus du lit, sur le mur, une scène orientale, très persane, un tracé minutieux et précis, un mouvement délicat, des couleurs reposantes. Catherine a des idées très précises sur le marché de l'art et les sommes époustou-

flantes qui y circulent, mais n'abordera pas le sujet ce matin, elles sont trop occupées à se retrouver. On traîne, on prend son bain, on échange des crèmes, on essaye un parfum, comme deux collégiennes, avant de conquérir New York et d'arpenter le bitume lointain dont les séparent pour le moment vingt étages.
– Catherine ? La voix de Béatrix d'une chambre à l'autre. Il n'y a encore pas de place pour voir *Cats*, cela fait six mois que j'essaye, c'est incroyable !
Catherine s'en occupe et obtient par un ami des places pour le mercredi suivant. Béatrix est impressionnée, comme elle peut l'être par tout ce qui ne s'achète pas. Car Catherine obtient les places au prix normal. Ce sera un cadeau pour Béatrix et son mari. Problème résolu. On ira enfin voir *Cats*.
Les rues de New York, les taxis jaunes, les visages inquiétants de certains passants, l'amabilité d'un Noir qui les accompagne à un numéro introuvable parce que dans la rue et non sur l'avenue.
Bloomingdale's et ses vendeuses attentionnées, gentilles, empressées. Le luxe des produits Estée Lauder, la raffinée. Les prix hors du commun avec le change. Les immeubles superbes, une architecture que Béatrix et Catherine aiment. Il y a dans New York une autre dimension qui dans Manhattan ne résume pas l'homme à lui-même, mais le propulse au-delà, vers des hauteurs insoupçonnées qui le repoussent aux dimensions cosmiques d'un univers tangible. Quand on lève les yeux ici, on est à deux pas de la lune. Catherine perçoit fortement une ouverture extraordinaire sur demain.

Une nouvelle réalisation architecturale sur la 5e Avenue l'émerveille, c'est la Trump Tower. Extraordinaire. Tout en marbre rose doré soutenu, un peu ocre, avec une cascade à l'intérieur sur toute la hauteur. Des escaliers de verre roulants. Des jardins intérieurs. Un restaurant intégré harmonieusement au tout. Des boutiques de luxe, superbes. Un grand magasin, Bonwitt, dont une entrée donne dans la tour. Catherine trouve cette tour très belle, grandiose de beauté, de proportions. Perdue dans cet espace, la voix de Béatrix résonne :
– Un type, un jeune je crois, s'est jeté de là-haut, il est tombé et s'est écrasé sur les tables du restaurant…
Catherine évalue d'un œil conscient la hauteur de ce bâtiment exceptionnel. Mourir écrasé sur une table de restaurant ! Pauvres clients ! Il faut vraiment en vouloir à la terre entière !
La rue à nouveau et certains immeubles sublimes. Catherine lève les yeux sur une perspective cosmique qui la soulève vers une autre dimension, la quatrième peut-être ? Catherine s'élargit, elle se sent grandir comme la flèche filante de son regard dans le ciel. New York s'élance vers autre chose, l'entraînant hors des pavés de Manhattan ou des autres quartiers pour retrouver ailleurs la dimension que l'homme ici a perdue, enfoui qu'il est sous le flot vert du dollar qui, en trompe-cœur, lui fausse sa véritable identité, sa véritable qualité spirituelle inhérente.
Catherine pense à l'inquiétude de sa mère pour la violence à New York. Si elle existe, si elle est là, au coin de la rue, dans le métro, sous-jacente, présente

et inquiétante, le ciel aussi est ici bien plus présent qu'ailleurs, car il est inclus dans une architecture dont les volumes et les flèches décollent et captent l'œil pour l'attirer hors du voile sombre créé par l'homme dans les rues. Catherine pense que les artistes ici ont l'inspiration « inspirante » parce que New York est une ville hors limites dont les qualités humaines ou artistiques n'ont pas de frontières et ce, dans leurs plus folles envolées positives aussi bien que négatives.

À New York Catherine flotte entre l'immensité d'elle-même avec l'avidité d'une pression et d'une tension qui donne au quotidien une frénésie que son enthousiasme reconnaît comme une sœur motivante.

Catherine imagine les taxis jaunes qui roulent ici au carburant de la peur du métro. Cette énergie décuplée par les attaques et les viols dont le petit écran abreuve les spectateurs par le canal étonnant de ses quelque vingt-cinq chaînes « non-stop », jour et nuit.

Catherine se sent enlacée par la surabondance, le rythme qui caractérisent New York, la poussent, l'alimentent et l'anéantissent, tandis que petit à petit elle tâtonne puis trouve sa respiration. Une respiration large et oppressante à la fois, car Catherine est consciente qu'à New York tout est dangereux.

Prendre l'ascenseur sans liftier pour aller au 35e étage est un risque à New York que tous les habitants prennent plusieurs fois par jour. Catherine le prend aussi, seule, s'en fait un monde avant, devient ce monde traqueur, adapte son souffle pour en sortir,

ouf, une fois encore saine et sauve. Et Catherine rit d'elle-même.
Catherine aime New York qu'elle connaît bien pour y avoir séjourné plusieurs fois. Parce que New York c'est le présent à son paroxysme, c'est toujours la minute aiguë vécue entre peur latente et nécessité imminente. Entre sol souillé et ciel grandiose, entre paradis et enfer. New York multiplie par mille tout ce que d'habitude on fait sans y penser. New York c'est l'intensité d'être soi sur le qui-vive sans arrêt, dans une pensée incisive qui prévoit et perçoit tout dans ce qu'elle croise, voit, ressent. Pour Catherine c'est le rythme incroyable d'un corps qui ne peut pas faire autrement que vivre et qui peut à tout instant cesser de vivre. La vie devient alors survie, c'est ça le rythme de New York. Cela peut devenir épuisant mais pour Catherine pendant quelques jours, c'est excitant, car elle s'y sent bien plus vivante que partout ailleurs.
Cependant malgré ce rythme, Catherine vit ici comme ailleurs plus sereine que beaucoup, plus observatrice, et ce qu'elle y voit lui donne matière à réflexion, elle pense donc beaucoup.
Outre tout cela, il y a une chose gigantesque qui agresse, assaille, broie et rend esclave de New York, c'est le dollar. Catherine observe, d'abord la cote du dollar en regard des monnaies étrangères, mais aussi la mentalité qu'il donne aux Américains ou peut-être, se dit Catherine, ce piège que les Américains en ont fait.

L’argent aux États-Unis est synonyme de pouvoir. Comme partout, bien sûr c’est vrai, mais Catherine sent qu’ici c’est bien plus vrai qu’ailleurs. Et ce dans tous les domaines. Monsieur Dollar est le moyen, la clé et surtout le but. Catherine perçoit les côtés positifs et négatifs de cette mentalité. Pays entreprenant, ouvert sur l’avenir, sur la création artistique, mais le poids, aussi, qu’elle y ressent d’autant plus qu’elle est de passage. Catherine rencontre des Américains conscients de cela et d’autres qui vivent en telle symbiose avec Monsieur Dollar qu’ils ne s’en rendent absolument pas compte.
Les gens riches ont toujours le dollar à la main pour un oui, pour un non. Si le liftier prend le sac en plastique de deux cents grammes que vous portez, hop, le dollar est de la partie. Tout se monnaye à New York, même la gentillesse et Catherine regrette que les valeurs humaines soient étouffées ici par le vert billet du dollar sacré !
Catherine soupèse de l’œil Monsieur Dollar, il a du poids et il donne son poids à ceux qui le possèdent. Catherine ne dénigre surtout pas l’argent qui pour elle est une énergie neutre, positive en son énorme potentiel. Simplement il lui semble intéressant de constater à quel point Monsieur Dollar peut déformer, par son énergie mal employée et mal comprise, la pensée de ceux qui l’utilisent mal ou pas comme ils le pourraient. En revanche Catherine est conquise par le manque de jalousie ou d’acrimonie qu’ont les Américains face à la richesse. L’Américain n’envie pas, il admire en souhaitant, au pire, ar-

river au même résultat. C'est une qualité saine, sans pensée négative. C'est ce qui explique peut-être le rendement incroyable de ce pays qui, comme tous ceux de la planète, n'échappe pourtant pas à la crise économique.
Monsieur Dollar est un potentat puissant que Catherine regarde avec curiosité et autour duquel les Américains dansent la valse du profit d'une manière ouverte et ingénue, naïve et joyeuse.
Catherine est amusée par la différence avec l'Europe. Là-bas certains dansent de même mais d'une manière plus hypocrite car l'Européen aime l'argent, en veut, mais en même temps, le cache. Alors il ne l'affiche pas comme le fait l'Américain, non pas par pudeur mais par honte et sécurité. Il ne veut pas se faire d'ennemis, il se méfie de tout le monde, car en Europe les gens sont jaloux. En France, par exemple, on ne veut pas forcément avoir plus d'argent, mais on préfère quelquefois que le voisin en ait moins. Cela rassure !
Catherine rit de ces deux mentalités si différentes, Monsieur Dollar lui rappelle son traître de cœur.
Intéressée par ses observations, Catherine, dans l'utopie la plus totale, se demande si on pourrait imaginer un jour un monde sans argent. À cette idée, le regard angoissé et désemparé de son traître surgit et elle éclate de rire.
– Au moins New York te rend gaie toi ! Tu as vu ce petit gilet, c'est mignon comme tout, j'ai envie d'en prendre un pour Sylvie.

Et Béatrix se rue dans la boutique pour gâter une fois de plus sa fille.
Courses dans les rues, promenades dans la tête, Catherine et Béatrix se retrouvent vers dix-huit heures devant l'inépuisable télévision américaine. Thé, gâteaux, planning, discussion sur la vie, sur la mort, sur les hommes bien sûr, le tout évoqué, analysé, éludé aussi, car Béatrix élude beaucoup. Catherine saute d'elle-même à Béatrix, puis de Béatrix aux autres, à la ville, aux spectacles, aux conférences avec la rapidité d'un jaguar dans la jungle.
Que peut-on désirer quand on a tout ? Avoir plus.
Que peut-on vouloir quand on a beaucoup ? Être.
C'est la différence entre Béatrix, première question première réponse, et Catherine, deuxième question deuxième réponse.
Entre avoir et être, il y a la distance d'un verbe. La distance d'une différence de signification qui donne à la vie un tout autre sens. Quand on a tout on peut tout perdre, c'est pourquoi il y a chez Béatrix une inquiétude inconsciente profonde et une grande assurance superficielle qui ballottent et déséquilibrent sa vie.
Quand on est, on ne peut perdre que des éléments extérieurs que l'on est de toute façon prêt à laisser, mais on ne peut pas vous enlever ce que vous êtes. C'est pourquoi Catherine promène sa stabilité dans le monde, quels que soient les évènements.
Le traître de cœur de Catherine n'est pas oublié, mais relégué aux coulisses de son exploit. Catherine l'aime bien et lui garde dans son propre cœur une

place de choix que ne ternira pas sa trahison. Catherine a la rancune éphémère, comme une flamme, elle a brûlé au temps qui passe cet accident de parcours médiocre. Les cendres s'envolent ici, sous le ciel de New York, s'éparpillant au rire de Catherine qui veut profiter pleinement, sans l'ombre d'une mauvaise pensée, de ces dix jours au rythme trépidant d'une cité dont les « blocs », tels un jeu de construction, s'alignent de rues en avenues, de parallèles en perpendiculaires pour délimiter l'engrenage des allées et venues qui transforment les hommes, ici comme partout, en petites fourmis agitées.

Avec Béatrix, Catherine papote et décèle, comprend une frustration illogique à l'entendement, dont les racines prises dans les difficultés de compromission avec la société et ancrées dans le besoin de paraître, font éclore les fleurs d'apparence que Béatrix cueille à l'étalage de ce qui fait sa vie, afin d'en faire des bouquets qu'elle prodigue, souriante et insatisfaite, à ceux qui passent d'un salon à un autre, pressés par l'immédiateté d'une actualité dont il faut faire partie coûte que coûte. Les raisonnements logiques dont Béatrix tente de se persuader ne font pas le poids pour Catherine qui se garde bien de le lui dire. Chez Béatrix cet instinct de survie, sorte de méthode Coué de la « Jet Society » dont elle fait partie, ne fait que consolider maladroitement les barrières qu'elle construit minutieusement afin de se protéger d'elle-même.

Pour Catherine qui aime beaucoup son amie, c'est triste, mais elle ne peut en aucun cas lui en parler,

car Béatrix n'est pas à même d'accepter ce langage. Elle est bien trop occupée à s'enfermer elle-même, pour pouvoir s'ouvrir totalement à Catherine.
Cette dernière assiste donc, impuissante et désolée, au combat de Béatrix contre Béatrix. Combat dont son dernier mariage est l'arbitre partial et qu'elle évoque largement comme une réussite totale qu'il faut bien préserver.
Alain est un type formidable, cela ne fait aucun doute, mais Béatrix le construit en superman, à l'image de sa stature qu'il impose, afin de mieux le faire exister en elle, en dehors de ces apparences qui l'entourent et dont elle vit.
Le résultat de sa démarche est un épuisement qui n'a d'égal que sa volonté de paraître ce qu'elle a décidé, au détriment de l'appel intérieur qui résonne en elle mais qu'elle repousse, en femme d'affaires avertie, ne fondant ses perspectives quotidiennes que sur la solidité du raisonnement et de la logique.
Dialectique intellectuelle et peine perdue, se dit Catherine dont le cœur s'ouvre pour Béatrix qui ne peut pas le voir.
Intolérante, intransigeante et décidée, Béatrix s'est construit un bonheur qu'elle entend bien sauvegarder, quel qu'en soit le prix. Son avenir est un ciel sans nuages dont le présent orage gronde du fin fond de sa détermination, faisant jaillir les éclairs de révolte d'une âme prisonnière et d'un cœur débordant qui ne peuvent s'exprimer que dans les limites de ce que sa détermination autorise : un foyer modèle où la facilité de vivre remplace l'harmonie et où l'ar-

gent cimente les failles à la truelle de son bon vouloir.
Béatrix n'est pas heureuse car elle ne vit d'elle que l'image qu'elle veut donner et projeter aux yeux avides des envieux qui bavent des rondelles de platitude face au pouvoir de l'argent.
Catherine aime Béatrix ainsi, pas de remise en question, mais le souvenir nostalgique de l'adolescente qu'elle a connue lui revient par moments et se superpose, grandeur nature, sur l'écran du cinéma actuel de Béatrix.

Béatrix, somptueuse dans un fourreau rouge signé Cardin, sort de sa chambre blanche, nette et brune, souriante et cerclée d'or. Son cou, long et flexible, se penche sur Blabla et Jablou qu'elle salue de façon tendre et joviale. Alain la suit, imposant, calme et souriant. Catherine est prête. Assis sur leurs derrières, les chiens, compréhensifs et impatients, assistent, frustrés, au départ de leurs maîtres.
Sur Broadway, l'entrée principale du théâtre absorbe déjà, telle une bouche géante, la foule qui se presse, baragouinante et gaie. Les deux femmes suivent Alain qui fend la foule d'une stature imposante et sûre.
La scène, sans rideau, offre le spectacle noir d'un terrain vague dont les détritus géants (vieilles raquettes de tennis, canettes de Coca-Cola vides, peignes, baskets et chaussures de tennis) débordent astucieusement dans la salle, accrochés aux montants des loges et au balcon du premier étage. Béatrix installe soigneusement sa robe pour ne pas la froisser tandis que Catherine prend place à ses côtés, détendue. Alain est assis, seul, un peu plus loin.
Dans la profusion onirique de l'univers des chats, le spectacle commence, dégoulinant de musique extrêmement mélodieuse et structurée par une orchestration précise et rythmée. Les voix sont belles, fer-

mes, souples et tour à tour tendres, froides, dures, sensuelles ou gentilles, mais toujours émouvantes et efficaces. Les chœurs captent, par la concentration des chats, l'attention du public. *« Memory »*, l'air bien connu que Barbara Streisand a repris est un moment émouvant de ce show qui fascine et dévoile ce que les Américains ont de plus évident : le sens du spectacle.
Catherine et Béatrix sont enthousiastes et lucides, car ni l'une ni l'autre n'aimeront au cours de la première partie, un moment de facilité construit uniquement sur les ficelles du professionnalisme à outrance.
Mais *Cats* est quand même une réussite et mérite sans discussion les sept récompenses décernées par différents jurys. Les chats évoluent dans la salle, parmi les spectateurs et deux d'entre eux viennent chuchoter à Béatrix puis à Catherine, les yeux dans les yeux, leur univers impitoyable et mystérieux. Ces chuchotements, tenus aux spectateurs par l'ensemble des chanteurs chats, ont le rythme syncopé d'un souffle en suspens qui tend l'atmosphère pour la détendre brutalement dans les accords vifs et nets d'un rythme musical qui brise l'enchantement pour mieux envoûter.
C'est un très bon spectacle qui fait salle comble tous les soirs. Bravo se dit Catherine, ça fait plaisir à voir !
Dans la limousine, le chauffeur profite un peu des échos du spectacle avant de déposer les trois amis devant un des restaurants « in » de New York.

*Le café du Luxembourg*, agrémenté d'un fort accent américain, est, leur a-t-on dit, le restaurant où aller en ce moment. Réservation quinze jours à l'avance et prix exorbitants sont les caractéristiques attirantes de ce restaurant où tout ce que New York compte de plus huppé se précipite, tous visons dehors et à cette époque de l'année tous bijoux confondus.
Béatrix bien sûr a réussi à retenir une table pour la soirée, grâce à ses relations.
A priori, aux yeux de Catherine, le restaurant n'a rien d'extraordinaire. Décor médiocre d'un quelconque bistrot parisien. En prenant place sur la banquette rouge, Béatrix a l'air un peu déçue par l'endroit. Catherine ne bronche pas. Alain est impassible, il regarde autour de lui, se demande en bon Européen ce que les Américains peuvent bien trouver à ce restaurant. Tous trois se regardent : c'est sûrement très bon ! Ils consultent la carte lorsqu'on leur apprend qu'après une explosion, les fourneaux à la cuisine sont en panne. Il n'y a donc que des plats froids. Bref, à la fureur de Béatrix, ce repas s'est soldé par trois salades au homard franchement dégueulasses, suivies d'un dessert immonde dont Catherine, dans son amusement, ne se souvient même plus. Alain toujours impassible a payé la note au montant ridicule qui, seule, fait de ce restaurant un des sommets de la ville. New York a de ces farces qui coûtent cher à la curiosité crédule de ceux qu'elle broie dans un rapport sado-maso dont le verbe paraître est le ressort sans cesse stimulé.

Ce dîner mémorable entraîna une migraine collective dont Catherine ressentit les effets durant toute la journée du lendemain. Béatrix, elle, déversa sa fureur sur « ces cons d'Américains qui ne connaissent rien à la bouffe ! », avec raison en l'occurrence.
Catherine pensait en souriant, malgré la torpeur où la plongeait son mal de crâne, que même l'intensité frénétique de l'Amérique ne pouvait pas effacer l'habitude de raffinement d'une Européenne transplantée. L'Amérique fait très bien ce qu'elle sait faire, notamment les spectacles, mais elle ne peut pas copier le raffinement qui lui, loin des lois professionnelles, est simplement la qualité de ces nuances subtiles qui marque au souffle léger de ce qui ne s'apprend pas, une culture, qui, de la cuisine à la littérature en passant par la mode, fait de la France ce qu'elle a toujours été.
Catherine n'est pas chauvine mais lucide sur les différences et les qualités qui font la complémentarité des peuples et leur admiration réciproque.
Béatrix est une femme d'intérieur active et organisée. Elle met la main à la pâte, fait des petits plats lorsqu'elle reçoit et surveille sa maison avec attention et méthode. Tout y est net, bien rangé, en place. De la pointe des pieds au bout de ses cheveux courts et laqués, de sa baignoire à sa voiture, Béatrix laisse planer une organisation sans faille au sein de laquelle l'argent aplanit les moindres difficultés. Catherine admire cette tension constante qui structure et définit les marges que Béatrix se donne et dans lesquelles elle limite son entourage. Béatrix aime

que les choses et les gens soient à leur place et y restent, dans l'ordre qu'elle leur donne, dans la préférence qu'elle leur accorde au moment au cours duquel elle les croise ou partage avec eux un temps déterminé par les circonstances. Sa générosité est grande mais Catherine se rend bien compte, et elle en sourit, que Béatrix sait aussi, après un dîner, après un moment passé ensemble ou avec une tierce personne, écouter, abréger, stopper le temps et reconduire prestement la personne à la porte, d'une façon presque fébrile. Catherine se demande parfois s'il y a une raison particulière à cela ; par exemple un autre rendez-vous, un travail urgent ou tout simplement un ras-le-bol qui transforme tout à coup Béatrix en impatiente excédée. Catherine a bien senti à plusieurs reprises, non pas à New York, mais à Paris ou à Morges, que Béatrix tout à coup ne se contrôlait plus et semblait obsédée par le départ immédiat de l'indésirable du moment ou par une esquive qu'elle aurait bien voulue polie et patiente, mais que son empressement trahissait émotionnellement.
Catherine est loin de ces usages qui vous font paraître impoli. Catherine dit les choses, chassant la diplomatie au grand soleil de l'honnêteté et de la droiture. Sans blesser, Catherine est simple et agit avec simplicité et clarté. Certains la trouvent dure. Mais si elle a besoin de rester seule ou bien de partir, Catherine annonce la couleur au risque de déplaire, sans jamais se débarrasser de quiconque à son insu.
Dans son lit confortable, au cœur de New York dans l'appartement cossu de Béatrix, Catherine pense à

Johnny, son beau-père texan. Elle aimerait voyager ici avec cet Américain patriote, débordant de fantaisie, qui chante le Texas dans le silence prude de la campagne suisse. Catherine étouffe un rire dans l'oreiller moelleux :
– Mon Dieu, que fait-il à Morges cet Américain ?! C'est loufoque ! Je les appellerai demain.
Catherine se retourne dans la nuit américaine face à la journée qui commence, là-bas, à Morges. Éric, sa mère, Sandra et Johnny, ensemble sur la terrasse, prennent un petit déjeuner copieux dans le calme matin qui les sépare d'elle. Les bruits familiers de la maison l'assaillent. Pistou, le chien de Johnny, manifeste sa joie d'un aboiement décidé et bref. Les pas de la bonne résonnent sur la terrasse, petits et précipités. Éric rit bruyamment, tandis que Sandra et sa mère s'embrassent d'une joue distraite. La maison s'éveille, Catherine s'y endort. En Suisse elle rejoint sur des milliers de kilomètres de pensée qui s'étirent dans l'espace encombré qu'elle occupe, ceux qu'elle aime et qui sont ici ou ailleurs, tout près, en elle, où qu'elle soit.
Une fois de plus Catherine vient de s'endormir, réconciliant dans le temps un décalage horaire qui n'est qu'une séparation physique dont Catherine est le point d'attache lointain. La flèche que trace dans son sommeil la mémoire d'un quotidien dont elle est pour l'instant absente, atteint sa cible puisque la maisonnée à Morges parle de Catherine et se demande pourquoi elle n'a pas appelé. Cependant Catherine a pris possession de sa nuit dans une con-

science alerte dont les bornes du rêve sont les repères symboliques, qui, au seuil de l'oubli, délimitent et dissimulent le souvenir qu'elle en gardera, tout à l'heure, dans le jour retrouvé.

La nuit et le jour sont, pour Catherine, d'égale importance. Une petite nuance : la nuit est capitale dans sa moisson fertile dont l'imagination inventive se repaît avec avidité. Catherine n'a jamais pensé une seconde qu'elle inventait tout ce qu'elle écrit. Non, elle se sent en charge de transmissions occultes qui, de nuit en nuit, transforment le papier blanc en livres imprimés. Entre les deux étapes, elle est présente, dans l'éveil de sa conscience dont l'empreinte se pose, souple et harmonieuse sur les écrits qui se déroulent au dévidoir de ce que le jour elle exprime de sa nuit oubliée. Catherine ne parle pas beaucoup de ses expériences qui ne la laissent jamais rêveuse mais font d'elle une créatrice active. Elle écrit, c'est tout. Pour les autres elle est un écrivain comme tant d'autres. Mais Catherine connaît le processus secret qui s'est maintenant installé. Depuis plusieurs années elle vit un pacte secret avec l'infinité d'un monde inépuisable d'où les mots coulent, source intarissable, jusque sur la feuille blanche qu'elle noircit, heure après heure, sans savoir à l'avance ce qu'elle va dire. Au fur et à mesure l'histoire se crée, les choses se disent, le livre s'installe, à son insu, dans le mystère d'une surprise familière dont la variété est la note dominante.

Souvent à la télévision, au cours d'interviews, elle a tenté d'en parler. Mais les gens n'écoutent pas et ce

miracle quotidien lui est attribué à part entière alors qu'elle n'en est que le fil conducteur qui relie à la vie objective une force occulte dont l'énergie créatrice s'impose à elle pour jaillir, directement, de la source qu'elle retrouve chaque nuit. Les gens n'aiment pas être dépossédés de ce qu'ils croient inventer ou créer, de leurs idées. Mais c'est un patrimoine cosmique à la portée de tous dont Catherine sait ne pas être l'inventeur, mais le canal. Allez expliquer cela. Essayez de le démontrer. Catherine a décidé de le vivre pleinement, on verra après.
Pour l'instant entre New York et Morges, une ligne lumineuse trace un sillon joyeux et léger dans le ciel infini. Pour l'instant Catherine dort sur New York, trajectoire irradiante dont le dépouillement formel donne à sa nuit un éclat paisible et doux.

*Catherine attend dans une pièce avec des femmes qui doivent la préparer pour une cérémonie dont elle ne sait rien. Un inconnu apparaît à la porte, elle a vaguement l'impression que cette cérémonie a un rapport avec lui. Il sort. Puis, tout à coup, c'est la foule qui cherche Akbar, c'est le nom de l'homme. Elle demande à des gens dans la foule où il est et soudain elle l'aperçoit. Elle se précipite vers lui.*
*– Akbar, Akbar, c'est un coup d'état.*
*Cet homme important représente la Nation sans doute. Il se précipite en première ligne dans la foule en disant :*
*– Si c'est un coup d'état, je suis présent, je suis là.*

*Catherine le regarde, c'est un homme fort, quel est son lien avec lui ? Le regard de Catherine est neutre sur lui. Rien d'équivoque, rien de sexuel ou d'érotique. Quel est leur lien ?*

C'est la question-frontière de son rêve que Catherine se pose en émergeant dans le matin tranquille. Sept heures et Catherine s'étire dans son corps reposé, muscles tendus, membres raidis, tête renversée. Comme un arc qui se tend, Catherine sort d'un sommeil sous le règne d'Akbar. En arabe « le Grand ».

Puis, tout à coup, sa conscience objective rassemble le morceau manquant, la fin du rêve.

*Akbar, pour échapper à la foule mécontente, glisse, à côté de Catherine, derrière le comptoir d'un bar et disparaît, se sauve, tandis que Catherine induit les gens qui l'entourent en erreur, leur faisant croire qu'elle le suit. Elle les met donc sur une fausse piste, ce qui permet à Akbar de fuir. Toujours neutre, Catherine a sauvé Akbar de la mort peut-être ? Qui le saura jamais ?*

Catherine se lève, le nom d'Akbar en tête. Le mouvement d'énergie que représente le rêve la fascine. Tout cet ensemble d'énergie mouvante qui fait partie d'elle et se déplace au non-hasard de rêves à scénarios variés et inattendus, lui procure souvent les clés de solutions intérieures dont les portes closes retiennent un potentiel encore obscur à la conscience.

Quelquefois il s'agit simplement de l'indication d'un mouvement intérieur qui aboutira à la libération d'une énergie encore inconnue mais présente, qui

force son chemin interne dans l'inconfort et le malaise incompréhensibles du jour qui suit.

Catherine contemple New York dans le petit matin vaporeux d'une journée qui s'annonce chaude. La ville ronronne déjà et le ciel grandiose dans lequel elle se trouve résonne du nom d'Akbar le Grand. Et Catherine songe que les mots dans un rêve ne sont jamais des hasards mais des choix précis dictés par un symbolisme éclairant et juste qu'il suffit de décoder.
Akbar. Elle commence sa journée dans la majesté de ce nom qu'elle murmure doucement en se dirigeant vers la cuisine pour faire son infusion de menthe, première boisson, premier délice.
Béatrix confectionne un pot-au-feu avec amour, pour le déjeuner. Elle calcule largement pour six personnes, légumes, viande et poulet alignés devant elle. Catherine est végétarienne et les légumes sont splendides, californiens peut-être ?
Béatrix annonce :
– Tu me diras des nouvelles de mon pot-au-feu. Ils vont se régaler, ils n'ont pas l'habitude. C'est Tony qui m'a demandé ce pot-au-feu.
Mais Tony n'a rien demandé du tout. Catherine a entendu Béatrix dire à Tony qu'elle ferait un pot-au-feu et qu'ils se régaleraient. Béatrix a besoin peut-être qu'on lui demande certaines choses, de le dire en tout cas et puis de le faire pour quelqu'un dont elle invente le désir. C'est peut-être une façon de se déculpabiliser de Dieu sait quoi. En tout cas, ce matin Béatrix affirme sincèrement que Tony a de-

mandé ce pot-au-feu. Or c'est faux, basta cosi ! et sans importance, cela n'en a que pour Béatrix qui a besoin de l'affirmer.
Blabla saute sur les genoux de Catherine pour se faire cajoler un peu car sa Mamie est trop occupée ce matin. Catherine le cajole tout en buvant son infusion à petites gorgées purifiantes. Elle a entendu dire que la menthe purifie les poumons. Mais ce n'est pas pour cela qu'elle en boit, Catherine aime la menthe, c'est tout, elle en a envie au réveil.
Pour laisser le champ libre à Béatrix qui s'affaire dans la cuisine, Jane, la bonne, fait le ménage et Catherine rejoint sa chambre. Avant de faire couler un bain Catherine met la télévision sur la chaîne vidéo-clip. C'est Michael Jackson qui avance, longiligne et félin, vers elle. Vêtu de cuir noir, il danse comme n'importe qui d'autre marche. Il ne fait pas de mouvements, il est le mouvement. Souple, il se déplace dans l'harmonie des lignes qu'il crée au fur et à mesure, dessinant de son corps l'impulsion qu'il exprime aux accents de sa voix. Presque féminin tant il est gracieux, viril tant il est puissant, alliant les deux polarités dans la parfaite maîtrise de son corps et de sa voix, Michael Jackson entraîne Catherine dans une dimension différente où l'aube d'un troisième sexe apparaît.
Mais ce troisième sexe n'est encore que l'illusion de ce plan quotidien étonné par le phénomène Jackson. Michael, l'archange, est l'expression parfaite d'un être masculin assumant, exprimant et affirmant son

anima comme d'autres affirment un style, une démarche ou un maquillage.

Michael Jackson, lui, fusionne en lui l'équilibre des polarités masculines et féminines, les exprimant harmonieusement dans la souplesse d'une liberté retrouvée. Michael Jackson est le phénomène de l'annonce du prochain pas de l'humanité. C'est l'homme dans la réalisation intérieure exprimée dont la manifestation nous apparaît aujourd'hui comme ayant l'air incongru, étonnant et incompréhensible du mutant, si différent des autres dans un « je-ne-sais-quoi » de subtil, que l'on ne comprend pas. Pour la femme, c'est pareil, elle doit assumer son animus. Analogie totale. D'où, Catherine en est persuadée, le succès sans précédent d'un Michael Jackson ou d'une Tina Turner.

Sur le petit écran, il dessine sa marche aux mouvements d'un corps androgyne qui est l'aube d'une nouvelle race où l'homme et la femme réunis dans l'archange deviendront l'expression d'une totalité qui suffit à son autonomie. Le sexe des anges. Catherine, fascinée par Michael Jackson qu'elle adore, comprend pourquoi certaines personnes le détestent à ce point. Le refus de l'anima ou de l'animus peut conduire, à la vue du spectacle d'un Jackson, à la haine et au rejet, dans le refus de soi-même.

Peu importe la démarche personnelle de Michael Jackson dans la vie, ce qui est important c'est ce qu'il exprime face au public. Ce qui compte c'est qu'il répond à une demande. Et c'est la demande inconsciente de chaque être humain qui tend mal-

adroitement vers cette expression individuelle. À travers l'art Michael Jackson l'a trouvée et c'est ce qu'il projette sur le public qui reçoit de lui l'expression de sa propre recherche individuelle, de visu, symboliquement. Toute forme, pense Catherine, est par l'image le symbole d'une vie autre, dense et cachée qu'il nous appartient, en tant qu'être humain, de trouver.

Le clip se termine, image figée, dans le mouvement d'une vie intérieure dont l'impulsion ne peut pas s'effacer. Après le clip, Catherine éteint la télévision pour garder la vibration harmonieuse ainsi dégagée. La force de Michael Jackson c'est aussi cette vibration qui continue, son absence envahissante et subtile. Il est présent. Il existe. Il s'inscrit, le bougre, énergie mouvante dans l'ambiance qu'il a créée et qu'il laisse comme une empreinte indélébile dont les yeux deviennent l'écran, les oreilles la sono et le cœur l'éclair d'une vie intérieure qu'il y imprime.

Catherine aimerait parler de Michael Jackson avec Béatrix ou des amis. Mais Béatrix est trop occupée par une vie mondaine prenante. Elle aurait aimé voir le clip avec quelqu'un afin d'échanger son point de vue avec un autre. Mais Catherine est seule dans son bain et dans la vie. Elle écrira peut-être ce que Michael Jackson évoque pour elle.

Très entourée, Catherine est une solitaire qui se porte bien. Elle a le dépouillement d'âme qui sied aux forts. Sa gaieté et son humour font d'elle une citoyenne planétaire lucide de sa responsabilité et de sa relativité face à l'univers. Un grain de cosmique,

vivant comme tout le reste, dont la pensée créatrice se meut, énergie troublante, dans le chaos du monde moderne qui ne voit pas ce qui lui crève les yeux. Parce que les hommes s'arrêtent souvent à ce qu'ils regardent, à l'image, au tangible, aux apparences, un monde subtil infiniment précieux dont sa signification leur échappe, par négligence.
Catherine rit toute seule dans la mousse rose d'un bain parfumé. Catherine aimerait bien changer le monde, c'est vrai. Mais elle n'est que la partie infime d'un puzzle géant qui fait de l'humanité ce qu'elle est, dans une chaîne où chaque maillon est important, parce que solidaire des autres.
Catherine, en fourmi consciente, a décidé de faire tout ce qu'elle pourra, jusqu'à sa mort, pour élargir sa conscience et celle des autres, ses frères de chair et de sang qui souffrent et aiment, se battent et rient, maladroits dans leur incompréhension du moment, ce qui amène dans le monde un enchaînement de causes à effets dont ils sont inconsciemment les victimes. L'homme est son propre bourreau et il s'assassine avec constance, persuadé de vivre mieux. Mais pour pouvoir se protéger il faut d'abord se mettre à nu, comme pour se laver il faut d'abord se dévêtir.
Catherine entend Béatrix crier quelque chose aux chiens d'une voix pressée et impatiente. Béatrix est emmitouflée de préjugés et oscille dangereusement et malheureusement entre ce qui se fait et ce qui ne se fait pas. Ce qui se dit et ne se dit pas. L'image est reine pour Béatrix et c'est une reine de l'image. Tou-

jours présente aux couleurs d'une mondanité qui arrondit les angles et ne dévoile jamais rien d'une vie intérieure étouffée par les convenances. Catherine voudrait par moments bousculer Béatrix, l'acculer dans les derniers retranchements de ses fuites, la coincer pour mieux l'aider à se libérer. C'est encore impossible. C'est triste pour Catherine, mais en même temps elle sait que Béatrix ne peut pas sauter les obstacles autrement qu'à sa propre allure. Et c'est sûrement dans l'ordre des choses.
Le pot-au-feu est comme prévu délicieux mais Béatrix est passée par les affres de la maîtresse de maison inquiète car deux personnes sont arrivées avec une heure de retard ! Ce qui est paradoxal c'est qu'elles arrivaient par hélicoptère ! Grands moyens pour grand retard. Ici tout est, à l'échelle américaine, démesuré. Le déjeuner est déjà entamé lorsque les deux retardataires arrivent enfin. Béatrix est furieuse à l'intérieur, renfrognée à l'extérieur, aimable et parfaite avec ses hôtes, comme toujours.
La conversation traîne et saute de dollar en dollar, de bijoux en appartements sur les endroits où il faut aller ou les quartiers qu'il faut habiter. Catherine est silencieuse et attentive à ce monde pour lequel les préoccupations futiles sont d'une importance extrême.
Catherine déguste le pot-au-feu de Béatrix, succulent, une réussite.
La conversation bien sûr se déroule en anglais. Béatrix a l'accent français prononcé et clair, fort et affirmé. C'est avec ce « French accent » plein d'assurance qu'elle lance à un moment donné :

– On ne se sent vivre pleinement que lorsqu'on a envie de faire des choses, lorsqu'on désire avec force certaines choses. Moi je ne vis que quand mon désir est en mouvement, motivée par ce que je vois ou par ce que je veux…
Catherine se dit que cela n'est pas incompatible, au contraire.
La conversation s'est engagée sur le bonheur.
– Le bonheur c'est ça, continue Béatrix, désirer ardemment et vouloir l'accomplissement de ce désir…
Les invités approuvent.
Pour la première fois depuis le début du déjeuner, Catherine prend la parole, profitant d'une fraction de silence.
– Vous associez donc le bonheur au désir. Il me semble, pour ma part, que le désir est l'expression d'une dualité et que plus on l'alimente et plus on vit cette dualité. Pour moi le bonheur est indépendant du désir et il doit même en être débarrassé. Car le désir est une petite mort puisqu'il renaît sans arrêt. Et le bonheur n'a aucun rapport avec cette mort. Si le bonheur s'arrête c'est que l'on n'est pas heureux. Pour moi le bonheur au contraire est un état indépendant du désir, au-delà du désir. Je ne peux pour ma part faire aucune association heureuse entre la satisfaction du désir et le bonheur. L'un est dualité l'autre est sérénité.
Doucement Catherine a laissé tomber cela dans un anglais parfait.
Les trois convives sont doublement consternés. D'abord de voir que Catherine parle anglais, ils avaient pris son silence depuis le début pour l'incompréhension

de la langue. Et puis dans le genre de conversation qu'ils poursuivaient cette tirade est inattendue.
Béatrix, qui la connaît pourtant, la regarde quand même les yeux ronds, les ailes de la répartie coupées par la surprise. Alain, toujours imperturbable, a tout de même une lueur de surprise amusée dans l'œil.
Au café, servi dans la bibliothèque l'un des deux convives discute avec Catherine. Et ils se rendent compte en cours de conversation que la veille au soir ils assistaient tous les deux au même spectacle de *Shirley MacLaine on Broadway*. Comme Catherine, Steeve est enthousiaste et ils parlent de leur amour commun pour Shirley qui fait, d'après Catherine, un show tout à fait significatif et transmetteur d'une démarche métaphysique qui, comme le dit elle-même Shirley MacLaine en scène, est un tournant que sa vie a pris il y a plusieurs années déjà.
Steeve a une expression concentrée et claire qui rappelle à Catherine son traître de cœur. L'amour-pardon a gommé la trahison sur le temps qui passe et Catherine a le cœur large et accueillant de ceux qui ignorent tout de la vengeance. À travers les yeux clairs de Steeve c'est à son traître de cœur qu'elle sourit, indulgente. Steeve est un géant californien brun aux yeux verts. Homme d'affaires, producteur de disques, il habite Los Angeles et Catherine l'imagine entouré de filles jeunes, sublimes et absentes, dont les corps sont la seule présence évidente. Des filles comme on en découvre dans *PlayBoy* ou comme on en croise dans certaines boîtes, la nuit. Des filles que l'on trimbale comme des cartes à jouer et que l'on collectionne.

Des filles interchangeables qui ne changent que de couleur de cheveux ou de vernis à ongles et parfois de prénom.
Catherine souriante et amusée imagine ce cow-boy moderne prenant au lasso de ses dollars de belles inconnues dont il fait très vite le tour, dans la ronde infinie d'un désir frustré qui renaît immédiatement de ses cendres…
Steeve interrompt le défilé des filles hollywoodiennes et le jet du lasso :
– À quoi pensez-vous Catherine ?
Catherine éclate de rire.
– Vous serez surpris si je vous le dis !
– Alors dites-le moi, j'adore qu'une femme belle me surprenne aussi…
Et Catherine lui raconte, en aparté, près de la fenêtre, face à New York, pour ne pas être entendue par la jeune femme qui, aujourd'hui, accompagne Steeve. Steeve ne rit pas. Concentrée et claire, son expression se fait plus dure tandis qu'il jette un coup d'œil à son amie, silencieuse au bord du canapé. Pensif il enchaîne comme pour lui-même : « Celle-ci est gentille et a le mérite de ne rien dire et de ne pas être extrêmement belle non plus ».
Puis à Catherine :
– Ça se voit autant que cela ?!
– Tranquillisez-vous Steeve, je ne crois pas, simplement j'ai la très mauvaise habitude de passer très vite derrière les apparences et de sonder malgré moi, malgré eux, les gens que je rencontre. L'être humain me passionne et j'aime aller au-delà, dans ce jardin secret

qui est pour moi lumineusement significatif. La transparence des hommes me fascine, celle des femmes m'obsède. Je me sens très proche d'eux lorsque j'atteins ce point sensible où l'être se cherche sans bien savoir ce qu'il cherche. Là c'était le début de votre transparence, c'est tout. Je suis désolée.
– Mais pas du tout. Steeve est souriant, mais derrière le sourire courtois Catherine perçoit une nuance grave. Vous m'intéressez, peut-être parce que je m'intéresse à moi-même sans bien comprendre certaines impulsions, certaines habitudes que vous venez en partie d'énumérer. Le dollar et les femmes…
Catherine écoute en silence la gravité qui transparaît dans ses propos.
– C'est la première fois dans un salon, au milieu des banalités des mondanités, qu'une femme me dit gentiment sans se faire prier ce que mon image…
– Eh vous deux ! Pas d'aparté, la voix pressante de Béatrix a explosé dans l'intimité de leur dialogue. Venez là, nous parlons du prochain week-end. Daniel nous invite à la campagne. Qu'est-ce que vous en pensez ?
Catherine ne répond pas, elle sent le regard de Steeve qui soupèse les yeux bleus implorants de la fille sur le canapé. Par délicatesse Steeve ne répond pas non plus, manifestement il sera de ce week-end, mais seul. Catherine croise le regard vert de Steeve. Ils sont d'accord. C'est Catherine qui lance à Béatrix :
– Je suis pour, mais on peut confirmer ce soir peut-être ?

Dans la foulée de cette réponse Béatrix, qui est loin d’être idiote, acquiesce.
Message délivré, café terminé, Steeve prend congé, la fille sur ses talons.

Sur les collines de Hollywood les maisons clignotent de tous leurs feux. À l'extérieur la nuit bleu marine et chaude frissonne de plaisir. Le rêve et le cinéma planent, artifices installés à coups de dollars et projetés dans le monde entier par des « businessmen » qui font de l'or avec des talents. Ici on pèse les gens au poids de l'argent qu'ils gagnent et dépensent. Ici on ne fait pas de cadeau, mais la vie quotidienne est embellie et cernée de faveurs roses comme des paquets de Noël. Ici on se vend, on s'achète, on se détruit à coups de whisky, on se blesse à coups de seringues et on meurt d'ennui ou de désespoir. Ici on vit en fabriquant des personnages dont les spectacles feront le tour du monde. Ici on élude l'homme au profit de son image que l'on fignole, en Technicolor, que l'on retouche aux pinceaux éphémères de la beauté qui passe, légère et court-vêtue, comme une danseuse qui s'enfonce dans les coulisses noires de l'après-scène. Ici on est cruel car on ne peut pas se permettre d'être tendre. Ici c'est la folie.
C'est ici que Catherine retrouve Steeve, dans son territoire, comme un lion, superbe et conquérant, seul ce soir pour la rejoindre.
La femme de Daniel est une ancienne actrice, rousse aux yeux clairs, elle promène son corps encore su-

perbe au fourreau d'une célébrité oubliée et inconfortable. Catherine, en la voyant, a plaint cette femme sympathique empêtrée dans un « has been » qui ici ne pardonne pas. Une poignée de main franche, ferme dans le désespoir d'un message à chaque fois renouvelé, « Je ne suis pas uniquement ce que j'ai été : un sex-symbol. J'existe autrement aussi ».
Catherine l'a compris ce message. Bien envoyé, bien reçu, mais qui, en dehors de quelques personnes dont son mari peut-être, se met en frais pour Patty Beck, la grande Patty Beck ?
Un souffle tragique passe ici, sur la poussière que soulève le présent avide face au passé perdu. Les femmes sont belles et n'existent plus quand elles l'ont été. Has been…
En venant Catherine a croisé un nombre incalculable de salles de sport, de danse et d'aérobic où des troupeaux de femmes et d'hommes agitent leur refus de vieillir aux muscles résistants d'une volonté infaillible dont le moteur du passé se sert pour franchir le présent vers un futur sombre où les rides font la nique aux corps.
Catherine a croisé des visages crispés par l'effort dont le sourire, made in USA, anticipe, rageur, sur le temps qui passe trop vite. Ici la vieillesse n'existe pas. Elle est tirée, secouée, remodelée au goût du jour et aux formes difficiles d'une jeunesse dont la fuite relève le défi du temps. Catherine éprouve tout le pathétique de la situation, elle se sent si loin de ces gens et les comprend si bien. Se raccrocher ainsi

au physique lui semble à elle, Catherine, Européenne, la démarche impossible d'une tentative de survie. On ne se trouve pas dans un miroir, c'est au-delà du miroir que l'on est vraiment, dans ce qu'il nous cache et pas dans ce qu'il nous renvoie. Mais ici c'est le règne du miroir, seul juge, qui, implacable, vous lance à la gueule ce que vous n'êtes plus, à défaut de l'objectivité de ce que vous êtes devenu.
Ici la vie est un sable qui coule entre vos doigts, malgré la crispation de la main à vouloir retenir à tout prix cette poussière du temps qui se joue de la barrière physique qu'elle croise, fluide, pour retourner de là où elle vient : la terre, le sol de la planète. Ici vous êtes un grain de sable parmi d'autres qui tentent, en tas, de ne pas s'éparpiller au vent de l'oubli.
Catherine déteste Hollywood pour cet esprit médiocre et superficiel qui l'habite. Consciente, elle n'en aime que le site, en trompe-l'œil sur ce qu'il cache.
C'est dans cet enfer que Steeve habite, travaille et prend les filles à son lasso. Toujours plus belles, adeptes d'aérobic et de salles de gym, peut-être comme lui ?
Béatrix, volubile, explique à Alain la carrière de Patty Beck tandis que, souriante et intéressée, cette dernière sert le whisky à flots. À l'étonnement général Catherine prendra un soda.
À l'autre bout de la pièce Steeve complote avec Daniel des derniers arrangements sur la comédie musicale qu'ils montent ensemble. Mais son regard

clair ne quitte pas Catherine qui le soutient d'un silence grave et peuplé.
Catherine est à la fois détendue et sereine, comme d'habitude, mais l'aiguillon du désir réveille en elle une sensualité dans laquelle elle se laisse agréablement glisser. Elle connaît bien cet état voluptueux et tranquille qui précède la vraie rencontre. Pour Catherine cela n'est pas seulement sexuel, non, il y a tout un contexte, une ambiance, une naissance, une étincelle qui jaillit, qu'elle sait maîtriser afin de la préserver pour la conduire jusqu'à la flamme dans l'irrévocabilité d'un choix qui, lentement, amène deux corps l'un vers l'autre ; sans oublier cette clarté intérieure qui ne peut pas être absente mais qui doit briller, y compris dans le contact, qu'il soit physique ou subtil, comme maintenant, de regard à regard.
Catherine n'aime pas les rapports de force. Elle ne les provoque jamais. C'est pour cela qu'elle se plie à l'autre tout en tenant les rênes. Elle s'abandonne, souple et docile dans une conversation, un échange, afin de mieux guider l'autre, à son insu souvent, dans un tourbillon voluptueux où elle devient la motivation, l'attrait et le but.
Le Perrier picote son palais, Steeve attentif la suit des yeux et c'est là le moment que choisit Catherine sûre d'elle, pour laisser tomber ce regard afin de mieux s'y abandonner. Elle évolue un peu dans le salon. Sur son dos le regard précis de Steeve auquel elle se laisse aller, souple et déjà conquise, avant de se couler dans un fauteuil confortable, offerte et

retenue, dans une position réservée dont l'abandon secret n'est que volupté.
Elle ne regarde pas du tout Steeve dont elle ressent l'impatience jusqu'au cœur de son ventre. Belle et insolente elle le néglige pour mieux parler avec Patty entièrement absorbée, semble-t-il, par ce que cette dernière lui raconte.
Catherine est déjà dans les bras de Steeve mais il ne le sait pas encore.
Catherine, apparemment indifférente, dîne, joyeuse et pleine d'humour, baignée par le regard vert de Steeve qui ne comprend plus rien. Ou peut-être comprend-il ? Catherine déguste cette incertitude, comme le saumon remarquable que leur sert Patty.
Le dîner est très gai. Béatrix rit aussi beaucoup et Catherine sait que Steeve ne lui déplaît pas. Elle le cerne dans les yeux de Béatrix qui fuient le regard vert comme la peste.
La nuit est douce et il faut songer à rentrer se coucher. L'hôtel n'est pas tout près. Steeve bien sûr se propose de les raccompagner tous les trois.
Au *Beverly Hills* Béatrix et Alain occupent un bungalow et ils s'y rendent immédiatement, laissant dans le hall Steeve et Catherine. Celle-ci se dirige vers le concierge pour prendre sa clé, sans un regard pour Steeve. De là elle continue vers l'ascenseur pour se retourner calmement vers Steeve et lui lancer un regard interrogateur.
Steeve la rejoint alors sans un mot. Mais la fameuse flamme brille dans ses yeux, à l'unisson de celle qui flamboie dans ceux de Catherine.

Dans la pénombre de la chambre Steeve la prend dans ses bras et l'enlace dans un baiser doux et possessif, tendre et vainqueur.
Catherine s'y laisse fondre lentement.

Dans la lumière crue de la Californie d’été Catherine ouvre un œil. Seule dans le grand lit elle entend un bruit d’eau dans la salle de bains. Dans l’encadrement de la porte son géant aux yeux verts apparaît, l’œil tendre posé sur Catherine, il avance, bronzé et superbe, s’assoit sur le lit, se penche et l’embrasse entre les deux yeux.
– Bonjour belle dame. Nous n’avons pas dit un mot depuis le dîner d’hier soir.
Catherine malicieuse répond en s’étirant :
– Était-ce vraiment nécessaire ?
Steeve en riant caresse les muscles tendus par l’étirement, Catherine toute douce se détend et Steeve enlace ce corps qui s’éveille en s’offrant.
Ils se retrouvent au-delà de ces deux corps enlacés, dans la vague d’un plaisir long, précis, tendre et Steeve murmure :
– I love you.
Deux heures après Catherine dira à Steeve sans préambule :
– Ne me redis jamais plus ça.
– Quoi ça ?
– Que tu m’aimes. Surtout dans ces moments-là, on dit n’importe quoi.
Steeve surpris ne comprend pas. Catherine poursuit :

– La jouissance est un moment à part qui fait dire n’importe quoi. L’amour ça n’est pas aussi simple. Alors ne me redis jamais que tu m’aimes en…– elle hésite un peu, puis lance le mot – éjaculant !
Et Steeve sortira en claquant la porte.
Première dispute. Catherine ne sait si elle doit rire ou pas. Finalement elle rit et se précipite insouciante sous la douche. C’est là sous l’eau qui picote qu’elle retrouve son traître de cœur. Toutes ces petites anicroches n’ont aucune importance.
Steeve enlace bien, fermement, Catherine aime la sensation. Et nette de toute trace de contact, elle sort, rieuse, de la douche.
Steeve, debout dans la chambre, finit comme si de rien n’était un jus de pamplemousse. Catherine se sèche les cheveux devant la glace quand le téléphone sonne.
– Réponds s’il te plaît.
Steeve décroche. La voix de Béatrix parvient forte et lointaine :
– Allô… ? Allô ! Merde je me suis trompée… Sorry! – entendant une voix d’homme, Béatrix croit s’être trompée de chambre – Catherine se précipite en riant et prend le récepteur :
– Mais non tu ne te trompes pas, c’est bien ici !
– Ça alors ! Tu ne perds pas de temps toi ! C’est le beau Californien ?
Catherine élude la réponse par une question :
– Alors qu’est-ce que vous faites ?
– On déjeune chez Daniel qui nous attend et on reprend l’avion demain, ce soir, Los Angeles by night. Qu’est-ce que tu en dis ?

Catherine regarde fixement Steeve, droit dans les yeux.
– Steeve est bien sûr de la partie ? ajoute Béatrix.
– Ça je n'en sais rien, réplique Catherine. Moi je serai prête dans un quart d'heure. Mais vous m'attendez ou je vous retrouve ?
– Tu nous retrouves chez Daniel, car j'ai une course à faire et Alain m'accompagne.
– À tout à l'heure. Treize heures ? Ça va ?
– Oui, pas de folies jusque-là ! Ah ! Ça ne m'étonne pas de toi. Tu les embarques en deux temps trois mouvements ! Tu n'as pas changé ! Le ton teinté de regrets de Béatrix en dit long sur les contraintes maritales qu'elle subit.
Catherine raccroche pour continuer de se préparer.
– Qu'est-ce que tu fais ? demande Steeve curieux.
Catherine note le « tu ». Il n'a pas dit nous. Au lit : « Je t'aime », mais dans la vie, séparatif : « Qu'est-ce que tu fais ?» pense-t-elle.
Les femmes indépendantes attirent ce genre de réactions. Dommage. Elle hésite à lui dire, à souligner cette nuance qu'elle n'aime pas. Puis persuadée de l'inutilité d'une telle remarque, elle enchaîne, entrant dans le jeu imbécile de deux êtres soi-disant libérés :
– Je déjeune chez Daniel et Patty, puis nous aviserons ensuite pour la soirée.
Sans un mot Steeve décroche le téléphone et appelle Daniel pour s'inviter à déjeuner. Tranquillement il suit Catherine du regard.
« Il est moins bête que je ne le pensais, je suis injuste », pense Catherine, heureuse de cette prise de possession soudaine.

Elle aime que Steeve ne lui dise pas qu'elle est bizarre ou changeante ou je-ne-sais-quoi. Elle aime sa façon de savoir ce qu'il veut sans en discuter. Elle aime sa façon de ne pas lui demander ce qu'elle veut faire, ou ce qu'elle veut tout court. Elle aime son esprit de décision, net, précis. Elle aime sa façon d'assumer calmement une réaction imprévisible qu'elle pourrait avoir mais qu'elle n'a pas. Catherine aime tout ce que Steeve depuis hier soir a fait et tout ce qu'il n'a pas dit. Son *"I love you"* était juste de trop.
Arrivée au point de ses réflexions, preste, elle se retourne, vibrante et vêtue de blanc, vers Steeve. Souriante et malicieuse elle passe devant lui, esquivant un pas de danse : « On y va ? »
Steeve la rattrape au vol, décidé et gentiment menaçant, dompteur dompté.
– Ne me redis plus jamais ça.
– Quoi donc ? demande Catherine en riant.
– Ne me demande plus jamais de ne pas te dire que je t'aime – puis hurlant – parce que je t'aime !
Catherine se laisse tomber comme un corps mort entre ses bras, feignant l'évanouissement, ce qui le fait trébucher un peu. Puis il l'enlève telle une plume et la jette, rageur, sur le lit où la corolle de sa large jupe blanche s'épanouit, dévoilant ses jambes dorées. Steeve, débarrassé, lance :
– Plus jamais tu entends ?
Puis il quitte la pièce sans un regard pour le charmant spectacle qu'offre Catherine sur le lit. Elle ouvre les yeux sur la porte qui claque, se redresse étonnée. « Le mufle ! », mais elle rit de bon cœur,

Dieu qu'elle aime les réactions de cet homme. Est-il vraiment ce qu'il semble être ? Un homme, différent, vrai, authentique et fort ? Fort, fort à l'intérieur, décidé, incisif, déterminé. Fort mais pas macho. Puis en se levant elle se dit que finalement c'est peut-être l'homme de sa vie. Cette constatation douteuse la fait rire encore. Elle descend en courant. Steeve, au volant de sa Cadillac blanche décapotée, l'attend. Paisible et galant, il descend pour lui ouvrir la portière, dès qu'il l'aperçoit.

Catherine n'est pas retournée à New York avec Béatrix et Alain. Depuis huit jours, installée en plein cœur de Beverly Hills, elle conjugue, avec Steeve, le verbe vivre.
La maison de Steeve est un petit monument de bien-être. La terrasse de la chambre, à l'étage, donne directement sur la piscine que continue une pelouse au vert ardent, ombragée de palmiers et parsemée de fleurs rayonnantes. Au rez-de-chaussée le living, blanc et acier, à l'épaisse moquette, ouvre ses baies vitrées sur la piscine. Éclatant et imprégné de lumière, il est le havre miroitant de réunions amicales au cours desquelles Steeve, fier et amoureux, présente Catherine la Française à tout le gratin de Los Angeles et Hollywood réunis.
La gouvernante de Steeve, Mrs. Pitts, une Anglaise égarée à Los Angeles, complote avec Catherine des petits plats qui font les délices de Steeve et de ses amis.
Catherine a téléphoné plusieurs fois à Morges pour reculer son retour. La maisonnée suisse, Éric en tête, applaudit sa rencontre et sa joie.
Entre Steeve et Catherine pas de projets, ils vivent passionnément, au sommet de la perche que la vie leur a tendue un beau jour, à New York.

Avec souplesse ils ont profité de l'élan. L'impulsion était très forte et les a propulsés à l'unisson de leur entente, au cœur douillet de la vie de Steeve, dans cette maison.

Catherine évolue dans un décor que ne désavouerait pas la belle époque d'Hollywood, avec une justesse, une lucidité, un détachement et une chaleur dont peu d'acteurs furent capables. Tout sonne juste et vrai dans ce scénario made in Los Angeles et dont les apparences hollywoodiennes feraient perdre le nord à plus d'une !

Mais Catherine a le recul d'une stabilité que rien n'affole, que rien ne déséquilibre. Catherine est sûre d'elle et de son bien-être avec Steeve et sans se poser de questions, sans lui poser de questions, elle vit pleinement ce Californien dans la belle aventure dont ils sont les héros.

Les petits déjeuners sont lumineusement érotiques. Les nuits parfois blanches s'y prolongent follement, tandis que Mrs. Pitts, discrète, préside à la bonne marche d'une maison dont les soupirs et les rires font tourbillonner à ses oreilles des tempêtes de tendresse passionnée.

Steeve sait faire fondre Catherine la tendre, enflammer Catherine la passionnée, réveiller Catherine la sensuelle et étonner Catherine la blasée. Nuit et jour il enlève, en vainqueur triomphant, tout le plaisir que Catherine la secrète cache au fond d'elle-même, d'heure en heure sa fantaisie mord à belles dents celle de Catherine l'insouciante, la poussant dans des retranchements indiscrets où, dépouillée, elle capitule enfin dans l'impudeur dont

Catherine, la conquise, se repaît.
Aucun rapport de force, une attirance entre deux êtres qui s'estiment, se reconnaissent, s'aiment pour vivre la vie, multipliée par deux.
Pour Catherine, depuis sa rencontre avec Steeve, ce sont des retrouvailles avec elle-même. Elle a toujours su que cet être existait quelque part. Elle doutait simplement d'avoir la chance de le rencontrer un jour.
Mais pour Steeve, c'est une trouvaille, jamais dans ses moments les plus utopiques il n'avait espéré rencontrer un être comme Catherine. Il était lui-même persuadé que c'était introuvable, que quelqu'un comme Catherine ne pouvait exister.
Steeve vit donc dans la magie du miracle de la découverte. Après des monceaux de filles belles, un peu endives et sans consistance, Steeve se retrouve du jour au lendemain avec une femme qui existe. Il peut la toucher, lui parler, ne pas être d'accord avec, elle est là, elle existe. Il peut la vivre grandeur nature, en Technicolor, chez lui. Mrs. Pitts est là, elle apprécie Catherine, il ne rêve donc pas. Steeve aime peut-être pour la première fois.
– Mais non, lui dit Catherine, pas pour la première fois. Différemment des autres fois peut-être. Chaque fois est une première fois tu sais.
Ce qui rend Steeve, l'excessif, fou de rage. C'est après avoir entendu Catherine débiter ces petites phrases calmement, alors qu'ils étaient dans la chambre, que Steeve a attrapé le corps dévêtu de Catherine pour le balancer directement dans la piscine juste en dessous.

Les hurlements de Catherine n'ont même pas attiré Mrs. Pitts qui a pris l'habitude de ces doux éclats manifestés par le couple terrible.
Steeve continue de travailler au téléphone et sa secrétaire flanquée de son collaborateur viennent régulièrement lui faire signer des papiers. Il en profite pour leur dicter les lettres urgentes. Steeve ne quitte pas la maison pour ne pas perdre Catherine de l'œil, elle pourrait se volatiliser comme elle s'est matérialisée, sans crier gare. En homme d'affaires prudent, il préfère ne pas prendre ce risque.
Mais il y a un moment tout de même où, affaires obligent, il faut bouger.
Daniel vient de téléphoner : la présence de Steeve est fortement désirée sur le plateau de la comédie musicale qu'ils montent ensemble, Steeve a enlacé Catherine :
– Dépêche-toi de te préparer, on y va. On dînera dehors. Préviens Mrs. Pitts.
Catherine a passé une robe légère sur son bronzage et les voilà partis, complices et rieurs.
Au théâtre la répétition bat son plein, mais les danseurs, en plein litige avec la production, exigent d'être payés pour le reportage que tourne la télévision sur les répétitions.
On attend Steeve, le maître, avec impatience. Pendant la pause que donne immédiatement le metteur en scène à l'arrivée de Steeve, Catherine s'éloigne vers les coulisses, fuyant la réunion.
Les loges béantes débordent d'affaires froissées, de maquillages, de photos et de porte-bonheur que les artistes ont commencé à installer. Un petit Yorkshire

tout endormi, sort la tête d'un sac de répétition, étonné de la voir. Il braille désespérément avant de sombrer, invisible à nouveau, dans le sac. Catherine croise des machinistes et une habilleuse affairés qui la saluent rapidement. Puis des loges, elle regagne les coulisses de la scène, pour déboucher directement sur le plateau. Les danseurs sont assis à même le sol tandis que leurs représentants discutent dans la salle avec Steeve et quelques personnes dont le chorégraphe. Dans l'ombre Catherine les regarde. Tout un monde, qu'elle connaît bien pour l'avoir vécu, est affalé sur le plateau : espoir, déboires, souffrances, humiliations, bonheur, sueur et exaltation.
– Catherine ! Mais qu'est-ce que tu fais là ?
Derrière elle la voix la fait sursauter. Elle se retourne vivement :
– Rima !
C'est une danseuse américaine, qu'elle a connue à Paris. Elles ont travaillé ensemble à la télévision française pour plusieurs chorégraphes. Catherine savait que Rima était retournée dans son pays.
– Mon Dieu Rima, quelle joie de te revoir !
Dans les bras l'une de l'autre elles rient, parlent en même temps dans l'explosion que connaissent bien les danseurs qui se retrouvent par hasard sur une scène, à l'autre bout du monde, après une longue séparation.
– Tu sais, j'habite New York, mais je suis ici pour ce spectacle. Quelle coïncidence ! *There is no accident!*
Quelques danseurs attirés par leurs cris de joie se lèvent et viennent les entourer. Rima leur présente

Catherine. Et un dialogue animé s'installe. On a travaillé avec les mêmes chorégraphes, on est en terrain de connaissance. La fraternité, ennemie des danseurs, vit bien dans ce genre de situation, lorsqu'il n'y a aucune concurrence.
– Tu sais que Larry est là ? ajoute Rima.
– Non ! Mais où ?
– Catherine !
Un hurlement côté cour, c'est Larry qui arrive comme une fusée et enlève Catherine dans ses bras pour la poser au milieu de la scène. Après quelques tours désordonnés, ils tombent en hurlant de rire sous l'œil attendri de Rima qui les a suivis, les autres danseurs sur les talons.
Catherine qui avait fermé les yeux en roulant sur le dos les bras en croix, les ouvre sur le visage consterné de Steeve.
– Mais je croyais que tu étais écrivain ?
Les yeux blancs de Larry roulent dans le noir de son visage, il rit bruyamment en répondant :
– Mais non, elle est danseuse !
Steeve a relevé Catherine qui, la première surprise passée, lui présente Rima et Larry.
– C'est arrangé, on rentre, puis aux danseurs : vous l'aurez votre cachet télévision, allez, au travail !
C'est dans la voiture que Steeve enchaîne :
– Alors, pourquoi ne pas m'avoir dit que tu étais aussi danseuse ?
Légère Catherine réplique :
– Parce que maintenant j'écris, je publie, et que seul le présent compte.

– Il me semble tout de même que ce passé dont tu ne m'as pas parlé fut un long présent ?
– Oh oui, mais peu importe, maintenant j'écris.
Steeve est un peu renfrogné peut-être à cause de la réunion qu'il quitte. Il ajoute au bout de quelques minutes :
– En fait, je ne sais rien de toi.
Catherine réplique brièvement avec légèreté :
– Non, mais moi non plus je ne sais rien de toi. Où est le problème ? Il me semble qu'on a été droit à l'essentiel non ?
Steeve reste silencieux jusqu'à la maison. Tiens, se dit Catherine, pas de dîner dehors.
Dans la chambre où Catherine est montée directement, Steeve qui l'a suivie l'enlace fiévreusement avant de la pousser avidement sur le lit. Catherine sourit à ce viol auquel elle consent déjà, de tout son être.

Catherine a retenu son billet d’avion pour dimanche prochain. Dans huit jours exactement. Lorsqu’elle l’a annoncé à Steeve, il n’a rien dit. Mais la nuit suivante fut blanche. Steeve ne veut pas laisser partir Catherine, même pas dans le sommeil.
Depuis un mois, Catherine, qui avait quitté Morges pour dix jours, se prélasse dans le sillage écumant de Steeve, soulevée par les lames de fond de son imprévisibilité et de sa passion. Catherine est bien. Depuis quelques jours Steeve, obligé de se rendre à son bureau le matin, la fatigue pour être sûr – le chameau ! – qu’elle ne bougera pas de la matinée. Il l’appelle d’ailleurs plusieurs fois de son bureau, la réveillant si elle se rendort. Mais Catherine est bien dans la tourmente de cette attention forcenée. Elle s’y laisse aller, assumant pour rire ce rôle de femme-objet dont ni l’un ni l’autre ne sont dupes.
Une récréation dans le temps imparti à sa vie ? Une histoire capitale qui en fait maintenant partie à jamais ? Une trêve dans les rapports difficiles qui se nouent malgré nous ? L’homme de sa vie ? Ou un homme, comme un accident au parcours de sa vie ?
Et je pars dans huit jours, se dit Catherine. Son humeur n’est nullement altérée par cette constatation qu’elle trouve saugrenue. Le départ semble irréel.

Seule la présence de Steeve ici et dans son corps est bien réelle. Comme un papillon elle est épinglée au cœur de Steeve. Comme un papillon il est aveuglé par Catherine la lumineuse.
– Un couple de papillons, voilà ce que nous sommes…
C'est par cette phrase qu'elle accueille en elle Steeve lorsqu'il la rejoint sur le lit avant d'aller déguster le lunch de Mrs. Pitts.
– Deux papillons qui ne peuvent plus s'envoler qu'ensemble, approuvera Steeve plus tard, la prenant par la taille en descendant l'escalier pour aller déjeuner.
– Il y a que ce que nous avons été et ce que nous sommes, il y a ce que nous serons. Tu reviens quand ?
Steeve a lancé ces mots tout doucement dans le creux de l'oreille d'une Catherine endormie. Elle se retourne ronronnante sans répondre.
– Tu reviens quand… ? insiste le corps de Steeve.
Catherine cherche son oreille pour murmurer sur le même ton :
– Peut-être jamais, qui sait ?
Steeve continue :
– Moi je ne peux pas partir et tout laisser. Mes attaches sont ici et je ne parle pas un mot de français. Mais toi, tu écris ou tu danses, tu peux faire ça n'importe où dans le monde. Alors autant que ce soit ici avec moi.
Le corps de Catherine est prisonnier de celui de Steeve. Précis, insistant, possessif Steeve pèse de tout son poids sur elle.
– Tu reviens quand ?
Steeve emmène Catherine loin, au-delà d'eux-mêmes, là où le plaisir, insaisissable et fugitif, les

attend. Là où l'exaspération des sens ne peut plus rien retenir, là où le souffle explose tout à coup dans un étranglement que Steeve étouffe sur la bouche de Catherine qui ne peut pas répondre à une question qui, là où elle est, n'existe plus.
C'est dans le calme retrouvé, au creux du lit défait, que Steeve qui n'a pas bougé répète :
– Tu reviens quand ?
Catherine oppressée par le poids de Steeve hoquette :
– Est-ce que je sais moi ? Ça n'est pas si facile…
– Il me semble que cela ne tient qu'à toi, non ? Tu es une grande fille maintenant.
Steeve fouine du nez dans le cou de Catherine qu'il chatouille. Elle rit aux éclats, prisonnière, incapable de bouger.
– Tu reviens quand ? insiste Steeve.
– Mais je ne sais pas moi. Puis sérieuse elle regarde Steeve droit dans les yeux : est-ce que tu es vraiment sérieux ?
Elle soutient son regard et ses yeux se perdent dans le vert fixement insoutenable de ceux de Steeve qui lui répond :
– Je n'ai jamais été aussi sérieux de ma vie.
Tendrement Catherine se dégage pour s'asseoir. Silencieusement elle met une petite chemise qui traîne au pied du lit. Puis, gravement, elle se retourne vers lui :
– Steeve, nous n'avons pas parlé de nous. Nous n'avons pas dit grand-chose, préoccupés que nous étions par le moment qui passait. Le moment est

bien passé, grâce à toi, grâce à moi. Pour le reste il y a des tas d'obstacles que nous n'avons, sciemment, jamais soulevés. Je pensais que nous en resterions là. Le géant californien s'est levé et a enfilé un slip. Il manie maintenant son regard vert avec fureur, comme une arme. Sa colère est contenue, présente, éclatante de sobriété :
– Tu es folle, en plus ! Quels sont les obstacles ? Parlons-en je t'écoute.
Devant le silence de Catherine qui se coiffe, il enchaîne :
– Tu es célibataire et donc libre, ça je le sais. Moi aussi. Rien ne te retient en France ou en Suisse. Ton fils peut venir ici quand il veut. Tu peux écrire ici. Moi je suis bloqué ici – élevant le ton – il n'y a aucun obstacle à rien… !
Le silence de Catherine se prolonge, hésitant.
Steeve impatient tourne en rond dans la chambre :
– Alors ? lance-t-il comme une gifle.
– Je ne crois pas que j'ai envie de vivre toute l'année comme nous venons de le faire, comme des légumes.
Le ton de Catherine est serein.
Steeve voit rouge :
– Quoi ? Des légumes ?
Le comique de la situation apparaît dans toute son horreur à Catherine qui a employé une expression française qu'elle a simplement traduite en anglais, n'en trouvant pas l'équivalent. Or ce mot en anglais dans la bouche de Steeve devient comique car il ne veut rien dire, en tout cas pas ce qu'elle a voulu exprimer. Et la

voilà qui attrape un fou rire, face à un Steeve désemparé à qui ces nuances échappent forcément.
Ce fou rire a le mérite de faire tomber la fureur de Steeve qui, au mot « légumes », se rend bien compte que quelque chose ne colle pas.
Catherine lui explique ce que, en français, « légumes » et « endives » signifient, appliqués à une personne.
L'explication entrecoupée de rires détend l'atmosphère. Mais, têtu, Steeve continue :
– OK. Tu ne veux pas vivre comme on a vécu. Mais bien sûr, là on mettait les bouchées doubles. Tout ce temps à rattraper et puis la menace de ton départ, c'était évident. Si tu vis ici avec moi, ce sera complètement différent.
Devant le silence de Catherine, inquiet, il ajoute :
– Tu comprends oui ? Qu'en dis-tu ?
– J'en dis que pour vivre à Beverly Hills, il faut avoir un moral d'acier !
– OK, réplique Steeve, qu'est-ce que ça veut dire encore ? C'est pas bien ici ? Et il se dirige vers la terrasse, pousse la baie vitrée, s'assure que la piscine, le jardin, la maison ne s'esquivent pas, qu'ils sont bien là pour le soutenir de leur splendeur.
Catherine sourit à ce géant qui n'est qu'un enfant naïf et dont les yeux interrogateurs voudraient bien comprendre.
– Écoute Steeve, on a passé un mois merveilleux, mais en dehors du temps. On a tout vécu sauf le quotidien.
Steeve l'interrompt brutalement :

– Le quotidien c'est ce qu'on a vécu aussi. Mais OK, tu es ici en vacances. Je comprends.
Puis changeant de ton :
– J'ai l'impression d'avoir un serpent tout à coup devant moi ou du sable dans les mains. Alors dis-moi Catherine, OK, je peux comprendre, dis-moi si tu m'aimes assez pour revenir.
– Pour revenir certainement Steeve, mais pour vivre ensemble, le pourrons-nous ? Moi, si tu me fais vivre comme nous venons de vivre pendant un mois, au bout d'un moment, je deviens folle et on m'enferme.
Steeve pour la première fois rigole de bon cœur :
– Mais tu es folle, et c'est pour ça que je ne veux pas t'enfermer !
Catherine éclate de rire, fait une pirouette, Steeve la soulève dans ses bras.
– Allez, on va se baigner, viens.
Pendue à son cou, Catherine pense avec détermination qu'elle adore les manières désinvoltes que son papillon géant a de clore une conversation épineuse.

La silhouette de Steeve se découpe dans le ciel californien étouffant que Catherine va bientôt rejoindre pour mieux le quitter. Installée sur son siège, elle observe Steeve par le hublot. Il attend le décollage, silhouette puissante, la joie au cœur. Oui Catherine reviendra. Il y a deux jours il l'a épousée à Las Vegas dans une chapelle. Mariage vite fait bien fait, à l'américaine. Mariage d'opérette pour cœur anxieux auquel Catherine s'est adonnée par envie, par plaisir, par défi, par amour ? Qui sait ?
Sereine, elle reprend son vol via l'Europe, Américaine en puissance, affublée d'un mari sage et fou – où est la frontière ? – comme elle.
Une nouvelle page est écrite au feuilleton inattendu de sa vie. Jusqu'à présent elle n'était sûre que d'une chose : qu'elle ne se remarierait jamais. Ce qui fait qu'aujourd'hui, en plein ciel, elle n'est donc plus sûre de rien !
Steeve est encore plus présent lorsqu'il est loin. Catherine est déroutée, ses bras, son corps, ses éclats et ses rires lui manquent, créant un vide qui la surprend. Doucement Catherine se laisse aller à ce vide, à défaut de Steeve elle y retrouve son amant de toujours : le sommeil.

Catherine s’est endormie comme depuis un mois elle avait oublié qu’on puisse le faire. Sa conscience alerte dépasse Beverly Hills, Los Angeles, Las Vegas, en fond sonore clignotant de machines à sous, sur chapelle blanche et prêtre noir ; Steeve, le géant, son corps, son sexe, ses yeux, pour grimper à la rencontre de Catherine l’immatérielle, la vraie, la sûre. Catherine la souple qui ondule et se coule aux mouvements intemporels d’un autre plan où elle se récupère, intacte et légère, non pas comme un papillon, mais comme la poussière colorée d’une aile dont le souffle intérieur libère la réalité aux quatre vents, aux quatre points d’une terre dont la courbe est une invite à l’infinité.
Catherine dort, paisible, corps oublié, corps dépassé, Catherine rêve-t-elle ?
Catherine s’est retrouvée, libre et éternelle, dans le mouvement d’une conscience qui fait partie de l’espace. Une conscience aérienne qui se déroule au tapis transparent du temps dont elle fait partie. Catherine dort jusqu’à l’arrivée à Genève.

À Morges, l’effervescence due au retour de Catherine, est à son comble. Tout le monde parle en même temps dans la chambre de Catherine qui déballe les tee-shirts, les gadgets, les souvenirs dont elle couvre le sol. Éric et Sandra ouvrent les paquets en riant. Sa mère assise sur une chaise, attend que le calme se fasse et Johnny, son beau-père, vient d’ouvrir la fenêtre, c’est l’heure, pour chanter face au parc :

*« The stars at night*

*Are big and bright*
*Deep in the heart of Texas »,*

coupant ainsi court au brouhaha des enfants.

Superbe, Johnny revient au centre de la chambre et s'adressant à sa belle-fille :

– OK, girl. Quoi de neuf ? Qu'est-ce que tu nous racontes ? Taisez-vous les enfants !

« OK ». Steeve s'impose à Catherine. Ce petit mot qu'il prononce tout le temps est tombé comme un signal.

Catherine sourit pour répondre en rangeant ses affaires :

– Je vous ramène un mari que j'ai laissé là-bas.

Éric la regarde, vivement intéressé.

Sandra ose un petit rire timide.

Sa mère a le visage incrédule des grands jours de surprise.

Seul Johnny sans se démonter lance chauvin :

– Un Américain, j'espère ?

– Devine ? réplique Catherine.

– C'est sûrement un Américain. Seul un Américain pouvait te faire changer d'avis sur ta décision imbécile de ne plus jamais te marier. OK, félicitations girl.

Et Johnny l'embrasse en lui serrant la main, à la française, en même temps.

C'est sous une avalanche de questions que se termine la soirée. Catherine y répond de bonne grâce et se rend compte que malgré tout il y en a certaines auxquelles elle ne peut répondre.

– C'est un si jeune mariage, conclut-elle en riant. Au grand effroi de sa mère qui ne rit pas du tout.

Heureusement Johnny est là pour sauver les meubles et les opinions au timbre fort de sa voix qui n'appelle pas la polémique.
Éric est déjà prêt à s'envoler pour Los Angeles afin de faire connaissance avec BP (initiales de beau-père qu'il prononce en anglais !). Sandra lui fait remarquer que cela fait roi du pétrole ou station-service, au choix. Éric réplique que ça n'est pas incompatible.
Catherine qui a bien dormi dans l'avion est en pleine forme. Et la maisonnée retrouve son calme au seuil de la nuit tiède qui tombe lentement.

À Paris où plusieurs rendez-vous l'appellent très vite, Catherine trouve sur son répondeur un message doucereux de son traître de cœur. Elle le rappelle et rendez-vous est pris pour le lendemain soir. Mariano l'invite à dîner. Il me doit bien cela ! se dit Catherine la rieuse en raccrochant.
Son éditeur, long jeune premier blond et dynamique lui remet les épreuves de son dernier roman à corriger. Au début de leurs relations, Jean-Pierre était un peu coincé par sa courtoisie naturelle et sa diplomatie, mais Catherine a brisé de son rire et de sa gentillesse cordiale ces petites barrières, inutiles pour elle. Jean-Pierre est demeuré très courtois, c'est sa nature, mais il est plus détendu et une amitié complice s'est naturellement épanouie entre eux.
Les épreuves sous le bras, elle rentre se préparer pour son dîner-test avec Mariano. Sait-il le bougre d'escroc que Catherine est au courant ? Quel jeu va-t-il jouer une fois de plus ? Catherine, amusée, se

prépare pour le rejoindre chez lui. L'atmosphère de son petit appartement qu'elle quitte, tranquille, est trop parfaite pour qu'elle soit troublée par les vibrations douteuses de Mariano, le lâche, le menteur, l'ordure ! N'ayons pas peur des mots, se dit Catherine en se garant devant chez lui, dans une rue calme de Neuilly.

C'est Mariano qui ouvre la porte, désinvolte et souriant, tiré à quatre épingles comme d'habitude. Il prend la main, très urbain, pour l'effleurer de ses lèvres qui, sitôt après, découvrent une dentition digne d'un vainqueur du grand prix de la Tour Eiffel à Auteuil.

Catherine s'est installée dans un confortable canapé de cuir, délicatement beige. Abandonnée à elle-même, elle observe Mariano qui lui sert un Perrier qu'il tend, empressé et galant, sans avoir oublié une rondelle de citron.

– D'où viens-tu belle amie ? Où avais-tu encore disparu, tel un météore ? Dans quel paradis, dans quels bras puissants logeais-tu ton corps de rêve ?

Catherine sourit, son rire s'est éclipsé aux accents de la voix félonne de son traître de cœur.

– Oh ! J'étais à Los Angeles. Mais je ne suis restée absente que six semaines en tout.

– L'éternité ! Une éternité pour ce pauvre Mariano qui te cherchait, triste, éperdument. Pourquoi ne pas avoir prévenu ton Mariano alors que nous sommes en affaires ?

Mariano s'est installé face à elle, sur le canapé jumeau, de l'autre côté de la table basse. L'apparte-

ment donne sur un jardin, les portes-fenêtres sont ouvertes et le regard de Catherine plonge, d'où elle est, dans le feuillage vert qu'une allée sépare en deux bouquets feuillus. On entend les oiseaux, pépiements pointus qui contrastent avec la voix grave de Mariano le traître.
Catherine n'était jamais venue ici, Mariano a encore déménagé dernièrement (on ne compte plus ses déménagements).
– Peut-être a-t-il la mafia aux trousses ? *Why not?* se dit Catherine amusée à l'idée d'un traître trahi et pris à ses propres pièges.
Mariano raconte son déménagement, sa séparation avec sa femme, une endive blonde et diaphane qui était mannequin et dont Catherine n'a jamais entendu le son de la voix. Stupidité, timidité ? Catherine se demandait à plusieurs reprises si Mariano, roublard et prudent comme il l'est, n'a pas tout simplement épousé une muette pour plus de tranquillité et pour limiter les risques d'indiscrétion. On est toujours trahi par les siens !
Mais la « belle salope », lui dit Mariano, s'est rattrapée et elle a parlé plus que durant dix années de leur vie commune. Seulement elle a parlé à d'autres, car si elle était muette, elle n'était apparemment pas sourde, la belle Dorothée. Elle a mis les bouchées doubles, poussée par la rage impuissante de sa frustration de femme trompée !
– Mais pourquoi l'as-tu trompée autant et si ouvertement ?

– Mais parce que, belle amie, j'en avais marre de cette conne, elle était idiote. Elle est idiote. C'est une image. Alors tu comprends quand j'ai rencontré Wanda, quelle différence ! Je revivais. Intelligente, pétillante ! Dorothée je ne la supportais plus, voilà pourquoi !
Catherine n'est pas convaincue.
– Mais avant Wanda il y a eu une armada de filles. Tu aurais formé plusieurs équipes de foot, non ? Alors ?
– J'étais frustré, il me fallait de la vie, du mouvement. Dorothée était complètement amorphe.
Catherine l'interrompt vivement :
– Bon écoute Mariano, je ne te plaindrai pas, on ne t'a quand même pas forcé à épouser Dorothée, non ?
Mariano capitule en riant et l'invite à prendre place à table. Petit dîner charmant qu'il a confectionné, oubliant tout de même que Catherine la végétarienne ne toucherait pas au rôti. Peu importe des légumes délicieux et variés l'accompagnent.
Catherine écoute Mariano, il a beaucoup de charme, il sait embobiner les gens, qui qu'ils soient. C'est un cocktail de sang catalan, par sa mère espagnole, et russe, par son père. Le charme, la folie des grandeurs et la joie sont slaves chez lui. L'âpreté au gain, la duplicité, la ruse et la sincérité de l'attaque qui anticipe lorsqu'il a tort, sont du plus pur catalan.
Catherine a honte de penser en termes russe et catalan de cette façon, mais les différences marquant les personnalités sont un héritage lourd à l'humanité et les êtres n'y échappent pas avant de l'avoir décidé

eux-mêmes. Les tendances données par l'éducation et développées par l'habitude impriment sur l'homme leurs marques, c'est évident. Catherine est lucide, il faut du recul par rapport à soi et aux autres, pour être spectateur et pouvoir avec discernement faire un tri. Il y a des choses qu'elle a refusées et, enfant, notamment la façon dont le Moyen-Orient traite la femme. Cette hypocrisie monstrueuse qui fait de la femme une potiche que l'on déplace selon le bon vouloir des hommes. Le machisme est méditerranéen. Catherine en a souffert avant de ne plus réagir et de pouvoir agir sur elle-même, face à cette injustice. Toutes les ethnies ont leurs traditions, toutes les civilisations en sont marquées. Catherine est profondément convaincue que si chaque individu agissait avec détermination et volonté sur lui-même, face à ces différences qui font les races et les peuples, l'humanité ne s'exprimerait plus dans la séparativité de ses races et de ses peuples actuels, mais en termes de famille une, tout simplement. En termes d'humanité reine.

Son entourage traite Catherine d'utopiste.

C'est faux, elle refuse cette étiquette. Il faudrait simplement une prise de conscience individuelle face à l'humanité dont nous faisons partie. C'est le devoir de chacun dans la nation à laquelle il appartient, au sein du peuple dont il est l'héritier et le géniteur. Les hommes forment une chaîne qui ne doit pas s'arrêter aux frontières séparant les pays mais faire le tour du globe, reliant dans la fraternité tous ceux qui, frères

de chair et de sang, doivent se donner la main et le cœur.
Le ronron de la voix de Mariano accompagne agréablement les réflexions qui assaillent Catherine.
– Je te dois de l'argent Catherine, je vais te le rendre ce soir.
Mariano sort son carnet de chèques ramenant Catherine face au traître de cœur.
– Oui, ce tableau dont je me suis occupé de la vente. Finalement j'ai réussi à le vendre plus cher que prévu. J'ai ici tous les papiers si tu veux les voir.
Le rire de Catherine est revenu devant l'incorrigible Mariano qui peut même être honnête si c'est son intérêt. Et ça l'est, parce qu'il sait que Catherine sait, c'est évident. Donc, il prend les devants.
– Non je ne veux pas voir tes papiers, voyons d'abord le montant du chèque, réplique Catherine.
Mariano lui tend un chèque, libellé à son nom, de quatre cent cinquante mille francs.
– Ça va, Mariano, tu peux garder tes papiers, c'est juste. Mais envoie-moi les photocopies demain.
– Mais je les ai ici, je te les donne tout de suite.
Mariano avait tout prévu. Élégant il se lève sans dissimuler son sourire satisfait. Il est retombé sur ses pieds, sans un mot plus haut que l'autre, sans heurt, tout en douceur. Il en est fier.
Tu vois, semble-t-il dire, je ne suis pas un escroc ordinaire. J'ai de la classe. Et puis toi, belle amie, je tiens à ton amitié.
Catherine n'est pas dupe, l'amitié passe en second plan pour Mariano. Mais elle le connaît bien et l'accepte tel

quel, avec ses défauts, son charme et ses qualités.
Mariano lui tend les photocopies dans une enveloppe qu'elle met dans son sac sans y jeter un œil. Catherine sait qu'après un stade de duplicité atteint, on peut à nouveau faire confiance à Mariano. Le tout est de l'avoir persuadé qu'elle n'a aucune confiance en lui, et c'est fait.
– Mariano tu demeureras à jamais mon traître de cœur.
Mariano s'incline, touché dans le fond par cette distinction, on dirait qu'il reçoit la légion d'honneur.
C'est sur ces mots que Catherine prend congé d'un Mariano fier d'avoir une véritable amie, si compréhensive. Catherine est effectivement une amie pour son traître de cœur.
Dans la vie, une règle d'or qui a encore joué ce soir pour Catherine : toujours laisser à l'adversaire ou au partenaire une porte de sortie. Ensuite la décision lui appartient. Ne jamais coincer qui que ce soit car alors le remède est pire que le mal. Les gens sont libres, c'est dans la liberté d'expression face à leurs actes que doit se faire leur choix ultime. Et c'est bien ainsi.
Dans la voiture, l'absence de Steeve se fait dense. Catherine est enveloppée de son odeur, elle fait ce trajet en sa compagnie, dans le calme désert de la nuit d'été parisienne.
Lorsque Catherine rentre chez elle, le téléphone sonne et elle se précipite pour décrocher et éteindre le répondeur.
– Catherine ? Il est trois heures de l'après-midi à Los Angeles et je t'aime. Tu me manques.

– Steeve ! Tu as reçu mon appel ! Je pensais à toi intensément. J'étais sortie dîner avec un ami et c'est avec toi que je rentrais. Comment vas-tu ?
– OK. Je vais très mal, OK ? Alors, tu reviens quand ? Je n'en peux plus. Il y a des années-lumière que tu es partie.
– Je règle mes affaires et j'arrive Steeve.
– Alors dépêche-toi. Il y a une surprise ici pour toi.
– Il y a toi et c'est ce qui compte le plus.
Catherine après avoir raccroché, se démaquille en compagnie de Steeve, heureuse et comblée par ce coup de fil. La voix de Steeve, rauque et sensuelle comme une obsession frustrée la chatouille encore agréablement de ses accents, faisant frémir sur sa peau un frisson sans équivoque.
Mais l'absence de Steeve s'estompe au seuil du sommeil. Catherine se glisse voluptueusement dans le calme asexué d'un plan sur lequel, âme câline, elle dérive pour mieux se perdre avant de se récupérer, conscience en éveil, sur l'écran magique d'un rêve où finalement Steeve est vraiment présent.

Paris est déserté par les Parisiens. Les accents mélangés des touristes affairés emplissent certains points chauds d'une volubilité exclamative et émerveillée.
Catherine se promène sur les quais, en quête de rien. Juste pour détendre son corps dans la chaleur étouffante que la vue de la Seine atténue. Il est vingt et une heures et il fait plein jour. Paris est loin et Los Angeles tout près. Pourtant Los Angeles s'éloigne dans la rumeur dense de la circulation des cars devant Notre-

Dame, pour se rapprocher dans le dialogue de deux jeunes Américaines qui comptent leurs sous avant de prendre un verre. Un verre qui, vu le taux actuel du dollar, sera presque gratuit, pense Catherine en passant.
Un dernier regard sur Paris ensoleillé, une dernière promenade sur ses berges, un clin d'œil à Saint-Michel et un pincement de cœur à Saint-Germain-des-Prés. Catherine marche depuis deux heures à la recherche de ce qu'elle va quitter.
À Paris, elle ne liquide rien. Elle va rejoindre son mari, mais elle ne quitte pas Paris pour autant. Son petit appartement est l'endroit privilégié dans lequel elle a écrit tous ses romans. Elle y est bien, dans une aura sereine et gaie. Isolée mais pas solitaire. Los Angeles, y écrira-t-elle comme ici, à flots continus ? Je verrai bien, se dit-elle. Ici ou là, peu importe au fond. L'essentiel est le sommeil et ses retrouvailles au plus profond de la nuit, là où elle n'est que conscience et d'où elle récolte, pour le quotidien, la matière de ses romans.
Steeve, la nuit, ne la laisse pas au sommeil. Steeve l'enlace, l'étreint, la soulève de plaisir, lui rappelant sans cesse qu'elle a un corps. Peut-être Steeve la prend-il pour ce corps ?
Un enfant, dans une poussette, sourit aux anges en dormant. La jeune maman est belle, son mari la tient par les épaules. Un trio d'amour que la vie n'a pas encore détruit.
Catherine marche encore, entre Los Angeles et Paris, sur ce fil tendu entre elle et Steeve, à hauteur de rêve. Le bourdonnement du quotidien des autres, dont elle

est absente, continue sa ronde, indifférent à cette passante qui, le temps d'une promenade, monte et démonte les mécanismes incompréhensibles de la vie qui nous actionnent tous.
Ce soir-là, lorsque Catherine se glisse dans les draps, elle est heureuse. Mission accomplie, elle a amorcé un tour qui n'en finit pas, le tour d'elle-même qui passe par l'autre. Elle rejoindra Steeve demain pour essayer de boucler la boucle, ensemble.

Les oiseaux chantent dans la végétation tropicale du jardin qui en bruit d'aise. Catherine, face à la nature organisée de main de maître par un expert jardinier, effleure du regard ses couleurs brillantes.

La surprise promise par Steeve était une chambre contiguë à leur chambre conjugale, partageant la même terrasse et que Steeve, durant l'absence de Catherine, a fait aménager pour elle, en gage de liberté assurée.

Belle surprise, beau cadeau, attention délicate que Catherine apprécie à sa juste valeur. C'est ici, dans sa chambre, que Catherine peut s'isoler pour écrire. C'est ici qu'elle peut dormir à n'importe quel moment du jour et de la nuit, à son habitude. C'est son havre, elle s'y retrouve dans le calme silence dont elle a besoin. Steeve a même fait insonoriser les murs et les portes ; il a pensé à tout. Catherine préfère la fenêtre ouverte à l'air conditionné, mais lorsque Steeve a des amis, elle ferme la baie vitrée pour ne pas entendre les silhouettes qui déambulent, paresseuses et bavardes, dans le jardin et autour de la piscine.

Steeve depuis deux mois entoure Catherine d'un amour attentif et comble ses moindres désirs. Catherine lui en est reconnaissante mais, bien que chacun ici respecte son rythme, elle se fait l'effet,

tout à coup, d'une originale et parfois même d'une emmerdeuse ! À Paris, tout ce qu'elle ose vivre est dans l'ordre, c'est sa vie, c'est son choix et son rythme. Ici, elle impose d'elle ce que les autres ne partagent pas. On compose avec la vie de Steeve, exubérante, débordante, socialement active et sa vie à elle, secrète et isolée, où le sommeil a une place prépondérante.
En période d'écriture, Catherine s'aperçoit tout à coup qu'elle n'est plus la même, qu'elle devient quelqu'un d'exigeant, d'intolérant, quelqu'un qui se moque de ce que peuvent faire ou dire les autres, y compris Steeve, et c'est affreux ! Catherine découvre à travers Steeve, qui ne bronche pas, l'égocentrisme dont fait preuve l'écrivain, poussé qu'il est dans la nécessité absolue d'écrire. Steeve comprend, Steeve l'aime. Mais il y a des nuits où Catherine ne peut pas dormir dans ses bras, car cela la dérange au plus profond de sa créativité. Elle appartient alors à un personnage, une histoire dont elle ne peut pas lâcher les fils.
Steeve, jaloux des hommes dans la vie, ne l'est pas du tout de son écriture. Mais Catherine, avec recul, juge certaines de ses propres attitudes comme humainement monstrueuses. Steeve ne s'en plaint pas. Il en est même heureux et fier, comme si d'une certaine façon il participait à son œuvre, à sa manière.
Catherine est troublée, gênée, puis, emportée par les flots qui se déversent sur les feuilles blanches qu'elle couvre de sa grande écriture penchée, elle abandonne tout remords, aidée par la présence et l'amour absolu de Steeve.

Pour Steeve aussi c'est une découverte qu'il assume de tout son poids. Catherine l'insouciante, la sensuelle, la gaie, la folle, toutes les Catherine qu'il a connues et qui l'ont séduit, se transforment en une Catherine absente et secrète dont l'isolement devient une présence énorme et frustrante.
Catherine échappe à Steeve et même ses bras, lorsqu'ils font l'amour, ne la retiennent plus. Elle s'échappe entre plaisir et jouissance, elle glisse sur un plan dont Steeve est exclu. Steeve est trop dense, trop logique, trop physique pour pouvoir suivre Catherine sur ce plan subtil où elle cerne l'invisible, diluée dans un espace illimité qui la noie et dont elle revient indemne et souriante, porteuse de germes nouveaux dont l'imagination joue.
Steeve est fasciné. Les corps des Californiennes qu'il a si bien connus sont loin, engloutis par le précipice sans fond dans lequel Catherine l'entraîne, qu'il côtoie et qui le propulse malgré lui sur des hauteurs qu'il perçoit, sans pouvoir y accéder. Fasciné par sa femme, il se raccroche comme il peut à son corps, ses hanches, ses seins, qu'il saisit comme des bouées.
Mais voilà, les formes de Catherine, son corps, ne sont que les frontières apparentes d'une vie intérieure qui, en fait, est sans limite. Et Steeve est perdu entre la forme et ce qu'elle cache. Par moments il se demande : « Où est Catherine ? Elle n'est pas là… ». Et en général c'est quand ils sont dans les bras l'un de l'autre que la question se pose avec le plus d'acuité. Quand Steeve tient Catherine dans ses

bras, elle lui échappe d'autant plus qu'il touche, là, à l'intangible avec précision.
Une entente tacite s'est installée entre eux. Catherine vit à côté de Steeve des vies auxquelles il ne participe pas. Steeve et elle se retrouvent aux accents pragmatiques du quotidien. Ils déjeunent et dînent, se baignent et font l'amour dans l'absence de Catherine.
Ce soir en quittant leur chambre pour rejoindre la sienne, Catherine a glissé à son mari, dans le creux de l'oreille :
– Steeve, le premier jet de mon roman est bientôt terminé. Je vais revenir vers toi avant d'y retravailler, plus tard.
Steeve a laissé partir Catherine vers sa chambre, à la fois heureux et malheureux de cette trêve annoncée par Catherine, la femme, parlant à son mari de Catherine l'écrivain. Sans remords et lucide, Catherine a rejoint son lit pour un sommeil riche et immédiat. Comme une enfant elle s'est endormie, seule et contente, sans une pensée pour Steeve, dans la chambre à côté.

Le lendemain elle se réveillait comme d'habitude à cinq heures et demie du matin. Dispose, libérée, vibrante, sa première pensée a été pour son géant aux yeux verts dans la chambre contiguë à la sienne.
Elle s'est levée d'un bond, a jeté un œil à l'aube rosée qui pointait et, sans transition, pétillante de vitalité et d'espièglerie, elle est rentrée tout doucement sans faire de bruit dans la chambre conjugale. Là elle

a regardé Steeve dormir deux minutes, attendrie mais impatiente, puis elle a pris son élan et a plongé sur le lit en hurlant de joie.
– Steeve, mon Steeve, c’est fini. Je suis revenue.
Steeve était tout tiède, tout doux et elle a pris d’assaut ce corps puissant, pour une fois à sa merci. Mais Steeve s’est très vite réveillé, en possession de toute son énergie. Ils se sont retrouvés une heure après, pantelants et essoufflés, comblés et heureux, pour se rendormir dans les bras l’un de l’autre jusqu’à dix heures. Leur réveil fut alors radieux comme la journée qui s’annonçait dans une communion retrouvée, dont ils n’avaient plus ces jours derniers que le souvenir impatient.
L’environnement a repris sa place aux yeux présents de Catherine. Mrs. Pitts, dans sa blouse bleu clair et son tablier blanc, a accueilli Catherine avec joie dans la cuisine. La piscine est redevenue un lieu ludique où les rires fusent. La maison a retrouvé les soupirs et les murmures d’un érotisme forcené dont Catherine et Steeve abusent avec délice.
Catherine a repris sa place tous les soirs dans la chambre, dans le lit et Steeve fait chanter les nuits blanches aux notes de leur complicité, retrouvée intacte. C’est la fête et Steeve a prévenu le bureau qu’il s’absentait deux jours, bien décidé à profiter pleinement du retour de Catherine. Deux jours plus le week-end, cela fait quatre. Quel luxe !
Mrs. Pitts pense fermement et gaiement :

– Ils n'ont pas l'air mariés ces deux-là. Le sont-ils vraiment ? Las Vegas ! Las Vegas ! Je n'y étais pas, moi ! En tout cas quelle santé !
C'est dans cette atmosphère de liesse et de bonheur que Béatrix et Alain débarquent, oh ! surprise. Ils reviennent des Îles Vierges, noirs comme des pruneaux.
Dans le living ouvert sur la piscine où les deux hommes se baignent dans la tiédeur du crépuscule, Béatrix regarde attentivement Catherine :
– Toi alors ! Tu m'étonneras toujours. Tu viens passer dix jours à New York et tu repars mariée et nantie d'une maison à Los Angeles !! Non mais ! Et ta mère et Éric ?
– Ils vont bien. Éric vient pour Noël, et maman et Johnny peut-être aussi. C'est la vie, qu'est-ce que tu veux. Steeve est un cadeau qu'il m'était difficile de refuser à la vie.
Béatrix est tout de même surprise :
– Tu sais, je m'attends à tout avec toi, je me dis que rien ne me surprendra, mais là, j'avoue ! C'est inouï cette histoire !
Catherine suit le corps de Steeve qui jaillit de la piscine d'un regard gourmand qui n'échappe pas à Béatrix.
– Oui c'est la passion, vous êtes en pleine histoire de cul, quoi !
Béatrix en a oublié les règles de bienséance qu'elle se fixe depuis toujours. Catherine répond en riant :

– Mais non, si c'était simplement une histoire de cul, on en aurait déjà fait le tour. Tu te trompes, il y a beaucoup plus.
– Mais, enfin, avec toutes ses nénettes qu'il se trimbalait partout, il a changé d'un coup ? Comme ça ?
– Mais non, il n'a pas changé – Catherine souriante explique – il a trouvé en lui, grâce à notre rencontre, un point d'équilibre qui existait mais qui n'avait jamais pu se manifester, c'est tout. Je n'ai pas la prétention de pouvoir changer les gens, tu sais !
– Tu es quand même spéciale toi, conclut Béatrix.
Puis aux hommes qui entrent, enveloppés de draps de bain :
– Alors qu'est-ce que vous racontez ?
– Vous restez pour dîner bien sûr, lui répond Steeve.
– Et pour coucher aussi, ajoute Catherine. Je vais te montrer ta chambre, Béatrix, viens.

Béatrix est impressionnée par l'argent des autres quand ils en ont plus qu'elle. Elle s'extasie avec admiration sur la maison qu'elle trouve sublime. Pour elle ce mariage est apparemment le couronnement de la réussite de Catherine et elle le lui dit, ce à quoi Catherine répond :
– Il est vrai que nous n'avons pas la même notion des valeurs, notamment matérielles. Si ce mariage est une réussite ce n'est pas à cause de la situation de Steeve. Pour moi ce sera grâce à notre amour si nous en prenons soin.
Béatrix mouchée, ne dit plus rien et Catherine la laisse prendre une douche avant le dîner.

– Alors Steeve, je vous avais bien dit que mon amie d'enfance, Catherine, était exceptionnelle ?
Béatrix, exubérante, fait valoir ses propos passés sur Catherine.
– OK ! OK, Béatrix, mais vous étiez en dessous de la vérité… ! Maintenant que je l'ai épousée, elle n'a plus de prix !
La soirée se déroule paisible et joyeuse dans le jardin, devant la piscine. Alain est comme d'habitude imperturbable et plutôt silencieux, débordé par sa femme et peu soucieux d'y remédier.
– Quand venez-vous nous voir à New York ? Il y a de bons spectacles, faisons une virée ensemble ! Tu les adores Catherine. Et Steeve, c'est votre métier ! Alors ? demande Béatrix.
– Dans un mois peut-être, réplique Steeve, à moins que Catherine n'écrive à nouveau.
Ce à quoi Catherine n'ajoute rien.
– Tu as vu c'est Mondale, l'ami de Daniel qui se trouve face à Reagan aux élections. Nous allons avoir nos entrées à la Maison-Blanche bientôt peut-être ! C'est toujours Béatrix qui parle.
– Il faut dire qu'avec son intention de nommer une femme à la vice-présidence des États-Unis, il a joué une carte qu'il ne regrettera pas Mondale ! L'électorat féminin, quelles que soient ses opinions, l'applaudit et fond !, lance Steeve en riant. Pour ma part il représente encore la politique de Carter et je serai bien plus favorable à Reagan une fois de plus. Sa

politique extérieure est tout à fait remarquable ! Et notre dollar pour l’instant est en béton !
– … armé comme à la Grenade, lance Catherine moqueuse. Pour faire un mot, puis gentiment : Bon, on ne va pas parler politique, de toute façon, dès que le pouvoir est en jeu, il pourrit immédiatement les hommes les plus purs. Alors, l’un ou l’autre, le résultat est le même à long terme. Regarde en France, on est bloqué entre deux étiquettes dont on n’arrive pas à sortir. La droite et la gauche, une bipolarité navrante qui ne laisse pas le choix. Et ils sont aussi pourris les uns que les autres…
– Oui, si on parlait d’autre chose, tout cela n’est guère réjouissant. Moi je suis pour Reagan aussi, comme Steeve, et toi Alain ?
Placide, Alain répond à sa femme :
– Bien sûr, moi aussi, tu le sais bien, mais ce sera peut-être serré, ou… peut-être pas… !
Catherine termine son Perrier, tandis que les autres finissent leur digestif. Puis elle se lève.
– Excusez-moi, mais je suis fatiguée, alors je monte. À demain et bonne nuit.
Plus tard Steeve se glisse près d’elle. Catherine se colle contre lui et d’une voix ensommeillée :
– Mais il semble que je n’ai plus rien à dire à certaines personnes et que ce qu’elles disent n’a aucun intérêt. Steeve, suis-je vraiment odieuse et épouvantable à ce point ? Suis-je une sauvage ? Ou est-ce parce que nous sommes bien ensemble…
Le souffle de Steeve est rauque pour répondre :

– Tu n’es pas une sauvage, tu es une barbare civilisée ! Ton impatience et ta nécessité d’être sont plus fortes que ta tolérance, et je t’aime peut-être aussi pour cela - après quelques minutes d’étreinte, la voix plus rauque encore, continue, insistante et pressée - mon impatience et ma nécessité à te faire l’amour sont plus forts que ma tolérance face à ton sommeil.
Catherine totalement passive approuve d’un grognement satisfait. Steeve enveloppe son corps docile, surpris de cette facette nouvelle. Catherine la passive l’excite bien plus qu’il ne pouvait l’imaginer. Bien plus tard, quand ils s’endormiront, Catherine aura un petit rire espiègle qu’il étouffera d’un baiser complice et épuisé.

– Sais-tu que d’après Freud, si j’ai bien lu, la fantaisie fait partie d’une réserve qu’il assimile au refoulement ?
Catherine depuis la terrasse de la chambre s’adresse à Steeve qui se baigne. Elle continue :
– Tu crois que je suis refoulée à ce point ?
Steeve éclate de rire pour lui répondre :
– Si tu es refoulée, moi je suis moine trappiste !
Catherine, tout à fait sérieuse, enchaîne :
– Quel couple d’acier !
Puis elle saute dans la piscine pour rejoindre Steeve qui s’écarte vite pour ne pas la recevoir sur la tête.
– Freud se classait lui-même dans la catégorie des paranos. Tu penses que ça a pu l’influencer ? lance Catherine dès que sa tête émerge. Je suis sûre qu’il n’avait aucune fantaisie et que c’est pour se rassurer

qu'il a dit tout ça sur la fantaisie. C'était un malade à mon avis. Qu'est-ce que tu en penses ?
Steeve s'est rapproché et l'embrasse à pleine bouche pour lui couper la parole. Catherine se dégage. Ils ont pied et de l'eau jusqu'à la taille. Catherine sans perdre le fil de son raisonnement :
– Jung ! Voilà un type bien ! Lui était plutôt, d'après lui, du type hystérique. Donc excessif, donc fantaisiste ! Moi je suis sûre que Freud a réglé ses comptes avec Jung en disant que la fantaisie était une réserve de refoulement ! Tu ne crois pas ? Je suis peut-être hystérique après tout ?
– Totalement, mais ça a de gros avantages je trouve - la voix de Steeve se veut sérieuse.
– Non ! Tu te moques encore de moi ! Mais il est vrai que si on écoutait les psy, on serait tous malades !
– Mais on l'est tous ! Regarde-moi, je suis malade de toi. Tu crois que ça se soigne ? Steeve, menaçant, s'approche de Catherine en grimaçant. Elle se sauve en feignant la colère.
– Non, arrête, tu ne m'écoutes pas et je suis sérieuse.
– Et moi donc ! poursuit Steeve en se tapant la tête avec les poings…
– Oh ! Mais vraiment on ne peut pas discuter avec toi !
– Bon
Steeve lui coupe la parole :
– Tu es refoulée et hystérique, ça te va ?
Alors Catherine éclate de rire et se rue sur lui. Ils coulent tous les deux et sortent ensuite de la piscine,

réconciliés, sous l'œil débonnaire de Mrs. Pitts qui vient annoncer le déjeuner.
Décidément, avec Steeve Catherine ne s'ennuie pas une seconde. Mais elle a parfois l'impression qu'elle ne vit pas dans la réalité, qu'elle tourne dans un rêve en vidéoscope qui a pour cadre Los Angeles. Elle sourit intérieurement de ce bonheur qui est entré sans crier gare dans sa vie et qu'elle a saisi d'un cœur à la fois impatient et guilleret. Steeve est un présent bien agréable dans lequel le passé s'estompe dans une promesse d'avenir éblouissante.

Entre deux livres Catherine sait toujours, après un moment d'arrêt, quand elle va recommencer à écrire. Elle a donc fini le premier jet d'un roman et elle l'a laissé reposer pour être avec Steeve et profiter de leur bonheur tout neuf.

Il est dix-sept heures, la plage de Malibu s'étire, blanche et longue, devant la maison de Dustin, le frère de Steeve, qu'elle vient seulement de rencontrer. Il arrive de Hong-Kong, raisons professionnelles, c'est un jeune architecte connu et réputé. Sa maison est toute en courbes douces, très claire et intégrée, telle une dune géante, à la plage qui la continue. Dustin et Catherine ont tout de suite sympathisé et Catherine a dit en arrivant :
– Je ne savais pas qu'il y avait aux États-Unis tant de célibataires ! Beau, riche… ! Comment se fait-il Dustin qu'aucune ravissante chose blonde avec deux jambes et montée sur roulement à billes ne soit près de vous ? Amoureuse éperdue, prête à tout – puis à Steeve – il est bien ton frère, si j'avais su !
Dustin a baisé la main de Catherine, la gardant longuement pour répliquer :
– Il y a beaucoup trop de choses à deux jambes dans ma vie pour qu'une seule puisse demeurer sans dan-

ger près de moi ! Catherine vous êtes la bienvenue, vous êtes chez vous.
Steeve est venu reprendre la main de sa femme.
– Bon, bon, ça suffit. Ça a bien marché à Hong-Kong ?
– Très bien, je dois peut-être y retourner en octobre, pourquoi ne venez-vous pas, ça vaut la peine.
Catherine lance :
– Kowloon, Victoria, Cat Street, les réfugiés, les rues de bijoutiers, les boîtes à taxi-girls et surtout les Chinoises, petites, admirables, faites au moule. Portent-elles toujours de jolies robes sexy et traditionnelles, fendues haut sur la cuisse ?
– Tu connais donc Hong-Kong ? s'exclame Steeve
– Bien sûr Steeve, et j'ai adoré cette ville, Macao aussi…
– Le drame Dustin, lance Steeve amer, c'est que quand on épouse une femme sans connaître sa vie, on va de découverte en découverte et je m'aperçois que Catherine a vécu beaucoup trop de choses une première fois sans moi…
– Mais Steeve, Hong-Kong avec toi, ce sera une première fois ! Catherine en parlant s'est éloignée des deux hommes pour se rapprocher de la baie vitrée.
Dustin la suit des yeux, appréciant son corps félin sous le voile translucide de sa robe légère. Regard qui n'échappe pas à Steeve, un tantinet inquiet, car il connaît bien son frère et n'a, quand il s'agit des femmes, aucune confiance en lui.
Catherine sait exactement ce qui se passe dans son dos entre les deux frères. Elle s'en détache pour ad-

mirer la mer, consciente de l'intérêt qu'elle soulève chez son beau-frère et amusée par l'inquiétude de Steeve qui pourrait bien d'ici peu se transformer en colère rentrée. La gouvernante noire est entrée dans le living poussant une table roulante sur laquelle tintent des verres et des bouteilles. Les boissons fraîches dansent dans des carafes de cristal embué, Dustin est un raffiné.

Mais soudain Catherine se sent inondée de vibrations, un courant la traverse. Elle se fait l'effet d'une lampe que l'on branche. Elle connaît bien cet état. C'est à la fois agréable et énergétique. Elle s'y laisse aller, docile. Des phrases arrivent, les mots se suivent comme une dictée, précise et rapide, si elle n'écrit pas tout de suite, les mots vont s'en aller en quête d'un autre auteur peut-être. Elle virevolte, et fonce droit vers Dustin.
– Avez-vous des feuilles de papier, un stylo et une pièce tranquille ?
– Mais bien sûr. Par-là…
Et il la précède au premier étage.
C'est dans son bureau que Dustin l'installe, face à la mer. Elle est prise au dépourvu, les hommes, eux, sont amusés.
Catherine se plonge dans les détails de son livre qui affluent. Ensuite, elle le sait, ce qu'elle est en train d'écrire s'insérera exactement à l'endroit voulu dans son roman. Catherine est entrée de plain-pied dans un monde qui l'absorbe à nouveau. De temps en temps elle lève les yeux sur le paysage qu'elle ne

voit pas, pour les noyer aux vagues d'une mer invisible dont les flots changeants coulent dans l'encre bleue du stylo pour courir d'un mouvement précis sur les feuilles blanches.

Catherine écrit. Elle a oublié Steeve et Dustin, Malibu et elle-même. Elle n'est plus que le canal conscient d'un monde intérieur dont elle transcrit les mots.

Il fait nuit lorsque Catherine, une crampe à la main et l'épaule douloureuse, s'arrête enfin pour s'étirer de tout son long sur la moquette, se laissant ensuite aller comme un paquet sur le sol pour se détendre.

Des bruits assourdis lui parviennent, on dirait de la musique. Elle range les feuilles dans une chemise qu'elle met dans son sac fourre-tout, passe dans la pièce d'à côté qui est une grande chambre, cherche la salle de bains où elle se lave les mains et se donne un coup de peigne, puis descend pour retrouver les hommes.

Stevie Wonder chante. Steeve est affalé dans un fauteuil, un verre à la main et une chose blonde avec deux jambes interminables est vautrée sur Dustin qui regarde des images à la télévision dont il a coupé le son.

Catherine éteint la télévision en passant devant. Dustin l'accueille d'un large mouvement de bras, rejetant sur le canapé la blonde créature. Il se lève et arrête la musique. Steeve aperçoit alors Catherine et se lève à son tour pour l'entraîner sans un mot vers un mini-buffet où il y a encore tout ce qu'il faut pour se restaurer.

Catherine lui sourit :
– Merci Steeve. Je suis désolée, mais il fallait que je m'isole – puis à Dustin – ça n'est pas le cas pour tout le monde ! Et elle jette un regard à la blonde qui, hébétée, n'a pas bougé.
Dustin suit son regard.
– Elle a bu. Mais c'est sans importance, je vais la mettre dans un taxi.
– Pas gentil ça.
Catherine commence à grignoter :
– Vous devriez la raccompagner vous-même.
D'un geste évasif Dustin proteste :
– Je ne suis pas assez motivé !
En riant Steeve et Catherine s'installent pour dîner.
– Tu as une patience d'ange Steeve, mais combien de temps vas-tu encore me supporter ?
– OK. Tu auras du mal à te débarrasser de moi. Je crois bien que tu es mon écrivain préféré et dire que je n'ai jamais rien lu de toi. Ça ne s'invente pas ça, non ?!
Catherine s'amuse à lui chatouiller l'oreille avec une branche de céleri.
– Tu es peut-être très malade. Il faudrait peut-être consulter Papa Freud ou Tonton Jung, alors ?
Dustin entre-temps s'est débarrassé de la fille blonde.
– Pourquoi ne pas coucher là ? Restez donc ce soir !
– Pourquoi pas ?
Catherine est lasse et, vieille habitude, elle a toujours sur elle une mini-trousse de toilette :
– Mais alors, vite un lit, je suis épuisée.

Dustin est resté dans le living pour regarder un film à la télévision.
Plus tard, en montant se coucher, il surprendra des murmures et des soupirs, des grognements tendres qui lui parviendront en passant devant la chambre de son frère et de sa belle-sœur. Ces bruits furtifs seront évocateurs de frôlements et, longtemps, l'intimité de Dustin en sera troublée. Pendant des mois, face à Catherine la silencieuse, il évoquera ce souffle rauque surpris un soir derrière une porte. Et à chaque fois que Catherine parlera, elle effacera d'un mot de sa voix bien timbrée les frôlements évoqués par le désir frustré de son imagination débordante.
Petit à petit Dustin sombre dans la fascination qu'exerce inconsciemment Catherine sur lui. Elle est plongée à nouveau dans son travail créatif qui l'absorbe, elle dort dans sa chambre et Steeve qui travaille aussi beaucoup, heureusement, en est un peu désemparé.
Dustin est souvent là depuis que son frère s'est marié. Bien plus qu'avant. Mrs. Pitts aime bien Dustin qu'elle gâte et auquel elle tient compagnie lorsqu'il est là l'après-midi à attendre son frère ou sa belle-sœur. Dustin travaille beaucoup mais il est troublé et prend un peu de recul, une fois n'est pas coutume. Il traîne donc au rez-de-chaussée, près de la piscine et rentre chez lui, à contrecœur, parce qu'il le faut bien.
Catherine est absente une fois de plus. Elle écrit huit heures par jour et dort tôt. Steeve est heureux qu'elle soit là et qu'elle puisse écrire. Il attend impatiemment

la prochaine période d'accalmie, trêve bénie, où Catherine lui reviendra.
Dustin après sa première rencontre avec sa belle-sœur se trouve face à Catherine l'étrangère qui l'embrasse d'une joue distraite, regarde à travers lui et sourit à quelqu'un d'autre ou à elle-même, quoi qu'il dise. Dustin est déconcerté et excité par ce corps sensuel que Catherine promène, insouciante. Elle semble détachée de tout, évoluant en effleurant les choses et les êtres d'un regard absent, et pourtant ses gestes sont précis comme le résultat d'une longue habitude qui serait passée au-dessous du seuil de sa conscience. Catherine fait tout comme elle respire, sans y penser, parce qu'il faut faire certaines choses, comme manger.
Dustin a parfois envie de la brusquer, de la violer peut-être, pour provoquer une réaction. Le voit-elle seulement lorsqu'ils déjeunent ensemble tous les trois ?
Pour Catherine, Dustin est une vraie mouche. Où qu'elle soit, son bourdonnement la suit. Elle n'y prend pas garde mais sa conscience est si vive que toute vibration provoquée par la pensée la touche. La perception en est si aiguë que le moindre désir, non formulé mais ressenti, lui parvient telle une flèche. Dustin est une vraie mouche du coche. Mais elle ne réagit pas comme il le souhaiterait. Dustin est loin de penser que Catherine reçoit cinq sur cinq tout ce qu'il émet. Dustin se fie aux apparences de l'absence de Catherine, à mille lieues de se douter que l'énergie de

la pensée est bien plus puissante pour Catherine que tous les gestes du monde !
Les deux frères s'adorent, mais Dustin est doublé au poteau du mariage de son frère par cette femme qui l'intrigue et l'attire. D'où sa frustration et sa demande inconsciente.
Entre deux chapitres, Catherine se dit : « Pourvu qu'il ne tombe pas amoureux. » Mais très vite elle a replongé au sein des problèmes de ses personnages, dans un monde difficile. Des situations lui échappent encore dans leurs motivations et Catherine est loin de Dustin. Steeve demeure le seul corps auquel elle puisse se raccrocher joyeusement, car Steeve ne l'agresse pas avec ses pensées. Steeve a compris que Catherine a besoin d'absence comme d'autres ont besoin d'oxygène. Il est donc physiquement là mais son psychisme calme et solide la laisse en paix. Elle ne capte donc aucun parasite venant de Steeve.
La vie de Catherine est chronométrée par les exigences de son rythme intérieur. Levée à l'aube. Repas réguliers. Sommeil toute seule. Et travail, travail. La maison se fait légère et Mrs. Pitts, attentive et silencieuse, vaque sans bruit aux tâches ménagères.
Steeve est physiquement, comme d'habitude, gourmand et avide de Catherine. Il agit et parle comme toujours, indifférent au manque de réaction de sa femme. Mais il la laisse en paix lorsqu'elle écrit.
L'Europe est loin, oubliée. Sa mère, son fils, ses amis là-bas en Suisse et en France sont autant de personnages qui appartiennent à un autre livre, celui de la réalité peut-être ? Mais Catherine n'est pas

dans ce livre, elle évolue ailleurs et ne peut pas tout mélanger. Le détachement que Catherine éprouve en période de créativité est étonnant, même à ses propres yeux. Sans attaches, dégagée de tous liens, elle en invente à ceux qu'elle crée, à ces hommes, à ces femmes, à ces enfants qu'elle unit ou sépare mais qui, comme tout un chacun, ont leurs liens. Catherine est libre, libre de tout. Elle vole, tirant sur des ficelles qui ne la retiennent pas et qu'elle lâche ou reprend à volonté.
Les mots de Catherine sont des abîmes de néant, sa conscience objective ne se souvient de rien et pourtant le petit matin la retrouve rechargée et claire, spectateur et metteur en scène autant qu'auteur. Et Catherine écrit encore avec frénésie.

S'étant assurée par interphone auprès de Mrs. Pitts que Dustin n'est pas là, Catherine pose son stylo et descend légère et vêtue d'un seul paréo pour se baigner et se rafraîchir. Mrs. Pitts, empressée, lui porte un choix de boissons fraîches. Et Catherine entre doucement dans l'eau, avec prudence, comme une chatte qui ne voudrait pas se mouiller. Enfin l'eau lui arrive au menton et elle se tourne doucement, jouissant de sa caresse sur son corps nu. C'est agréable et c'est frais, le reflet de son corps danse, déformé par le mouvement de l'eau qu'elle agite. Tête renversée, Catherine flotte, les yeux perdus dans le ciel, portée par l'eau claire qui, tel un miroir, reflète un soleil encore chaud. Puis elle ferme doucement les yeux sur elle-même afin de sonder

l'ombre de ce qui l'habite. Combien de temps reste-t-elle ainsi, peau vivante et miroitante de soleil et d'eau ? Bercée par le clapotement sur les bords de la piscine, Catherine a perdu la notion du temps.
Elle ouvre les yeux sous le regard vert de son mari qui la contemple du bord de la piscine. Ses yeux la couvent, pleins d'amour. Elle prend pied et sort pour venir se blottir sans un mot, tiède et dégoulinante dans les bras de Steeve, marquant sa chemise d'une tache humide. Steeve, après l'avoir serrée dans ses bras, la couvre d'un drap de bain.
– OK, mon amour, dépêche-toi, ils arrivent pour dîner.
Catherine renfrognée par cette mauvaise nouvelle, regagne sa chambre pour s'habiller.

Mrs. Pitts a pris son après-midi.
La maison est tranquille, les seules voix qui l'habitent sont celles des oiseaux. Steeve vient de téléphoner du bureau et Catherine se sent paresseusement attirée par la pénombre voilée de la chambre conjugale devant laquelle elle passe. Elle a écrit durant quatre heures ce matin et le déjeuner de Mrs. Pitts était si bon qu'elle en a abusé, contrairement à son habitude.
Elle se laisse donc aller pieds nus sur ce lit accueillant où plane l'ombre sécurisante de son mari. Catherine s'endort, paréo relevé sur cuisses dorées. Une fois de plus elle retrouve cet ailleurs au sujet duquel elle ne se pose plus de questions puisqu'en elle la conscience, seul témoin important, y évolue, libre et dégagée. Catherine quitte ce corps lourd qu'elle abandonne d'une pensée légère dont plus rien n'arrête l'envol.
Loin, elle perçoit, non plus la sensation mais l'impression d'une caresse légère dont la peau sur son corps, mort à elle-même, vibre délicatement. Mais Catherine est mêlée à un tourbillon d'ondes subtiles qui creusent cet ailleurs d'où son corps est rejeté dans toute sa densité. Peut-être a-t-elle bougé, sur le lit, dans ce qui reste d'elle. Elle n'en a pas con-

science, elle est trop loin de son apparence, cet écrin bronzé qui, sur le lit, compose cependant un spectacle charnel digne d'intérêt.
Des vagues la soulèvent et la ramènent à la pensée de Steeve dont le regard vert se fait soudain présent, tout en couleurs aériennes et diffuses. Elle s'y déplace, lui offrant l'impudeur que peut avoir la pensée du sexe sans l'étreinte.
Catherine dort et la pénombre de la chambre met en relief sa forme bronzée qui se découpe harmonieusement sur le lit blanc.
Catherine dort et ses amis les oiseaux se sont tus pour elle, prisonniers oubliés à la dimension de la maison qui l'abrite.
Une tempête l'attire pourtant. Sereine dans son envol elle capte la présence physique de son corps qui, tout à coup la dérange. Ses yeux clos sur l'appel d'autre chose, cillent, et, poussée par des impressions mêlées de sensations nettes cette fois, elle se débat entre deux mondes, refusant de quitter son havre préféré : le sommeil.
Mais rappelée à elle et se refusant à atterrir de ce trop bref voyage intemporel, Catherine dans le délicieux bien-être d'un corps qui la ramène enfin, éprouve de véritables sensations dont le plaisir est le chef d'orchestre inattendu. Catherine ouvre les yeux. Et son horreur est balayée par une vague qu'elle connaît bien et qui, jaillie du plus profond de ses entrailles, l'emporte dans la vivacité d'un plaisir dont son corps lui vole la primeur. Son souffle rauque se

termine par un grognement dont le bien-être est aspiré et étouffé par un baiser long et délicieux.
Puis l'étreinte se desserre et Dustin, au-dessus d'elle, le regard lourd et comblé, l'observe, esquissant un sourire.
Catherine dont la vivacité d'esprit est totalement revenue, est sans voix. Elle écoute les bruits familiers du jardin dont la maison silencieuse se fait l'écho. Tout est normal. Et pourtant… Elle se dégage sans un mot, repoussant le corps de Dustin qui pèse sur le sien. Puis elle se lève et se dirige, toujours sans un mot, droit vers la salle de bains.
La douche crépite, picotante sur sa peau dorée, elle s'y expose longuement. Catherine la pure est de nouveau là, sûre d'elle, sereine et calmement souriante.
Puis, ayant enfilé un peignoir de bain léger et blanc, elle rentre dans la chambre, les cheveux mouillés en bataille, une brosse à la main.
Dustin prend à son tour une douche très rapide puis revient pensif. Dans son pantalon qu'il ramasse sur la moquette, il prend un paquet de cigarettes.
– On ne fume pas dans notre chambre !
Catherine a interrompu sèchement son geste et Dustin range les cigarettes et enfile son pantalon. Puis, assis, il regarde le silence de Catherine, inquisiteur.
– Tu ne dis rien ?
– Comment es-tu entré dans la maison ? Catherine a parlé sèchement face à son miroir avant de se retourner pour attendre la réponse.

– J’ai croisé Mrs. Pitts qui sortait, elle m’a ouvert avant de partir.
Donc Dustin savait qu’il n’y avait personne à part Catherine.
– Et puis ? Catherine le regarde droit dans les yeux.
– Je t’ai appelée. Comme tu ne répondais pas, je suis monté. La porte de la chambre était ouverte. Tu dormais, pendant un moment j’ai admiré le spectacle et puis…
Dustin élude.
Catherine enchaîne :
– Et puis… ?
– Je me suis approché, je me suis assis près de toi et j’ai au bout d’un moment, caressé ta peau. Tes réactions étaient plutôt une invite. Alors… tu connais la suite.
Pour connaître la suite, elle la connaît.

Dustin s’est levé, il s’approche de Catherine, celle-ci le repousse d’un coup de brosse sec sur le sternum.
– S’il te plaît, épargne-moi un nouveau contact !
Dustin se dirige vers la fenêtre et observe le jardin. Il est dérouté car il a encore dans son corps le souvenir de leur jouissance. Et elle n’était pas feinte de la part de Catherine. Son attitude l’intrigue.
– Qu’est-ce que tu comptes faire ? demande-t-il sans se retourner.
– Rien.
Catherine a répliqué rapidement.
Alors Dustin lui fait face, de plus en plus déconcerté :

– Rien ? Tu veux dire que tout continue comme avant ? Tu ne m’en veux pas ? Ou tu veux dire que nous repartons sur de nouvelles bases ? Tu sais très bien ce que j’éprouve pour toi…
Devant la confusion de Dustin, Catherine sourit et l’arrête d’un geste de la main en disant :
– Je sais ce que tu éprouves pour moi, un désir décuplé par le fait que je suis la femme de ton frère. Mais je ne te savais pas assez fou pour passer à l’acte.
Ce qui vient de se passer n’est rien pour moi. Tu te méprends sur mes soi-disant réactions. Mon corps était consentant car il fonctionne bien, avec les mécanismes de l’habitude. Mais tu n’as rien eu de moi, aucune coopération vraie. J’étais absente. Donc ce qui s’est passé n’a pour moi aucune importance. J’ai joui, et alors ? Il est probable que n’importe qui d’autre aurait obtenu le même résultat dans les mêmes circonstances.
Mais j’aime Steeve et c’est à mes yeux la seule chose importante. Je ne veux pas lui faire de mal. Bien sûr je pourrais lui dire et il comprendrait, mais j’empoisonnerais alors son imagination qui amplifierait une abstraction jusqu’à l’obsession, ce qui pourrait bien détruire notre couple. Tu es son frère en plus, c’est odieux.
Donc j’ai la ferme intention de ne rien dire et de ne rien faire. Le reste et ce que tu en penses demeure ton problème et ne me regarde pas. Je t’aime beaucoup car tu es un beau-frère agréable, mais tu peux disparaître de ma vie dans cinq minutes comme tu peux rester, et nous pouvons continuer à avoir les

relations que nous avions avant cet incident de parcours. Pour moi c'est pareil, c'est-à-dire sans importance. J'aime Steeve et cela seul compte.
Dustin indécis enchaîne :
– Tu veux dire qu'après ce qui vient de se passer tu pourras froidement me voir sans problème. Mais j'ai vu tes yeux moi, je n'oublie pas que je te serrais dans mes bras. Tu n'étais pas absente à la fin, pas du tout. Mais tu me demandes l'impossible ! Dustin est en colère car jamais Catherine ne lui a autant échappé qu'en ce moment, alors qu'il vient de lui faire l'amour.
Catherine enchaîne d'une voix coupante :
– Je ne te demande rien. Tu fais ce que tu veux. Je te dis simplement ce que moi je vais faire.
Devant le silence de Dustin elle ajoute légère et détachée :
– L'incident est clos je suppose ? Si tu veux rester pour attendre Steeve qui ne va pas tarder ou peut-être prendre un verre ?
Sans attendre la réponse elle le précède pour descendre les escaliers, immaculée et implacable dans son peignoir blanc drapé.
Dustin la suit furieux et impuissant, après avoir récupéré le reste de ses vêtements.
Steeve arrive en même temps que Mrs. Pitts.
– J'arrive, crie-t-il à la ronde, en montant directement dans la chambre d'où il sort en maillot de bain. Par la terrasse, il saute dans l'eau limpide de la piscine, s'ébat, heureux de cette fraîcheur bienvenue. Puis s'allongeant sur le bord de mosaïque bleue, aux

pieds de Catherine, dont il emprisonne l'une des chevilles d'une poigne ferme :
– Dis-donc le lit est défait là-haut, tu as fait la sieste ?
Naturelle Catherine répond sérieusement :
– Non mais Apollon en personne a voulu me violer, il était si vilain dans la tête que je n'en ai pas voulu ! Un vrai King Kong, j'ai eu un mal à m'en débarrasser… !
– Ah bon, OK, femme tu seras pardonnée !
Catherine pose son pied nu sur le torse de Steeve tandis que dérouté par l'aisance de Catherine, Dustin, l'air sombre, prend congé.
Pour elle, constate-t-il, il ne s'est vraiment rien passé. Catherine est aussi naturelle que toujours. Dustin est d'autant plus fasciné qu'il ne comprend pas.
– Mon petit frère m'inquiète, tu ne le trouves pas soucieux toi ?
Catherine déguste son Perrier à petites gorgées gourmandes. Désinvolte elle répond à son mari au bout d'un long moment :
– Tu sais je ne le connais pas vraiment bien encore, tu es plus à même de juger que moi, mais je crois qu'il est déprimé par ton mariage, au fond il est très seul, apparemment.
– Comme moi avant de te rencontrer. J'étais entouré de mille et une filles, mais j'étais vraiment seul tu sais.
– Au fait Steeve, qu'est devenue la jeune femme qui t'accompagnait à New York le jour où nous nous sommes rencontrés ?

– Elle est partie pour la Barbade. Elle chantait et je crois qu'elle enseigne le chant là-bas.
Catherine taquine Steeve :
– Elle est partie par dépit ? Tu étais vraiment un bourreau des cœurs, c'est dégoûtant !
– Peut-être involontairement, mais je n'ai jamais été méchant ou incorrect avec une femme.
– Je sais Steeve, mais avec moi j'espère bien que tu le seras ! – son œil pétille – car tu trouveras à qui parler !
Puis elle se lève brusquement et pousse Steeve qui roule dans la piscine, l'éclaboussant jusqu'aux yeux.

Catherine a terminé son livre et elle appelle son éditeur.
– Dois-je trouver quelqu'un pour taper le manuscrit ici ou je vous l'envoie et vous contactez ma secrétaire habituelle à Paris pour qu'elle s'en charge ?
Jean-Pierre est indécis :
– Comme vous voulez Catherine, mais faites vite. Vous êtes contente ? Comment se passe votre vie là-bas ? Quelle idée de vivre à Los Angeles !
– Jean-Pierre je vous l'envoie, enfin une photocopie, et vous vous débrouillez. Liliane a l'habitude de mon écriture, c'est sans problème.
– D'accord, j'attends donc le manuscrit. Je viendrai peut-être vous voir un de ces jours, je suis curieux de vous voir là-bas et surtout de rencontrer votre mari.
– Quand vous voulez Jean-Pierre. Mais je suis sûre que je viendrai à Paris avant que vous ne vous décidiez.
Catherine a raccroché.
Elle accompagne Steeve au bureau pour faire une photocopie du manuscrit qu'elle ne veut confier à personne, même pas à lui.
Le bureau de Steeve que Catherine voit pour la première fois est situé au trente-cinquième étage d'une tour de verre ocre dans ce qu'on appelle ici « Downtown ». C'est en quelque sorte la partie administrative de la ville.

Catherine a déjà rencontré la secrétaire de Steeve et son collaborateur lorsqu'ils venaient à la maison avant son mariage. Elle les salue donc. Les bureaux sont immenses, clairs, très modernes, joliment confortables, voire luxueux. Miss Burton, la secrétaire, se charge de faire les photocopies tandis que Catherine fouine dans le bureau. Il y a des disques d'or aux murs. L'un des quatre panneaux en est même entièrement recouvert. Sur le bureau, une photo, la sienne. Comme Catherine manifeste son étonnement, Steeve lui explique :
– Je ne peux pas me séparer de toi, il faut que je puisse te regarder. Et quand tu étais en Europe, je ne te quittais pas des yeux de la journée.
– Mais cette photo est prise à la piscine, tu n'as pas de photos de moi.
– Non mais j'en ai fait prendre et tu n'as rien vu, elle est bien non ?
Catherine s'assoit sur le fauteuil de Steeve. Il sort une chemise rouge d'un tiroir et la dépose devant elle. Catherine l'ouvre et découvre une série de photos couleurs superbes. Seule, avec Steeve, même Mrs. Pitts est là ! Catherine ne sait si elle est contente ou pas. C'est curieux de se voir tout à coup, les photos sont belles mais inattendues. Surtout qu'aucun soupçon ne l'a effleurée et qu'elle n'a jamais remarqué d'appareils autour de la maison.
Steeve l'embrasse dans le cou :
– Ne sois pas fâchée, j'avais décidé de ne te les montrer que le jour où tu viendrais ici pour la première fois.

– Mais je ne suis pas fâchée du tout. C'est vrai que ces photos sont belles.
– Tu as le même photographe que Liz Taylor et Robert Redford. C'est le photographe préféré de plusieurs stars.
Puis Steeve abandonne Catherine pour téléphoner, signer des lettres et en dicter, regarder le nombre d'entrées de la comédie musicale qui a débuté et qui est un succès.
– Nous n'avons même pas été à la première, c'est une honte, constate Catherine.
Steeve, occupé, ne perd pas le fil de leur conversation :
– On peut y aller quand on veut. Tu écrivais et tu ne voulais pas sortir.
– Ce n'est pas une raison, réplique Catherine, tu aurais dû me flageller pour me forcer à te suivre.
Steeve rit de bon cœur à cette idée saugrenue.
Les photocopies arrivent et Catherine en profite pour faire expédier le manuscrit par Miss Burton qui est ravie de rendre service à la femme de son patron auquel elle voue un amour platonique sans borne. Miss Burton est une incomprise, se dit Catherine avec tristesse.
Et elle s'installe dans le canapé de cuir moelleux en attendant que Steeve ait terminé.



# Deuxième Partie

Noël est passé avec une orgie de paquets multicolores dont le plus petit, pour Catherine, contenait une bague ornée d'une émeraude, son rêve, de plusieurs carats. L'arrivée d'Éric, tumultueuse, qui a dévoré d'un bel appétit Los Angeles, la maison, cette vie dorée que Steeve, en copain plus qu'en beau-père, lui a fait découvrir. Le tennis, le squash, le tir aux pigeons, disciplines dans lesquelles Steeve excelle. Pour sa part, Éric a découvert les deux dernières et s'y est adonné comme un vrai champion en herbe.
L'humour un peu particulier d'Éric, parfois agressif, faisant un mot dont la pirouette, telle une balle, vise la susceptibilité de Steeve. Ce dernier qui lui renvoie aussitôt d'un élan sincère dont le cœur est le moteur ; un jeu en somme où le fils se mesure au mari, en adversaire attentif. Un match nul pour les deux hommes dont la balle a disparu dans le ciel du regard de Catherine qui observe et participe, souriante d'indulgence, à cette revendication de propriété, normale de la part d'Éric. L'intelligence de Steeve, sa délicatesse vis-à-vis des autres, s'exprimant par une cordialité fraternelle dont Catherine, tout en étant exclue du jeu, reste le pivot.

Trois semaines d'ivresse pour Éric. Et son départ avec l'espoir exubérant d'un retour prochain, à Pâques peut-être ? Les grandes vacances sûrement.
La maison silencieuse à nouveau, abritant comme un nid douillet le tête-à-tête de Catherine et Steeve. Les visites de Dustin et leurs week-ends à Malibu, chez lui.
Il y a eu les vacances de Mrs. Pitts et la récréation d'une maison qui se laisse un peu aller, la bohème des heures des repas et le ménage buissonnier dans l'aimable pagaille d'un laxisme dont les écarts éparpillaient de-ci de-là vêtements et vaisselle, au gré du moment.

Il y a eu l'amour encore, toujours, de Steeve et de Catherine. Leur dialogue profond au cours duquel les corps se retrouvent, libérés des mots, dans l'aboutissement physique d'un accomplissement que le cœur scelle et que les âmes inspirent. Il y a eu un bonheur, tranquille, joyeux, téméraire parce que conscient, de la tête aux pieds, à chaque seconde, du risque que prend le quotidien auquel on ne fait plus attention tant l'habitude peut devenir grande.
Il n'y a pas eu d'habitude, jamais. Ni pour Catherine, ni pour Steeve.
Il y a eu leur conscience aiguë d'un amour privilégié dont ils étaient les gardiens heureux.
Il y a eu aussi leur tendresse fraternelle et tout ce que l'on ne peut énumérer parce que les mots manquent.
C'est alors qu'éclata la rupture. Brutale, inhumaine. Dans une Amérique dont Catherine avait oublié la

violence, l’agression mortelle dont Steeve a été la victime impuissante.
Le visage blême et hagard de Mrs. Pitts dans l’encadrement de la porte de sa chambre. Mrs. Pitts, sans voix, les yeux exorbités. Catherine la prenant doucement par le bras et la faisant asseoir.
– Mrs. Pitts, remettez-vous, que se passe-t-il ?
La sérénité de Catherine abritant derrière les mots l’affolement d’un cœur qui percevait déjà le pire. Cela ne peut être que Steeve…
– C’est Monsieur… Madame…
Le regard de Catherine fixé sur celui de Mrs. Pitts, essayant de lui faire dire ce qu’apparemment elle ne pouvait pas, choquée qu’elle était.
– N’y allez pas Madame…
C’était donc dans la maison ?
– Dans le garage…

Catherine appelant, dans un brouillard froid qui tout à coup l’étreint, Dustin puis la police. Catherine s’habillant comme une automate. Mrs. Pitts apparemment atterrée par son calme et n’en augurant rien de bon. L’arrivée de la police qui précède de quelques minutes celle de Dustin. L’enfer des questions. L’effervescence des allées et venues dans une maison où l’absence de Steeve est tout à coup envahissante.
L’assassinat de Steeve dans le garage alors qu’il partait pour le bureau, par des voyous ou des drogués, est hallucinant. Ils n’ont pas pu entrer dans la maison grâce à la sécurité des portes. Steeve y était toujours

très attentif et même lorsqu'il avait oublié quelque chose et qu'il revenait pour une minute, il prenait toujours la peine de fermer les portes au verrou électronique.
L'enquête dont Catherine ne veut rien savoir.
Et le corps de Steeve qu'elle ne veut pas voir.
Le départ, le jour même, pour Malibu chez Dustin.
Dustin a pris quinze ans d'un coup, comblant en quelques minutes le fossé d'âge qui le séparait de son frère et après lequel il courait désespérément. Ironie du sort, c'est le désespoir qui comble ces quinze années d'écart.
Une fois rangée, la maison est fermée et Mrs. Pitts vient aussi à Malibu où elle aide Betsy, la bonne de couleur de Dustin.
Et c'est la première nuit blanche. Dustin, effondré et inquiet, empêche Catherine de se promener en pleine nuit sur la plage. Docile elle la contemple de la terrasse de sa chambre, par cette nuit sans lune que le bruit de la mer vivifie.
L'image de Steeve rieur s'impose à Catherine et l'émeraude qu'il lui a offerte a les reflets brillants de ses yeux. Elle sourit à cette joie qui émane de lui, elle ne pense même pas à pleurer sur elle. Et comment pleurer sur Steeve, quand on le connaît, alors qu'elle le vit encore avec force ?
Catherine, le visage lisse, scrute l'horizon, mais elle ne voit que l'écume des vagues qui naît et renaît sans cesse dans le noir béant de la nuit qui, telle une bouche, semble secouée d'un rire géant.

Malibu Beach se moque d'elle. La nature lui fait un clin d'œil complice. Il ne faut pas pleurer. Tout passe et rien ne meurt. La preuve ? Ces vagues et leur écume, la nuit et tout à l'heure le jour, la pluie et le soleil, le rythme cyclique qui installe tout ce qui passe pourtant inexorablement.
La nuit de Malibu est pleine de bruits vivants que le jour endormira aux rayons d'un soleil écrasant. La vie et la mort. Le jour et la nuit. Catherine et Steeve.
En cette première nuit, la nature engage un dialogue avec Catherine auquel Steeve participe.
Catherine s'installe dans ce changement dont le destin est l'instigateur. La vie y continue son rythme, prenant et laissant au fil des êtres, ce que l'on peut en garder ou pas. Déterminant ainsi les pleurs ou les rires, le désespoir ou la joie. Catherine sait que c'est le piège tendu à l'homme par les apparences et elle s'en détache, calme et souple. Elle n'en vivra pas cette dualité qui déchire et dont la souffrance se repaît. Non, elle, Catherine, gardera au fond d'elle l'harmonie d'un couple dont Steeve et elle sont les indissociables partenaires. Cet équilibre existe sur la balance que le temps ne peut pas trahir. Les plateaux sont réglés au poids et à la mesure de leur être profond. Steeve, quelque part, s'est allégé d'un corps. Donc, pour conserver l'harmonie initiale, Catherine doit le rejoindre par l'essence. Le corps n'est plus en cause dans leur couple. C'est la qualité de leur amour qui pèse au plateau de cette balance et dans le cœur de Catherine la réalité tangible du rêve et la vie

quotidienne rejoignent l'impalpable qu'exhale maintenant la vérité d'un bonheur vécu dans l'amour.
Catherine ne pleure pas. Les larmes ne sont que la rivière intarissable de soi-même. Celui qui pleure a un corps qui petit à petit, s'habituant au désespoir, cessera de pleurer. Catherine n'a pas d'habitudes, Steeve non plus n'en avait pas. C'est pourquoi leur amour peut exister, encore plus que jamais, parce qu'il peut évoluer au rythme de ce que le destin imprévisible impose aux évènements qu'il régit.
Il n'y a pas de rapport de force entre Catherine et l'impondérable. Il n'y en aura jamais. Pourtant Catherine n'est pas fataliste. C'est une créative, un petit constructeur. Catherine est la femme de l'imprévisible. Heurtée, bousculée, trahie même, elle n'est jamais prise au dépourvu. Catherine évolue sur la note essentielle du souffle qui anime la vie et non pas sur ce qui en est la manifestation dans le quotidien. Il y a pour elle le permanent dont elle se sent solidaire et le passager qu'elle effleure. Ce soir, avec Steeve, Catherine entre dans le permanent et quitte à jamais le passager qui, pour eux, se termine brutalement, mais qui de toute façon aurait eu une fin un jour ou l'autre.
Catherine s'est toujours sentie forte d'aller à l'essentiel. Elle n'a jamais accordé d'attention démesurée aux détails. Mais tout est relatif. Steeve vivant, l'essentiel était ce qu'ils ont vécu. Aujourd'hui, après le départ de Steeve, l'essentiel pour eux se situe ailleurs. Les valeurs ont basculé en même temps que Steeve.

Une main se pose sur son épaule :
– Tu veux boire quelque chose ? demande Dustin.
– Je veux bien un soda.
Catherine se retourne pour prendre Dustin dans ses bras, tendrement. Ils demeurent ainsi quelques instants. Dustin comme un petit garçon désemparé ne dit rien parce qu'il a trop à dire. Une brise légère les enlace d'un lien invisible et souple.
Il y aura beaucoup de choses à dire à Dustin pour soulager son désespoir. Ce n'est pas le moment. C'est pourquoi Catherine l'entraîne en silence à l'intérieur de la maison.

L'enterrement de Steeve avec une famille se résumant à son frère Dustin et Catherine, sa femme.
Une foule de gens parmi lesquels quelque cinq ou six visages très connus de Catherine. Tout le show business est là avec ses têtes d'affiche qui doivent leur carrière à Steeve. Catherine a refusé le défilé des condoléances, il y a donc un livre que chacun signe.
Le retour à Malibu avec Dustin.
Mrs. Pitts revient avec Betsy, deux ombres qui s'affairent, pragmatiques, pour que continue le mieux possible la succession des heures et des jours qui défilent, obstinés.
Les chambres de Catherine et de Dustin sont communicantes et ce dernier a demandé de laisser la porte ouverte la nuit.
Catherine après les premières nuits difficiles a repris son évasion consciente dans le sommeil. Et plusieurs

fois, au petit matin, elle a découvert Dustin endormi au pied de son lit. Ne trouvant pas le sommeil il était venu là, dans la sécurité apaisante de celui de Catherine.
Plusieurs fois dans la semaine la voix coupée et triste d'Éric au bout du fil. Celle de sa mère, extérieure à tout ce que vit Catherine et maladroite, ne sachant que dire et le disant mal.
Johnny, son beau-père, embarrassé et tendre :
– Tiens bon la rampe, girl…
Catherine a ri intérieurement, comme si elle était du genre à lâcher la rampe ! D'ailleurs, il n'y a plus de rampe depuis belle lurette. Catherine en équilibre stable avec elle-même ne se raccroche pas, plus. Catherine vit les propositions diverses et variées d'une succession d'évènements que la vie déroule, indépendamment de toute volonté personnelle, au rythme des coups de dés d'un hasard auquel elle ne croit pas.
Catherine est contente que sa famille ne soit pas ici, dans l'inévitable mélodrame que les proches parents créent dans ces moments-là, impuissants à faire quoi que ce soit d'autre face au dérisoire.
Avec Dustin c'est différent. Steeve était le centre de leur vie à chacun et la cause de leur rencontre. Dustin est seul, très seul. Pour Catherine c'est différent, sa vie ne s'est pas polarisée sur Steeve, il en faisait partie parce qu'il faisait partie d'elle-même.
D'après Mrs. Pitts, Dustin est pitoyable. Mais Catherine ne connaît pas et n'éprouve pas de pitié. Elle n'a jamais connu ce sentiment qui rabaisse le

diapason de la note intérieure à la discordance de celle de la personne qui fait pitié. La pitié nivelle tout vers le bas : désespoir, haine, lâcheté. Non, Catherine n'éprouve pas de pitié. En revanche, face à Dustin elle se sent envahie de compassion. Cette compréhension dans l'amour de ce que l'autre éprouve même sans partager forcément ce qu'il ressent. Le respect et la tolérance de ce qu'éprouve l'autre dans une totale fraternité, voilà ce qu'est la compassion. Un élan qui élève l'autre grâce à l'harmonie qu'il dégage et engendre.
La pitié est une sorte de condescendance tandis que la compassion est tout amour.
Pour Dustin le souvenir pénible des réactions de Catherine après l'amour, un certain après-midi, s'estompe dans la réalité du départ de Steeve. La présence actuelle de Catherine contribue à l'effacer. Comme pour elle, ces quelques heures rejoignent le défilé des détails sans importance. Mais c'est grâce à l'exemple de Catherine et à sa façon d'être que Dustin en est arrivé là, inconsciemment, car il n'est pas en état d'analyser quoi que ce soit en ce moment et surtout pas lui-même.

Il y a maintenant dix jours que Steeve a été tué. Et par moments Dustin se plonge dans une enquête vengeresse en appelant la police qui est sur une piste sérieuse. Il en fait part à Catherine pour qui cela n'a aucune importance.
– Laisse-moi tranquille avec la police et leur petite enquête particulière à Steeve. C'est le monde qu'il

faudrait changer. Leur piste sérieuse est un cul de sac qui va mener à des pauvres types désaxés. Et alors ? C'est l'homme qui doit changer, pas parce qu'il est traqué par des flics, mais parce qu'il doit décider de se changer. Ou plutôt d'évoluer. Toutes les prisons du monde n'y peuvent rien. Toutes les punitions n'y feront rien. C'est à chacun de nous d'évoluer individuellement et le mieux possible pour le bien-être de l'humanité, notre famille en général. Alors les flics, ta piste et tes conneries, le blabla sur la sécurité et la violence, tout ça ce sont des détails qui vont s'envenimer jusqu'à devenir insupportables et invivables parce que l'homme ne s'assume pas en tant qu'être humain. L'éducation, voilà d'où çà vient aussi. Là il y a matière à réfléchir et à faire peut-être.
Ne me parle plus de cette enquête. Mais dis-moi plutôt si tu comprends ce que j'essaye de te dire.
Dustin, touché par le ton froid et déterminé de cette tirade, bredouille d'abord :
– Oui, oui tu as raison… puis violent : mais merde on a assassiné mon frère, ton mari, alors quoi, on reste sans rien faire ?
Catherine l'interrompt sèchement :
– Si tu trouves quelque chose à faire, ne te gêne pas, fais-le.
Sur ce, elle se dirige vers la baie vitrée ouverte pour aller se baigner. Au seuil de la baie elle se retourne, impersonnelle, pour laisser tomber :
– Si on commençait tous par agir sur nous-mêmes le travail serait peut-être moins pénible pour les autres. Je vais nager, tu viens ?

Catherine est sortie. Dustin, sombre, met la télévision à tue-tête puis l'éteint, indécis.

Désœuvré il se laisse tomber dans un fauteuil, il ne peut plus travailler en ce moment et il a déserté son cabinet d'architecte que ses collaborateurs dirigent en son absence, lui donnant des nouvelles régulières.

La construction lui semble absurde. Ces bâtiments qui s'élèvent, nés de l'intelligence et de l'inspiration de l'homme et qu'il déserte, laissant un espace vide dont quatre murs et un plafond ne gardent rien malgré l'étanchéité de leurs fermetures. Pourtant les murs ont des siècles ou peuvent les avoir, ils sont bâtis pour. Et nous ? Nous passons dans ces murs comme dans la vie, légers et inconsistants face au béton qui nous abrite quelques années. Dustin nage dans l'ironie absurde que l'homme construit, histoire de se rassurer, et qui tout à coup s'écroule tel un château de cartes face à l'irrémédiable. La guerre détruit mais c'est encore une des formes que prend la main de l'homme.

Heureusement il y a les catastrophes naturelles, là rien à faire. On ne peut pas les éviter, non plus que les accidents, mais les accidents en général sont des fautes humaines…

Dustin tourne en rond autour de la vie et de la mort, attiré par l'ombre apaisante de cette dernière dont il imagine le néant protecteur. Et Catherine lui semble tout à coup insensible. Pas une larme, pas un cri. Pourtant il est bien placé pour le savoir, elle aimait Steeve. Il ne comprend pas cette femme lucide et calme. Sereine, elle passe sur certains évènements

comme une goutte d'eau pure qui glisse, transparente, le long d'une feuille d'arbre, ou sur une vitre.
Catherine est nécessaire et cela rapproche Dustin de son frère encore plus. Il le comprend maintenant plus que jamais. Elle fait partie de l'air que l'on respire. Sa présence se diffuse par tout ce qu'elle émane dans l'intimité de ceux qui l'approchent, à tel point que rien ne peut plus l'en éloigner. Même pas la séparation.
Catherine est revenue et en passant, dorée comme un abricot frais, elle dépose dans les cheveux de Dustin, au sommet de son crâne, un baiser léger comme un papillon.
Dustin ne peut imaginer la vie sans Catherine. Il est consterné par cette constatation.
Depuis la mort de Steeve la nuit est tombée pour la onzième fois sur une journée qui se dérobe encore, impuissante à persister dans le cycle régulier auquel dame nature se plie depuis toujours.
Catherine s'est retirée tôt pour plonger, seule et illimitée, dans l'ordre d'un sommeil où l'essence de Steeve est présente.
Elle était déjà au lit lorsque Dustin s'est annoncé d'une toux artificielle. L'air embarrassé et penaud il a demandé :
– Je ne pourrai pas dormir, je peux venir un peu ?
– Entre, lui a dit Catherine.
Il s'est installé près d'elle, sur le lit et ils ont parlé tard dans la nuit de tout ce que Dustin endure et souffre. Catherine a renoncé au sommeil pour comprendre et soutenir son beau-frère qui lui a raconté

des épisodes drôles de sa vie d'enfant avec ce frère admiré, de quinze ans son aîné.
Dans la maison tranquille, la lumière a brillé longtemps à la fenêtre de la chambre de Catherine. Puis elle a éteint enfin, épuisée :
– Tu peux rester si tu veux, moi je dors. Bonsoir Dustin.
Il est resté et Catherine n'a pas trouvé le sommeil à cause de l'agitation intérieure de Dustin qui envahissait la chambre, obsédante. Tendu, immobile, son esprit se débattait entre nuit noire et insomnie, fiévreux et malheureux. Alors Catherine a posé sa main sur la sienne, dans le noir pour lui communiquer un peu de son calme. Dustin était de pierre.
Catherine s'est soulevée sur un coude pour lui murmurer :
– Veux-tu que nous fassions l'amour ?
Dans un souffle imperceptible Dustin a dit :
– Oui.
Et Catherine a entraîné son beau-frère loin de ce large lit, au-delà de l'étreinte de ses bras, là où le plaisir vif, après avoir surpris le corps, le laisse pantelant et assouvi, axé vers une autre dimension que tel un éclair rapide il n'atteint pas mais qu'il entrevoit. Une fenêtre lumineuse qui, à peine entrouverte, se voile en rejetant le corps détendu au creux du lit qu'il n'a pas quitté, tel un paquet dont la densité s'est modifiée aux accords précis d'un autre corps.
Le souvenir de Steeve est dépassé par la réalité de cette chair vivace qui continue une vie à laquelle Steeve n'appartient plus.

Dustin s’est endormi, la chair tranquille ayant eu raison de ses pensées désordonnées qu’elle a balayées au vent du plaisir éphémère.
Un instant, un délai, un somnifère.
Catherine s’est alors récupérée, intacte, au fond du sommeil, dans la vie fluide d’une conscience détachée du corps et incapable, dans la vague d’absolu qu’elle pénètre, d’éprouver la moindre culpabilité. Plus de dualité ; mais une trace dont l’infini renvoie l’écho pour n’en garder qu’un prénom que la voix de Steeve ne prononcera plus jamais : Catherine.
Catherine est devenue la note d’une mélodie dont l’accord final est plaqué, violent, sur la vie quotidienne de Dustin et qu’il pourra murmurer ou hurler dans son apprentissage de la solitude.

À Malibu la vie s'est installée tandis que dans le cœur de Dustin la mort, en sursis, comme un fil sans plomb, le déséquilibre de son apesanteur. Dustin a non seulement perdu un frère mais aussi un père ; en tout cas son seul lien familial, sa seule attache, sa seule racine. C'est beaucoup. À vingt-huit ans Dustin, architecte diplômé – déjà une solide réputation – s'aperçoit que l'enfant n'a pas grandi en lui. Son bien-être, sa décontraction, ses possibilités de travail, ses aventures, sa vie de célibataire dorée, tout cela avait une toile de fond sécurisante Steeve, le roc, le solide, le tendre. Steeve qui était là quoi qu'il arrive.
Le brusque départ de Steeve a poussé Dustin dans une chute sans fin. Le sol s'est dérobé sous lui.
Catherine, acrobate experte d'ailleurs, solide dans l'abstraction qui fait d'elle une conscience en plein éveil que les aléas du quotidien ne parviennent pas à masquer, Catherine assiste à cette chute, d'un cœur secourable et d'une pensée dont les traits lumineux servent de filet à l'esprit sombre et dépressif de Dustin.
Tout cet échange partagé, malgré Dustin, fait de leurs rapports une alchimie subtile dont les bénéfices, tel un baume, coulent d'âme à âme pour le

mieux-être de Dustin qui, inconscient de tout cela, se débat dans une épreuve dont la violence intérieure le déchire.
Catherine, femme de l'essentiel, pare toujours au plus urgent. Actuellement c'est Dustin et c'est pourquoi, se détachant momentanément de l'Europe, elle décide de rester à Malibu, auprès de lui, afin de niveler les sautes d'humeur auxquelles l'âme de son beau-frère ne sait comment se dérober.
Catherine a le recul synthétique, l'acuité de discernement et la compréhension cordiale que lui vaut cette sérénité dont l'émotion sentimentale est exclue. Chez elle les liens invisibles de l'affectivité ne se nouent pas comme généralement ils sont enclins à le faire dans les situations pénibles que traversent les gens. Les nœuds affectifs qui en découlent alors sont comparables à des menottes dont le destin enchaînerait l'émotivité, la brimant jusqu'à l'exacerber avant de la réduire à des sentiments impossibles dont le refoulement cristallisé sensibilise les réactions inévitables.
Il émane de Catherine, dans tout ce qu'elle fait et ce qu'elle dit ou ne dit pas, un rythme fluide dont elle imprègne les êtres et qui est en fait le cheminement souple d'une conscience évoluant tel un courant puissant pour rejoindre sa source aux méandres des incidents, dans l'élargissement constant qui en découle telle une récompense infinie. Catherine vibre sur cette vague d'infinité qui, naissant d'elle-même et y retournant, fait de sa personnalité un champ d'attraction magnétique où les problèmes des autres

s'agglutinent et se résorbent pour transmuter finalement dans la lumière joyeuse qu'elle irradie tel un fanal invisible branché sur l'éternité.
Catherine la solide est le centre et la périphérie du cercle vicieux des obsessions de Dustin. Il s'y agrippe et la contourne sans fin, impuissant à prendre une autre direction. Mais Catherine la forte, sur sa trajectoire lumineuse, l'entraîne dans la sérénité de son parcours, hors des limites obscures de ses émotions, là où Dustin est comme elle, une conscience en plein essor, encore ignorante de sa dimension.
Et si, dans un lit leurs corps se cherchent et s'aiment, c'est à la recherche de cet envol dont l'aspiration est une frontière, et dont le plaisir libère une étincelle éphémère dont il renaît instantanément aux cendres de sa mort, tel un phénix têtu et encore maladroit.
Catherine guide le cœur douloureusement aveugle de son beau-frère Dustin, consciemment, tandis que Dustin déchiré et tâtonnant, foule un chemin accidenté dont les sentiments, les regrets et les vagues espoirs sont les ronces et les pierres sur lesquelles il trébuche, âme perturbée en quête d'elle-même.
Catherine donne à la chair ce qu'elle mérite sans plus, c'est-à-dire une nécessité qu'elle apparente au détail qui, passé au-dessous du seuil de la conscience, fait marcher ni plus ni moins, les automatismes rodés d'un corps en bonne santé. L'amour dans lequel elle englobe Dustin fait partie de l'air qui l'entoure et qu'elle respire. Tout continue, obstinément, et son âme à travers son corps se réclame de cette conti-

nuité. Les flots ininterrompus de la vie se déplacent, ondes vibratoires et invisibles d'une matière tangible dont le corps est l'expression de la plus parfaite coordination. Il y a en Catherine une force joyeuse qui n'est que l'épanchement d'une âme inclusive. C'est pourquoi Catherine ne vit jamais dans le passé. Elle se déplace aux mouvements impromptus d'un présent que le temps, parfois cruel, leste d'une pierre qui peut blesser. Mais Catherine évite la pierre parce qu'elle ne sent pas la douleur, parce qu'elle ne fait jamais référence au passé, parce qu'elle est un moment de vie dont la liaison est le centre de gravité qu'elle a déterminé en elle-même, au cœur du moment vécu. Catherine est la femme de l'instantanéité et rien ne peut rompre en elle ce rythme naturel dont l'aboutissement s'exprime au quotidien, dans la constance d'elle-même dont s'abreuvent les autres en général et Dustin en particulier.
Dustin subit l'attraction de Catherine, d'abord dans sa chair. Sa drogue est le plaisir qu'il y trouve, sans cesse renouvelé, mais elle est mitigée d'un rejet immédiat dont la culpabilité est le ressort grinçant. Dustin est malheureux du plaisir qu'il prend et de l'amour qu'il donne. Contrairement à Catherine, Dustin ne peut se détacher du regard de Steeve qui, oublié l'instant fugace d'une jouissance, revient, plus net et plus accusateur à chaque fois, le plongeant malgré lui dans une dualité dont il ne peut se rendre maître, ni s'extraire.
Plus Dustin est bien avec Catherine et plus il se sent mal.

Digne d'un drame cornélien ou de la plus pure tragédie grecque, la situation dans laquelle se débat Dustin est une lutte d'homme à homme d'une injustice insupportable. Dustin y est à la fois acteur et metteur en scène et il donne la réplique à une ombre qui, dans la pénombre du souvenir, prend des reliefs agressifs que sa culpabilité déforme dans une lutte à vie qui submerge tout ce qui s'offre à lui. Ce dialogue muet est sourd et il se renvoie une balle qu'il ne peut jamais rattraper. La course folle est épuisante car elle le ramène au même point, toujours à lui-même. Mais Dustin élude, dans sa fuite pour retrouver l'autre, ce centre qui en lui, sonne le glas d'une mort qui a coupé les ailes toutes neuves de ses espérances.
Catherine fait partie de ce monde absurde où le vice est un cercle fermé dont Dustin a perdu le centre.
Le destin, d'un pied de nez ironique et narquois, lui propose en plus, sur un plateau d'argent, l'être dont il a le plus rêvé secrètement, sur lequel il a le plus fantasmé pendant des mois : Catherine.
Mais Catherine la lucide sait qu'elle est le cadeau empoisonné dont Dustin ne peut pas se permettre de se passer. Elle est son paratonnerre et sa bouée, son canot de sauvetage, son radeau. Catherine l'impersonnelle est présente pour le meilleur et pour le pire parce qu'elle a avec la vie un pacte qui dépasse les dualités ordinaires. Catherine est un souffle qui permet à Dustin, dont la tête est sous l'eau, de respirer.
Catherine est la parenthèse dont le drame de Dustin a besoin pour vivre autrement.

Dustin est à la torture et Catherine, la sereine, est une planche dont le présent se sert comme d'un tremplin pour se rétablir et aller plus loin, plus haut.
C'est dans cette atmosphère curieuse que Mrs. Pitts et Betsy, qui heureusement s'entendent très bien, s'occupent d'une maison que l'insouciance passée de Dustin, alliée à son talent, avait modelée en une dune géante s'intégrant au paysage.
C'est dans ce lieu privilégié dont la plage est la reine, que Catherine la téméraire et Dustin l'écorché vif, sont les protagonistes d'une histoire de la vie peu banale dont la morale bourgeoise friande raffole et qu'elle dévore et déchiquette au bouclier de la bienséance pour mieux la réprouver.
Mais Catherine n'en a cure, elle passe, la tête droite et le corps félin, devant les maisons voisines qui la dévisagent à volets presque clos, souriante ou même riant de bon cœur. Catherine la naturelle est si bien dans sa jolie peau, tellement en harmonie avec la nature qui, en vraie complice, l'accompagne et la valorise, que pour les voisines étonnées une question reste posée :
« Que se passe-t-il vraiment dans la maison-dune ? »
Question à laquelle personne ne peut répondre et dont la mer et le soleil, le jour et la nuit, les étoiles et la lune, le sable et le bruit du surf des vagues renvoient dans la chaleur de leur éclat et dans la fraîcheur de leur lumière, l'écho aux calendes grecques, c'est-à-dire au vent qui l'emporte loin dans un ciel sans retour dont Catherine la subtile, écoute en silence éloquent, rire aux lèvres et calme au cœur.

Rien de tout cela n'est important. Pour elle, Dustin doit retrouver en lui-même assez de forces pour continuer demain, sans elle, cette vie qui fait de lui un orphelin à part entière.
Le futur est le lien que le présent se construit. Demain, Catherine le roc, demeurera pour Dustin le libéré, le résumé de ce qu'elle représente aujourd'hui. Mais demain Dustin pourra s'assumer parce que Catherine lui aura montré, obstinément, la force qui est là, en lui. Énergie refoulée ne demandant qu'à être canalisée pour mieux s'exprimer dans une vie qu'il faut, bon gré mal gré, vivre jusqu'au bout, jusqu'au portail final qui arrête l'homme pour mieux lui ouvrir, une dernière fois, la dernière porte dont le cerveau humain ne se souviendra plus mais où la vie se faufile, habituée qu'elle est à suivre les degrés d'une conscience que rien ne peut bloquer ou arrêter.
C'est à ce portail-là que Catherine, l'âme, habitue Dustin, avec la patience de l'exemple, sans références intellectuelles, sans grands ni petits mots, avec amour et détachement, comme un guide dont l'assurance est le résultat d'une longue expérience.

Dans l'aube fraîche qui se lève Catherine contemple la mer tout en arpentant la plage déserte. Mêlée à la légère brise qui soulève sa tunique de voile turquoise, elle coule sur l'horizon un regard limité par la distance que l'œil ne peut franchir. Mais Catherine contacte, au-delà de cette ligne frontière de la mer qui continue et du ciel qui la prolonge, une unité dont la forme, la couleur et le son se tran-

scrivent instantanément en elle, au-delà de la vision du paysage, en une connaissance dont l'impact la soulève. Sœur de vie de cette nature qui l'entoure et la contient, Catherine devient contenant de cette dimension éclatée à l'infini. Diluées dans l'aube du jour nouveau qui les prolonge, Catherine et la nature sont les maillons d'une chaîne cosmique dont l'univers est le témoin attentif.
Expression plus subtile d'une terre purifiée, le sable blanc propose au corps de Catherine un tapis dense et humide où l'empreinte de ses pas est aussitôt effacée par la vaguelette intemporelle qui s'y allonge aux bulles de son écume dont le vent, tel un soupir, efface la trace.
Le trajet de Catherine est une ligne qu'elle crée et dont rien ne demeure, suspendant sa direction entre brise et ciel, comme une pensée qui fait son chemin sans que jamais l'œil ne le détecte.
Catherine, telle une énergie, se déplace aux lignes de son corps dans l'espace que le temps, en compagnon complice, dessine au ciel d'une abstraction concrète dont la chair est le sceau.
Catherine glisse sur Malibu, heureuse et sans désirs, calme et sans regrets, pointant sur l'avenir le cœur détaché d'une conscience qui se trouve, à chaque seconde, un peu plus dans la liberté, gage de sa réalité.
Les énergies de sa créativité passent au présent de Dustin. Catherine en ce moment n'écrit pas, toute occupée qu'elle est à inscrire dans le temps les pensées positives qui aideront Dustin malgré lui à se récupérer pour vivre mieux. La femme écrivain est

devenue artiste peintre en esprit, musicienne de l'ordre nouveau dans la partition difficile d'un chaos émotionnel dont Dustin est l'interprète enragé.
C'est ainsi que les jours se succèdent dans la ferme douceur de Catherine que Dustin qualifie de folie ou d'insensibilité.
C'est ainsi que le temps s'est arrêté pour Dustin que Catherine tire à vol de cœur vers de nouveaux horizons insoupçonnés de lui et dont elle seule a les clés.
De la rage de vivre impuissante de Dustin à l'état d'absolue relativité de Catherine, la vie s'improvise, ironique et superbe, telle une peinture abstraite dont la réalité déchirante arracherait des pleurs de joie aux plus récalcitrants.
Le cahin-caha boitillant de Dustin ouvre à Catherine un champ de travail créatif où l'inspiration et l'amour se précipitent pour construire ce que demain Dustin, malgré les problèmes soulevés par l'existence, saura vivre.
L'étanchéité de la pensée de Catherine pour les détails la fait avancer, main dans la main avec Dustin, dans la longue marche de l'insatisfaction dont il vit l'incohérence à son paroxysme. Nullement troublée, Catherine l'assiste de tout son amour détaché.

Il y a eu un long voyage en Europe dont Dustin est revenu plus malheureux que jamais dans son impossibilité à vivre le moment présent.
Un séjour à Morges pendant lequel Johnny, papa affectueux et autoritaire, a secoué Dustin. Le rire de ce dernier, immédiatement transformé en regret, lui remémorant la mort de Steeve.
L'échec des relations avec Éric, trop solide, sans problèmes et que Dustin mal à l'aise trouvait trop jeune et sans tact.
L'horreur de Dustin se rendant compte que, quoi qu'il fasse et quelles que soient ses relations, tout le dégoûtait ou lui semblait sans intérêt. Le magma informe des problèmes psychologiques dans lesquels se débat Dustin est trop touffu, dense, pour lui accorder le moindre répit.
Le retour d'Europe fut un calvaire pour lui et c'est là, dans l'avion, qu'il décida de se faire soigner.
L'approbation de Catherine qui s'est occupée de tout en arrivant à Los Angeles, et le début de la psychothérapie de Dustin.
La difficulté de la décision, et Catherine qui encore une fois propose son aide à Dustin d'une âme aimante. L'humour toujours prêt à jaillir, impromptu,

afin de dédramatiser une situation dans laquelle bien d'autres se débattent aussi.
Le sentier délicat de la psychothérapie sur lequel Dustin se déplace avec précaution, traumatisé par la possibilité d'éventuelles découvertes qui pourraient réveiller en lui des points de douleur précis, insupportables.
L'apaisement trouvé dans les propos que lui tient Catherine. Cette dernière lui expliquant que la découverte de certains points traumatiques font évoluer la souffrance en compréhension, et la nécessité d'arriver par la connaissance de soi à cette compréhension.
Leurs discussions, leurs silences, pour lesquels Catherine est toujours disponible, laissant à Dustin l'initiative des nécessités de ces moments privilégiés où l'un et l'autre se rejoignent, le temps d'un éclair parfois pour Dustin qui se rétracte aussitôt dans un mutisme d'où il rejette Catherine trop sûre et trop encombrante. Catherine qui, d'une phrase, dévoile trop brutalement une réalité encore cachée, déroutant Dustin dans sa marche ouatée où les structures établies par la psychothérapie le rassurent et l'isolent dans sa découverte de lui-même.
Mais si Catherine comprend, elle ne joue pas pourtant au psychothérapeute. Fidèle à elle-même, laissant à ce dernier le soin de l'analyse prudente et lente, elle va droit aux buts dont les questions de Dustin appellent les réponses.
Son objectivité un peu brutale, synthétise la vie subjective de Dustin, aidant ce dernier comme un coup de tonnerre peut faire éclater un nuage. La brume se

disperse au contact de Catherine l'efficace, la directe, et même si Dustin lui refuse ce privilège, il y voit plus clair ensuite. Catherine affirme en Dustin ce travail entrepris auprès du psychothérapeute. Elle ne veut pas savoir ce qui se passe chez ce dernier, elle n'en a pas besoin car elle suit les fluctuations des progrès aux sautes d'humeur de Dustin qui les contrôle de plus en plus mais ne les maîtrise pas encore du tout. Si bien que Dustin est le livre ouvert dans lequel Catherine suit sans erreurs possibles les progrès, les stationnements ou les révoltes que soulève en lui l'analyse. Car de la psychothérapie on est passé à l'analyse. Et c'est ce qui inquiète un peu Catherine. Si le psychanalyste est un Freudien, au bout d'un moment Dustin va tourner en rond autour de lui-même sans pouvoir décoller vers ce Soi véritable que tonton Jung, grâce à sa thérapie, vous fait découvrir.

Catherine est là, œuvrant dans l'intangibilité d'une pensée dont la lumière agit et de toute façon Dustin en ressent les bienfaits, c'est indéniable.

Dustin va moins mal, mais va-t-il mieux ? Catherine le pense, bien qu'il ait pris le pli de se laisser aller avec elle. Il se plaint, tourne en rond, part d'un point obsessionnel pour y revenir et lancer brutalement :

– Bon je ne veux plus en parler. Éludant ainsi un problème qu'il a soulevé et qui le trouble.

Catherine et Dustin ne sont pas amants, ils sont frère et sœur d'humanité dans cette course folle qui pousse les uns au plaisir et les autres à la souffrance,

les installant dans une dualité dont le déchirement final est une impasse.
D'ailleurs, excepté le sommeil, Catherine n'a pas d'amant. Dans ses rapports étroits avec lui, elle s'évade au cœur d'elle-même, en dehors de la prison des sens, vérifiant à chaque fois le peu de joie réelle que procure le corps qui sitôt assouvi, réclame, tel un dû, un autre assouvissement que rien ne pourra combler, si ce n'est la conscience elle-même, cette liberté reine sur laquelle les sens n'ont aucune prise.
Dustin a une maîtresse qu'il voudrait pour femme mais qu'il ne peut assumer à cause de ses problèmes. Catherine est sa maîtresse et il tente désespérément de l'isoler, de la maintenir hors du souci de ses difficultés psychiques. Mais naïvement Dustin se débat avec l'impossible, car Catherine en fait partie, elle y est gravée de lettres de feu d'une culpabilité qui ne se laisse pas déloger aussi facilement.
Ce qui crée pour Dustin une relation incestueuse, que Catherine ne vit pas du tout, et qui complique encore sa difficulté à être.
Catherine dans sa lucidité n'élude pas ce que vit Dustin, mais elle ne peut y participer et petit à petit des rapports de tendresse se sont installés. Pour elle, Dustin est un frère qu'elle aime, un beau-frère qu'elle aide et un homme qu'elle respecte mais qui ne la fait plus vibrer qu'abstraitement, hors des sens qu'il endort chez elle comme un enfant qui a besoin d'une mère.
Plus Catherine se coule avec souplesse dans cet état et plus Dustin est furieux, désirant, tel un enfant,

retenir ce jouet qu'il veut absolument mais que sa maladresse éloigne inexorablement.
Dustin est malheureux. Catherine en éprouve de la tristesse mais elle ne peut vivre autrement ces rapports compliqués installés par Dustin lui-même.
Catherine la simple, à l'unisson avec l'univers, n'éprouve plus pour Dustin les sensations auxquelles les corps sont habitués.
Mais Catherine s'en moque, il faut dire plus précisément qu'elle n'y prête aucune attention. Elle plane, indifférente au problème ainsi créé, attentive à la souffrance de Dustin et aux solutions qui prennent corps en lui.
Il y a loin du corps de Catherine à celui de Dustin, mais il y a une communion au-delà qui ne pourra jamais les séparer, quoi qu'il arrive. Et cette communion c'est peut-être l'amour véritable, non plus enchaîné aux sens, mais, libéré de leurs liens et se démultipliant au quotidien absolu de son essence.

Le désordre psychique de Dustin s'est organisé aux casiers que la psychothérapie puis l'analyse ont ouverts pour lui, répertoriant ses problèmes au rangement des sensations par groupes des douleurs reçues ou des coups sur la sensibilité qui se rétracte à chaque fois, musclant un réflexe et se donnant ainsi la possibilité de refouler. Les traumatismes ainsi endurcis aux haltères d'un psychisme fragile sont les portes closes qui séparent Dustin de son entourage en général. Catherine y pénètre pourtant et sa perception synthétique et immédiate avait trouvé ces

portes bien avant que Dustin ne les soupçonne lui-même. Catherine ondoie entre Dustin et lui-même, aux confins d'une compréhension que seul l'amour permet. Mais encore une fois, pas cet amour dont les sens se repaissent, les confondant avec les sentiments et les sensations. Non, l'amour dégagé de ses faux liens. L'amour tel qu'il s'exprime lorsque le discernement et la lucidité dévoilent l'être qui l'inonde de sa vie absolue, dans une réalité qui n'idéalise pas et qui n'est pas aveuglée.
Dustin voudrait bien ranger Catherine au casier de ses possibilités, mais Catherine ne peut pas être cernée ainsi. Elle a besoin du temps pour étaler l'intemporalité de sa conscience aux plans désertés par les problèmes humains courants. Catherine est une essence qui se respire, le contact privilégié d'une âme vagabonde sur laquelle le quotidien n'a pas de prise. Catherine vit hors des plaisirs et des souffrances, hors des désirs et des regrets, hors du temps et de ses limites, dans le rythme universel d'un cycle humain dont la conscience est le gouvernail et la vie terrestre le voyage temporaire.
Si Catherine peut devenir un refuge ouvert sur l'immensité de soi, Catherine ne peut se réfugier nulle part et certainement pas devenir prisonnière d'un casier bien rangé aux dimensions psychiques limitées de quiconque.
Tragi-comique, une partie de cache-cache s'est installée entre Dustin et Catherine, entre le quotidien mal subi de l'un et l'infiniment vécu de la fluidité inclusive de l'autre.

Dans sa révolte actuelle, Dustin, marqué par une éducation judéo-chrétienne ne veut plus croire au Dieu de son enfance contre lequel il est en révolte. La dualité, vécue et exprimée, de l'impossible harmonie que l'homme cherche à l'extérieur de lui-même dans ce Dieu paternaliste est une frustration douloureuse que Dustin rejette de toute sa souffrance.
Catherine ne croit pas en Dieu. Élevée elle aussi dans la religion catholique, à quatorze ans elle avait compris que Dieu est une invention des hommes dont la religion essaie de maintenir les fondations invraisemblables dans la rigidité de ses affirmations gratuites. La foi est une jeune vierge innocente qui porte le corset nécessaire à sa malformation congénitale.
La fusion que Catherine éprouve pour tout ce qu'elle côtoie la plonge en pleine osmose avec l'univers dont les lois naturelles la font vibrer au plus profond de son être. Sensible telle une harpe Catherine est touchée par des notes auxquelles répond la sienne, harmonisant une symphonie dont les interprètes font de l'espace et du temps une portée sur laquelle s'inscrit la mélodie dont nous sommes le chant humain. Quelques fausses notes s'y glissent de temps en temps, elles ne sont que l'inaptitude humaine à trouver son harmonique dans l'accord tonal de l'univers.
Dustin est en ce moment la note dont Catherine cherche le diapason afin de l'aider à trouver sa place grâce à l'harmonique inhérente à tout être humain dont nous renfermons tous le potentiel.

Catherine ne croit pas en Dieu. Pour elle l'univers est bien plus qu'un champ d'action limité au pouvoir d'un être surnaturel que personne n'a encore jamais vu ou entendu. Comme l'enfant a besoin de trouver les limites de ses parents, l'homme a éprouvé le besoin rassurant de trouver les limites de son Dieu.
Avec Dustin Catherine ne peut pas aborder ce sujet de discussion. Pour Dustin curieusement Catherine est croyante, elle croit en Dieu, ce Dieu de son enfance, extérieur aux hommes et sorte de chef religieux.
Et lorsqu'un après-midi sur la plage Catherine a dit ne pas croire en ce Dieu-là, elle s'adressait alors à Mrs. Pitts. Dustin présent leva un œil étonné et sitôt baissé sur ses pensées sombres dans lesquelles le Dieu de son enfance et sa foi de petit garçon envolée sont devenus de vifs regrets. Les réflexions de Dustin brouillent la foi naïve de l'enfant qu'il n'est plus avec la protection dont Steeve l'entourait alors. Tous les petits enfants peuvent croire en Dieu car rien ne les gêne. C'est quand, plus tard, les problèmes les assaillent et que la vie les bouscule qu'ils ont du mal à admettre ce Dieu à la fois aussi méchant, aussi stupide et paradoxal.

Catherine, occupée à mélanger les ingrédients d'un gâteau, un quatre-quarts, regarde par la fenêtre de la cuisine Dustin qui se baigne au loin dans la brillance ouatée du soleil californien. Dans les gestes ménagers qu'elle accomplit calmement avec goût et attention, ses réflexions méditatives sur Dustin, elle-même, Dieu, s'alignent en souplesse, sans heurt.

– Est-ce que le beurre n'était pas trop froid ? demande Mrs. Pitts, étonnée de le voir encore sur la table.
– Non, Mrs. Pitts, mais je l'ai remplacé par de la crème fraîche aujourd'hui, c'est plus léger, vous verrez.
– Tiens, de la crème fraîche ? C'est la première fois que je vois ça dans un quatre-quarts répond Mrs. Pitts fortement intéressée et gourmande.
Catherine sourit intérieurement à celui qu'elle appelle par jeu et tendresse admirative Tonton Jung, dont une phrase lui revient, précise :

*« Je dis pourtant que tout vraiment tout ce que l'on déclare de Dieu est déclaration humaine, c'est-à-dire psychique. »*

Catherine pense que ce serait peut-être une façon de réconcilier Dustin avec sa perte de foi que de lui en parler comme en parlait Jung. Au stade précis de sa pensée souple Catherine aimerait bien en parler, peut-être même avec Mrs. Pitts ou Betsy, mais l'aboutissement de son long monologue intérieur ne servirait à rien ici, il faudrait repartir à zéro et c'est inutile, Catherine ne cherche pas une discussion mais un simple échange sur une note différente.
Les mains dans la pâte, Catherine la consciencieuse n'élude rien de la confection du gâteau ni de ce qui afflue en elle à propos de Dieu. Tonton Jung lui fait encore un clin d'œil :

*« J'affirme que Dieu ne pourrait exister détaché de l'homme… Peut-on montrer où Dieu a produit sa propre image détachée de l'homme… ? »*

Catherine glisse le moule plein dans le four, thermostat 7. Ensuite elle nettoie et range tous les ustensiles dont elle s'est servie.
Dustin, toujours dans l'eau, secoue ses pensées sombres aux vagues purifiantes qui le roulent, peu respectueuses des circonvolutions du psychisme humain qui leur échappe pourtant, intact, bien que rafraîchi par ce mouvement perpétuel.
Au fond les vagues s'en balancent ! pense Catherine en souriant.
Jung se qualifiait lui-même d'empiriste. Les faits d'abord, les théories ensuite, disait-il. La note-clé de son travail. Catherine se considère comme une empiriste. Mais tout être humain devrait l'être par rapport à ce travail intérieur à faire sur soi, relatif aux causes de ces réactions qu'il faut bien décoder. La connaissance de soi, chère à Platon, est une aventure empirique. C'est ainsi que Catherine conçoit la vie. Catherine ne croit pas. Elle expérimente et elle vit. C'est ainsi que sa conscience peut se déplacer plus largement de la périphérie au centre d'elle-même et alimenter ensuite la vie de tous les jours au flot continu de ces échappées. Catherine sait parce que Catherine vit.
Le temps de monter l'escalier et le ciel a viré au gris. Le vent souffle mais Dustin, toujours dans l'eau, semble aveugle au caprice du temps. Catherine sous la pluie revigorante de sa douche articule ses pensées au rythme des éclats que le souvenir lui propose, nets et précis. Catherine ne rêve pas. L'organisation mentale de Catherine est admirablement agencée par

un intellect brillant et concis qui ne vaque pas sans but mais sait cependant se laisser submerger par la poésie dont le cœur de Catherine est prodigue et friand.

La vie est une poésie dont les évènements extérieurs nous cachent souvent le rythme. Catherine n'est pas une contemplative. Catherine fait de sa vie un chant dont la poésie se dégage tel un hymne que l'univers irradie à la gloire de la Vie Une qui l'anime.

Pour Catherine chaque hymne individuel est notre contribution directe à cette vie qui nous entoure et dont nous sommes les manifestations.

Petit à petit la succession s'est réglée. Catherine, seule héritière, s'en est remise aux avocats de son mari. La maison de Beverly Hills est toujours fermée. Seules Mrs. Pitts et Betsy vont régulièrement y passer une journée par mois pour aérer et faire le ménage. Catherine tient à ce que la piscine et le jardin soient entretenus. Dustin ne veut même pas en entendre parler, comme tout ce qui touche de loin ou de près à son frère. Il élude, de sa fragilité émotionnelle et psychique, tous les sujets de conversation qui s'y rapportent.
De temps en temps, Catherine rejoint dans la maison Mrs. Pitts et Betsy. Ce jour-là, elle profite de la piscine et du jardin, déjeune seule sur la terrasse, d'un petit en-cas prévu par les deux gouvernantes. Elle écoute les bruits ménagers familiers comme tous les gestes que Mrs. Pitts orchestre. Ces jours-là Catherine est égale à elle-même, jamais triste, comme Mrs. Pitts l'appréhendait au début. Non, Catherine occupe la maison, rieuse et concentrée, comme d'habitude. Catherine aimerait peut-être revivre ici mais la question ne se pose pas. Donc, Catherine, sans mélancolie, profite d'une journée d'aération pour faire vivre cette maison qui lui va bien, ce lieu qui accueille le soleil et les oiseaux en

amis et qui résonne de l'écho intérieur du bonheur d'un couple, à jamais inscrit sur les murs. Catherine retrouve cet écho au présent, seule dans un contexte qui n'est plus le même et qui fait de ce cadre une invitation à l'éphémère. Les maisons sont les écrins de ces moments qui passent. Les maisons ne retiennent que l'invisible d'un hôte ou d'une situation. Les êtres, eux, s'y succèdent, inconscients que le présent qu'ils y vivent est une page invisible dont l'histoire, écrite au vent de quelques paroles oubliées, ira rejoindre un passé dont la mémoire se délecte ou se détache pour nourrir l'expérience de celui ou celle qui restera ou qui un jour reviendra pêcher au puits du souvenir les déformations inévitables que l'absence y grave.

Catherine n'a pas le souvenir triste ou mélancolique car elle ne revient pas en arrière pour s'apitoyer sur elle-même. Quand une phrase ou un détail lui revient, elle en rit encore si c'était drôle ou bien en frémit de joie ou de contentement, selon les circonstances mêmes de l'époque. C'est très rare, de toute façon, car Catherine ne vit pas dans le passé. Elle vibre tant à la Vie Une qu'elle partage et qu'elle retrouve en tout, qu'elle n'a pas la possibilité de s'attarder à gémir sur ce qui paraît fini aux autres. Rien n'est jamais fini pour Catherine. Tout change et elle s'adapte au changement comme une voix épouse une ligne mélodique.

Le regret est pour Catherine un vieux monsieur ridé qui se regarde trop dans le miroir et qui ne peut rien y trouver d'autre que le présent qu'il rejette au profit

d'un passé que son souvenir embellit. La différence, par trop sensible, devient alors une rupture dont l'issue est l'impasse d'un apitoiement sur soi qui pleure et grince des dents sur un impossible retour en arrière. Le psychisme réactionnaire s'enlise alors dans un fascisme psychologique qui fait du vieux monsieur ridé le bourreau odieux d'un présent qu'il assassine aux jérémiades du passé.

Catherine ne connaît pas le regret, c'est pourquoi, sous l'œil tout de même ébahi de Mrs. Pitts, qui commence pourtant à la connaître, elle profite, comme aux beaux jours, de sa maison, sautant en riant dans la piscine, et éclaboussant les deux femmes dont elle force, de sa joie profonde, les sourires indécis.

Catherine porte des graines aux petits oiseaux qu'elle nourrit gaiement, complice de leurs cachettes au sein de ce jardin feuillu qu'elle aime autant qu'eux.

Catherine n'a pas écrit pendant son séjour à Malibu et quand de temps en temps elle vient à Beverly Hills, les vibrations qu'elle connaît bien courent à nouveau en elle. Elle s'allonge alors, face au spectacle familier des oiseaux picorant, et elle se laisse glisser sur les ondes positives qui la parcourent, tel un courant de bien-être, au bord d'écrire, irradiant d'elle-même la détente que lui procure cet état.

C'est ainsi que plusieurs fois Mrs. Pitts l'a surprise, attentive à cette cascade intérieure, libérée des mouvements d'un corps qu'elle repose, souple et consentant, allégé et lucide entre conscience objective

alerte et vie subjective en éveil. Cette dernière, prête à s’écouler au relais que canalise la première dans la vie des mots qui tel un courant, coule docile sur la page blanche.

Catherine sourit alors à Mrs. Pitts, d’un regard absent que celle-ci connaît bien, tout entière à ce qu’elle « pourrait » si tout à coup elle rejoignait sa chambre, là-haut, pour écrire. Catherine déguste cet état comme la promesse toujours renouvelée d’une vie inépuisable qu’il suffit de capter. Sa conscience s’élargit alors aux limites connues de son expérience, au bord de l’inconnu tout proche qu’elle pourra bientôt explorer avant de mieux s’y fondre. Sondant ainsi le monde illimité qui l’habite, elle se lève enfin pour suivre Mrs. Pitts.

Au volant de sa voiture décapotée, elle offre à la douceur du couchant un visage lisse sur lequel les caresses de son mari n’ont laissé qu’une empreinte de bonheur dont sa joie présente, sereine, est sa plus belle façon de lui rendre hommage.

C’est ainsi que Catherine revient à Malibu, dans l’enfer de Dustin, calmement, sans anticiper sur ce que pourrait être sa vie à Beverly Hills avec Éric qui en rêve.

Catherine se glisse à nouveau dans la maison-dune, illuminant de sa joie calme l’air sombre que respire Dustin quand elle n’est pas là.

Dustin est dans le salon en compagnie d'une jeune femme très sympathique de retour des Indes. Sarah, apprenant l'affreuse nouvelle de la mort de Steeve, s'est précipitée pour voir Dustin. Elle connaissait les deux frères depuis des années.
Catherine et Sarah sympathisent.
– Restez pour dîner Sarah, je crois savoir que Mrs. Pitts va nous gâter ce soir.
– Avec plaisir.
C'est passionnant ce que raconte Sarah de son voyage en Inde. Plongée dans une étude comparative des religions depuis son diplôme de l'université de Vassar, Sarah s'est rendue sur place pour étudier, au-delà du bouddhisme, la sagesse ésotérique d'une philosophie dont la mentalité orientale est imprégnée.
Même Dustin pour une fois écoute, captivé par ce récit vivant que Sarah la passionnée narre avec enthousiasme. C'est amusant de la voir parler avec feu du non-attachement dont Bouddha a porté le message au monde. Message de sagesse qu'il a vécue dans sa propre expérience, au-delà des limites humaines dont il a brisé les chaînes.
– Ma première rencontre avec la philosophie orientale, enchaîne Sarah entre deux bouchées, fut le Bar-

do Thödol. (Tiens se dit Catherine amusée comme Tonton Jung !). Vous savez, enchaîne Sarah, c'est *Le Livre des morts tibétain.* De ce livre émane la quintessence incomparablement sublime du bouddhisme. C'est un appel à l'éveil. Tout est en nous et nous y sommes aveugles. C'est cette prise de conscience qui mène à la libération. Nous sommes nos propres geôliers…

Sarah, intarissable, continue sur ce ton. C'est un langage familier à Catherine qui se retrouve aux accents passionnés de ce que débite Sarah. Tout cela est logique. L'expérience intérieure de Catherine en est sa meilleure preuve. Elle sourit à l'émerveillement de Sarah qui tend de tout son être vers cette « démarche initiatique de la conscience » d'après ses propres termes.

Dustin est un peu débordé par la complicité sous-jacente des deux femmes qui parlent le même langage. Catherine la silencieuse apprécie ce que Sarah la volubile déploie, en vrac, des trésors qu'elle rapporte après les avoir étudiés et médités.

Dustin est coincé par sa politesse. Il en a un peu marre d'entendre parler de conscience, de libération et autres balivernes, pour lui dont l'état est un brouillard d'où la vie intérieure ne peut encore émerger, mais auquel une lutte pénible le force à faire face vingt-quatre heures sur vingt-quatre d'une manière tout à fait épuisante. Alors Bouddha, Sarah et la philosophie orientale lui paraissent un joli monde utopique auquel on peut croire mais dont l'inaccessibilité le foudroie d'entrée.

La soirée est tout de même agréable et il est content de l'attention que lui témoigne Sarah. C'est pourquoi il assistera jusqu'au bout, stoïque et parfois goguenard, à ce déballage oriental, pris au dépourvu par l'indifférence quasiment divine dont Catherine et Sarah font preuve à l'égard de ses remarques déplacées. Dustin finit par se taire et cela ne peut lui faire que du bien, il est forcé d'écouter, pense Catherine la philosophe.
Sarah s'est enfin retirée au grand soulagement de Dustin qui a demandé à Catherine :
– Elle est gentille mais tu ne crois pas qu'elle en rajoute un peu non ?
– Je la crois superbement sincère et parfaitement honnête. Tu sais pendant toute la soirée j'ai cherché sans succès une phrase de mon Tonton Jung, dit Catherine en riant, puis sérieuse, je l'ai enfin trouvée et c'est l'enthousiasme de Sarah qui a fait resurgir cette petite phrase. Il dit dans un de ses livres Tonton Jung :

*« Ce n'est pas tant la connaissance de la vérité qui nous est nécessaire, c'est la découverte de la voie intérieure qui nous permettra d'en faire l'expérience ».*

Dustin hoche la tête, se voulant peu convaincu, c'est sa seule auto-défense dans le marasme intérieur qu'il traverse.
Catherine met un baiser chaleureux sur sa joue avant d'entrer dans sa chambre et d'en refermer la porte sur un :
– Bonne nuit mon chéri. À demain… tendre mais sans réplique.

*« Le passé est une répétition générale, les regrets en sont les comédiens, les décors en sont les souvenirs et la mémoire le metteur en scène mais…*
*Il y a des jours bien moins gris que d'autres, mais comment peux-tu les voir si tu les noircis tous ?*
*Et pour ces autres jours bien plus gais que d'autres, comment pourras-tu les rire derrière ce rideau noir ?*
*Quant à ces jours glorieux où la joie se déverse, le noir de ton cœur les étouffe à jamais.*
*Ne désespère pas, mais il faudra beaucoup de larmes pour laver ce noir et pour que vienne la transparence d'un regard plein d'amour.*
*Aujourd'hui tu as refait le monde à ta taille et tu as passé une bien mauvaise journée !*
*Demain si tu refais encore le monde à ta taille tu passeras encore une bien mauvaise journée ! »*
*C'est la voix de Catherine, claire et sonnante, qui vient de réciter ces mots à l'oreille de Dustin. Mais lorsqu'il se retourne pour la regarder c'est Sarah, l'œil rieur qui apparaît, vêtue d'un drapé orange comme les bonzes asiatiques dans des temples dont il a vu des photos. Sarah avance vers lui les mains tendues, paumes vers le ciel. Dustin recule, déconcerté et un peu inquiet de cet accoutrement bizarre.*

*Mais Sarah avance et ses yeux bleus s'agrandissent au fur et à mesure tant ils sont rieurs. Dustin recule toujours devant cette soudaine étrangère. Mais un mur l'arrête. Coincé, il décide de tendre les mains à Sarah dans un geste amical.*
*Sarah parle alors, mais c'est à nouveau la voix de Catherine. Dustin ne saisit pas les mots cette fois, il regarde à gauche puis à droite pour essayer d'apercevoir Catherine, mais celle-ci reste invisible. Lorsqu'enfin les mains de Sarah touchent celles de Dustin une explosion lumineuse la fait disparaître et voilà que le bleu de ses yeux se dissout dans l'orangé de son drapé, noyant Dustin dans le son de la voix de Catherine qui se concrétise en une note claire et dorée dont la lumière l'inonde. Il crie alors, au désespoir de tout perdre de ce moment irréel qui lui rend visite. Un cri long qui se termine par un éclat de rire mais ça n'est pas lui qui rit, ce sont les rires mélangés de Sarah et de Catherine.*

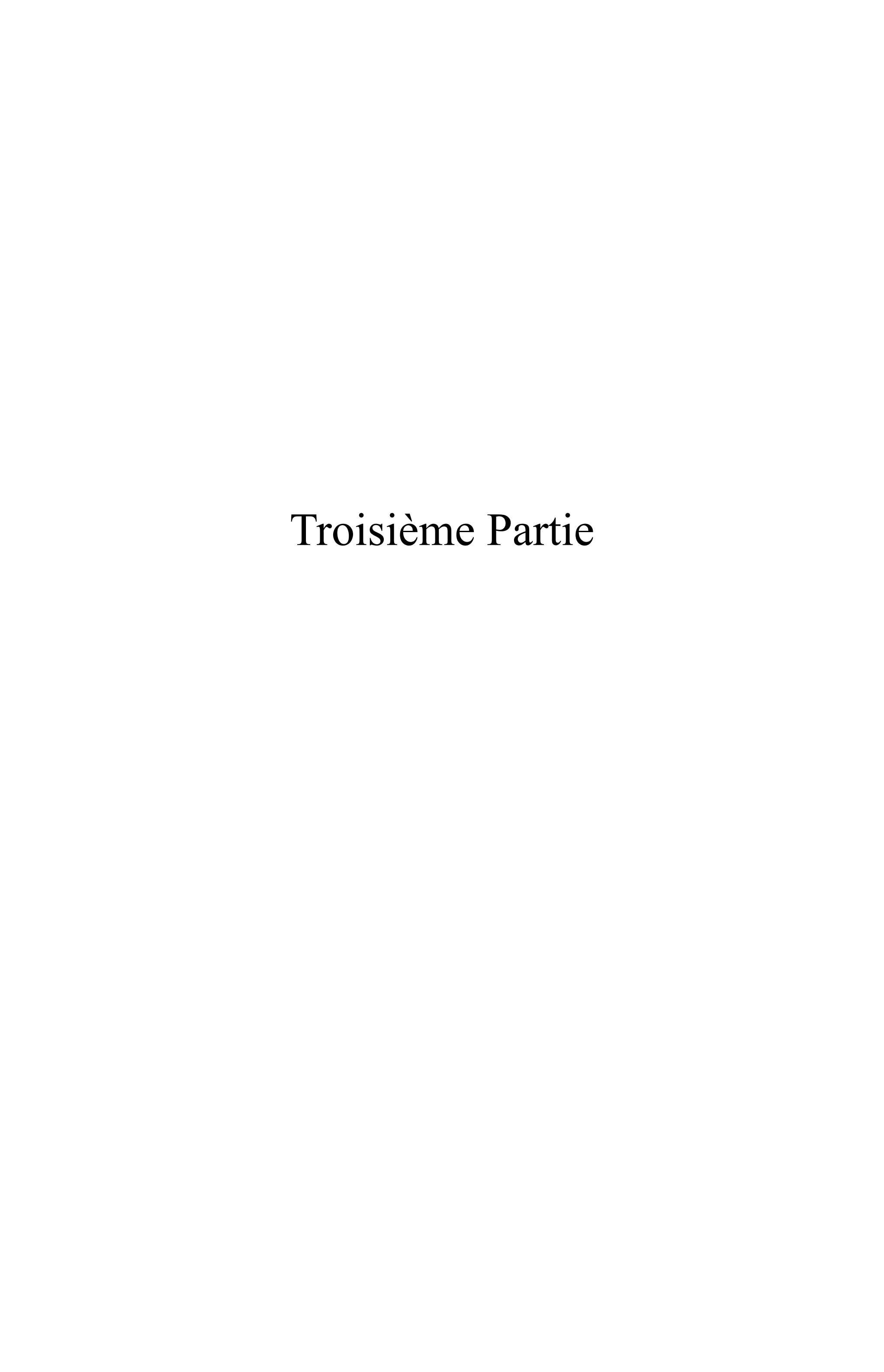
Dustin, aux accents de ce rire, se réveille en sursaut et allume la lumière. Il est trois heures trente du matin. Tout est silencieux et la mer ondoyante et secrète donne à son rêve la réplique d'un moment rythmé dont le murmure lui parvient au creux de son angoisse.
Dustin se lève, le cœur palpitant. Son rêve est encore très présent, il ne comprend pas d'où provient l'angoisse qui l'étreint. Il revoit son rêve d'une conscience objective que la raison aplanit au premier degré des faits. Tout cela n'est pas si terrible. Pourtant les palpitations de son cœur affolé font basculer

la raison au trou noir de l'incompréhension et le stress, moqueur, s'empare de lui.
Il descend pour boire quelque chose, allume toutes les lumières et tout à coup, les baies vitrées donnant sur le jardin et la plage deviennent les murs noirs de son angoisse, le cernant aux limites odieuses du living. Dustin a l'impression qu'une multitude d'yeux le regardent, épiant ses moindres gestes et surtout les sautes incontrôlables de son cœur qui continue à battre la chamade.
Dustin perçoit un monde hostile prêt à l'engloutir, là derrière les vitres transparentes tout est définitivement noir, inquiétant, menaçant et terriblement oppressant.
Dustin remonte dans sa chambre sur la vague d'un courant d'adrénaline qui soulève son dégoût de vivre au paroxysme de l'horreur. Il a envie de se réfugier chez Catherine devant la porte de laquelle il s'arrête, aux aguets. Un silence lui répond, soudain coupé d'un coup de tonnerre fracassant qui lui fait faire un bond. Tendu Dustin réintègre sa chambre. Non, il ne faut pas réveiller Catherine. Sa présence dans la maison suffit. Il est vrai que Catherine ne peut rien à ses problèmes intérieurs, cela il l'a enfin compris. Il lui faut faire seul – on n'est jamais seul – les pas nécessaires pour sortir de l'ornière. Dustin respecte Catherine et se demande tout à coup comment elle a pu supporter tout ce qu'il a voulu lui faire partager. Une façon inconsciente de se décharger de ses problèmes sur quelqu'un d'autre, de se faire assumer. Mais Dustin qui essaye de faire face désespérément

à la vie n’en peut plus. C’est trop fatigant. Il a bien sûr découvert certains points-clés en lui, avec l’aide muette du psychothérapeute dont il se sent malgré tout dépendant, mais ses prises de conscience partielles bloquent encore, buttent sur des bases inconnues dont il ne sait se défaire et qui régissent encore injustement ce qu’il tente d’être, au prix d’un effort surhumain de chaque instant.
L’ombre de Steeve, géante, envahissante. Ce frère-papa auquel Dustin croit qu’il doit tout. Steeve auquel il a voulu prendre sa femme. Bien sûr Catherine l’attirait, mais d’autres femmes à portée de son cœur de célibataire l’entouraient à ce moment-là. Il ne voulait que Catherine avec sa gaieté, son humour et puis ses volte-face, tout à coup secrète, tendre, rieuse ou grave. Son mystère, son génie à bien vivre, ses valeurs humaines et non sociales uniquement.
Catherine la dure et la gifle tendre qu’elle donnait d’un mot, d’une attitude. Catherine la naturelle, l’obsédante, la sensuelle, la brillante. Catherine la sereine tour à tour calme ou follement enthousiaste mais toujours présente. Catherine l’incomparable, qu’il avait voulue parce que, en fait, c’était une partie de son frère et que Dustin ne supportait pas que Steeve garde pour lui la moindre parcelle de vie secrète.
Et puis cette complication de la disparition de Steeve. Brutale. Dustin le coupable, le malhonnête, l’hypocrite, l’amoureux incestueux, l’exigeant. Dustin s’était retrouvé avec un boomerang chargé de lui-même qui ne l’avait pas loupé, le laissant inerte,

sans défense, face à lui-même, seul et obsédé par sa culpabilité.
Et Catherine pour laquelle rien de tout cela n'a même existé, continuant une vie naturelle, avec les impératifs et les urgences qui s'imposent, sur la mouvance légère d'un souffle que rien ne peut altérer. Catherine toujours sereine et surtout compréhensive, ne marchandant ni son amour ni sa patience.
Et la haine de Dustin pour cette situation nouvelle et son besoin de Catherine, à hurler parfois. Les nuits, les jours, Catherine, les angoisses et les impossibilités à vivre vraiment.
Et le psychothérapeute, deux ans déjà. Un mieux ? Non, un moins mal. C'est déjà ça, pense Dustin. Le bilan est lourd, nul, exaspérant.
L'aube pointe déjà. De son lit Dustin n'y voit aucun espoir nouveau. Non. L'aube nouvelle ne fait que continuer ses problèmes, les éclairant il est vrai d'un jour plus blême encore. La nuit s'estompe sur la nature qui s'éveille. Mais elle reste lourde et pesante au cœur de Dustin dont l'angoisse d'un jour nouveau prolonge la détresse.
Sur la table de nuit, un tube de calmants. Dustin le regarde, soupesant la promesse d'un néant dont il n'émergerait plus. Mais le courage lui manque. Il a peur de l'inconnu encore une fois. Souffrir ? Un pincement de cœur l'en dissuade. Mourir oui, mais avoir mal dans son corps, non. Tuer la machine à penser, là dans la tête, mais pas le corps. Il ne peut prendre le risque de faire souffrir sa chair. Non. Il faudrait que la machine continue avec un autre pro-

gramme mais peut-être que son corps est maintenant indissociable de sa machine à penser ? Le regard de Dustin glisse du tube de comprimés, soulagement hypothétique et frustrant, à l'aube grise et rose qui envahit la chambre petit à petit. Un appel, un désir d'ailleurs, l'épuisement, qui sait ? Dustin s'enfonce dans cette clarté douce, comme un enfant qui a trop pleuré. Personne n'est venu dans sa douleur, son attente fuit dans un sommeil lourd dont le premier rayon de soleil caresse sa tête abandonnée sur l'oreiller. À sa manière la nature apaise son trouble. Dustin inconsciemment s'envole de lui-même dans la lumière rassurante d'une journée qui efface au ciel de Malibu les ombres portées de sa nuit noire.
Dustin dort, infidèle à lui-même jusque dans ce monde illimité du sommeil que sa conscience agitée pénètre difficilement au moyen de rêves inquiétants, reproches vivants d'un inconscient traqué.



# Troisième Partie

La maison de Beverly Hills est en effervescence. Depuis l'aube on s'agite. Des fleurs sont arrivées ce matin, agencées artistiquement par un fleuriste sous l'œil attentif de Mrs. Pitts. Betsy est là aussi, allant et venant, manches relevées, installant, poussant, nettoyant encore. Deux camionnettes de traiteurs sont arrivées peu après, déversant dans l'immense cuisine et dans l'office une cargaison de plateaux déjà appétissants ainsi que de cartons blancs pleins de promesses.
Un gâteau énorme, au sommet duquel est juché un couple de mariés, les suit bientôt. Trois extras sont déjà au travail et la cousine de Betsy est aussi venue l'aider, embauchée pour ce jour de fête inhabituel. Mrs. Pitts surveille et organise le travail d'une voix experte et sûre. La maison est peuplée de bruits et de chuchotements car à l'étage on dort encore, semble-t-il.
Dans sa chambre Catherine écoute les préparatifs. Elle est réveillée depuis un moment déjà mais elle n'a pas encore bougé, toute à la joie paisible de ce jour pas comme les autres, jour de liesse qu'elle aborde tranquillement pour ne rien en perdre.
Dans la chambre d'amis au bout du couloir Éric se réveille, s'étire et d'un bond se lève pour se précipiter vers la fenêtre. Ses volets électriques s'ouvrent

lentement sur un ciel d'azur sans taches. Éric satisfait se recouche pour se relever à nouveau, fébrile et un tantinet anxieux.
Dans la salle de bains Éric hésite encore : douche ou bain ? Déjà neuf heures ! Le temps lui semble tantôt passer très vite, tantôt pas assez. Pressé il opte finalement pour la douche, plus rapide. Il attrape ensuite un peignoir de bain qu'il enfile à la va-vite, se dirige vers la porte qu'il franchit et court vers la chambre de Catherine. Il frappe fort en criant :
– Jour J tout le monde sur le pont ! Maman ? Tu es réveillée ?
– Entre mon chéri.
Catherine, en peignoir de bain aussi, sort de la salle de bains tandis qu'il entre dans la chambre déjà inondée de lumière matinale.
– Mon Dieu Éric on dirait un chien mouillé ! Tu as vu tes cheveux ?
Catherine a éclaté de rire et elle ébouriffe les cheveux d'Éric qui l'embrasse.
– Alors c'est le grand jour ? poursuit-elle.
Éric saute dans la chambre comme un enfant, donnant libre court à sa fantaisie.
Huit ans ont passé depuis la mort de Steeve. Éric a vingt-huit ans. Depuis un an il vit avec Catherine et travaille, après avoir obtenu ses diplômes d'une école de commerce, dans l'affaire que Steeve a laissée à Catherine. Sa mère et lui en avaient décidé ainsi au cours d'un voyage de celle-ci en Europe. Elle y avait passé un hiver entier dans sa tanière à Paris. Éric terminait alors ses études et Catherine pensait

que pour lui, totalement bilingue depuis l'enfance, ce serait une bonne chose avant de se fixer de faire une sorte de stage à la « Goldust Cie ». Éric après un stage de trois mois avait décidé d'y rester, continuant ainsi un travail intéressant et prospère qui concernait Catherine directement et dont elle n'avait ni le loisir, ni le goût, ni la compétence de s'occuper.
Pour l'instant c'est la folie dans la chambre. Mrs. Pitts a fait monter un petit déjeuner qu'ils prennent sur la terrasse.
– Mrs. Pitts est-ce que tout va bien en bas ? Comme d'habitude je m'en remets à vous, spécialement aujourd'hui.
– Mais oui Madame ne vous inquiétez pas, tout est dans l'ordre. Peut-être faudrait-il réveiller Monsieur Dustin qui est seul chez lui. Betsy n'a pas eu le temps d'appeler, comme convenu.
Éric saute d'un bond jusqu'au téléphone en disant :
– Je m'en occupe, je m'en occupe.
Mrs. Pitts est sortie.
– Allô Dustin ? Je te réveille je parie !
Catherine face au jardin et à la piscine observe les tables qu'on installe dans le jardin, l'agitation des préparatifs l'amuse. Elle n'a rien à faire qu'à se préparer. Elle a beaucoup travaillé les jours précédents, aidée de Mrs. Pitts. Maintenant que tout est sur rails elle se détend, radieuse et sereine. La fébrilité d'Eric la fait rire.
– Bon alors tu nous rejoins ici ? Ne te rendors pas. Je compte sur toi un jour pareil !

Éric a raccroché. Sa nervosité se venge sur les toasts qu'il ingurgite, vorace, les uns après les autres sous l'œil attendri de Catherine.
– Bon j'y vais, à tout à l'heure et fais-toi belle surtout… !
Éric s'est sauvé, laissant Catherine dans sa joie paisible. Un dernier regard au jardin où l'on s'active. Et Catherine, après avoir écouté les nouvelles à la télévision par habitude plus que par intérêt en cette journée spéciale, Catherine se prépare, minutieusement, attentive aux moindres détails. Catherine la raffinée, enfin prête, s'installe pour attendre Éric.
La mère de Catherine est morte l'année dernière en Suisse. À Morges, Johnny ne s'en console pas. Il est fatigué et voyage de moins en moins. Les médecins lui ont interdit les longs déplacements trop fatigants. Johnny est un vieux monsieur à qui elle rend visite de temps en temps, mais qui ne viendra sans doute plus jamais dans son pays d'origine. Sa voix s'est affaiblie et son hymne quotidien au Texas n'est plus ce qu'il était.
Le dernier roman de Catherine, traduit en anglais, est un best-seller au hit-parade du box-office américain. Mais Catherine écrit à nouveau. Elle est déjà plongée dans le prochain. Depuis son départ de Malibu il y a cinq ans, Catherine écrit sans arrêt, un roman par an. Elle partage son temps entre la Suisse, Paris et Los Angeles. Où qu'elle soit elle écrit sans discontinuité.
Catherine a quand même voyagé en compagnie de Béatrix la fidèle, toujours mariée et toujours insatis-

faite. Catherine se réjouit de voir Béatrix tout à l'heure ainsi que Sarah et beaucoup d'autres relations amicales qu'elle s'est faites depuis qu'elle vit seule à Beverly Hills.
Catherine se sent bien dans l'auréole jaune pastel de sa robe souple qui suit et anticipe chaque mouvement de son corps.
Elle décroche le téléphone pour appeler Éric qui répond aussitôt.
– Tu es prêt ? Nous n'allons pas tarder.
– Je suis prêt mais je suis énervé comme tout, tu crois que c'est normal à ce point ?
Catherine répond rieuse :
– Ça te passera avant que cela ne me reprenne !
Une vieille expression qu'elle a entendue maintes fois dans la bouche de sa mère. Curieux de dire ces mêmes mots, aujourd'hui justement.
Catherine sourit de faire ainsi participer sa mère à la fête.
Même la chambre de Catherine a l'air heureux du temps où Steeve y plongeait son regard vert avant d'emporter Catherine dans l'étreinte ferme et douce de ses bras.
Catherine raccroche, après avoir dit à Éric :
– Je te retrouve en bas dans cinq minutes. Je suppose que la voiture nous y attend.
La Cadillac blanche décapotable de Catherine attend, un chauffeur loué pour l'occasion la brique encore, pour la forme.
– Bonjour Madame, je m'appelle John.

– Très bien John, mon fils arrive, nous partons tout de suite.
Mrs. Pitts est sur le pas de la porte.
– Tout est fin prêt Madame. Vous revenez donc vers treize heures trente. Je reviendrai avant vous. Betsy reste là, on lui montrera des photos !
Mrs. Pitts est toute guillerette dans son tailleur bleu.
Éric arrive alors, riant de tout et de rien, et gesticulant, esquissant des pas de danse.
– Quelle élégance Éric ! Tu es superbe ! Je suis fière de toi !
Éric savoure l'approbation des yeux de sa mère de toute sa nervosité. Puis, se calmant, il monte dans la Cadillac, Catherine le suit en riant et lance au chauffeur :
– Le sort en est jeté. Allons-y John !
Catherine tapote l'épaule droite de son fils où une feuille du jardin, minuscule s'est déposée. Puis elle s'enfonce gaiement sur la banquette arrière, à ses côtés. Éric lui retourne un regard brillant. En souplesse la limousine démarre, les avançant une fois de plus, plat de choix, au plateau du destin qui les attend.
Le spectacle de la bénédiction nuptiale est émouvant. Les orgues accompagnent les chœurs pour une magistrale interprétation de la *Symphonie de Psaumes* de Stravinsky. Vraiment inhabituel, ce choix à été imposé par Éric. Il est vrai que c'est magnifique.

Catherine, derrière les futurs mariés, au premier rang, regarde leurs dos trembler et leurs profils souriants.
Vingt-huit ans déjà ! Éric les porte triomphalement. Du haut de ses un mètre quatre-vingt-treize il marque le centre de l'église d'un point d'exclamation vibrant, tel un défi joyeux à cette vie dont les pièges multiples, à la mesure de l'homme, jalonnent l'existence de faux départs.
La musique est magnifique, les chœurs ont toujours été pour Catherine le prétexte à un envol précis, à une invite de l'enthousiasme sans réplique, atteignant en elle un point de contact secret dont la vibration appartient déjà à un autre plan. Ces chœurs touchent en elle ce point de non-retour sur lequel la conscience, telle une flèche, fait mouche. L'éclatement lumineux qui y correspond est un trop-plein de vie dont la joie s'irradie en elle comme un rayon de soleil universel et cosmique.
Catherine se souvient avoir pleuré quelque vingt-cinq ans plus tôt à l'église Saint-Pierre de Rome qui célébrait ce jour-là Pâques. La résurrection du Christ amplifiée aux multiples voix d'un chœur dont l'appel unique, retentissant, emplissait la basilique Saint-Pierre d'une exaltation que chaque visiteur, catholique ou pas, multipliait à son tour aux accents intérieurs de sa propre émotion. Une atmosphère inoubliable où la musique réconciliait en son sein, aux accents de ses notes, une assistance silencieuse et attentive à l'appel qui résonnait profondément en chaque individu. Les hommes et les femmes devenant ces notes partic-

ulières, s’harmonisaient enfin, échantillon d’une humanité fraternelle, en une écoute intérieure que les chœurs installaient malgré eux.
Catherine la sensible en avait pleuré doucement, transportée comme tous les assistants, émue avec eux tous, comme un seul être.
Pour Catherine tout ce qui unit les hommes à la fréquence universelle qui les habite est la base d’une fraternité, non exprimée et mal comprise.
Pour le meilleur et pour le pire : ils ont dit oui.
La mariée est peut-être trop belle, qui sait ?
Susan dite Sue est américaine et son œil de braise lui donne le regard andalou que sa crinière sauvage et blonde dément aussitôt. Elle vient de jeter par-dessus son épaule un œil complice à sa belle-mère. Catherine lui renvoie un sourire. Ça y est, elle est devenue par la grâce d’une jeune femme blonde, belle et mate, ce mot qui la fait rire – tant de générations de femmes lui ont donné mauvaise réputation : belle-mère !
Catherine secoue la tête en arrière, d’un mouvement horizontal et saccadé, rapide. Elle rit d’un éclat muet qu’engloutissent les chœurs en pleine action.
Les mariés se sont retournés et aux accents sublimes de Stravinsky ils empruntent l’allée centrale, le regard brillant. Une chorégraphie s’organise derrière eux dont Catherine fait le premier pas. « Le ballet final après le pas de deux » pense Catherine qui ne touche plus le sol tant elle se sent légère et planante. Auréolée par le jaune pastel de sa robe à laquelle les vitraux lumineux et multicolores donnent des tons

chauds et changeants, elle suit d'un pas rythmé Éric et Sue, main dans la main pour le meilleur comme pour le pire.
La maison bourdonne.
La maison ronronne de bien-être et chacun s'exclame, se retrouve, se restaure, s'apostrophe.
Catherine est ennuyée, Dustin n'a pas paru à l'église. Elle s'attendait à le trouver à la maison, il n'y est pas. Éric, aujourd'hui tout à son bonheur, lui en a tout de même fait la remarque. Tous deux s'interrogent. Mrs. Pitts consultée ne sait rien. Betsy non plus.
L'excitation douce de la journée se déverse bon enfant sur l'ambiance de la maisonnée dont les invités emplissent le salon et le rez-de-chaussée, déversant leur trop-plein dans le jardin accueillant et autour de la piscine.
Mrs. Pitts qui a été appeler la maison de la dune revient bredouille :
– Ça ne répond pas Madame, peut-être est-il en route ?
Mais Catherine est inquiète. Elle essaie de se raisonner, de se mêler à tous ces gens qui assistent et partagent ce jour de fête traditionnel.
Catherine ne comprend pas. Dustin aime beaucoup Éric, ils sont devenus très amis avec le temps. Ils ont parlé et plaisanté à propos de cette journée depuis des mois. Alors, cette absence semble à Catherine de plus en plus suspecte.
– Quelle journée Catherine ! Tu dois être au comble de la joie. Cette fille est adorable, et belle en plus !

Quand je pense que tout cela a démarré à New York chez moi !
Béatrix, une coupe de champagne à la main, vient de rejoindre Catherine, abandonnant Alain à un businessman qui l'accapare.
D'un sourire machinal Catherine lui répond avant de s'esquiver.
Dans sa chambre elle refait sans succès le numéro de téléphone de Dustin.
Sa décision est brusque. Elle sort de la chambre après avoir demandé John et la voiture par le téléphone intérieur. La Cadillac immaculée l'attend, prête à démarrer. Elle y saute et donne rapidement l'adresse à John.
Catherine a le visage lisse et grave. Le trajet se déroule sans un mot.
La maison-dune, familière dans ses tons de sable doré, a les baies largement ouvertes. Les rideaux volent à la brise du large qui s'y engouffre. Toutes les fenêtres sont béantes, offrant à la nature un passage prémédité.
Catherine sans raison pense tout à coup à la Mary Céleste, ce bateau retrouvé sans âme qui vive à bord, en pleine mer, et dont le café était encore fumant.
John gare la voiture devant la porte d'entrée largement ouverte. Catherine se précipite.
À l'intérieur tout est calme, trop calme pense Catherine. Le chant doux de la brise siffle, installant un léger courant d'air qui fait vibrer la maison d'une vie légère. En bas, rien. Catherine monte dans la chambre de Dustin. Toutes les portes sont fermées,

peut-être ont-elles claqué ? Pourtant, le courant d'air n'est pas assez fort.
Catherine entre dans la chambre de Dustin. Même scénario : les baies sont largement ouvertes. Sur le lit défait un pyjama bleu clair. Rien d'autre. À part les baies ouvertes partout, dans la maison, rien.
Par une fenêtre du premier étage Catherine appelle John resté dehors.
– John, voulez-vous regarder si vous voyez un monsieur sur la plage ? Il y a une paire de jumelles dans le living, prenez-les.
– Bien Madame.
Catherine est oppressée par le vide dont la maison est habitée. Elle en refait le tour une fois encore sans aucun autre résultat.
Dans son ancienne chambre, désertée depuis cinq ans, le téléphone sonne. Elle décroche.
– Maman ? Alors que se passe-t-il ? Je me suis douté que tu étais là et Mrs. Pitts me l'a confirmé. As-tu vu Dustin ?
– Non mon chéri. Tout est ouvert et il n'y a personne. Ne t'inquiète pas. Occupe-toi de tout le monde. N'en parle pas, je vais revenir d'ici peu.
– À tout de suite maman.
Éric a raccroché. C'est à ce moment-là que Catherine aperçoit une feuille de papier coincée sur le sol entre un fauteuil et le tapis. Une feuille qui a dû s'envoler. Évidemment, tout est ouvert ! pense Catherine. L'esprit ailleurs, elle ramasse la feuille. Mais c'est un mot de Dustin :

*« Pardonnez-moi.*

*J’ai fait ce que j’ai pu, mais je n’en peux plus.*
*Merci à toi Catherine.*
*Et toi fiston sois heureux. Dustin »*

Le sang de Catherine s’est figé à la lecture du mot de Dustin auquel il a ajouté en post-scriptum :

*« Ne me recherchez pas. J’espère croiser un requin compatissant. Sinon : incinération. Merci. »*

Il est quatre heures et la plage resplendit d’une mer étincelante. Catherine sur la terrasse de son ex-chambre regarde John qui scrute inutilement l’horizon à droite et à gauche de la maison.
Dustin a décidé de sa mort parce qu’il n’avait pas trouvé en lui la force de décider de sa vie. C’est une vieille histoire individuelle que l’on ne peut régler que seul.
Catherine respire à fond cette brise marine qui semble frémir encore de la joie finale et décisive que Dustin n’a pas manqué d’éprouver, elle en est sûre.
Elle comprend cette décision qu’elle n’approuve pas du tout.
La maison, gorge béante, sourit à la nature qui s’y engouffre et Catherine se souvient d’un certain soir où la mer riait aussi dans la nuit. Un soir où la main de Dustin sur son épaule avait interrompu son dialogue intérieur.
Les jours passent et ne se ressemblent pas, mais certaines associations d’idées leur donnent des airs de famille.
John est revenu. Catherine descend après avoir glissé le mot de Dustin dans son sac à main.

– Il n’y a personne sur la plage aujourd’hui Madame, il fait trop frais peut-être ? C’est incompréhensible.
Catherine sourit.
– On rentre John, merci.
– Madame laisse tout ouvert ?
– Mais oui, c’est sans importance. Mon beau-frère a dû le faire intentionnellement.
La voiture redémarre en souplesse, Catherine se dit que la plage rend un dernier hommage à Dustin en lui donnant la primeur d’un refuge dont les hommes avec lesquels il a eu tellement de mal à communiquer, sont absents.
Ironie du sort ou attention délicate ?
Coïncidence ou hasard ?
Catherine ne croit pas au hasard.

L’ambiance à la maison est plus chaude que tout à l’heure. Les jeunes mariés, dissipés, sont dans la piscine entourés de plusieurs personnes. Éric en apercevant sa mère en sort tout dégoulinant et :
– Alors ?
– Rien murmure Catherine, attendons.
Éric plonge pour rejoindre Sue qui l’embrasse tandis que des invités massés au bord du bassin applaudissent.
C’est une journée réussie. Une réception sympathique, une date mémorable. Ils s’en souviendront tous. Pour Catherine c’est beaucoup plus que tout cela. C’est la rencontre impossible d’un suicide réussi et du départ hypothétique de la vie d’un couple.

Dustin avait besoin d'amour et d'attention. C'est pourquoi, Catherine en est sûre, il a choisi un jour à part, un jour marqué au sceau de l'affectivité. Un jour qui tous les ans sera l'anniversaire heureux d'un mariage. Dustin le solitaire a eu peur qu'autrement on l'oublie. Il a donc voulu partager sa mort avec la vie, l'orner du bonheur des autres qu'il partage ainsi une dernière fois, à sa façon.
Pour Catherine c'est bien ainsi, elle comprend la démarche de Dustin, elle accepte un départ de son choix. Mais pour Éric et Sue tout à l'heure, quel choc ! Une peau de banane qu'à deux ils auront peut-être la force d'éviter.
Catherine la naturelle parle, sourit, répond et rit comme à son habitude avec dans le cœur le secret de Dustin qui partage un peu cette journée, par l'intermédiaire complice de Catherine l'unique.
Après vingt heures les invités se sont dispersés, il ne reste que les plus jeunes amis des mariés.
Un dîner est prévu.
Quand les extras commencent à le servir Catherine demande à Mrs. Pitts de bien vouloir l'accompagner chez Dustin.
Cette fois c'est Catherine qui conduit.
La nuit noire enferme la maison béante de son écrin hermétique.
Catherine qui n'a pas dit un mot de tout le trajet allume les lumières et demande à Mrs. Pitts de l'aider à fermer les fenêtres. Mrs. Pitts est intriguée mais ne pose aucune question. Sa discrétion britannique ne s'étonne de rien, par principe.

Une fois que tout est fermé, sur les lumières allumées, Catherine tend à Mrs. Pitts le mot de Dustin puis, sans attendre qu'elle l'ait lu, monte dans la chambre du premier d'où elle gagne la terrasse.
Le ciel américain est en berne, pas une étoile ne brille au satin noir de sa nuit.
La maison resplendit de tous ses feux et Catherine sait que depuis la plage elle scintille comme un bijou. La maison-dune se détache, vivante et gaie sur fond sonore de mer mouvante.
Catherine envoie dans l'espace, entre ciel et temps, tout l'amour compréhensif qu'elle éprouve pour Dustin qui plane, conscience enfin libérée, vers des sommets accessibles à son nouvel état.
C'est la première nuit de Dustin ailleurs, une nuit calme dont les bruits familiers sont peut-être plus denses à l'oreille de Catherine.
La maison brille, feu d'artifice sage et concentré, aux murs de l'imagination de Dustin dont elle est le fruit.
La maison-dune n'est plus qu'un grain de sable brillant posé sur Malibu Beach. Vaisseau sans attaches face à l'immensité sombre qui continue la nuit, loin de toutes parts, jusqu'au-delà de l'horizon qui la cerne pour mieux l'inscrire dans l'espace qu'a rejoint Dustin. Artifice désabusé, la maison-dune scintille.
Catherine se recueille face à l'océan. Elle se rassemble pour offrir à Dustin l'impalpable, le jaillissement coloré des vibrations de ses pensées positives qui, telle une gerbe subtile et infinie, est le seul lien tangible leur restant.

Dehors l'atmosphère est diffuse mais dans la maison, malgré le festival des lumières, une lourdeur inaccoutumée règne. Catherine éteint les lumières de l'étage avant de descendre.
En bas Mrs. Pitt est assise face à la nuit, immobile et droite, le mot de Dustin a glissé sur le sol, à ses pieds. Catherine s'arrête à mi-chemin dans l'escalier dont la moquette étouffe ses pas. Elle regarde ce living confortable et luxueux qui ne fut jamais un havre pour Dustin, depuis la mort de son frère.
Une densité oppressante occupe la pièce brillamment illuminée. Pourtant tout y est apparemment normal. Le journal, que Dustin a dû lire hier soir avant sa nuit blanche, jonche le sol près de son fauteuil favori et une canette de Coca-Cola, à moitié vide – Catherine en est sûre – est posée sur la table à portée de main.
En passant, Catherine qui a terminé sa descente, soulève machinalement la canette de coca. Elle est à moitié vide. Dustin les buvait toujours à moitié, absorbé par sa lecture. Ensuite elles n'étaient plus ni assez fraîches ni assez pétillantes, et il les abandonnait. Geste habituel auquel sa détresse n'a rien changé. Catherine pense que Dustin est mort d'habitudes de pensée, de celles qui vous enferment et vous dévorent dans le cercle vicieux dont leurs sombres mandibules se repaissent et ressassent sans fin au cerveau épuisé qui, telle une machine programmée, ne peut plus s'en défaire.
Puis Catherine qui s'est approchée de Mrs. Pitt ramasse le mot de Dustin pour le remettre dans son

sac. Les deux femmes échangent un regard profond. Les yeux de Mrs. Pitts sont rouges. Catherine lui prend le bras avant de se diriger vers la porte pour regagner la voiture. La maison-dune se referme sur son obscurité, dans le secret de l'âme que Dustin lui a, le temps d'une vie, donnée.
Le retour est triste et silencieux.
– Mrs. Pitts je compte sur vous pour Betsy. Je me charge des enfants.
Catherine a parlé bas, pour ne pas rompre complètement peut-être cette densité que crée, malgré elles, le départ de Dustin.
Comme tous les morts, pense Catherine, il ne sera jamais totalement absent.
– Le temps n'efface rien, c'est l'homme qui oublie, il y a si longtemps que je le connaissais. Nous ne l'oublierons pas lui non plus, n'est-ce pas Madame ?
Chargée d'émotion, la voix de Mrs. Pitts a répondu à la réflexion intérieure de Catherine avec un à-propos, une synchronicité que seuls les grands évènements favorisent.
– C'est bien Mrs. Pitts, allons-y.

Ce fut un tel choc pour Éric et Sue qu'ils décidèrent de rester quelque temps avec Catherine dans la maison de Beverly Hills, non pas tant pour Catherine que pour eux, désemparés par cette sortie brutale le jour de leur mariage.
Le lendemain matin Catherine a téléphoné à la police, il fallait bien. Un inspecteur s'est déplacé, auquel elle a tout raconté et qu'elle a accompagné sur les lieux.
Il y a huit jours de cela et on recherche toujours le corps de Dustin qui a peut-être – pense Catherine en lui souriant –rencontré son requin compatissant ?
L'avocat de Dustin lui a téléphoné le surlendemain du mariage pour dire à Catherine qu'il avait reçu une lettre contenant le testament de Dustin avec un petit mot plein d'humour lui disant aussi adieu.
Catherine est l'héritière de Dustin. Pour la maison-dune qui lui appartient donc maintenant, Dustin a suggéré dans son testament :
– Si cela ne perturbe pas trop un jeune bonheur plein de promesses, j'aimerais qu'Éric et Sue l'habitent s'ils le veulent bien. Ce serait bien que cette maison connaisse un jour des rires d'enfants. Comme elle appartient maintenant à Catherine, ils n'ont qu'à décider en famille…

Mrs. Pitts et Betsy, en larmes, ont nettoyé la maison de fond en comble avant de la fermer. Tous les effets personnels de Dustin ont été donnés à l'Armée du Salut. La maison-dune dort d'un juste sommeil pour laisser aux humains le temps de récupérer, de s'habituer à ce qu'elle deviendra sans Dustin.

Catherine pense que le sort est bien ironique parfois. Elle qui n'est pas vraiment attachée ni aux lieux ni aux objets, elle qui a toujours vécu dans sa tanière à Paris, ce tout petit appartement qui lui suffisait amplement, elle qui n'a jamais désiré une maison comme, par exemple, Béatrix ou sa mère ont pu le faire, la voilà qui se retrouve involontairement et par surprise propriétaire de deux maisons. C'est vraiment bizarre. Et qui plus est, ces maisons sont utiles. Car Éric et Sue ont décidé d'habiter Malibu mais pas tout de suite. C'est une merveilleuse maison que le talent de Dustin a admirablement conçu.

Mais ces deux maisons coûtent très cher à Catherine, bien plus qu'on ne le pense. La souffrance et la douleur, causées par la mort brutale de deux êtres chers, en sont le prix exorbitant. L'amour en est le refuge et la solitude le lourd débit. Catherine est entourée par les enfants bien sûr. Mais sa vraie solitude est imparable, c'est seuls que nous avançons. Des gens nous donnent la main, certains nous tendent la main, d'autres la prennent, mais au bout du compte la vraie gloire de l'homme, sa plénitude intérieure se trouvent au bout du long chemin solitaire qu'il doit parcourir pour retrouver ce centre au fond de lui-même, ce centre qui est la récompense finale,

l'aboutissement, l'accomplissement que rien ni personne n'atteindra à sa place.
Dustin a échoué, trahi par ses nerfs. Steeve en fut empêché, tué, impuissant face à la violence agressante qui a fait de son chemin un précipice dans lequel on l'a physiquement poussé.
La voie intérieure est indissociable du quotidien. Intimement liés ils sont le calvaire et l'hypothétique résurrection qui font de tout être humain un être complet par lui-même et en lui-même.
De ces deux vies se dégage l'expérience dont témoigne la réussite intérieure qu'elles dévoilent par-delà le statut social. Catherine refait, solitaire, le chemin de sa vie dont les épisodes tragiques sont les bornes incontestables de son rapprochement avec elle-même. Le passé ne l'intéresse que dans la mesure où il ouvre à l'avenir une porte plus large. Au présent de son cœur Catherine, l'âme, intensifie sa sérénité. Passante solitaire aux régions humaines hostiles, elle frôle la permanence d'une Vie Une constamment partagée avec l'univers, d'une manière latente. Catherine est en partance, son cœur passe tandis que son âme s'affirme.
Catherine écrit encore, beaucoup, toujours.
Son prochain roman en cours est l'histoire du voyage d'une conscience. À travers la tranche de vie d'une femme, les prises de conscience, les ouvertures, le récit initiatique de l'évolution intérieure à laquelle le quotidien n'épargne rien. Des épreuves au cours desquelles l'âme se forge une vie réelle plus forte, plus évidente, qui émane de son héroïne Lela,

comme une lumière douce qu'elle étoile de points de vue différents.
Catherine en compagnie de Lela, la passionnément intense, débusque, retrouve, reçoit, perçoit et transcrit ce que son personnage a de plus intime, de plus subtil, de plus réel en lui. Lela promène Catherine de joie en épreuve, de rire en horreur, du ciel à la terre dans une succession de faits et gestes, de pensées et de sommeil, de réalité et de rêve dont Catherine couvre d'une écriture fébrile des pages et des pages, se surprenant parfois à évoluer main dans la main et cœur à cœur avec Lela. Une histoire de conscience que le cœur s'approprie mais que l'âme initie.
Catherine suit Lela au labyrinthe subtil de sa vie intérieure où elles se retrouvent, toutes deux sœurs spirituelles d'un univers qu'elles partagent et qui les unit au pacte sans âge de leurs retrouvailles.
Lela multiplie Catherine aux facettes insondables d'un conscient collectif vertigineux que Tonton Jung aurait qualifié d'inconscient.
À la manière des alchimistes Catherine n'invente pas Lela, elle la redécouvre en elle-même, avec pour fil conducteur un cosmos embryonnaire dont le corps est le dépositaire et dont l'âme est le créateur.
Au sein de la multiple famille que la Vie Une indifférenciée conçoit et enfante, nous sommes, nous êtres humains, les frères ennemis de nos différences manifestées. Il n'y a que dans notre effort constant pour nous rapprocher de nous-mêmes que la conscience peut réaliser un échange vraiment fraternel

avec l'autre. La recherche laborieuse de soi est le seul pas efficacement directionnel vers l'autre.
D'une conscience éveillée Catherine installe Lela. Dans le contexte mondial de tous temps il y a des luttes agressives dont les valeurs troubles sont le prétexte. L'humanité ne peut être sauvée que par l'individu qui doit pour cela avancer d'une seule âme avec ce groupe dont il est issu et qu'il prolonge.
Catherine la réaliste fait de Lela une sorte de pionnière que personne ne peut traiter d'idéaliste ou d'utopiste car Lela est peut-être, en chacun de nous, la réalité de demain. Celle que nous ne verrons pas mais qui peu à peu, enfantera une humanité Une comme cette vie que nous partageons.
Chacun de nous participe à la construction de l'édifice et c'est la sagesse qui en est peut-être notre première pierre à chacun.
Lela, de par ses réactions aux événements est une sage en puissance qui coopère consciemment à une humanité dont la conscience objective est encore aveugle à ce que l'inconscient a de puissances motivantes réelles.
Catherine dévoile de Lela toute cette vie intérieure riche dont la conscience se nourrit et qui alimente le quotidien de Lela et de ceux qu'elle côtoie. Aimée ou haïe, adorée mais aussi contrée ou rejetée, Lela la sereine ne s'émeut de rien car sa personnalité n'est plus que l'instrument dont l'âme dans sa force stabilisée se sert pour manifester la vie cachée qui nous habite. Plus rien de personnel ne l'atteint, en revanche sa rencontre avec elle-même lui donne la

possibilité cosmique d'inclusivité. Si Lela ne tolère pas les agressions violentes, quelles qu'elles soient, Lela comprend parce qu'elle aime.
Catherine diffuse par Lela l'amour absolu, le contact d'âme à âme qui n'a actuellement d'autre alternative que celle d'un quiproquo dont le sentiment fait les frais.
Catherine écrit, absorbée, aérienne et détachée. L'inspiration, ce contact avec les couches les plus subtiles de notre propre monde intérieur, ondoie la pensée cadencée d'une vie dont les pulsions sont absentes. Mais son indifférence apparente n'est qu'une extase artistique dont les mots sont les maîtres d'œuvre. Car il faut exprimer, c'est par l'expression que la vie se manifeste. Plus la vision est subtile, plus le langage est un frein. Catherine, pour lâcher ce frein et s'en libérer, doit se diluer dans le monde de totale participation intérieure qui lui vient de Lela. Les mots alors coulent, vagues absentes auxquelles le souffle seul donne forme. Catherine est dans le monde impalpable d'une réalité absolue dont Lela la protagoniste résume les accents, installant une structure abstraite donc vivante dont le mouvement psychique est le catalyseur révélé.

La maison de Beverly Hills vit sa vie dont Catherine fait partie mais qu'elle déserte avec Lela huit heures par jour.
Éric et Sue travaillent tous les deux. Le premier a des horaires réguliers de bureau. Sue, championne de tennis, s'entraîne tous les jours longuement sans compter les tournois et championnats auxquels elle participe.
Comme d'habitude Mrs. Pitts et Betsy déchargent Catherine de toute tâche ménagère.
La présence physique de Catherine remplit la maison, accompagnant Éric et Sue aux heures de repas ou au thé. Mais le monde qu'elle porte en elle et qui s'écoule quotidiennement emplit aussi la maison d'une atmosphère positive. Les enfants se sentent bien, l'apaisement, la joie sont présents et donnent une note radieuse à l'atmosphère que Catherine imprègne de tout son être. Lela est une invitée de choix. Sa présence invisible est un état dont l'être en chacun reçoit, malgré tout, la note.
La matière se fait légère, la pensée joyeuse et l'âme ressourcée à des vibrations essentielles se précise, vivifiante et ferme.
La maisonnée vit Lela sans le savoir et Catherine la cosmique se laisse envahir par ce monde qu'elle crée

au pouvoir magique de la rencontre de sa vie intérieure avec l'inspiration.
Catherine se demande parfois si l'inconscient collectif dont parlait Tonton Jung ne pourrait pas aussi, au-delà du symbole vivant qu'il manifeste, être ce réservoir inépuisable et illimité dont l'inspiration serait le canal que l'âme, sur des plans insoupçonnés, pourrait brancher selon l'ouverture de la conscience individuelle qui pourrait, par-là, retrouver sa source.
Mais pour Catherine chaque question étant une demande intellectuelle que formule la raison, elle s'en échappe, pour recevoir aussitôt une réponse vivante dont la preuve n'est irréfutable que pour qui la vit : l'écriture.
Sans raison, elle pense soudain à Tonton Jung auquel on demandait s'il croyait en Dieu et qui répondait simplement :
– Réponse difficile. Je sais. Je n'ai pas besoin de croire. Je sais.
Savoir incommunicable, résultat d'une longue alchimie intérieure que l'expérience individuelle achemine lentement au réceptacle de l'humanité par le biais justement d'une œuvre telle que celle de Jung. Dans tous les domaines, bien d'autres travaux que nous laissent tous ceux qui, pionniers en leur temps, donnent à l'humanité une parcelle infime que chacun possède déjà inconsciemment en lui-même. Sorte de travail collectif, l'homme étant le réservoir dont les structures sociales ou religieuses bloquent le flux. De temps en temps des penseurs différents ou-

vrent les vannes que leur expérience dirige dans l'un ou l'autre des domaines de la vie intérieure de l'homme. Et là se retrouve, dans l'imbroglio d'une vie psychique mal connue, la symbolique ancestrale que l'humanité subit. Mais loin derrière les images vides des symboles oubliés, surgit le dynamisme d'une même vie qui, de l'Orient à l'Occident, déploie des formes et des noms différents dont l'essence unique apparaît à l'initié, à celui qui sait.

On sait parce que l'on travaille, dur labeur sur soi-même qui est le plus court chemin et le plus sûr tremplin jusqu'à l'humanité.

Ces réflexions sont fondues en Catherine dans une synthèse où elle se retrouve à la fois question, réponse et évidence. Dans ce processus intérieur qui fait l'essentiel de la vie de Catherine, la qualité de connaissance qui se dégage d'elle pour s'imposer est l'impact d'une impression instantanée qui mobilise le centre ultime en elle-même, dont Catherine se rapproche un peu plus à chaque fois.

C'est de cette rencontre de plus en plus étroite avec elle-même qu'est née Lela son héroïne. Lente évolution que plusieurs années d'écriture ont acheminée lentement, de personnage en personnage jusqu'à l'aboutissement de Lela la complète, Lela la totale qui résume en elle les deux polarités féminine et masculine enfin équilibrées que tout un chacun trimbale maladroitement aux malentendus d'une vie dont le quiproquo final n'est que la perte d'une partie de soi-même au détriment d'une plénitude accessible.

Catherine écrit. Son rythme régulier découpe les jours en heures de travail dont les pauses-repas sont la seule détente. Dans la soirée, avec les enfants et quelquefois des amis, Catherine l'espiègle se moque volontiers d'elle-même. Elle travaille trop, lui a-t-on dit. Alors d'un rire elle se classe joyeusement dans la catégorie des obsessionnels menacés de temps plein. D'autant plus volontiers qu'elle connaît une stabilité intérieure dont son équilibre de danseuse n'est qu'une pâle imitation.

Les nuits de Catherine, toujours privilégiées, commencent tôt. Elle ne travaille jamais après le coucher du soleil et le salue de bon matin, fidèle au poste, devant sa fenêtre.

Voilà comment se passe cette histoire d'amour entre Catherine et Lela que Steeve aurait aimée puisqu'elle est le fruit des noces alchimiques de leur rencontre à tous deux et de leur séparation forcée.

La plage s’étend, douce et blonde, sous la chaleur d’un ciel gris. Éric, solide athlète aux muscles longs sort de l’eau. Il tient par la main Sue, ondine à la peau dorée sur charpente finement soulignée de rondeurs joliment proportionnées. Tout à sa joie, le couple rit aux éclats d’une vague qu’il quitte, insouciant et heureux, fête permanente de deux cœurs épris l’un de l’autre.
La maison-dune allonge doucement sa silhouette ocre face à eux. Ses larges ouvertures béantes laissent entrer l’air qui gonfle les rideaux de son souffle tiède.
Toutes voiles dehors, la maison, tel un navire, amorce un nouveau départ.
Dans la cuisine Betsy chante un vieux folk song de sa voix grave et voilée, tout en préparant le dîner. Elle épluche des pommes de terre. Monsieur Éric aime tant les frites, pense-t-elle. De temps en temps elle lève la tête pour regarder la mer dont le bleu, trouble aujourd’hui, se confond sur l’horizon avec le gris du ciel.
Betsy a suivi Monsieur Éric et Madame Sue quand ils sont venus s’installer à Malibu. Il y a tout juste deux mois maintenant. Madame Sue est si gentille mais si inexpérimentée, pense Betsy. Au moins elle

n’est pas embêtante et c’est tout comme du temps de Monsieur Dustin, Betsy est maîtresse à bord.
Monsieur Éric et Madame Sue viennent de sortir de l’eau. Ils sont beaux comme de vrais enfants du Bon Dieu ces deux-là, pense Betsy. Elle se sent tout attendrie à l’intérieur, c’est un peu comme si elle avait charge d’âmes. Pour Betsy, l’ombre de Monsieur Dustin plane, inséparable pour elle de la maison-dune. Personne n’en parle jamais ici. Une sorte de silence tacite, comme ils disent. Mais n’empêche, Monsieur Dustin est bien là, dans chaque courbe de mur, dans chaque pièce, derrière chaque porte et spécialement celle de sa chambre dans laquelle Monsieur et Madame se sont pourtant installés. Bien sûr c’étaient les dernières volontés de Monsieur Dustin, alors Betsy peut comprendre, tant qu’à faire, le faire à fond. Mais tout de même. Chaque matin quand elle fait le lit, elle ne peut s’empêcher de revoir Monsieur Dustin, les yeux bouffis lorsqu’elle lui apportait parfois le petit déjeuner là-haut. Personne ne parle donc de Monsieur Dustin et Betsy se demande si les autres y pensent autant qu’elle-même.
Seule Madame Catherine n’évite jamais le sujet lorsqu’il se présente. Seule, elle en parle d’une façon naturelle, comme si en quelque sorte il était encore vivant, se dit Betsy. C’est vrai. L’autre jour, Madame Catherine était venue pour ranger la cave avec elle et elles ont trouvé des tas de vêtements qui avaient échappé au premier rangement. Eh bien Madame Catherine parlait de Monsieur Dustin au présent,

quasiment ! Betsy en était toute retournée. Mais Madame Catherine, c’est quelqu’un, pense Betsy. Évidemment beaucoup de choses dans les réactions ou les propos de Madame Catherine lui échappent, mais Betsy se sent si bien avec elle. Parfois, sans parler, Betsy est toute proche de Madame Catherine. Même si parfois elle est incompréhensible, son calme, sa sérénité et sa joie rappellent une sœur ou une amie très chère. Ou du moins c’est ainsi que Betsy, qui n’a pas de sœur mais des frères odieux, l’imagine. Quant aux amis, Betsy n’en a pas vraiment, seule Mrs. Pitt lui témoigne une amitié dont Betsy est très fière.

Mais avec Madame Catherine c’est tout cela à la fois plus une certaine distance. Paradoxe que Betsy ne s’explique pas très bien mais dont elle refoule les explications dans son admiration pour la mère de Monsieur Éric.

Et puis, Madame Catherine est si belle ! Jamais, sauf au cinéma, Betsy n’a vu, même parmi les gens qui viennent ici ou qu’elle a croisés à Beverly Hills, non, jamais Betsy n’a vu quelqu’un d’aussi naturellement élégant. Une aisance naturelle, une classe, une distinction qui au premier abord intimide. Et puis une telle grâce aussi. Bien sûr Madame Catherine a vécu à Paris et puis elle a dansé, c’était son premier métier. Mais tout de même. À plus de… au fait, quel âge peut-elle avoir Madame Catherine ? Monsieur Éric a trente ans mais elle s’est, paraît-il, mariée très jeune. Décidément Madame Catherine est quelqu’un de vraiment bien, qu’elle aime beaucoup. Betsy a quitté

Beverly Hills avec regret mais elle a l'impression de continuer un peu Monsieur Dustin ici et surtout de relayer Madame Catherine auprès des enfants. En somme c'est une mission de confiance, se dit Betsy, pleine de fierté et de gratitude.
Tout est prêt pour le dîner. Elle a même fait un gâteau comme Madame Catherine le lui a appris. Monsieur Éric va être content.
D'un œil, tout en surveillant ses feux, Betsy constate que là-bas sur la plage ils ont amorcé le chemin du retour. Ils doivent avoir faim, se dit-elle en souriant, occupée à mitonner ses petits plats.
Et le regard de Monsieur Dustin s'impose alors à elle. Lui aussi avait très faim lorsqu'il venait de se baigner et qu'il rentrait. Mais il allait d'abord droit au premier prendre sa douche avant de venir se mettre à table, tout seul, sans Madame Catherine qui était à Beverly Hills et qui lui manquait beaucoup, à la fin.
Monsieur Éric et Madame Sue sont rentrés. Eux aussi sont montés directement pour prendre une douche. Comme du temps de Monsieur Dustin, Betsy en profite pour superviser son dîner et sa table une dernière fois.
Et puis lorsque Monsieur Dustin était assis ainsi, tout seul, le téléphone sonnait. Son visage s'illuminait le temps d'un sourire. C'était Madame Catherine qui appelait ainsi régulièrement tous les soirs pour avoir des nouvelles, lui raconter des anecdotes amusantes et l'embrasser pour la nuit. Monsieur Dustin parfois lui racontait ce que Madame Cather-

ine avait dit de drôle et ils en riaient tous les deux. Et puis Monsieur Dustin retournait à sa nuit permanente, tout seul, et Betsy se sentait bien triste et bien impuissante. Betsy aimait beaucoup Monsieur Dustin. Quel malheur tout de même !
Monsieur Éric et Madame Sue viennent de s'installer à table. Betsy est entrée toute fière avec le velouté de homard. Mais le téléphone a sonné. Éric en souriant s'est levé pour répondre à Madame Catherine.
En posant la soupière sur la table, Betsy se dit qu'il est étonnant de voir combien les habitudes se réinstallent naturellement avec les années. Finalement, la vie continue, se dit-elle encore, et ces arrêts momentanés ne sont que de nouveaux départs.
– … Merci Maman, à demain.
Monsieur Éric vient de raccrocher. Il annonce alors à sa femme :
– Maman viendra demain passer la journée. Le premier jet de son roman est terminé et elle s'accorde une récréation.
À l'annonce de cette bonne nouvelle, Betsy toute contente retourne dans sa cuisine.
Il y a longtemps qu'elle n'a pas vu Madame Catherine et elle sait si bien faire vivre le moindre détail, Madame Catherine, le moindre mot, le moindre geste.
Demain je ferai de bons légumes juste cuits à point comme les aime Madame Catherine et puis une crème caramel. C'est la mienne qu'elle préfère.

En se couchant ce soir-là Betsy se dira encore : « Entre Monsieur Dustin et Madame Catherine il y avait un courant extraordinaire qui passait, et cela n’a pas empêché le drame. C’est drôle, se dit encore Betsy, on est vraiment seul, seul avec soi-même, et personne ne peut vous aider si vous ne l’aidez pas un peu à vous aider. Il faut être consentant. Monsieur Dustin ne l’était pas. »
Betsy sait que Madame Catherine avait compris cela mais elle est tout de même triste, bien triste.
Là-haut Monsieur Éric et Madame Sue ont mis un disque de Stevie Wonder comme le faisait Monsieur Dustin, les bons soirs.
Et soudain Betsy frissonne, on dirait que Monsieur Dustin, invisible mais présent, continue ses moindres gestes à travers Monsieur Éric et Madame Sue. Ou est-ce la maison qui veut ça ?
Betsy ne s’endormira ce soir-là que très tard.
L’ombre de Dustin planera dans son sommeil, sombre et pesante comme une pauvre âme en peine, en quête de lumière, dont Betsy guidera l’errance jusqu’aux lueurs rosées de l’aube californienne.

Catherine vient d’arriver, éclatante et vêtue de blanc. Sarah, la « sage orientale », comme elle l’appelle en riant, la suit.
La joie de Betsy les accueille.
– Monsieur Éric et Madame Sue sont sur la plage mais ils ne vont pas tarder.
– Bonjour Betsy, comment se porte votre vie ?
– Oh ! Pas trop mal. Je suis contente de vous voir Madame…
– Moi aussi Betsy, moi aussi…
Catherine embrasse Betsy comme du bon pain en ajoutant :
– Je suis sûre d’un déjeuner de gala, je le vois à votre air mystérieux. Betsy vous savez qu’on ne peut rien me cacher ?
Et Betsy de rire.
– En tout cas Madame vous aimerez, j’en suis sûre ! dit Betsy avant de se sauver dans sa cuisine.
Catherine sort sur la terrasse, Sarah sur ses talons, pour faire de grands gestes en hurlant un bonjour tonitruant aux enfants qui, malgré le bruit de la mer, l’entendent.
Catherine ravie lance à Sarah d’une voix pétillante de malice :

– J’ai la voix qui porte non ? J’ai peut-être loupé une carrière de chanteuse ?!
Sarah, qui d’un tournemain a enlevé sa robe, se précipite en courant vers la plage, vêtue d’un maillot vert pomme. Sans s’arrêter elle dépasse les enfants qui reviennent, les saluant d’un geste de la main, pour aller plonger après avoir fait quelques pas dans l’eau, aujourd’hui tumultueuse.
Catherine enjouée embrasse son fils et sa belle-fille, heureuse d’être là, en leur disant :
– J’ai emmené Sarah qui est arrivée chez moi à l’improviste. Elle attend un de ses amis à qui nous avons donné votre adresse. Vous êtes envahis les amoureux ! Pas de tranquillité pour vous aujourd’hui.
– Ça n’est pas plus mal, réplique Sue en plaisantant, je commence à me lasser d’Éric. Vingt-quatre sur vingt-quatre, c’est dur !
Éric, joueur, l’enlève dans ses bras, simulant une fessée qui se termine par les hurlements de rire de Sue que son mari finit par chatouiller.
Catherine apprécie le repas sain et conforme à ses goûts. Sarah bronze en chantant Râmakrishna d’une voix que voile le respect. Éric et Sue sont montés faire la sieste. Betsy s’affaire encore dans la cuisine. Les heures passent légères aux couleurs magiques de l’âme que Catherine devine en chacun.
Catherine se détend aux bras du fauteuil de Dustin dans l’empreinte qu’a laissée l’absence de son corps. Devant elle la silhouette rassurante de Betsy est passée plusieurs fois, le murmure de Sarah lui parvient, un mantra sorte de prière orientale qu’elle

récite, terminant face au soleil son invocation par une voyelle profonde et linéaire : OM.
C’est sur cette note que Catherine s’assoupit, fidèle à ces plans de conscience différents qui s’ouvrent à elle. Elle ne peut ni ne veut résister à l’appel qui la propulse, trajectoire infinie, au ciel d’un néant peuplé dont elle se souvient parfois au réveil. Peu importe, Catherine ne part pas pour revenir mais régénérer en elle l’essentiel, en accédant à ses propres sources.
Si certains vivants semblent sans vie, il y a aussi des morts vivants. C’est un cliché bien sûr, mais là où Catherine s’évade, elle perçoit avec une acuité toute spéciale cette différence qui n’est trop souvent qu’une façon de parler. Catherine au seuil d’elle-même, lorsqu’elle revient vers son corps, vit parfois un moment très court d’incertitude. Son corps pèse des tonnes. Elle en éprouve l’insupportable gaucherie. Et Dieu sait si elle connaît son corps, forgé à un entraînement qui en a décuplé la souplesse, la légèreté et l’habileté. Mais comparé à ce qu’elle est en dehors de lui, lorsque conscience rapide elle suit la ligne d’une idée, narguant espace et temps à la rapidité de l’éclair ; onde lumineuse en accord avec le lieu, la personne ou la note émise dans lesquelles elle se retrouve aussitôt, oui, comparé à cette liberté infinie, le corps est un tas de matière inerte dont les plus beaux muscles les mieux entraînés ne sont, finalement, que lourdeur et handicap.
Catherine a la chance d’avoir un corps rompu à l’une des plus dures disciplines qui soient : la danse. C’est

un privilège grâce auquel elle se sent bien dans sa peau, mais cette peau n'est vraiment qu'un lourd manteau encombrant face à l'instantanéité que connaît Catherine au sein des mouvements spatiaux que lui procure le glissement de sa conscience dans le sommeil.

Catherine se souvient ou pas, c'est selon. Ce qui est sûr c'est que cet espace vécu une seule fois en pleine conscience fait à jamais partie d'un acquis et que rien ne peut l'effacer. Il importe peu à Catherine de se souvenir ou pas.

Ce qui pour elle est capital, c'est de ne pas voler une minute à ce sommeil, seul moyen physique pour elle de s'évader. Les gens qui passent des nuits blanches ou presque, s'agitant à des activités bruyantes ou enfumées perdent quatre-vingts pour cent de leur potentiel. Ils se gaspillent dans l'ignorance de l'apport d'eux-mêmes que le sommeil procure à qui sait dormir, à qui aime dormir.

Catherine a expérimenté que la durée du sommeil est moins importante que sa qualité. Dormir tranquille. Se préparer à dormir comme on se prépare à aimer, dans la concentration, dans la reconnaissance de ce qu'est le sommeil. Depuis toujours c'est, pour Catherine, presque un rituel. Elle retrouve son lit avec délice pour un voyage si secret en elle-même qu'elle n'en gardera peut-être aucune trace. Mais Catherine sait. Elle n'a pas besoin, comme Tonton Jung, de croire, elle sait ; puisqu'elle vit au plus profond d'elle-même une aventure fascinante : celle de l'évolution.

Lela, silhouette lumineuse passe tout à coup, pensée incarnée qui suit son créateur ou s'impose à lui, mélodie fugace et tenace d'une couleur que Catherine lui a donnée, faisant d'elle l'accomplissement probable d'une humanité en marche. Lela, symbole vivant de l'amour christique réalisé, entraîne Catherine sur le plan subtil de sa source, ce centre d'où Catherine part et revient de plus en plus souvent, de plus en plus rapidement.
Double croche scintillante, Catherine absorbe et enfante Lela qui la précède et la suit dans une course dont un monde lointain est le seul témoin.
Mais c'est Catherine qui atterrit enfin, aux membres lourds de son corps abandonné.
On a sonné à la porte.
D'un coup d'œil rapide, l'oreille aux aguets, Catherine voit que Sarah, endormie sur la terrasse n'a rien entendu. Betsy a disparu dans sa chambre probablement et les enfants s'aiment là-haut, indifférents au reste.
C'est donc Catherine qui va ouvrir la porte.
La rencontre avec le regard noir est cinglante. Une gifle, malicieuse et enjouée. Difficile à définir. Le corps souple de l'homme s'appuie d'une main, bras levé au chambranle de la porte. La tête légèrement penchée sur le côté, il attend patiemment la suite des évènements. Les lèvres bien dessinées ne sourient pas. Pourtant le visage entier n'est que sourire. C'est étrange pense Catherine, je n'ai jamais vu personne sourire autant d'un air si grave. L'homme n'a pas bougé. Catherine non plus, la brise, paresseuse,

soulève sa jupe blanche. Catherine est en suspens, attentive et souriante, son mouvement arrêté au vol que continue pour elle sa robe légère. L'homme murmure distinctement :
– Bonjour ?
– Mais entrez donc.
Catherine reprend son mouvement là où il s'était arrêté. Elle vient de vivre une scène au ralenti, mais le film continue, vitesse normale. Catherine s'efface pour qu'il entre.
– Je parie que Sarah dort dans les bras de Râmakrishna ?
Catherine rit avant de répondre :
– Oui, mais je dormais aussi. Vous surprenez une maison assoupie que berce la mer.
L'homme s'est arrêté au centre du living, détaillant l'atmosphère, l'œil noir fixé au dehors. Il n'a pas eu un regard pour l'intérieur. Il dit pourtant dans le vague :
– Cette maison est superbe. Puis s'adressant à Catherine :
– Mais vous n'habitez pas là ?
– Effectivement, enchaîne Catherine, j'y ai vécu pendant trois ans mais il y a cinq ans que je l'ai quittée.
Catherine ne manifeste aucun étonnement.
L'homme non plus. Puis elle ajoute doucement :
– Je m'appelle Catherine.
L'homme la regarde alors droit dans les yeux :
– Je sais – je vous connais bien – je vous ai lue. Et je vous ai vue à la télévision aussi, je sais tout ce que le

commun des mortels peut savoir de vous… et un tantinet plus depuis mon arrivée.
Il se dirige vers la terrasse puis se retourne :
– On se promène ? Enlevez vos chaussures et venez, dit-il, en enlevant les siennes.
Catherine obtempère en souriant. Un regard à Sarah qui dort toujours à l'ombre du parasol et les voilà partis.
L'air est délicieux, la plage presque déserte. Les pieds à moitié dans l'eau, ils avancent en zigzaguant un peu, sans un mot. Lui a relevé le bas de son pantalon blanc, il est songeur et semble jouir pleinement du moment.
À brûle-pourpoint il dit :
– Je suis content de vous rencontrer, très content.
Catherine ne répond pas, il enchaîne :
– Ça vous intéresse de savoir pourquoi ?
Catherine ne dit rien, non pas qu'elle soit indifférente à la question, mais s'il veut le dire, qu'il le dise ! Le jeu ne l'intéresse pas. Elle lui laisse donc le choix et la responsabilité de ce qu'il aura envie de livrer de lui-même ou pas.
Il n'a d'ailleurs pas attendu la réponse pour enchaîner :
– Vous êtes, pour beaucoup, une énigme vivante. Moi je crois que vous êtes d'une simplicité diabolique et que les gens vous compliquent parce que vous êtes simplement quelqu'un à qui ils ne peuvent pas s'identifier.
Bien vu, se dit Catherine qui enchaîne tout haut :
– Simplicité diabolique ?

– Oui, plus on se trouve, plus on est. La simplicité est la caractéristique principale de l’être. Pas besoin de fioritures.
L’homme s’arrête, la regarde – Catherine lui rend ce regard net et droit – il termine :
– Vous êtes sans fioritures et c’est ce qui est déroutant.
Catherine demande alors gaiement :
– Vous êtes peut-être psychologue ou psychiatre et après ces premières constatations vous allez aborder un diagnostic compliqué où ma soi-disant simplicité sera une autodéfense ou une autodestruction ou une auto-je-ne-sais-quoi… ?
– Non, répond l’homme en riant, je suis psy mais il n’y a pas de suite à mon diagnostic.
Tonton Jung fait un clin d’œil amical à Catherine qui se demande si elle se trouve en face d’un Jungien ou d’un Freudien ou peut-être encore une autre école ? Assagioli ou…
– Ne vous posez aucune question au sujet d’un maître éventuel que je pourrais suivre. Mes études sont complètes, mais comme vous j’aime bien Tonton Jung.
Catherine éclate de rire, ça aussi il sait.
– Vous en avez parlé dans une interview que j’ai lue à propos de votre dernier livre.
– Je vois que je ne peux rien vous cacher.
Catherine est amusée par cet homme au regard d’aigle qui s’exprime si directement. Catherine aime les gens qui vont droit au but. En fait, il a raison. Elle aime la simplicité parce qu’elle la vit.

Tous deux continuent leur promenade. À un moment donné, alors qu'ils regardent la côte, tournant le dos à l'océan, les pieds dans l'eau, l'homme enlève brusquement Catherine dans ses bras. La jupe blanche s'envole sur sa tête. Il évite ainsi à Catherine la douche d'une très grosse vague qui arrivait, impromptue. Catherine dans les bras d'un fantôme a éclaté de rire. Tandis qu'il la dépose délicatement à terre un peu plus loin, son visage se dévoile, éclairé d'un sourire éclatant. Les yeux dans les yeux ils rient, puis corps à corps, s'éloignent de l'eau pour se retrouver enlacés, les pieds dans le sable sec et tiède. Catherine se laisse aller sur le torse puissant, à ces bras forts, à ce corps à la fois félin et ferme. D'une main il ramène la tête de Catherine contre sa poitrine, tandis que de son bras gauche il l'enlace fermement tout contre lui.
Catherine retrouve la sensation de bien-être oubliée, un frémissement familier lui parcourt le ventre. Pas un mot, pas un baiser, juste l'entente tacite de deux corps qui se trouvent après une éternité d'attente.
Catherine a fermé les yeux sur cet instant pour mieux en capter l'étrange saveur.
La caresse du soleil que la brise allège les pousse ensuite main dans la main vers la maison de la dune. C'est ainsi qu'ils parcourent silencieusement la distance qui les en sépare.
Pendant ce temps Catherine se dit calmement, sans impatience, qu'elle ne connaît même pas son nom.

Il s'appelle Richard et tous les matins il appelle Catherine à neuf heures précises. Il sait qu'elle travaille à son manuscrit de six heures à neuf heures. Depuis huit jours ils ne se sont pas revus car Richard participe à un congrès de psychiatrie à San Francisco. Tous les matins ils se parlent quelquefois très brièvement, et tous les soirs Richard appelle à nouveau pour dire bonsoir. Cela s'est fait très naturellement. Catherine a l'impression de connaître Richard depuis toujours.

Comme tous les matins il est neuf heures et Richard parle d'une voix prenante, directe et bien timbrée :

– Je rentre demain Catherine et j'aurai une proposition à vous faire, nous dînons donc ensemble. Je passerai vous prendre vers dix-huit heures trente.

– Mais Richard, je suis prise demain soir…

– Bien sûr, vous dînez avec moi ! Bon, dix-huit heures trente, je me réjouis de vous revoir. Vous rendez-vous compte que nous n'avons passé que deux heures ensemble en tout et pour tout ?! – Puis d'une voix profonde –bien sûr que vous êtes prise. À demain Catherine.

Richard a raccroché et Catherine fait de même, un drôle de sourire au cœur, pour composer en suivant le numéro de Sarah.

– Sarah ? Demain soir je ne peux pas…
– Oh ! Non, ne me dis pas ça, ce dîner est prévu depuis une éternité et tu dois rencontrer le Swami Nanda. Non Catherine, il vient pour toi, tu ne peux pas me faire ce coup-là !
Vivement Catherine réplique :
– Richard raccroche à l'instant, il ne m'a pas donné l'occasion de vraiment refuser. Il sait, je lui ai dit que j'avais un dîner. Rien à faire. Et puis, j'ai aussi envie de le revoir !
Sarah soulagée enchaîne :
– Ah bon ! C'est Richard ! Eh bien emmène-le, ce sera sa punition. Je compte sur vous. Venez vers vingt heures, cela vous laissera un peu de temps ensemble.
Tout s'arrange toujours bien avec Sarah.

Richard est là, ponctuel. Son œil de braise déshabille Catherine, lui enlevant non pas ses vêtements, mais son corps, comme un manteau gênant. Avec délice Catherine offre son âme sereine à ce regard qui la dévoile en expert. Heureux, ils le sont tous les deux.
– Je sais, dit Richard, Sarah m'a appelé, nous irons à huit heures…
Un accord tacite les installe, silencieux, au salon. Mrs. Pitts apporte un plateau bien garni, mais ils prennent du Perrier.
– Vous travaillez à votre manuscrit. Je travaille à la « folie »… ! Il est temps de ne plus perdre notre temps l'un par rapport à l'autre. Je vous aime vous savez.

Richard a parlé d'un ton monocorde, sans quitter les yeux de Catherine qui ne répond rien, sérieuse tout à coup.
Catherine la souriante s'est envolée devant la gravité d'une déclaration inattendue.
L'amour est inclusivité, et lorsqu'on aime un être, à chaque fois, l'expérience précédente le rejoint, lui additionnant le meilleur, et le propulsant, enrichi et neuf, vers de nouveaux horizons familiers dont la découverte nous enchante et nous fascine. Nous sommes de vieux amants aux cœurs vierges dont la sagesse, puisée aux accents renouvelés d'une éternelle histoire, coule au fleuve du temps, sans réparer des ans les irréparables outrages !
Un amour déclaré, un amour confié, c'est un ticket valable pour le port de l'attache, c'est un passe-droit pour un pays inconnu dont on connaît le langage.
On conjugue passionnément, intensément, légèrement, fidèlement, irrévocablement, diaboliquement, vertigineusement, adultèrement le verbe aimer. Et toujours ces complications sont d'une simplicité si étonnante que Catherine ne comprend pas comment on peut encore s'y laisser aller aussi avidement !
Aux êtres d'exception, rencontres exceptionnelles, mais, pense Catherine, à chaque fois, pour l'un, l'autre entre dans cette catégorie !
En tout cas Richard a ce petit quelque chose, cette touche qui le sort du rang. Quel rang ? Depuis des années elle n'a « vu » personne, pas un homme qui l'émeuve et la motive.
Richard, au premier regard, a existé.

D'un cillement de paupières Catherine chasse ses réflexions que Richard a captées, elle en est sûre. Et son visage lisse sourit au présent qui s'annonce riche d'échanges.
Ils sont restés là à parler un peu de tout et beaucoup de rien, longtemps. Richard s'est levé, a pris la main de Catherine en disant :
– Tu ne m'as rien dit, mais je sais tout. Allons-y maintenant, ne faisons pas attendre Sarah. Nous lui devons une si belle rencontre !
Richard pour la première fois a tutoyé Catherine en français. Il le parle sans accent. Décidément elle a beaucoup à apprendre sur Richard malgré leur connaissance naturellement directe et intuitive l'un de l'autre.

On dit que l'amour est un éternel retour. C'est faux, pense Catherine, c'est l'homme qui est sur la voie permanente du retour à lui-même. Il se trouve donc dans des situations identiques qu'il vit différemment, comprenant et dépassant l'échec précédent et transcendant la réussite quand elle s'est présentée. D'échecs en réussites l'homme est poussé vers lui-même par le dépassement de soi, tandis que les courants fondamentaux tels que la vie et l'amour déblayent et éclairent en lui, par la constance de leur flux, des blocages bien souvent psychologiques dont la souffrance brûle les structures socio-religio-éthico-humaines dites civilisées.
Tout terrien fait ce voyage, pour chacun la route est différente, plus ou moins difficile ; mais le monde

illimité qui fait partie de vous, se crée petit à petit, repoussant les limitations dont nous sommes les héritiers malheureux ou les inventeurs inconscients. Voilà ce que pense Catherine.
L'amour est une énergie continue qui ne se donne pas d'objets mais à laquelle l'homme en trouve. Pour certains, avec le temps, l'objet devient de plus en plus immatériel, de plus en plus subtil.
On peut aimer les formes, le corps, le regard, l'intelligence, la créativité, l'humour de l'autre. Catherine sait aussi que l'on aime l'âme et tout ce qui en découle. Mais tout cela passe par le corps et les sens, donc, pour elle, l'amour ne peut séparer l'esprit de la matière. L'amour ne découpe pas et ne sépare rien. L'amour se vit dans la synthèse. Catherine aime la globalité dont le partenaire, tout en facettes, fait preuve. Avec les défauts et les qualités dont l'apparence est le reflet obligatoire.
Catherine aime ainsi tout le monde. Souvent ses amis lui ont dit :
– Mais alors tu n'aimes personne. L'amour du couple est tout de même un rapport privilégié entre deux êtres non ? Or tu as connu cet amour ? Alors où te places-tu maintenant ?
Et Catherine de répondre :
– Effectivement. Mais si j'aime tout le monde ainsi, inclusivement, il y a tout de même ce rapport privilégié dont vous parlez et là, pour moi, la rencontre a lieu sur trois plans. Le plan physique avec l'attraction mutuelle, la rencontre de deux corps, deux épi-

dermes, un contact charnel. Vous savez Sacha Guitry parlait de cette rencontre physique en disant :

*« L'amour c'est une question de peau. Qu'est-ce que vous voulez répondre à une question pareille ? »*

Ses amis en avaient ri, Catherine souriante et grave avait continué :
– Puis il y a le plan émotionnel, affectif. La rencontre de deux sensibilités, de deux perceptions, de deux potentiels de réactions. Cette rencontre peut engendrer le calme échange, la révolte, la dynamique explosive… Cette rencontre-là est aussi capitale que celle du plan physique, et en général on y prête moins d'attention car elle est plus subtile, elle ne se voit pas, elle s'exprime et bien souvent quand elle le fait, il est trop tard. Trop tard parce que les deux partenaires se sont emballés sur l'attraction physique uniquement.
Et puis il y a la rencontre sur le plan mental. La complicité intellectuelle qui naît de l'échange dans les différences dont les points de vue sont l'ouverture. La rencontre de deux intelligences dont l'alchimie va engendrer un vrai dialogue réel.
Catherine avait terminé ainsi :
– Et voyez-vous, pour moi il n'y a pas de rencontre possible pour un couple si ces trois conditions ne sont pas remplies toutes les trois. Autrement, le déséquilibre s'installe, et la vie du couple en pâtit. Les problèmes du couple en général ne sont que l'expression d'une frustration touchant l'un de ces trois points : physique, émotionnel ou mental. Avec Steeve j'ai vécu cette rencontre. Jamais auparavant

cela ne m'était arrivé. Et il y a autant de chances que je puisse revivre une telle rencontre que de chances pour que cela ne m'arrive plus jamais, une fois c'est déjà merveilleux. Certains passent à côté ou ne la rencontrent jamais. J'ai eu beaucoup de chance et j'en suis consciente. Mon avenir est fait aussi de cette expérience merveilleuse et tragique, il sera aussi ce que je suis devenue grâce à elle.
Et c'est vraiment ce que pense Catherine profondément en se remémorant cette conversation, tandis que Richard au volant, attentif et sérieux, lui lance un regard inquisiteur.
Spontanée elle lui fait un baiser sur la joue droite, en s'appuyant de la main gauche sur sa cuisse musclée. Catherine ne retirera pas sa main jusqu'à l'arrivée chez Sarah, tout en se disant qu'elle a peut-être déjà sous la main l'une de ces trois conditions indispensables à toute vraie rencontre… !!

Chez Sarah l'odeur de l'encens les accueille dehors, en descendant de la voiture, ce qui les fait rire.
À l'intérieur, un vrai temple. Lumières douces et tamisées dans une ambiance ouatée par la fumée. Une odeur agréable de santal imprègne les murs. Sarah vêtue d'un sari abricot a l'air d'un fruit velouté. Elle se précipite vers eux pour les embrasser. Les invités boivent du thé. Les femmes sont enroulées de voiles diaphanes coupés en tuniques longues qu'elles portent sur des pantalons de coton resserrés en bas, à l'indienne. Les hommes sont en robes longues, de coton, pour la plupart. Certains

sont en jeans avec la tunique uniforme par-dessus. C'est très joli, tous ces tons pastel se marient bien, ils ressortent sur le fond des tapisseries rouge sombre brodées main qu'ornent de petits miroirs ronds brillants.
Sarah les entraîne vers une petite pièce attenante où siège un homme sans âge, à même le sol dans la position du lotus. Catherine et Richard enlèvent leurs chaussures avant d'entrer.
– Swami, je vous présente Catherine mon amie dont je vous ai tant parlé. Et voici Richard, un vieil ami aussi. Il est psychiatre. Puis à Catherine et à Richard :
– Swamiji Nanda vit toute l'année à Bénarès qu'il accepte de quitter deux mois chaque année pour venir nous enseigner ici à Los Angeles.
Sarah héberge le Swamiji durant ces deux mois où depuis trois ans sa maison est transformée en temple à tout faire. Le Swamiji enseigne, on y boit du thé, on y fait la cuisine indienne. La maison prend pendant deux mois le rythme des pûjâs matin, midi et soir, sorte de prières psalmodiées en sanscrit que les disciples américains récitent docilement. Dans la maison outrageusement indianisée on se croirait plutôt à Bombay ou Bénarès plutôt qu'en plein cœur de Los Angeles, USA !
Le Swamiji a levé les yeux sur Catherine et Richard, les invitant d'un signe de la tête à prendre place. Catherine rejoint le Swamiji à même le sol où elle s'installe en tailleur. Richard, lui, préfère l'un des gros poufs qui jonchent le sol çà et là.

Un silence s'installe. Sarah s'est adossée au mur, genoux relevés et bras croisés, elle attend.
Au bout d'un long moment, immobile, le Swamiji regarde Catherine et lui dit :
– Ainsi vous vouliez me voir ?
Catherine vivement étonnée lui répond :
– Pas du tout, vous avez demandé à me rencontrer. Alors me voici.
Sarah gênée se racle un peu la gorge.
Richard, un grand éclat de rire dans le regard, baisse les paupières par courtoisie.
Un ange passe à nouveau…
Catherine muette attend, décontractée, un vieux relent de malice égaye ses prunelles.
– Oui, émet enfin le Swamiji, vos livres que j'ai lus sont intéressants. Une chose m'intrigue pourtant. D'une part vous y exprimez Dieu à la manière bouddhiste orientale, mais d'autre part vous y faites preuve d'une… – hésitation de Swamiji que Catherine regarde droit dans les yeux et qui reprend enfin – … sorte d'amoralité. Par exemple à un moment vous parlez d'un couple qui voyage et vous leur faites faire une partie du trajet avec l'ex-mari de la jeune femme… Le Swamiji s'est interrompu. Il la regarde attendant apparemment une réponse.
– Je ne vois pas ce que vous voulez dire ? dit doucement Catherine.
– Je pense, dit le Swamiji, que le mari actuel d'une femme divorcée ne peut pas se conduire ainsi. C'est une sorte de ménage à trois, non ?

Catherine est abasourdie par l'idiotie de la question du Swamiji et qui plus est par l'étroitesse d'esprit de ce dernier qui lui semble incompatible avec la soi-disant sagesse dont il abreuve les autres. Catherine n'a rien à dire à ce faux sage dont les pensées dissipées se projettent sur le comportement des autres. Elle regarde Sarah, interrogative : « C'est ça ton Swamiji ? » – question silencieuse à laquelle Sarah répond par une petite toux coincée.
Le Swamiji est marqué par l'éducation orientale. D'abord, dans les familles indiennes traditionnelles on ne divorce pas. Secundo, même dans ce cas-là, il serait impensable pour un Hindou de se balader avec l'ex-mari de sa femme. Dans nombre d'autres pays on réagit de la même façon. Mais tout cela semble absurde à Catherine. Non pas que des gens puissent se conduire ainsi mais qu'un soi-disant sage n'ait pas dépassé en lui-même les limitations d'une société conventionnelle. Il lui semble à elle, Catherine, que les conventions sont nécessaires car elles sont le frein indispensable à certains excès, mais lorsque chacun arrive à voir les choses avec le cœur, ces conditions deviennent des barrières inutiles que l'on doit pouvoir dépasser. L'amitié de deux hommes peut, pourquoi pas, naître grâce à une femme qui autrefois, mariée au premier, l'est maintenant au second. Où est l'amoralité ? Pourquoi bloquer un rapport, a fortiori, pour raison sociale tabou ? Ridicule. Catherine ne trouve que cette conclusion pour résumer sa réplique au Swamiji. Elle lui débite le tout calmement, mais un fond d'irritation

transparaît dans ses propos. Elle n’est pas contre les traditions, mais elle est contre les mascarades dont on les entoure pour mieux les imposer et les cristalliser. La sagesse n’a pas besoin de tout cet attirail qu’abrite la maison de Sarah. Un disciple doit avant tout suivre le maître intérieur, en lui-même, et non se dévouer corps et âme à un Swamiji quelconque qui finalement n’est qu’un homme comme les autres avec ses défauts et ses aveuglements. La sagesse ne se vend pas, ne s’achète pas et elle commence par soi. Les vrais sages ne s’exhibent pas dans des maisons hollywoodiennes, abreuvés de dollars et de thé par des gens crédules qui ont besoin de faire un transfert sur le premier prophète de pacotille qui se présente le plus habilement possible. Catherine est pleine de respect pour les besoins et les erreurs de chacun, mais elle ne peut tolérer l’abus d’un mercantilisme déguisé dont certains sages sont les faussaires ignobles.

Dans la foulée elle a encore dit tout cela au Swamiji qui, dans la position inconfortable où il se trouve, ne sait plus sur quelle fesse danser.

Richard est aux anges. Sarah a viré au vert malgré la teinte abricot du sari qui la moule.

Catherine est d’un calme olympien. À la fin de sa tirade elle regarde toujours le Swamiji qu’elle n’a pas quitté des yeux.

– Ma chère, vous êtes une femme occidentale vindicative et libérée ! s’exclame le Swamiji pour dire quelque chose.

– S’il en est ainsi, vous êtes alors, Swamiji, un homme macho et réactionnaire. Non, je ne suis qu’un être humain de sexe féminin qui essaie de comprendre les autres sans les enfermer dans ce qui est bien et ce qui est mal. D’ailleurs la philosophie orientale dont vous vous réclamez si fort enseigne la non-dualité. Il n’y a ni bien ni mal dans l’état que nous recherchons tous et dont les Orientaux font justement leur but. Je crois que vous avez comme nous tous un bon bout de chemin à parcourir encore !

Le Swamiji est jaune et sans voix.

Catherine lance un clin d’œil à Richard, ils se lèvent tous deux. Catherine, sérieusement et sincèrement fait au Swamiji le salut indien. Debout, mains jointes, elle incline la tête en avant vers lui en baissant les yeux. Puis, pour prendre congé de lui, elle dit gentiment :

– Je serai toujours contente de vous voir, vous êtes le bienvenu chez moi quand vous voulez. C’est à l’homme que je parle et non à l’image du faux sage dont vous vous servez pour les berner.

Catherine s’est retournée pour sortir, Richard sur ses talons. Sarah effondrée demande au Swamiji s’il désire quelque chose. L’homme doit avoir un certain humour car il demande un scotch bien tassé. Sarah, désorientée, va le lui chercher. Mon Dieu quelle soirée, pense-t-elle ! Catherine est diabolique quand elle s’y met ! Jamais Sarah ne l’avait vue dans cet état. Elle est si douce et sereine, si égale d’humeur. Réflexion faite, elle était très calme se dit Sarah, mais dure ! Dure et forte ! Sarah la végétarienne avale aussi

une rasade de scotch avant d'en porter un verre au Swamiji. Swamiji buvant de l'alcool ! Elle n'en revient pas ! Catherine a vu clair sans doute ? Sarah est incapable de réfléchir. Lorsqu'elle donne son verre au Swamiji, celui-ci dit doucement :
– Elle est bien cette Catherine, quelle force ! Quel discernement. J'ai reçu la plus belle gifle de ma vie.
Sarah ne sait s'il plaisante ou pas. Dans le doute elle sourit, silencieuse.
Et elle remarque que pour un buveur de thé, il boit son scotch cul sec.
Décidément quelle soirée ! Dans la pièce voisine les disciples ont tout préparé pour la pûjâ du soir. Et le Swamiji, sagesse oblige, le gosier en feu et euphorisé par son verre, va la célébrer, faisant ainsi un pas encore traditionnel sur ce chemin du retour sur lequel, comme ses disciples inconscients, il tâtonne.
C'est en hurlant de rire que Richard raccompagne Catherine chez elle. Un dernier verre ? Non, il est trop tard. Demain à l'aube Catherine travaille mais ce soir Richard a pris Catherine dans ses bras, il lui a donné un long baiser tendre sur les lèvres. Comme de vieux amants raisonnables, chacun rentre chez soi. Ils se voient régulièrement, depuis ce soir. Tout un programme ! pense Catherine contente de sa soirée et pressée de trouver le sommeil auquel elle est fidèle depuis toujours.

Catherine a fini les corrections de son manuscrit dont une photocopie vient de partir pour Paris.
Une fête à Beverly Hills réunit les enfants, les intimes dont Sarah et le Swamiji, ce dernier s'appelle Kumar de son prénom. Il est jeune et beau dans son costume d'été occidental. Catherine l'a accueilli, rire aux lèvres.
– Vous voyez Kumar, lui a-t-elle dit, si je n'avais pas ce côté que vous qualifiez d'amoral mais qui ne l'est pas, eh bien je n'aurais jamais accepté de vous revoir ! Un faussaire chez moi ! Pensez donc ! Mais l'erreur est humaine et l'escroquerie tentante et si facile. Vous n'êtes après tout, comme nous tous, qu'un être humain. Votre humour vous fait pardonner. C'est une façon d'être sincère et de ne pas nier ni se rebiffer. Vous êtes le bienvenu.
Et Catherine l'a ensuite présenté à tous comme :
« Un sage en puissance, l'éminent Swami Nanda ! »
Soirée calme, détendue et joyeuse.
– Catherine je t'ai parlé d'une proposition l'autre jour. Si nous y revenions maintenant ?
Richard a pris Catherine par le bras pour s'isoler avec elle dans le jardin. Consentante elle l'a suivi sans un mot.

– Voilà, tu as terminé ton manuscrit. C'est la fête. Et je suppose qu'une période de répit s'annonce pour toi ?
Catherine acquiesce en souriant. Richard continue :
– Je prends dix jours de vacances parce que j'ai besoin de faire une pause dans un travail astreignant. Je pars après-demain dans l'Oregon où j'ai une maison. Je t'emmène. Dix jours ailleurs, ensemble. Ça te va ?
– Ça me va parfaitement. C'est d'accord, je te suis dans ta campagne.
Catherine sans hésitation a accepté.
Richard et elle se sont alors mêlés à nouveau aux amis et à la fête.
Mrs. Pitts, aidée de Betsy que les enfants ont emmenée, veille à tout. Elle a remarqué les yeux de Richard sur Catherine de même que la légèreté heureuse de cette dernière évoluant sous ses regards.
– Il y a de l'amour dans l'air ma petite Betsy, a-t-elle dit en regagnant l'office.
– Si c'est pour Madame Catherine que vous parlez, alors tant mieux a répondu Betsy. Elle le mérite bien. Après toutes ces histoires et tous ces drames ! Je suis bien contente pour elle.
Betsy n'a même pas demandé avec qui. Seule Madame Catherine lui importe. L'autre aura bien de la chance, se dit-elle.
Quand Mrs. Pitts et Betsy ont été se coucher, on dansait encore au bord de la piscine et le Perrier coulait à flots pour Catherine et Richard, mettant à nu leurs âmes respectives dans un jaillissement de gaieté dont les sons colorés se retrouvaient, mis en exergue par

leur dialogue secret, dans le fond de leurs prunelles et au cœur de leur entente.

Feu d'artifice invisible qui éclatait en explosions de joie et de bonheur dont eux seuls, au sein de l'assemblée, avaient le privilège des sensations.

Jeu de psyché qui, au kaléidoscope de la fête prenait des allures de transparence et ondoyait aux portes de l'inconnu, perçant malgré l'ambiance bruyante, le voile de l'apparence jusqu'à l'essence magique de deux êtres en pleine reconnaissance.

Mariage dont leurs âmes enlacées vivaient, déjà, les noces subtiles.

Union sacrée qui, se connaissant, est connue et fusionnée d'une même vie par les partenaires, comme un flambeau qui jette sur l'avenir la radiance de sa lumière.

Voilà comment Catherine et Richard, époux alchimiques, recevaient l'un de l'autre les prémices fondamentaux des liens intérieurs qui les unissaient déjà dans l'invisible, pour le meilleur et pour le pire d'une incarnation qui se doit ensuite d'en témoigner.

L'intuition de Mrs. Pitts avait seule entrevu ce couple potentiel. Les autres les croyaient amis, sans plus. Eux étaient déjà ce qu'ils seraient, de même que le premier jour ils avaient su ce qu'ils étaient l'un pour l'autre au non-hasard de la vie. Lorsque ce soir-là après la fête, Catherine se glisse dans les draps frais de son grand lit pour retrouver son bien-aimé le sommeil, juste avant de se laisser enlever à ce corps déjà lourd qui pèse sur le matelas, elle s'émerveille, conscience en partance, de ce contact privilégié que l'âme de Richard et la sienne diffusent de leurs expressions manifestées par les voix, les yeux, les corps, ces apparences qui font d'eux des êtres humains.
Cette fusion d'âmes qui transmet à l'étreinte de deux corps ou aux baisers une joie inexprimable. D'habitude les corps s'attirent, les lèvres se cherchent, le désir actionne un mécanisme dont les automatismes bien rodés s'enclenchent. Le plaisir se trouve dans une demande incessante dont la mort passagère fait de la vie une frustration permanente qui, hélas, s'érode pour se terminer par la saturation incompréhensible que provoque la demande unique du désir à laquelle répond finalement un plaisir répétitif usé, non de vieillesse, mais d'habitude. Et tout le

monde appelle cela de l’amour, pense Catherine. Et l’on croit ne plus aimer. Et la route continue solitaire, à la recherche de l’attraction d’un autre corps auprès duquel la solitude demeure. Et le désir ainsi suscité appelle aveuglément le plaisir physique qui à chaque fois meurt au seuil même de sa renaissance.

Catherine sourit en s’endormant. C’est vrai, pense-t-elle, que lorsque les pôles sont inversés, de haut en bas, des âmes vers le corps, de l’immatériel vers la densité, les motivations sont tout autres. Le désir n’est plus le moteur. Il est le résultat inévitable, peut-être, en tout cas il n’est plus la vedette. Passé au second plan il devient un acteur de complément qui jouera son rôle dans la comédie humaine dont il n’aura plus la primeur. Le caractère capricieux de cette star personnelle que nous entretenons tous déverse son énergie avide et ses exigences dans les rapports amoureux qui sont l’esclavage auquel nous nous plions, en quête d’un bonheur que le plaisir essouffle un peu plus à chacune de ses manifestations frustrantes.

Catherine se love au creux des draps, douillette et tiède. Oui, se dit-elle, c’est différent lorsque la rencontre passe d’âme à âme. C’est dans la joie subtile de ce contact qu’elle se détache de son corps, marionnette nécessaire, dont l’être se sert, y déversant cette Vie Une qui n’est alors plus une lourde chaîne mais une liane aérienne dont nous demeurons les fibres. Et c’est aussi bien agréable… Telle est la conclusion sur laquelle Catherine vient de s’endormir.

Dans la chambre, les objets ont commencé leur longue attente nocturne. L'un d'eux respire, vivant, sous les draps, et son rythme régulier soulève l'obscurité. Le parasympathique, tel un parachute ou un paravent, pourquoi pas ? veille, vie inconsciente bien organisée, à la bonne marche de ce corps qui sommeille. Objet de luxe dont la programmation parfaite suit les lois dites naturelles qui le régissent. La nature, à l'extérieur, dans le jardin, et à l'intérieur de ce corps abandonné de Catherine, continue son œuvre, inlassablement, entretenant ses cycles dont le corps, entre naissance et mort, fait partie. La petite usine humaine marche, en veilleuse, tandis que la propriétaire, le penseur, vole, conscience déployée, aux ailes d'une vie dont l'activité ininterrompue inclut en elle-même tous les plans universels dont Catherine a maintenant le privilège, sorte de droit de visite indéfini.

Catherine, passagère de l'infini, a oublié son corps aux pulsions endormies, pour s'inscrire une fois de plus, note colorée, à la partition cosmique que l'univers chante et exprime à nos sourdes oreilles humaines.

Une fois de plus, Catherine, mélodie retrouvée, vibre, accordée à l'Espace dont elle est devenue un moment.

Sommeil, sommeil, tu es la clé de voûte qui, d'un coup d'Esprit, donne aux lignes d'une mélodie le départ d'un démarrage spatial dont nous sommes les hôtes absolus.

Catherine dort. Catherine vit. Catherine est.



# Quatrième Partie

Un rayon de soleil intensifie les reflets cendrés de l'épaisse tignasse lisse de Cyril. La petite tête bouge, tour à tour échappant au soleil et y replongeant, s'imprégnant de sa lumière et éclairant la pénombre voisine que le rayon, ponctuel, oublie peu à peu.
Cyril a installé sa ferme sur le tapis. Ses petites mains organisent, placent, déplacent et replacent les animaux domestiques et les autres, les invectivant ou les apprivoisant de sa voix sérieuse et décidée. Assis ou à genoux, allongé ou même debout, Cyril règne en fermier despote sur un ranch impressionnant dont la multitude docile se plie à ses facéties. Des commis sont remis à leur place vertement, un chauffeur de tracteur se voit congédié sans autre forme de procès et va rejoindre une boîte vide, mise au rebut par la colère indignée de Cyril, qui l'y balance d'une poigne ferme pour s'emparer aussitôt d'une vache et de son petit. La voix se fait tendre et gentille :
– Oh ! Mais tu as les yeux qui coulent toi. Tu es malade, il faut te soigner… Mais non, ton fils va venir avec toi, on ne va pas le laisser seul voyons. Nous allons t'emmener chez le vétérinaire… Mais non tu n'auras pas mal. Je vais venir avec toi. Doucement…

Cyril s'est levé pour se rapprocher du lit dans lequel Catherine prend son petit déjeuner, attentive à ses moindres mouvements, tout en lisant d'un œil distrait le journal du matin.
Du haut de ses quatre ans Cyril la regarde :
– Catherine il faut que tu soignes ma vache. Elle est très malade et son petit est triste. Regarde.
La vache en plastique est maintenant sur le drap, Catherine la prend délicatement, l'ausculte, se sert d'un Kleenex pour lui nettoyer les yeux. Puis elle examine le petit veau.
– Voilà, dit-elle, le petit n'a rien qu'un peu de chagrin et la maman vache n'a qu'une petite conjonctivite. Si tu la laisses se reposer dans le noir de l'étable, elle sera très vite guérie.
Inquiet, Cyril demande :
– Elle va être bien soignée ?
– Elle est bien soignée Cyril. Maintenant c'est à toi de veiller à sa guérison.
Catherine remet la vache et son petit dans les menottes de Cyril qui repart sur le tapis devant le lit, conscient de ses responsabilités et désireux de les remplir.
Jeux d'enfant ? Catherine s'émerveille de la capacité extraordinaire qu'ont les enfants d'exprimer librement la foule inconnue qui se presse aux portes du monde subjectif. Possibilité que l'adulte bloque aux barrières de sa raison. Catherine fait partie du monde de Cyril, elle y évolue naturellement, revenant aux sources profondes de l'être où tout enfant baigne encore. Aux côtés de Cyril, Catherine se rend bien

compte combien les adultes font de tort aux enfants. L’imagination est la porte de l’infinité, l’ouverture sur l’intemporel, l’inclusivité naturelle dont l’homme dispose pour explorer et se fondre à tout ce qui est ou peut exister. L’imagination est le passeport que l’univers met à la disposition de ces parties de lui que nous sommes.

Cyril aime la compagnie de Catherine. Avec elle il se sent à l’aise car il n’y a jamais de rupture entre le monde imaginaire de ses jeux et le quotidien. Catherine sait pourquoi Cyril se sent bien avec elle, elle intègre ces deux mondes en un seul où il peut se promener librement, passant du jeu au quotidien en souplesse. Cyril sait très bien quand il joue et quand il ne joue plus. Mais les adultes, avec leur manie de mettre les points sur les « i » et de tout séparer, éprouvent le besoin de mettre l’accent sur le jeu et puis de préciser : « maintenant on ne joue plus, on mange »… par exemple.

Cyril trouve cela stupide, c’est évident. C’est comme si les adultes avaient besoin, dans leur insécurité, de repères. Cyril ne les comprend pas bien. Mais avec Catherine c’est différent. On peut très bien manger tout en parlant de la vache malade par exemple. Elle n’est jamais pressée ou impatiente Catherine, non. Elle suit le fil des évènements sans le couper bêtement. Il y a certaines grandes personnes avec lesquelles Cyril ne tente même plus de parler, c’est inutile. Et avec ce genre de personnes Cyril accepte de couper son temps en jeu et en non-jeu. Mais c’est vraiment pour ne pas faire d’histoires.

– Cyril, peux-tu faire surveiller ton ranch le temps de venir boire ton lait ? Ça va être froid.
Après les quelques recommandations d'usage, Cyril rejoint Catherine sur son lit sur lequel il grimpe. Il boit son lait de soja sous le regard souriant de Catherine.
– Tu avais raison, ma vache va beaucoup mieux maintenant.
– Bien sûr, dit Catherine, mais il faut quand même être prudent et ne pas la faire sortir en plein soleil tout de suite.
– Qu'est-ce que c'est la « jonctite », la maladie tu sais ?
– La con-jonc-ti-vi-te, rectifie Catherine, en découpant les syllabes. C'est une sorte d'irritation de la paupière due à de la poussière.
– Ah ? Bon.
Cyril qui a fini son lait est aussitôt reparti. Le téléphone sonne et Catherine décroche. Un silence puis :
– Bonjour !
– …
– Cyril va très bien, nous sommes très occupés avec son ranch mais je vais te le passer – à Cyril – Cyril mon chéri, c'est ta maman, viens vite.
Le petit bonhomme ne se presse pas pour venir prendre le récepteur, l'œil toujours sur le ranch, il dit enfin :
– Allô ? Bonjour Maman… Non, non… D'accord… Mais je suis en train de travailler tu comprends… ? Oui… Au revoir.

Puis il tend l'appareil à Catherine avant de retourner à ses affaires.
– Bon, je vous attends pour dîner alors ? À ce soir. Au revoir.
Un silence dans la chambre et tout à coup la voix de Cyril :
– On se demande vraiment pourquoi elle n'est jamais là. Le tennis. Le tennis… est-ce que je joue au tennis moi ?!
Catherine réprime un rire. C'est en vrai petit homme que Cyril vient de parler ! Une réflexion qu'il a entendue mille fois dans la bouche de son père. Éric grommelle ainsi tendrement devant sa femme mais ils s'adorent. Il est normal que Sue joue toujours même si elle a décidé d'abandonner la compétition depuis la naissance de Cyril.
Mrs. Pitts vient d'entrer dans la chambre pour débarrasser le plateau du petit déjeuner et soumettre le menu à Catherine qui la prévient que les parents de Cyril dîneront là ce soir.
Betsy entre à son tour pour venir chercher Cyril qu'elle doit habiller. C'est elle qui s'en occupe depuis sa naissance ; Sue a engagé quelqu'un d'autre pour la maison. Betsy est une nounou adorable et adorée et Cyril la suit sans un regret après avoir embrassé sa grand-mère qu'il s'est toujours refusé à appeler autrement que Catherine.
Dans le ranch resté sur le tapis, Mrs. Pitts a écrasé un chien en sortant. Catherine l'escamote dans la table de nuit, ni vu ni connu, avant d'enjamber les

autres animaux ainsi que l'installation au complet pour aller faire sa toilette.

Dans le living, face à la piscine, Catherine découvre Richard qui lit son journal en l'attendant.
– Déjà là ? Mais pourquoi n'es-tu pas monté ?
Richard l'attire à lui sans répondre. Un moment enlacés puis ils sortent et font quelques pas dans le jardin, en se tenant par la taille.
Depuis quatre ans ils ne se sont pas quittés tous les deux. Chacun a gardé son territoire. Ils ne vivent pas ensemble bien qu'ils soient mariés depuis deux ans. Pour leur entourage, un curieux modus vivendi qui en a laissé plus d'un sceptique quant à la durée de cette histoire. Pourtant Catherine et Richard sont heureux ainsi. Une façon égoïste de vivre la vie après quarante ans ? Vu de l'extérieur peut-être, mais pour Catherine, c'est une façon de vivre l'autre plus librement et soi-même plus pleinement. Un libre choix, un commun accord qui n'enlève au quotidien que l'habitude. Pas deux brosses à dents dans le même verre, mais un libre échange, un choix quotidien de l'autre, un amour sans cesse en alerte. Une façon de ne pas s'endormir. Une confiance absolue aussi, car enfin, chacun a sa maison et des soirées libres. Une façon d'aimer mieux sans se bloquer l'un l'autre. Parce que chaque soir invente le partenaire dans une connaissance de cause dont il est la conquête toujours renouvelée.
Un bonheur jamais acquis dont la construction permanente demande une vigilance aiguë.

Catherine est célèbre et recherchée, Richard aussi, dans un domaine différent. Et c'est dans la confiance en leur authenticité qu'ils trouvent la force de leur entente. Leur image à chacun n'est pas importante, ça n'est pas elle qui les a réunis. Non. Si c'était le cas, leur situation serait invivable. Ils laissent leurs images aux autres qui s'en repaissent. Eux s'aiment dans le dépouillement de leur être, là où rien d'extérieur ne peut les atteindre.
Catherine écrit toujours beaucoup, Richard travaille énormément. Ils préservent donc leur amour des heurts que ne manqueraient pas de soulever les rythmes différents qu'ils subissent ou s'imposent. C'est une façon de respecter l'autre dans les besoins et les exigences d'une vie installée avant leur rencontre. Ils en ont les moyens, pourquoi s'en priver ? avait demandé Catherine.
– Alors pourquoi vous marier ? avait demandé Béatrix deux ans plus tôt.
– Parce que Catherine est la femme de ma vie et qu'elle va porter mon nom et je veux qu'elle ait tout ce que j'ai et j'ai beaucoup de choses ! – réponse péremptoire de Richard à laquelle Catherine avait acquiescé d'un air amusé.
Mariés, leurs rapports sont restés depuis deux ans fous et sereins, calmes et exigeants, intenses et copieux. Installés, ils avaient gardé cette note de folie qui fait du mariage une rencontre privilégiée dont on ne se lasse pas. Chaque jour était un rendez-vous important auquel chacun se préparait dans le secret de son territoire. Chaque jour était la décou-

verte d'un miracle et, se disait Catherine, il n'y a aucune raison pour que ce miracle ne soit pas éternel. Richard l'approuvait entièrement.
Contre Richard le corps frais et parfumé de Catherine. Un baiser, un long baiser de fiancé, entreprenant, insistant, et les yeux dans les yeux, malice et tendresse, complicité et romance que le désir balaye et pousse corps-à-corps dans la chambre au premier.
L'amour à midi, par une matinée gorgée de soleil que tamisent les volets hâtivement tirés sur la curiosité éventuelle de la maisonnée.
Avides, Catherine et Richard le sont l'un de l'autre. La frustration de leurs nuits séparées s'épanouit sous le feu du désir pour mourir enfin comblée par l'entente rythmique de leurs corps. La jouissance intensément foudroyante les projette dans la fusion d'un accouplement que la tendresse scelle de sa douceur.
Il est deux heures. L'amour en plein jour se termine par un éclat de rire : ils n'ont pas déjeuné. Mrs. Pitts ne les a pas dérangés. Cyril doit faire la sieste. Comme deux collégiens ils descendent en peignoir, la table est mise et les attend mais la maison complice est silencieuse et désertée. C'est l'amour à vingt ans ! Ils s'installent pour dévorer, « ça creuse » dit Richard qui embrasse goulûment la nuque de Catherine avant de s'asseoir.
– Richard il y a longtemps que j'ai envie de te poser une question.
– Ne te gêne pas, répond Richard en se servant, je suis tout à toi.

– Toi qui es un spécialiste, tu sais sûrement que Tonton Jung a donné au cours d'une de ses conférences une explication psychologique du yoga tantrique, avec ses correspondances et des analogies entre les centres ou chakras et leur éveil, faisant un parallèle entre la kundalini et l'anima. Ou plutôt, concluant que la kundalini, c'est l'anima. Et là, vois-tu, je me pose des questions.
Richard enchaîne :
– Je ne suis pas, comme Tonton Jung, un spécialiste de la philosophie orientale. L'anima, soit, je sais ce que c'est. Mais la kundalini, qu'est-ce que les Orientaux entendent vraiment par-là ?
– Sarah ne t'a vraiment pas marqué toi ! Elle n'arrête pas d'en parler et de manger très épicé car, dit-elle, c'est un moyen de faire monter l'énergie de long de la colonne vertébrale !
– Oui mais Sarah et son ex-guru de mari, tu vois où ça les a menés !
Catherine amusée et taquine :
– Comme nous, jusqu'au mariage ! Trêve de plaisanterie. La kundalini c'est chez les Orientaux, cette énergie lovée à la base de la colonne vertébrale et qui monte petit à petit suivant l'évolution intérieure en forçant sur son passage des portes que l'on appelle centres ou chakras en sanscrit.
– Tu n'es pas très claire ma chérie. D'après ce que j'ai entendu, kundalini c'est la puissance de vie. En fait l'une des forces de la nature. Cette puissance, inhérente à tout être humain n'est connue que de ceux qui pratiquent la concentration et le yoga. Ceux

qui s'adonnent à un travail spirituel conscient en sont paraît-il illuminés.
Richard a débité cela calmement, Catherine très attentive en a suivi chaque mot.
– Tu vois quand tu veux ! Tu sais très bien ce que c'est kundalini, chameau !
Richard continue imperturbable :
– En fait nous entrons de plain-pied dans la querelle de Papa Freud et Tonton Jung, comme tu les appelles irrespectueusement. En effet la kundalini c'est la libido de Freud et ce dernier ne lui attribuait qu'une puissance sexuelle alors que Jung, ton Tonton préféré, définissait cette libido ou kundalini de force vitale, se rapprochant ainsi des Orientaux et expliquant ce terme sanscrit de kundalini en terme de psychologie.
Catherine très attentive enchaîne :
– Donc l'anima ferait partie de la kundalini ou force vitale en tant qu'énergie elle-même, mais ne serait pas vraiment kundalini ?
– Alors ça je ne sais pas, mais il faudrait se pencher sur la question plus sérieusement.
– Exact, dit Catherine la passionnée. Si je m'y plonge m'éclaireras-tu de tes lumières professionnelles ? Car je suis vraiment novice en la matière !
– Je trouve, ma chérie, que tu t'en tires pas mal du tout. Si tu veux piocher dans mes bouquins…
– Catherine ? Catherine… ?
Cyril arrive en courant, dévalant les escaliers suivis de Betsy qui tente vainement de freiner son élan.

– Regarde, j’ai un chien qui a disparu, j’ai retrouvé sa patte. Il est blessé, tu crois qu’il est mort ?
Catherine prend Cyril sur ses genoux, examine la patte du chien dans sa petite main.
– Qu’est-ce que c’est mort pour toi Cyril ?
– Ça veut dire qu’il ne reviendra plus jamais, qu’il est parti pour toujours.
Et Cyril a les larmes aux yeux.
– Non ton chien n’est pas mort mais il a eu un accident et il a perdu une patte. Tu vas pouvoir le soigner – à Betsy – vous le trouverez dans le tiroir de ma table de nuit, au fond à droite. Maintenant va avec Betsy et soigne-le avec de la colle que tu trouveras sur mon bureau.
Cyril s’échappe vers l’escalier puis se retourne avant de monter pour dire :
– Mais Catherine, tu dis n’importe quoi, on ne soigne pas avec de la colle, on colle c’est tout. Viens Betsy on va recoller la patte de mon chien. Richard et Catherine se regardent en riant.
– Non mais, où as-tu la tête ? C’est toi qui retombe en enfance et à l’âge adulte, ça ne vaut rien ! Papa Freud et Tonton Jung ne t’arrangent pas ma chérie et ton petit-fils est un vrai petit homme.
Décidément se dit Catherine l’enfance est un curieux monde. Les adultes se donnent un mal fou pour en tirer les enfants puis essayent en vain de s’y replonger, c’est alors que l’enfance les oublie pour de bon, refoulant au secret les plus belles promesses de vie par la frustration du raisonnable qui fait de nous de grands enfants perdus.

Bienheureux les petits enfants !

Catherine est lasse.
Son sommeil n'est plus ce qu'il était. Et le matin la retrouve inerte et fatiguée dans ce lit que naguère elle quittait d'un saut brusque dès l'aube.
Catherine, depuis quelque temps, est privée de cette autre réalité qui l'a toujours accueillie et qu'elle prospectait d'un cœur tranquille et d'un esprit serein. Une porte dont elle a perdu le mécanisme s'est fermée. Un appel irrésistible en elle se cogne désespérément au mur noir qu'elle affronte aujourd'hui. Le soir elle se couche, pleine d'espoir malgré tout, mais le néant l'absorbe après d'épuisants efforts pour glisser, comme avant, vers cette autre dimension d'elle-même qui alimentait sa créativité.
Catherine est lasse.
Les nuits glauques de Catherine se prolongent dans des matins aveugles, comme celui-ci, où la lumière du jour n'est qu'un artifice accusant les formes pour mieux en voiler l'essence.
Allongée dans la pénombre Catherine, l'isolée, n'a pas envie de se lever. Son environnement n'est plus qu'un décor dont la maison, telle une coque vide, s'accroche à la façade de son quotidien. Les jours qui se succèdent ne parviennent pas à tirer Catherine de sa nuit. Le cycle est rompu, c'est l'hiver froid qui

continue sa morte saison, glaçant le cœur de Catherine, la résumant à un corps qui, machinalement, accomplit les actes dont il a l'habitude, pour lesquels il est programmé.
Le pire, pense Catherine, c'est que personne ne s'en aperçoive. Même Richard se laisse prendre à ses pirouettes que le ressort de l'humour actionne, comme d'habitude.
Catherine plonge au passé de sa mémoire, brusquement, alors qu'elle s'occupe de tâches insignifiantes. C'est ainsi, par exemple, que tout à coup, l'éclat vert du regard de Steeve a surgi, impromptu. À ce moment-là elle rangeait avec Mrs. Pitts les bouteilles du bar dans le living. Pourquoi ?
Pourquoi ce laser obsédant s'est-il déplacé avec elle toute la journée ensuite, coupant de sa ligne insistante tout ce qu'elle entreprenait ?
Par moments c'est le corps de Dustin, bien vivant, qui pique sa mémoire pour disparaître aussitôt dans la brûlure douloureuse d'un silence dont rien, pas même le rire de Cyril, ne peut la distraire.
Ses journées ainsi parsemées de feux rouges ont emprunté le tunnel d'un processus inattendu qu'elle ne contrôle pas.
Catherine la forte est dépassée par le trop-plein du réservoir que la vie, depuis des années, accumule en elle.
Catherine la sereine se pose des questions. Submergée, assaillie par des souvenirs qui la précèdent pour mieux la surprendre, Catherine s'interroge sur

les mécanismes de cette nuit noire dont sa conscience est l'hôte désemparé.
En parler à Richard ? C'est si profond, si caché, si individuel qu'elle craint que cela ne puisse être qu'intellectuel à raconter. De plus, excepté le fait qu'elle n'écrive pas en ce moment, rien dans ses attitudes ou ses paroles ne la trahit. Elle est, vue de l'extérieur, la même.
Catherine la violente se combat nuit et jour. Avec Richard, elle fait l'amour désespérément, avide de se retrouver, de se dépasser, de s'exorciser. Elle se jette dans le quotidien à corps perdu, sauvagement, pour essayer de forcer ce barrage qui la coupe d'elle-même. Elle rit, sort, aime, joue de son corps et de son intellect brillamment, et chacun de ses amis, y compris son mari, y voit l'expression exultante d'une joie de vivre qui fait plaisir à partager.
Catherine se dit, non sans humour, que pour un psychologue ça n'est pas fort ! Elle observe Richard et elle ne comprend pas comment il peut ne rien voir. D'autant qu'elle ne joue pas la comédie. Elle est en pleine opération de survie et tous la croient très heureuse. Quelle ironie ! C'est inouï.
Catherine la sûre impose à tous une image vivante dont la vraisemblance est le roc auquel elle tente de se raccrocher.
Pourtant Catherine n'est pas malheureuse. Elle est déstabilisée, décentrée, désintégrée, mais du fond de sa nuit elle éclaire encore les autres. Seule la lumière est différente et elle le sait bien. Ce n'est plus une lumière intérieure irradiante, c'est un éclairage de

théâtre, un faisceau qui la suit et dans lequel elle évolue. Il y a des gens qui ne voient que l'éclat, et elle n'en manque pas.
Mais Richard ? Après des années de vie commune, comment ne voit-il rien ? Lui qui l'aime, qu'elle aime. Et si cet amour était analogue à la différence de lumière qu'elle vit et qui les éblouit tous ? Si cet amour n'était qu'un amour d'apparence ?
Catherine la troublante est troublée. Indécise, hésitante, tâtonnante. Sa réalité est telle, si importante, si obscure, que le doute l'envahit.
Petit à petit elle voit son mari autrement. Il n'a pas changé pourtant et c'est bien là le pire. Il est ce qu'il a toujours été. Alors qui s'est trompé, elle ? Apparemment il n'est pas en cause.
Mais que m'arrive-t-il ? se demande Catherine l'équilibrée. Instable sur le fil qui la relie à Richard, elle continue à vivre un couple dont une faille lui est apparue. Faille de la compréhension et du partage qui ne fait que se creuser de plus en plus. Plus Catherine observe, plus elle vit sans rien dire et plus elle se sépare insensiblement de lui.
Chaque soir Catherine se promet de parler à Richard. Et chaque matin, éprouvée par le néant qui la rejette, elle oublie dans sa nuit le flot des paroles qu'elle avait répétées, préparées. Les mots sonnent creux, comme une façade. Et dans ce cauchemar qu'elle traverse, elle en ressent l'inutilité profonde.
Le regret de Steeve allié au chagrin où Catherine plonge par moments font de Dustin un remords dont

Richard devient la girouette, inconsciemment malmenée aux pensées incontrôlables de Catherine.
Parce que sa nuit la rapproche du passé, Catherine s'éloigne du présent, créant ainsi le gouffre dont Richard sera la victime innocente.
Catherine est lasse, très lasse.
Elle s'épuise, son énergie se disperse au rythme effréné qu'elle s'impose. Parce qu'elle se sent dévorée, elle croque à ce que la vie lui présente pour ne pas sombrer dans la nuit qu'elle redoute et qui l'attire. Prise à ses tentacules elle déploie cet instinct de conservation qui fait dire à son entourage admiratif :
« Quel tempérament ! »
Pauvres cons, se dit Catherine. Ils ne comprennent rien. Le tempérament est le paravent derrière lequel on camoufle ce qui ne peut être dit ou vu, le mur honteux que l'on orne d'une laque brillante dont les reflets éclatants attirent les regards et non les âmes.
Catherine la scintillante est un bouquet de ces reflets qui caressent les autres comme on flatte un chien, négligemment et facilement. Catherine est écœurée d'elle-même donc des autres.
C'est ainsi qu'un soir, alors que le néant guettait encore sa fatigue pour mieux l'engloutir, Catherine a pris un sac qu'elle a bourré à la va-vite. Un mot pour Mrs. Pitts :

*« Je pars pour une durée indéterminée. Qu'on me foute la paix. Qu'on ne me cherche pas. Je vous appellerai. Merci. Catherine ».*

Un mot pour Richard :

*« Nous en parlerons plus tard. J'ai besoin d'être seule. Je me sens perdue quelque part entre toi et moi. Merci de comprendre. Catherine ».*

Et puis Catherine est partie, sans laisser d'adresse.

# La fuite de Catherine

*Ne pas laisser les maladies s'intérioriser est la juste*
*procédure. Cette vérité est connue du médecin du*
*corps, et devrait l'être aussi du médecin de l'esprit.*
*De même qu'un mal caché endommage le corps entier,*
*ce qui n'a pas été vécu en esprit gêne*
*la croissance de la conscience.*
*Il n'est pas sage de dire : « déloge les souillures »*
*car il vaut mieux dire « que ton être s'emplisse de*
*bienveillance ». Le matin remplacera la nuit.*
*MORYA*
*Agni Yoga*
*N°482*

Les rafales furieuses du vent secouent les volets.
La maison y résiste de toute la hauteur de ses deux étages.
Les vagues d'air se brisent de plein fouet sur les murs avant de glisser, sifflement grondant, aux quatre coins de la bâtisse.
Au loin l'océan s'agite, solidaire des éléments déchaînés dont les échos résonnent dans la nuit normande.
Le visage à moitié enfoui dans l'oreiller, ramassée sur elle-même dans la position sécurisante du fœtus, Catherine se laisse aller douillettement à la tempête qui fait rage. Sous la couette de duvet légère et moelleuse il fait bien chaud. Les draps sentent bon la lavande et des bouffées d'enfance affluent dans son cœur. Ce soir sa pensée récupère dans le passé, des pas, des parfums, un regard, une joie, des jouets… Les souvenirs se précipitent, mémoires sensorielles aiguës, en vrac, sans chronologie, anarchistes dans leur netteté.
Des images défilent sous les paupières closes de Catherine. La robe du soir de velours rubis de sa mère dont le drapé l'émerveillait, mais dont elle ne pouvait supporter le contact. Le parfum du cuir de la voiture neuve de son père, dont elle aimait le contact. La chute par la portière arrière. Elle devait avoir

cinq ans et elle tripotait la portière malgré l'interdiction formelle des parents. Plus de peur que de mal en somme.
Le rire de son père lui parvient aussi. Quand il riait vraiment, il en pleurait. Ces fous rires-là Catherine s'en souvient car ils ponctuaient la gravité du beau visage paternel d'une rupture soudaine dont elle était toujours étonnée.
Sa mère en robe-chemisier blanche à large jupe comme on les faisait à l'époque, recevant des gens importants à déjeuner. Catherine rôdant de la cuisine à la salle à manger dans la matinée claire. Le cuisinier qu'elle avait toujours connu et qui était marocain s'appelait Barouk et sa femme l'exquise Fatima pour qui Catherine avait une tendresse toute particulière. Lorsque les parents sortaient le soir, Fatima restait auprès d'elle, enveloppée dans sa longue robe et ses voiles. Elle s'allongeait par terre au pied du lit, sur le tapis. Pourquoi ? À l'époque Catherine trouvait cela normal car pour tout le monde c'était apparemment naturel. Aujourd'hui Catherine n'en est plus sûre du tout. Elle trouve cela franchement anormal, en tout cas suspect.
Les chats. Ce soir Catherine les revoit mais elle a oublié leurs noms. Sa mémoire en garde le secret. L'un d'eux était tout blanc et il avait un œil bleu et un œil vert, c'était son chouchou. Catherine étouffe un rire en le revoyant affublé d'un bonnet de poupée rose qu'elle lui avait mis. Il était adorable ce chat. –
Comment ai-je pu infliger cela à sa dignité de chat ? – Mais cette question fait partie du présent et ce

soir Catherine, bercée par le passé, l'oublie pour n'en retenir que le parfum de lavande qui seul est un lien entre elle hier et elle aujourd'hui.
Sous sa couette Catherine se détend d'un bond pour se mettre sur le dos. Oreilles aux aguets elle écoute la nuit qui gémit, gronde et tape toujours aux volets. Rien ne dort ce soir. Même le passé s'est réveillé d'un coup et Catherine est énervée. Une porte a claqué. Un chat miaule. Il n'est que vingt-deux heures. Catherine qui s'est penchée pour voir le cadran lumineux de son réveil se recouche, désespérée. La nuit sera longue, longue… Catherine n'est bien ni dans le passé qu'elle aimerait fuir ce soir, ni dans le présent. Catherine a le cœur en enfance, le corps en Normandie et la pensée à Los Angeles. Catherine flotte dans un mal d'être que la nuit augmente, que les bruits réveillent et que les souvenirs rendent mélancolique. Catherine est mal et elle prend ce mal en impatience. Le sommeil ne vient pas, il la fuit parce qu'elle fuit. Pour la première fois de sa vie Catherine ne peut pas regarder les choses en face. Elle ne les supporte pas, ces choses de la vie qu'en ce moment elle ne comprend plus.
Immobile dans la nuit normande, Catherine fuit désespérément ce qui se présente à sa pensée sans pouvoir l'éviter.
C'est une descente aux enfers, et l'enfer est en elle.
Catherine, les yeux grands ouverts, scrute le noir insondable d'une nuit horrible qui a commencé là-bas, à Los Angeles, et qui se poursuit ici sur la côte normande où elle est venue se réfugier. Une nuit à

laquelle elle ne peut échapper. Ce soir Catherine le sait, la nuit est en elle, rien ni personne d'autre ne pourra l'en sortir.
Les yeux ouverts et le cœur gros Catherine attend le sommeil qui, une fois de plus, déserte.
Seule la lavande, tel un signe discret, est son alliée du moment. Atmosphère parfumée dans laquelle Catherine flotte entre passé et présent à la recherche d'un avenir dont la porte a claqué, la murant aux profondeurs d'une cellule sombre dans laquelle son cœur se débat au rythme irrégulier de ses humeurs changeantes.
Catherine est fatiguée.
Catherine en a marre.

Clément ne peut pas dormir. La tempête est trop présente et le vent qui souffle sauvagement l'incite à quitter son lit. Clément pose sur la table de nuit le livre de Catherine qu'il était en train de lire avant de mettre ses pantoufles et sa robe de chambre. Clément a soif.
En bas dans la vaste cuisine impeccablement rangée par Marie la gouvernante, Clément se fait chauffer du lait afin de préparer un chocolat. Sa vie de célibataire est agréablement perturbée depuis l'arrivée de Catherine il y a quelques jours. Elle a débarqué comme ça, un beau matin, souriante et tendue, dure et fragile. Un premier amour qui apparaît dans le brouillard matinal sans crier gare après des années, c'est tout de même un choc que Clément a accusé, bien sûr, mais dont il lui faut le temps de se remettre.

D’autant plus que Clément n’a jamais oublié Catherine. Un flirt, une passion amoureuse, une demande en mariage évincée et on reste bons amis, tandis que la femme de votre vie va faire la sienne avec un autre. Clément, lui, est resté célibataire. Il a vu naître le fils de Catherine dont il est le parrain. Il a soutenu Catherine durant son divorce. Et puis il l’a perdue de vue, mais non de cœur, lorsqu’elle est partie vivre à Los Angeles sur un coup de foudre. Il a appris la mort de son second mari Steeve par Éric son filleul. Puis le suicide de Dustin le beau-frère de Catherine. Puis plus rien, et tout à coup, il y a trois jours, Catherine est apparue à la porte de la cuisine tandis qu’il prenait son petit déjeuner. Clément sourit. Catherine n’a pas changé, elle est venue parce qu’elle sait qu’ici elle aura toujours sa place.
Depuis trois jours Clément n’a posé aucune question et Catherine n’a rien dit. Ils se sont promenés, ont passé des soirées tranquilles au coin du feu et comme toujours, Catherine se retire tôt dans sa chambre. Clément est propriétaire d’un grand hôtel sur la côte et en ce moment c’est la morte saison sauf pour les week-ends, il a donc du temps libre.
Clément est assis devant son chocolat, dans la cuisine qui repousse de sa lumière le bruit extérieur. Il se demande pourquoi Catherine est là tout à coup, que se passe-t-il dans sa vie ? Est-elle remariée ? Il n’a plus eu de nouvelles d’Éric depuis son départ pour Los Angeles. Catherine est tendue, il la connaît assez pour comprendre qu’elle n’est pas en forme. Mais Clément aime Catherine, elle est ici chez elle,

elle le sait bien et si elle éprouve le besoin de parler elle le fera. Sinon Clément l'ami est là pour aimer et soutenir. Je ne lui demanderai rien.
En partant, en refusant de l'épouser, Catherine a du même coup effacé les femmes de la vie de Clément. Il a des aventures. En ce moment une liaison, mais personne n'a pris la place de Catherine. Je l'aime à vie, pense Clément, et il est heureux d'être là avec une bonne maison pour abriter les misères de Catherine dont il aimerait pourtant bien aussi partager les joies.
Clément boit son chocolat chaud à petites gorgées. Ce soir Clément s'interdit tout espoir par rapport à Catherine. Et ce faisant il s'aperçoit qu'en fait depuis son départ il l'attend, fidèle au poste, dans une maison qui pourrait abriter une famille entière et qu'il garde jalousement pour Catherine, quand elle le veut et comme elle le veut.
Ce soir Clément est heureux. Elle est là, dans la chambre qu'elle préfère au second étage avec son bureau attenant où elle a déjà écrit.
Clément sait que Catherine ne dort pas, mais il la laisse libre de choisir et de lui préférer la solitude. Ce qui est important c'est qu'elle soit revenue. Pour Clément, ce soir, c'est tout ce qui compte, et déjà il est inquiet qu'elle ne reparte aussi soudainement qu'elle est arrivée.
Le problème c'est que Clément a enfermé Catherine dans son cœur. Lui le sait mais elle ne le sait pas. La relation est donc un sens unique qui échappe à

Catherine. Mais Clément a blindé son cœur et personne d'autre que Catherine ne peut en disposer.
Le chocolat bu, Clément sort de la cuisine. Impossible de dormir maintenant, pense-t-il. Et d'un pas décidé il se dirige vers la bibliothèque. La pièce est imposante et les murs sont couverts de livres. La cheminée rougeoie encore derrière le pare-feu. Des braises clignotent sous les cendres.
Au hasard Clément cueille en passant *Les Fleurs du Mal* de Baudelaire. Mais c'est pour la forme car en s'installant devant la cheminée son regard fixé sur les braises fouille sa mémoire de Catherine. Elle est partout, toujours, dans les évènements importants. Il la revoit sur scène, ligne harmonieuse et mouvante. Dans sa loge, sourire heureux et fatigué. Rire éclatant. Et son premier livre, une surprise de danseuse, Catherine… Le prénom claque, se murmure, se chante, se crie, se rit et se pleure… Catherine… – Elle est là – pense Clément heureux. Et ces trois mots sont confortables à son cœur.

Catherine qui ne dort toujours pas a rejeté sa couette – Quelle chaleur… ! On dirait que le vent s'est calmé ou bien est-ce que mes pensées se sont agitées ? – se demande Catherine. Elle allume la lumière, met sa robe de chambre et ses mules. Un coup d'œil dans la glace au-dessus de la commode. Le visage est lisse, un peu tendu peut-être – Je n'ai pas l'air crevée, c'est drôle – se dit encore Catherine. Puis elle se glisse hors de sa chambre. Elle n'a envie de rien et donc de tout, mais elle ne sait pas de quoi

exactement. Éclaireur d'elle-même elle part donc à l'aventure.
Catherine passe devant la chambre de Clément. La porte est ouverte, personne. Dans la cuisine elle remarque la tasse vide. Elle se sert une vodka bien glacée. Quel amour ce Clément, il prévient tous ses désirs. Et quand Catherine n'est pas en forme, elle aime la vodka. Même Richard son mari ne le sait pas. Catherine sourit en pensant que Clément la récupère toujours dans les mauvais moments. – Ou plutôt, je viens vers lui dans ces moments-là, c'est plutôt cela – pense Catherine.
Son verre à la main Catherine sort de la cuisine. Un rai de lumière sous la porte de la bibliothèque lui indique la présence de Clément. Elle ouvre tout doucement la porte. Tout est calme et silencieux, même le vent dehors est tombé. Catherine s'approche silencieusement de la cheminée. Dans un fauteuil Clément, visage offert, dort.
Catherine dépose son verre avant de se pencher sur Clément pour lui donner un baiser sur les lèvres. Il grogne de plaisir, et ses bras se referment sur Catherine qui glisse à genoux devant lui. Un long baiser tendre et sécurisant, une étreinte douce et ferme, Clément et Catherine, les yeux clos, ont plongé au cœur d'eux-mêmes dans un présent qui récompense le passé de son attente.
Puis Catherine s'est levée pour boire sa vodka et s'installer sur le fauteuil de l'autre côté de la cheminée.
Clément lui a souri sans un mot. Catherine a toujours aimé le silence de Clément parce qu'il est éloquent.

– Tu sais je dors mal ces temps-ci, a lancé Catherine entre deux gorgées de vodka.
– Vodka la nuit, grands soucis, a enchaîné Clément.
– J'aime que tu n'oublies rien de moi. Tu es le seul à connaître mes failles et mes mauvais côtés. Je ne comprends pas comment ça ne t'a pas dégoûté de moi, demande Catherine.
Clément la regarde de tout son amour, tendrement, sans rien dire.
Catherine répond :
– Moi aussi je t'aime mais ton amour me faisait peut-être peur ? Je n'ai jamais compris pourquoi je pouvais être heureuse en étant ta maîtresse et pourquoi je ne pouvais me résoudre à devenir ta femme.
Clément ne dit toujours rien.
Catherine s'est levée.
– Peu importe, dit-elle, en ce moment je suis là et je suis disponible pour toi. Tu viens ?
Clément s'est levé et main dans la main il l'a entraînée dans sa chambre. Ils se sont couchés comme un vieux couple marié depuis vingt-cinq ans. Clément a embrassé Catherine sur le front :
– Bonne nuit, amour, avant de se retourner.
Alors Catherine s'est collée à lui, besoin de le toucher.
Et ils se sont endormis, père, fille, amis, amants, frère et sœur, qui sait ?
C'est au petit matin qu'ils ont fait l'amour, homme et femme perdus, adolescents retrouvés dans un parfum de lavande qui a réuni leurs corps aux liens souples

d'une ambiance passée que le présent accapare pour alimenter les souvenirs dont il naît.
Catherine a pris son petit déjeuner dans la chambre de Clément. C'est Marie la nounou qu'elle adore qui le lui a monté.
– Alors Catherine ? Ça continue ou ça recommence, avec vous deux on ne sait plus ? Mais ma petite fille qu'est-ce qui t'arrive encore ? Si tu es là c'est que quelque chose cloche, non ?
– Écoute Marie, je n'ai pas envie d'en parler maintenant. Tout ce que je sais c'est que cette nuit j'ai dormi pour la première fois depuis trois mois ! Et aujourd'hui, le reste, je m'en fous !
Marie a ouvert les volets. Clément est en bas sur la plage, il monte Tristan, son cheval, au galop.
Catherine s'est levée d'un bond pour le voir. Ils échangent des grands signes et elle se remet frileusement au lit pour déjeuner. Marie installe le plateau sur ses genoux avant de sortir en grommelant.
– Tu as dormi… Tu as dormi… Clément c'est tout de même pas un somnifère, non ?!
Mais Catherine ne répond pas, tout occupée à manger les tartines de ce bon pain de campagne qu'elle aime tant.
Clément a repris ses relations de couple avec Catherine sans heurts, comme un mari patient et enfin comblé. Depuis huit jours ils vivent ensemble, font l'amour à un rythme forcené, se baladent aux environs. Clément emmène Catherine dans des petits restaurants peu connus du public mais délicieux. Ils

redécouvrent ensemble l'intimité qui les a unis et les unira toujours.
Clément n'a posé aucune question à Catherine.
Elle lui a parlé de son fils Éric et de Los Angeles. De Steeve son mari mort assassiné et de Dustin son beau-frère.
Clément lui a raconté sa vie et lui a parlé de Victoire, sa liaison depuis deux ans. Elle vient passer le week-end avec lui de temps à autre, mais ils ne vivent pas ensemble. Il la voit chez elle. Victoire habite une petite maison à Deauville. Clément l'aime bien mais pas assez pour l'épouser.
– Que fait-elle ? a demandé Catherine.
– Rien, elle est très riche. Son père est un éleveur réputé de la région. Elle n'a pas besoin d'argent.

Catherine est repue et elle vient de pousser le plateau du petit déjeuner lorsque le téléphone sonne. Apparemment personne ne répond. Marie doit être sortie et Catherine décroche :
– Allô, oui ?
– Monsieur Duteil s'il vous plaît. C'est une voix de femme, claire et bien timbrée.
– Je suis désolée, il monte à cheval ce matin. Mais si vous voulez laisser un message, je transmettrai.
La voix est un peu surprise et hésitante.
– … Oui… Pouvez-vous lui dire simplement que Victoire a appelé.
– Bonjour Victoire, je m'appelle Catherine. Clément m'a parlé de vous, je suis une amie d'enfance et il m'héberge quelque temps.

– Ah… ? Bien… Je vous remercie… À bientôt peut-être ?
Victoire a raccroché. Pas très coopérante, pense Catherine.
– Je suppose que c’était Victoire ?
Clément dans l’embrasure de la porte sourit à Catherine.
– Tu étais là ? Mais pourquoi ne l’as-tu pas prise ?
– Je la rappellerai plus tard. Pour l’instant j’ai faim.
Clément s’est assis sur le bord du lit après avoir posé le plateau sur la table. Lentement il fait glisser les fines épaulettes de la chemise de nuit de Catherine. Elle se laisse faire puis vient se blottir contre lui, seins nus. D’une voie timide et faible :
– Je croyais que tu avais faim ?
– Qui te dit le contraire ? Tu es mon plat préféré ! murmure Clément.
Sur le même ton Catherine laisse échapper d’une voix rauque : « Chameau… ! »
Et obstinément mais tendrement ils vont s’aimer dans un parfum de lavande jusqu’à l’heure du déjeuner tandis que Marie en bougonnant fait le ménage en bas.

La crinière fauve auburn de Victoire flamboie aux reflets des flammes. Installés tous les trois dans la bibliothèque, ils prennent un thé brûlant accompagné de toasts et de deux biscuits. Un vrai régal.
Clément est assez froid avec Victoire. Il ne la câline pas, ne la touche pas comme il le fait avec Catherine. Mais c’est habituel semble-t-il, car Victoire n’a pas

l'air étonnée. C'est une belle plante Victoire, elle a de longues jambes et le pantalon lui va très bien. Pour l'instant elle est assise en tailleur à même le sol, aux pieds de Clément. Ses yeux bleu pâle fixent le feu tandis qu'elle boit son thé tout en grignotant.
– Clément a lu tous vos livres… et je les ai lus aussi. J'aime beaucoup ce que vous écrivez. C'est un univers particulier dans lequel on se retrouve différent et identique… à soi-même… et à vous, l'auteur, aussi… J'aime. Vous écrivez en ce moment ?
– Non, répond Catherine, en ce moment je suis en vacances, je me détends.
Catherine trouve Victoire sympathique et très amoureuse de Clément. Son visage est à la fois romantique et sauvage, quelques taches de rousseur lui donnent un air espiègle, le tout est un curieux mélange qui ne manque pas de charme. Victoire est jolie et pleine de classe.
Clément regarde Catherine. Il sait ce qu'elle pense. Il approuve mais la rencontre d'une vie c'est pour lui Catherine. Et Clément est l'homme d'une seule femme. C'est ça la virilité, se dit Catherine. Le contraire du donjuanisme.
Catherine observe Clément. Il est gentil avec Victoire mais c'est moi qu'il aime. Quelle injustice la vie ! Et pourquoi n'ai-je jamais pu aller plus loin avec lui ? Ou peut-être est-ce parce que j'ai été très loin avec lui, au-delà de tout et de moi-même, que je ne pourrai mettre aucune structure ou barrière à nos relations ?

Catherine observe Clément avec tristesse mais une joie profonde l'habite. Une joie océanique sur laquelle elle flotte vers la permanence d'un amour qui ne sera jamais union sans limites. C'est cela, Catherine aime Clément au-delà de ses propres limitations, dans une intimité absolue qui inclut Victoire et Richard le mari de Catherine qui est à Los Angeles. Mais qui peut comprendre cela en dehors de Clément ? Qui peut comprendre et ne pas juger ses relations avec Clément dans une harmonie que rien ne peut atteindre et dans laquelle elle se régénère. La preuve ? Clément ne lui a rien demandé, Clément n'exige rien. Clément donne et reçoit à leurs rythmes réciproques, à son rythme. Clément est parfait, se dit Catherine, pourquoi est-ce ainsi ?
Catherine aime la neutralité de Clément, capable de vivre ce qu'elle impose. Elle se sent incapable d'être différente avec lui. Elle ne le pourrait pas. Elle est elle-même. Et il l'accepte. À travers n'importe quelle épreuve ou situation critique, Catherine sait qu'il sera là comme il est là aujourd'hui, totalement, silencieusement, aimant et libre. Et Catherine remercie le ciel de connaître Clément et d'avoir cet amour à portée de cœur, quoi qu'il arrive.
– Si nous dînions dehors tous les trois ce soir ? Je vous enlève Mesdames, vous me direz des nouvelles du dîner. Clément s'est levé. Pour l'instant je vous laisse, j'ai des coups de fil à donner et il faut que je passe à l'hôtel. Soyez prêtes à vingt heures.
Clément est sorti.

Les femmes gardent le silence un grand moment, puis Victoire déplie sa longue silhouette pour ranimer le feu. Elle prend ensuite place dans le fauteuil de Clément avant de poser son regard clair sur Catherine pour dire :
– Je me demandais à quoi pouvait bien ressembler le grand amour de Clément. Alors je fantasmais. Maintenant je sais.
Sa voix est légère, presque immatérielle…
Catherine la regarde sans rien dire.
Il n'y a rien à dire.
Victoire continue légèrement, gentiment :
– Je suppose que vous faites l'amour en ce moment. Je connais Clément, il n'a pas envie de moi depuis que vous êtes là… D'ailleurs, même quand vous n'êtes pas là, cela lui arrive lorsque vous lui manquez trop…
– C'est lui qui vous a dit tout ça ? Catherine a parlé doucement pour ne pas rompre le charme irréel qui s'est installé.
– Non bien sûr. Je le sais parce que moi je l'aime. Le regard de Victoire plane sur la pièce. D'ailleurs cette maison est pleine de vous, de vos souvenirs. Moi je l'ai senti tout de suite. Mais je sais que vous ne vivrez jamais vraiment avec lui. Je l'ai compris en vous voyant et quelque part je trouve ça dommage. Je ne veux pas en savoir plus, je constate simplement.
La perspicacité de Victoire, saisissante, rend Catherine muette.
Victoire continue les yeux vagues :

– Parfois lorsque nous faisons l'amour, c'est à vous qu'il pense mais cela ne me gêne pas, cela m'excite plutôt – elle lance un regard net à Catherine – c'est bizarre, non ?
– Non, après tout c'est vous qui en profitez ! lance Catherine.
Et les deux femmes éclatent de rire, déjà complices.
Victoire a trop chaud et elle se lève pour enlever son pull. Sous la soie bleue de sa blouse on devine ses seins nus. Quand elle se penche pour se rasseoir et déposer son pull sur le bras du fauteuil, l'échancrure de sa blouse laisse deviner une gorge de femme ferme et ronde. Bizarrement Catherine ressent un frisson qu'elle connaît bien au creux de son ventre. Et sa pensée troublée évoque des images provocantes qui mêlent Clément et Victoire d'une manière impudique et secrète.
Le regard lourd de Catherine n'échappe pas à Victoire qui frémit aussi à la caresse de la soie sur ses seins libres.
Un silence s'installe où la gestuelle impudique des pensées des deux femmes se croisent et se recroisent, fondant d'un flou artistique obsédant les deux corps présents sur celui de Clément qui orchestre ce ballet de son absence sensuelle.
De Victoire à Catherine et inversement Clément frôle, caresse, possède et donne ce que l'imagination anticipée crée dans un débordement orgiaque. Le feu crépite, les flammes dansent sur les peaux nues que dévoilent les pensées qui osent et violent ce que les voix taisent.

La bibliothèque est devenue la scène d'une orgie où roulent les fantasmes acérés de deux femmes qui s'offrent, sacrifice imaginaire et rituel démoniaque, à un homme qui aime et désire tout en demeurant libre et absent.
La joie impudique, l'excitation ludique, les débordements du corps frustré de Victoire tendent à Catherine une perche qu'elle a saisie d'une pensée alerte qui la dépasse. Et de regard à regard, leurs corps se plient aux rêves éveillés exigeants que leur complicité a évoqués.
Catherine se laisse aller, prise en charge par le regard clair de Victoire qui fouille et déshabille ce qu'elle garde jalousement entre Clément et elle. Victoire connaît Clément et elle provoque d'un regard perçant les gestes et les mots qu'il sait faire et dire dans ces moments très intimes. Catherine se laisse violer par plaisir mais son regard est chargé de mystère quand elle le pose sur celui de Victoire. Catherine sait que Clément n'est pas toujours le même et elle retient comme une jouissance, certaines choses qu'elle suggère à Victoire.
Les pensées s'échappent d'elles, formes illusoires et suggestives, les laissant dociles et insatisfaites au creux de leurs fauteuils respectifs. Corps tendu, imagination débridée, c'est Victoire qui casse la magie invisible du moment d'une parole réaliste :
– Cela vous est déjà arrivé Catherine ? L'amour à trois, avec vous deux, j'aimerais bien…
Catherine s'est levée dans la pirouette d'un éclat de rire en disant :

– Aidez-moi plutôt à porter ce plateau à la cuisine.
Le feu ne crépite plus et Victoire a remis son pull sur ses pensées éparpillées en ajoutant :
– Et si on se tutoyait après ça ?
Alors Catherine a ri à gorge déployée devant son humour insolent : c'est vrai que les fantasmes, cela crée des liens !
Dans la cuisine Marie bougonne.
– Alors ma cuisine n'est plus assez bonne ? Vous sortez encore… ?
– Mais Marie ta cuisine n'est pas en cause, nous allons faire la fête pour nous distraire et respirer l'air pur le soir sur la plage !
Et Catherine a embrassé Marie qui a tout de même souri en se disant : « Tiens, tiens, elle va mieux qu'à son arrivée ma gamine ! Rien de tel que le bon air normand pour chasser les idées noires et vous requinquer ! »

La soirée est gaie, le dîner de poisson est délicieux. Le regard de Catherine espiègle et plein d'entrain provoque Victoire qui face à Clément est timide et peu sûre d'elle. C'est dommage se dit Catherine, on aurait pu s'amuser. Clément savoure Catherine et sa gentillesse vis-à-vis de Victoire, se heurte à la frustration de cette dernière.
Clément ne sait pas qu'elles ont abusé de lui à l'heure du thé et cela fait rire Catherine. Devant Clément, Victoire est gênée par ce rire qu'elle comprend, sa belle assurance s'est envolée laissant Catherine planer

seule entre mystère et alcôve, à cette table de bistrot bien normand et bien sympathique.
Catherine parvient tout de même à mettre Victoire à l'aise. Il est question des États-Unis puis de littérature et de poissons sur lesquels, il faut bien le dire, Clément sait tout.
Catherine est attendrie par Clément et par Victoire. L'un follement charmeur, séduisant, sourire aux lèvres, œil insistant, mystérieux, et l'autre, femme-fleur au regard clair, prête à tout pour faire de Clément son homme. Mais Catherine sait qu'il ne fait pas rêver, Clément est né libre. C'est une vieille histoire entre eux, il est né libre et aimant Catherine…
Le patron du bistrot leur offre un digestif, il a le teint basané des vieux marins, l'œil bleu assez intéressé par Victoire qui l'allume, coquette. Dans sa tête Catherine perçoit des pensées audacieuses qui déshabillent Victoire pour la jeter, sirène soumise, sur sa couche rugueuse.
Le vin était bon mais Catherine termine à la vodka, comme elle a commencé. Victoire a fait des mélanges, elle est un peu pompette et le patron lui ferait bien sa fête entre deux verres de blanc ! Clément sourit à Catherine qui se sent débordante d'amour tout à la fois pour lui, la Normandie, le patron et Victoire.

Bien plus tard Catherine a fait l'amour avec Clément dans une impudeur totale où les fantasmes de l'après-midi se sont rejoints au grand complet, débités par sa voix rauque et excitante. Mais Clément au paroxysme

d’un érotisme frénétique n’était pas surpris, il connaît sa Catherine et sa Catherine n’est-elle pas multiple ? Ce n’est qu’aux premières lueurs de l’aube qu’ils se sont endormis l’un dans l’autre, bercés par les effluves de lavande d’une couche honteusement dévastée.

Catherine l’excessive vit une parenthèse dans sa vie. Elle a oublié Richard son mari, Éric son fils, Los Angeles, la Suisse. Elle s’est rayée de sa propre vie pour vivre une vie parallèle sans référence à quoi que ce soit. Catherine respire, fait l’amour, mange et dort, boit un peu et rit beaucoup. Clément est le seul être au monde à pouvoir partager cela sans aucune sorte de question ou d’inquiétude.
J’aurais dû l’épouser peut-être ? Mais non, Clément est Clément, il n’est pas un mari. Non impossible. Mais quelle liberté auprès de lui !
Dans les bras de Clément tout est simple parce qu’elle peut à la fois être l’enfant, l’adolescente, la femme et aussi, pourquoi pas, la pute.
Catherine peut ouvrir son cœur à Clément comme un fruit éclaté béant, il en connaît tous les secrets. Il appartient à son monde secret, c’est pourquoi il ne pose pas de questions, les détails que cela implique sont sans importance entre eux. Ils s’en moquent. Après tout, la vie à Los Angeles, ici à Deauville, à quoi bon en parler ? Et Richard son mari, le troisième, à quoi bon en parler ?
Catherine se retrouve au cœur de Clément, elle s’accompagne au corps de Clément, elle vibre par elle-

même comme une corde de harpe. La harpe c'est la vie et il y a des moments où l'on a besoin de faire résonner une seule note. Et Catherine le fait avec Clément parce qu'il la connaît et parce qu'elle sait que jamais il n'essaiera de la retenir, quitte à ne plus jamais la revoir.
Et Catherine l'aime ainsi, ici et maintenant.
Catherine aime Clément pour ce qu'il est et pour ce qu'il fait d'elle en ce moment et toujours : une femme libre comme l'air qui frôle la vie d'un corps ardent pour mieux y implanter son cœur douloureusement excessif.

C'est l'hiver en Normandie, cette année il a même neigé, ce qui est rare à Deauville. Catherine emprunte les gros chandails de Clément dans lesquels elle se sent bien à l'abri et puis ils sentent bon un parfum particulier où elle retrouve la lavande dont Marie inonde la maison ainsi que l'odeur de Clément mêlée à une eau de toilette musquée qu'il utilise depuis toujours. Comme un petit animal Catherine enfouit son nez dans les cols roulés pour filtrer l'air glacial des soirées normandes.
Amusé, Clément l'observe d'une joie calme, un peu ironique par moments. Clément est pour Catherine un mélange intéressant d'assurance, de stabilité, d'humour, de joie et de mélancolie. Clément n'est jamais mal, en tout cas, Catherine ne l'a jamais vu autrement qu'en forme, paisible et sûr. Catherine aime se blottir dans ses bras, faire l'amour ou pas, parler avec lui mais leurs dialogues sont surtout intérieurs. Très peu

de mots suffisent. Pas d'explications, pas de justifications, pas de remise en question. Non, un amour attentif qui ne demande rien et n'attend rien. J'ai vraiment trop de chance, pense Catherine.
Petit à petit ses idées noires se sont estompées. Le jour, lumineux, chasse l'ombre nocturne et Catherine se retrouve égale à elle-même sur une note bien particulière, celle de Clément, qui fait chanter ses matins.
Il est présent nuit et jour. Il est là quoi qu'il arrive.

Il fait nuit noire, Catherine a décidé de dormir tôt car Clément a un rendez-vous à son hôtel, il rentrera tard. Dans sa chambre, allongée sous sa couette, elle fait le bilan de son début de séjour en Normandie. Catherine va mieux, c'est vrai, mais elle a éludé ses problèmes, son malaise, et elle se demande si ce mieux est un acquis ou si c'est un masque insouciant menaçant encore de tomber.
C'est à moment-là que le regard de Steeve surgit en elle, direct et intense. Une foule de souvenirs l'assaille. Et curieusement c'est une tornade sensuelle qui la balaye, les bras de Steeve, son dos, sa peau, son sexe l'assaillent et Catherine se tord sur son lit avant de se recroqueviller et enfin d'allumer la lumière. Le regard de Steeve ne la quitte pas. Il est en elle. Il la suit et elle y est soumise. Intriguée, elle éteint et s'allonge à nouveau. Elle essaye de ne pas refuser ce regard dont l'éclat vert la transperce. Elle s'y laisse aller, offerte et un peu tendue. Sa pensée vagabonde passe de son lit à Los Angeles puis à la

piscine dans le jardin, Steeve est partout, bronzé, souriant, vivant. Elle le suit d'un souvenir à l'autre, de plus en plus heureuse de le retrouver intact et présent dans un univers concrètement immatériel. Catherine sent son corps sur le sien, sa peau contre sa peau et le regard vert la fait voyager loin dans le temps, entre le ciel et la terre, loin vers eux-mêmes, loin…

Catherine est maintenant tout à fait détendue et Mrs. Pitts passe, ombre furtive, silhouette irréelle, pour se dissoudre dans la présence du regard vert qui déteint sur la nuit normande. Catherine s'est laissée aller à Steeve, elle flotte en lui, le regard vert a les contours flous de sa propre pensée, elle le récupère pour s'y fondre mieux, intemporelle et légère. C'est alors que le parfum de lavande des draps la ramène à Deauville, et c'est dans un soupir douillet qu'elle se retourne pour s'endormir enfin, libre d'elle-même et de Steeve. Catherine glisse dans le sommeil, conscience hésitante et corps lourd, pensée en berne et sourire au cœur. Le sommeil ne la fuit plus, peut-être parce qu'elle n'a pas fui ce soir, elle a simplement regardé en face l'avalanche que le passé a déversé sur elle par l'intermédiaire du regard vert de son mari disparu.

Dans un dernier geste inconscient Catherine serre sur son cœur sa main gauche. À son doigt l'émeraude que Steeve lui a offerte. Sa dernière pensée glisse sur l'éclat vert de la pierre… Catherine dort…

Dans la grisaille froide de l'aube normande la plage déserte accueille Catherine. Bottée de caoutchouc, emmitouflée de laine, un vrai caban bleu marine la protège des assauts pinçants du temps. Catherine marche allègrement. Son pas souple et décidé la projette au ciel ouaté de Malibu et une pensée tristement ensoleillée lui fait un clin de cœur. La Californie, la maison-dune, les vagues bleues ourlées de blanc, la brise tiède, le regard de Betsy et le goût exquis des légumes qu'elle fait si bien cuire font irruption, tels des flash-backs brillants, dans le brouillard glacé qui entoure Catherine. Dans sa tête le sifflement du vent normand cède brusquement le pas au bruit du surf californien pour lui envoyer ensuite la gifle du rouleau normand qui s'écrase à ses pieds avant de s'estomper encore dans le silence peuplé de la maison-dune…
Catherine voyage d'une pensée experte d'un bout à l'autre d'elle-même, tiraillée entre ici et ailleurs, aux images brusques de souvenirs dont le présent narquois et boudeur la submerge.
L'air sombre de Dustin son beau-frère va bien avec la plage normande qui aurait pu servir de toile de fond à son suicide. Mais à Deauville il n'y a pas de « requin compatissant ». Les reflets des yeux de Steeve cadrent avec Malibu et sa maison de Los Angeles. Hollywood en Technicolor ne les aurait pas reniés. Pourtant Dustin est mort là-bas dans la clarté miroitante du ciel américain et le regard de Steeve balaye aujourd'hui de ses feux laser vert une plage morne et vivifiante aux tons grisâtres.

En fait il n’y a pas de frontières, l’espace est roi ici et là-bas. Catherine qui est à son écoute le perçoit dans l’échange, dans le mélange, dans les choix et les tourmentes de sa pensée circonvolutive qui ne connaît en lui aucune limitation.
Catherine n’est pas triste. Catherine n’est pas lasse, Catherine a le corps agile et la pensée leste, le cœur tranquille et l’œil plein de sa vie. Catherine se souvient d’un certain 22 juillet à Paris. Un 22 juillet pas comme les autres où elle n’avait pas d’humeur non plus. Catherine est neutre et sur son mental apaisé les images défilent comme sur une plaque photographique. La brillance californienne joue à pile ou face avec cette matinée normande, Catherine l’impersonnelle suit ce jeu captivant.
Un zoom formidable sur son actuel mari Richard, appuyé au chambranle de la porte de la maison-dune, ravive en elle le souvenir de l’éclat de son œil noir perçant. Leur première rencontre laisse une trace brillante d’étonnement sur le sable gris de Deauville. Puis ce sont ses amis les oiseaux dans le jardin de sa maison de Los Angeles qui viennent tout à coup envahir de leurs pépiements le sifflement du vent. D’un coup d’ailes ils entraînent Catherine dans cette végétation tropicale qu’elle aime tant où l’eau miroitante de la piscine lui renvoie l’éclat fulgurant d’un rayon de soleil qui la précipite, désolée, sur la plage normande sur laquelle Catherine vient de s’arrêter net pour observer le point qui s’avance depuis l’horizon pour grossir petit à petit. Clément arrive au galop de son ami Tristan, Catherine, sourire aux

lèvres, se prépare à les accueillir. Mais Clément lui fait seulement un signe de la main sans s'arrêter. Ils sont passés, Tristan est superbe, Catherine s'est retournée pour les suivre des yeux.
À Deauville l'hiver, on ne se laisse pas aller aux éléments, on les affronte ; Catherine, en prenant le chemin du retour – c'est bientôt l'heure du déjeuner – pense à la détente corporelle que procure une plage où l'on peut se laisser aller au sable, à la mer, au soleil. Ici elle marche droit sur le vent et ses yeux pleurent de froid. Là-bas pourtant le stress existe et le mal-être de Dustin lui semble tout à coup incompatible avec l'environnement qui était le sien. Pourtant, ici, le temps d'une seconde fugitive, tout à coup Catherine se sent bien, bien comme là-bas, comme partout quand on est vraiment bien.
C'est Victoire qui accueille Catherine. Le vert kaki va bien au reflet fauve de ses cheveux. Longue et souple, Victoire est posée au pied d'un fauteuil dans la bibliothèque, le menton appuyé sur son genou droit, elle observe les flammes folles d'un feu de cheminée. Son visage rosi par la chaleur s'est tourné vers Catherine, dès son entrée dans la pièce, comme si elle l'attendait.
– Bonjour Catherine, vous devez être gelée ?
– Non, mais quelle merveille ce feu… ! Si on se tutoyait Victoire ?
– Comme tu voudras, laisse tomber cette dernière.
Catherine se débarrasse de ses laines qu'elle va mettre dans l'entrée. Puis s'asseyant auprès de Victoire elle tend ses mains vers la chaleur du foyer.

– Quoi de neuf Victoire ?
– Je pense aller trois jours à Paris. J'ai des courses à y faire. Si ça te dit, tu peux venir.
Après un moment de silence Catherine répond :
– Eh bien c'est une bonne idée, je veux bien. Quand pars-tu, quand partons-nous ?
– Mardi et nous revenons Vendredi soir ou peut-être Samedi matin. Je suis contente que tu viennes.
– Catherine ? Victoire ? C'est la voix de Clément depuis l'entrée, vous êtes là les filles ?
Ces dernières se regardent en souriant mais ne répondent pas. Clément débouche alors dans la pièce les bras chargés de cartons blancs et de paquets.
– C'est une surprise, lance-t-il. Venez avec moi dans la cuisine.
Tandis que Marie passe un potage de légumes, Clément qui a déposé les paquets sur la grande table de bois les ouvre.
– Du saumon fumé, du caviar, des blinis, à mettre tout de suite au four. Catherine, tu allumes le four s'il te plaît… ? Du Stroganoff, ça c'est pour Victoire, Marie, peut-être moi, Catherine ne mange pas de viande. Et puis de la vodka, ça c'est principalement pour Catherine, c'est pourquoi j'en ai pris deux bouteilles, à l'herbe de bison s'il vous plaît ! Et puis de la kasha et enfin les desserts, tarte au fromage vatrouchka et baklava au miel… Qu'est-ce que vous en dites ?!
Catherine lui saute au cou en l'embrassant. Victoire l'imite. Seule Marie ronchonne pour la forme :
– Des nourritures de sauvages encore ! Et la bonne cuisine normande alors ?

Mais Catherine l'interrompt irrespectueusement :
– Marie, tais-toi, je sais que tu adores ça !
Et Marie se joint alors à la joie générale tandis que Clément sert, pour commencer, un verre de vodka à chacune.
Une fête russo-normande ça s'arrose et la vodka coule à flots sur ces délices, réchauffant les corps et libérant les cœurs. Tout ce que Catherine aime. « Quel amour ce Clément ! », pense-t-elle toute à la gaieté du moment.

À Paris le jour est blême en cette fin de matinée hivernale. Catherine a décidé de rester avec Victoire, elles se rendent donc dans le petit appartement de cette dernière, rue de Grenelle, en plein cœur de Saint-Germain-des-Prés. C'est un petit trois pièces agréable et fonctionnel que la concierge de l'immeuble entretient et qu'elle prépare à chaque fois que Victoire vient y séjourner. Le frigo est plein, il y a des fleurs dans le living et les deux petites chambres sentent bon la lavande. « Décidément ! », se dit Catherine.
Catherine défait son sac et suspend ses affaires. Victoire ouvre quelques lettres et le téléphone sonne. Catherine profite de la conversation téléphonique pour occuper la ravissante salle de bains.
– Catherine ? Victoire rejoint enfin Catherine dans sa chambre. C'était Kyan, un ami iranien. Es-tu d'accord pour un dîner ce soir chez lui ? Il nous invite.
Catherine la pétillante acquiesce avec joie. Elle vit en dehors de sa vie en ce moment. Elle fait tout ce qu'elle ne fait pas habituellement. L'alcool, les dîners, pourquoi pas ? Catherine laisse s'exprimer une facette d'elle-même qui en général l'ennuie. Catherine aime se coucher tôt, c'est vrai, mais Catherine est en quête d'autre chose. Et cette autre chose est

aussi en elle. Catherine la fugueuse veut vivre sa fuite jusqu'au bout du rouleau d'elle-même, là où elle ne sait pas elle-même ce qui se passe, là où elle n'est peut-être jamais allée ? Peu importe, Catherine oublie sa tanière parisienne pour être visiteuse d'un moment, à côté de sa vie, de ses habitudes. Catherine la fantaisiste vibre à ce qui se présente, seule, dans l'acceptation totale de ce qu'elle ne connaît peut-être pas encore d'elle-même.

– OK pour le dîner, dit-elle simplement et dans ce petit « OK » elle retrouve l'intonation de Steeve, le bon vivant qui l'a quittée si tôt.

Les boutiques, les vitrines, un saut jusqu'à Saint-Michel juste pour flairer l'ambiance et marcher un peu et les voilà de retour.

Un bain pour Catherine, une douche pour Victoire et on se prépare pour le dîner. Catherine est attentive, Victoire plaisante :

– On dirait que tu vas à ton premier bal !

– C'est un peu ça, – souriante Catherine approuve. Ce soir tu m'invites et tu m'entraînes vers l'inconnu. Deauville c'est loin de chez moi mais je connais Clément, la maison, la ville depuis toujours. Ici je connais aussi, mais en ce moment je suis invitée à Paris. Un dîner chez un Iranien, c'est étrange et c'est l'inconnu qui me guette mais attention je le guette aussi ! – Catherine en riant esquisse un pas de danse. Sa robe noire est d'une stricte élégance. Comme une liane elle ondule en frôlant Victoire qui a choisi ce soir encore, un pantalon.

– Je trouve que nous formons un couple très convenable, dit Victoire qui est venue devant le grand miroir à côté de Catherine.
Une dernière touche de parfum et les voilà parties.
Kyan a trente-cinq ans. Il pourrait être le petit frère d'Omar Sharif. Il est très élégant, son œil est plein d'humour, il a l'aisance internationale et la voix chaude. Long, souple mais costaud, il a aussi l'air intelligent. C'est ce que Catherine a noté d'un coup d'œil rapide, dès son arrivée. L'appartement est immense et très moderne mais Kyan les entraîne dans un grand salon oriental dont la décoration n'a rien à voir avec le reste. Trois personnes y sont déjà installées, une jeune femme blonde, Aurélie, est allongée mollement sur les coussins en lamé. La tension que Catherine lit dans son regard dément l'abandon de son corps. Elle est fine et bien en chair, sa poitrine opulente remplit à craquer la blouse de soie rouge qu'elle porte sous un petit spencer. Les deux hommes sont iraniens, l'un d'eux est le cousin de Kyan. De passage à Paris ils découvrent la France et la capitale en sa compagnie.
Dès le seuil de la pièce Catherine a ressenti quelque chose de vaguement trouble. Sa conscience objective a rejeté cette impression floue. Mais Catherine en s'installant près d'Aurélie, après avoir dit bonsoir à tout ce petit monde, ne se sent pas très à l'aise. Victoire est tout à fait bien, son regard plane un peu d'un homme à l'autre. Catherine n'y fait pas trop attention mais le malaise indéfinissable qu'elle ressent toujours la pousse à se dire que ces derniers temps elle n'est

pas à l'écoute d'elle-même et des autres, comme d'habitude. Elle a perdu le contact avec tout cet invisible qui fait partie d'elle et dont la pensée est l'expression la plus directe. Et ce soir, cette constatation la laisse perplexe. Toute sa vie jusqu'à présent elle a su ce qui se passait à l'intérieur des individus qu'elle rencontrait car elle était reliée à elle-même donc à eux par l'intangible, par une autre réalité qu'elle percevait. Il est évident qu'en ce moment Catherine pédale dans la choucroute, c'est en tout cas ce qui lui vient à l'esprit. Bien sûr elle va mieux mais elle se disperse et peut-être se perd-elle un peu plus.
– Vous êtes une amie de Kyan ? La voix trop douce d'Aurélie vient de la tirer de ses réflexions.
– Non, c'est la première fois que je le vois. Je connais bien Victoire.
Aurélie a l'air surpris.
– Ah bon ? Mais depuis longtemps ?
– Oh ! Depuis quinze jours. Nous nous sommes rencontrées chez un ami commun à Deauville.
Aurélie n'est pas à l'aise, elle ajoute :
– Un Iranien ? à la grande surprise de Catherine qui ne voit pas le rapport.
– Non, un de mes très bons amis français.
Aurélie tripote nerveusement ses bagues qu'elle porte à plusieurs doigts de chaque main.
Catherine a d'un coup, comme sous une douche écossaise retrouvé sa sérénité, mais à l'intérieur elle est en alerte, à l'affût de je-ne-sais-quoi, c'est ridicule, pense-t-elle. Pourtant elle se retrouve

branchée avec elle-même comme s'il y avait état d'urgence.
Victoire parle avec le cousin de Kyan. Rires secrets, voix basses de bouche à oreille. Victoire a l'air de très bien le connaître. De temps en temps ils lancent un regard vers Catherine pour glisser aussitôt sur Aurélie qui évite leur regard.
Il se passe quelque chose que Catherine ne comprend pas. On verra bien, se dit-elle. Il y a de la vodka aussi et Catherine l'incertaine ne s'en prive pas !
On a sonné à la porte, Kyan est revenu tenant par le bras un couple. Il est très vieux. Elle est très jeune. Ce sont des Américains.
Deux femmes en caftan ont couvert une grande table ronde et basse de plats fumants. Il y a des galettes de pain iranien bien appétissantes.
Le dîner est animé et gai. La jeune Américaine est mannequin, le vieux monsieur est un personnage dont l'importance échappe à Catherine qui le trouve un peu gâteux. Victoire est en pleine forme mais elle est différente de la jeune femme qu'a rencontrée Catherine il y a quinze jours en Normandie. Extravertie, volubile, allumeuse, elle ne quitte pas des yeux le cousin de Kyan. Ils échangent des regards prometteurs à peine voilés à tel point que Catherine se demande si Victoire ne la provoque pas à cause de Clément. L'atmosphère est étrange, les invités disparates et l'intérêt de Catherine s'émousse. Un dîner mondain en somme, et pourquoi diable Aurélie est-elle si nerveuse ?
Catherine se régale, c'est déjà ça ! pense-t-elle.

La voix de Kyan est grave et bien timbrée. Assis à côté de Catherine il se penche vers elle pour murmurer :
– Vous savez j'ai lu tous vos livres.
Catherine qui s'ingénie à oublier cette partie de sa vie depuis deux semaines est surprise. Elle plaisante :
– Vous avez du courage !
Mais l'œil de velours de Kyan est sérieux.
– Je les ai aimés. Je suis très heureux de vous avoir près de moi ce soir.
Catherine le regarde droit dans les yeux.
– Moi aussi – puis sur le ton de la confidence – dites-moi Kyan il y a une atmosphère curieuse que je ne m'explique pas. Peut-être cette impression vient-elle de moi ? Qu'en pensez-vous ?
Les dents de Kyan sont éclatantes et son sourire moqueur.
– Catherine, il y a une atmosphère curieuse, c'est vrai, et vous ne vous faites pas d'idées, c'est vrai.
– En tout cas, cela vous met en joie. Peut-être pouvez-vous m'éclairer ?
Kyan a l'œil malicieux bien que charmeur et il le promène sur tous les convives pour terminer son tour d'horizon sur Catherine qui attend, interrogative.
– Alors ?
Il lui murmure :
– Devinez belle Catherine.
Catherine tout en dégustant tranquillement le dîner garde le silence un moment, observe, puis :
– Vraiment je ne m'explique pas pourquoi. C'est vraiment bizarre !

Kyan sourit puis se penche vers elle pour murmurer dans son cou :
– À part vous, les trois femmes ici présentes ce soir sont des call-girls.
Catherine regarde Aurélie qui tripote toujours ses bagues. Son regard passe à Victoire qui tout en allumant le cousin de Kyan se montre très gentille, plus que très gentille, avec l'autre Iranien. Quant à la jeune Américaine, mannequin ou pas, elle semble ce soir appartenir au vieux monsieur. Catherine n'a pas bronché, elle continue de manger sous l'œil amusé de Kyan. Puis elle dit doucement :
– Comment se fait-il que Victoire ne vive pas à Paris ?
– Elle y vient souvent pour des soirées spéciales ou des rendez-vous précis comme ce soir. Elle a de gros clients. Le reste du temps elle s'aère. Vous savez que c'est un métier difficile et polluant…
– Êtes-vous un de ses clients ?
– Mais bien sûr, c'est ainsi que je l'ai rencontrée.
Catherine pense à Clément et à la soirée qu'elle a passée avec Victoire devant la cheminée. Catherine sourit. Une professionnelle ! Et Catherine s'amuse.
– Pourquoi m'avez-vous fait venir ce soir ? demande-t-elle.
Kyan s'amuse aussi.
– Il se trouve que j'avais retenu Victoire pour mon cousin ce soir ainsi que pour mon ami. Quand je l'ai appelée, elle m'a dit qu'elle était avec vous et je vous connaissais de réputation. J'avais envie de vous rencontrer. Voilà. Rien de prémédité, je vous assure.

– Arrêtez ! lance Catherine, vous allez me décevoir !
Les petites pâtisseries orientales circulent tandis que Catherine et Kyan s'isolent dans un dialogue serré :
– En tant qu'Oriental vous devez avoir un mépris total pour ce genre de femmes ? demande Catherine.
– C'est vrai, mais en même temps l'Occident rend plus tolérant. Cela est fait avec tant d'élégance parfois… que finalement… ! Mais c'est vrai que je n'ai pas tellement d'estime pour ces femmes.
Kyan est honnête, il ne joue pas, ne s'excuse pas, cela plaît à Catherine qui lui dit qu'elle ne savait pas du tout que Victoire était une call-girl.
– Je sais cela aussi, mais apparemment et je ne sais pour quelle raison, Victoire était très excitée de vous le faire découvrir ce soir.
– Je crois savoir pourquoi !
– Vous savez Catherine – vous permettez que je vous appelle Catherine n'est-ce pas ? – la soirée va sûrement dégénérer. Voulez-vous que nous nous éclipsions avant ?
Catherine regarde Kyan. Parfaitement courtois il ajoute :
– Nous pouvons rester ici, il y a d'autres pièces mais nous pouvons aussi sortir et aller où vous voudrez. Je me fais une joie de passer cette soirée avec vous.
Catherine a l'œil pétillant et rieur. Quelle aventure ! Une orgie, il ne manquait plus que cela ! Mais Kyan est agréable…
– OK, je vous suis. Vous me direz quand ?
Le dîner se termine.

Le vieux monsieur regarde avidement la jeune Américaine, c'est tout ce qu'il doit pouvoir faire et c'est apparemment pour cela qu'il est venu. Victoire s'est à moitié allongée sur les coussins, Aurélie s'est rapprochée de l'Américaine, les deux Iraniens hésitent encore et le vieux monsieur s'installe de manière à ne rien perdre de vue.
Le thé circule ainsi que des digestifs, curieux mélange et comme par miracle les lumières, brillantes pendant le dîner, se sont miraculeusement tamisées.
Le cousin de Kyan opte finalement pour Victoire et son ami s'approche des deux autres femmes qui se touchent déjà presque, abandonnées sur les coussins moelleux. On les devine expertes.
Kyan a pris le bras de Catherine :
– Venez, c'est le moment…

Paris est illuminé et la Porsche de Kyan circule au hasard tandis que Catherine parle d'un ton animé. Il y a beaucoup de monde à Saint-Germain-des-Prés, personne sur les quais et les rues du 16e sont désertes.
Kyan s'est garé rue Daunou et il entraîne Catherine au Sherwood. Au sous-sol le restaurant est bourré, ils n'ont pas faim bien sûr mais Kyan a des amis, dont une chanteuse orientale de passage à Paris, qui y dînent.
Autour de la table ronde on se serre un peu pour leur faire de la place. Catherine ne comprend pas un mot de ce qu'ils racontent mais les voix sont amicales, les yeux brillants et les rires francs, elle engage un dialogue dynamique et muet avec la chanteuse qui

veut tout savoir d'elle quand Kyan lui dit que Catherine est un écrivain célèbre.
La salle est enfumée, il y a du bruit, Catherine en a marre et Kyan se lève pour l'entraîner hors de cette atmosphère étouffante.
Dans la voiture Catherine respire à fond pour purifier ses poumons qui lui semblent encrassés.
– Je suis désolé, dit Kyan contrit.
– Mais non, c'est moi qui suis impossible. Je ne supporte plus du tout la fumée !
– Qu'est-ce qui vous ferait plaisir Catherine ?
Catherine le regarde longuement avant de répondre :
– Vous Kyan. Je me sens l'âme aventurière ce soir et c'est un peu de votre faute – un sourire puis – vous avez un local ?
Kyan sourit :
– Cela peut s'arranger. Puis il démarre en trombe.

À Saint-Nom-la-Bretêche l'auberge est accueillante et quelques clients traînent en prenant un dernier verre. Kyan est descendu seul, il revient chercher Catherine dans la voiture. Il lui ouvre la portière sans un mot.
La chambre est vaste et ravissante. Kyan qui a déjà commandé du Perrier et de la vodka lui propose un verre, qu'elle prend. Il lui a enlevé son manteau qu'il a mis sur un cintre dans un placard. Puis après avoir trinqué et bu, Kyan s'est approché de Catherine et l'a dévêtue lentement. Une petite lumière filtre par la porte ouverte de la salle de bains, la chambre est dans la pénombre. Une fois nue, sans un mot, Catherine à son tour a déshabillé Kyan. Puis il l'a serrée contre lui à l'étouffer.
Les draps sont doux et « mon Dieu, se dit Catherine, ils sentent la lavande ! ». Mais déjà sa voix rauque entraîne Kyan dans un univers érotique dont elle a le secret et qui va surprendre son amant oriental !
Pendant des heures Kyan et Catherine jouent l'un de l'autre. Lui, la menant au bord d'un plaisir à chaque fois plus intense pour la laisser puis la reprendre et la laisser encore à l'extrême bord d'une jouissance qu'il sait provoquer et suspendre. Elle, le poussant à bout dans l'excitation suggestive, l'entraînant dans

une ronde infernale de fantasmes qui le soulève au paroxysme d'un plaisir qu'elle esquive pour mieux le lui voler ensuite.
Le contrôle respectif des deux amants est tel que leurs corps deviennent les partenaires d'une danse que leurs voix rauques et voilées suivent au rythme lancinant qu'installe le désir que le plaisir continue sans relâche. Le tout orchestré avec une précision lascive par une impudeur totale.
La nuit n'est qu'un duo érotique entrecoupé de courtes pauses durant lesquelles ils récupèrent leur souffle entre deux gorgées d'eau ou de vodka.
Le petit matin les trouve brisés et vides, joyeux et incapables de se lever. C'est ainsi que main dans la main ils s'endorment dans l'aube qui se lève, comme deux félins repus.

Il est deux heures de l'après-midi lorsque Catherine ouvre un œil à la paupière lourde. La peau de Kyan est douce mate et elle lui lèche l'épaule tendrement. Il se retourne dans un grognement satisfait pour la prendre tout endormi encore. Catherine s'étire sous lui avant de sombrer à nouveau… C'est trop… C'est trop, dit-elle, entre deux respirations avant de se blottir encore contre Kyan, mais cette fois à la recherche de son ami le sommeil.

Pendant trois jours, nuit et jour, Kyan et Catherine ont fait l'amour. Ils ne sont pas sortis, ne se sont pas habillés. Ils ont pris leurs repas dans la chambre et ont passé leur temps au lit et sous la douche ou dans

le bain. En mangeant, en dormant, en riant, en criant, en murmurant, en silence aussi, ils ont puisé aux sources érotiques de chacun avidement, assidûment, inlassablement.
Catherine a l'impression que toute sa puissance créative est passée dans son sexe. Auprès de Kyan elle est devenue la Shéhérazade inépuisable des mille et une nuits. Inventive, créative, imprévisible et affamée, Catherine s'est surpassée, Catherine s'est dépassée, Catherine a explosé. Kyan l'a suivie et l'a précédée. Un accord physique parfait et boulimique les a réunis pendant ces trois jours. Des ressources, ils en avaient encore, mais Kyan avait des impératifs professionnels et Catherine, au bout de trois jours, a capitulé.
En quittant l'auberge, Catherine se sent rompue comme après un exploit sportif ou des heures de répétition, tandis que Kyan est encore excité à la vue de Catherine habillée. En raccompagnant Catherine chez Victoire, Kyan la veut encore mais c'est fini pour Catherine, elle est déjà en Normandie où Clément l'attend.
Dans la Porsche un dernier regard, un dernier baiser, une dernière fois Catherine va à la recherche du sexe chaud et tendu de son amant. Sa main le fouille, le flatte, le caresse et le quitte… une dernière fois…

Victoire a laissé un mot. Elle est sortie faire une course, son sac est prêt, le train est à dix-sept heures. Dans la salle de bains Catherine se regarde dans le miroir. Ses yeux sont cernés, mais peu finalement. À

part cela, aucune trace de luxure sur son visage lisse. Elle enlève sa robe de dîner noire qui glisse à ses pieds. Dans le creux de son cou la morsure qu'elle aperçoit réveille un tressaillement au creux de son ventre, sa gorge se serre.
– Mais je suis folle, se dit-elle, je pourrais encore et encore faire l'amour. Mais qu'est-ce que j'ai ? C'est parce que je n'écris pas !
Catherine sent à l'intérieur d'elle-même un terrible bouleversement d'énergie. Dans tous les sens, du ventre à la gorge, elle n'est que palpitations, pulsions, et désir. Elle pense au sexe de Kyan, à son ventre et elle chavire contre le lavabo. Pourtant elle n'aime pas Kyan mais une envie de lui, irrésistible, l'assaille. La porte d'entrée a claqué, l'arrachant à l'oppression de son univers érotique.
– Catherine ? C'est la voix de Victoire qui la ramène brusquement sur terre.
– Oui, je suis là, j'arrive !
Catherine sort de la salle de bains en sous-vêtements slip et porte-jarretelles.
Victoire, assise sur une chaise, allume une cigarette.
– Eh ben dis donc… ! Quelle fougue ! Kyan est rentré ?
Catherine rit.
– Oui. Il doit être à son bureau en ce moment.
– J'espère que tu en as laissé un peu. Mais où étiez-vous passés ? demande Victoire.
– Nous avons passé trois jours au lit ! explique Catherine en enfilant un jean et un pull.
Comme à Deauville l'œil vague de Victoire plane :

– Et c’était bien ?
Mais Catherine n’a pas envie d’en parler, elle ne répond donc pas.
– Je vois, dit Victoire, je vois. Trois jours ! et trois nuits !
– Bien sûr. Quelle heure est-il ?
– L’heure de partir, Victoire s’est levée, veux-tu un café ou quelque chose ?
– Non merci. Catherine boucle son sac, le sexe de Kyan l’obsède, son souffle la poursuit, et ses pensées frôlent sa peau mate. « Merde, se dit-elle, je suis obsédée ou quoi ?! »
– Vite, le taxi est en bas. Victoire attend pour fermer la porte. Vite… et elles dévalent les escaliers en riant, ce qui permet aux images sensorielles de s’estomper dans l’agitation du moment.

Clément attend à la gare, superbe et rieur.
– Alors ce voyage ? Vous avez l’air en pleine forme ! Nous dînons à la maison, un bon feu nous y attend.
Dans la bibliothèque il fait chaudement douillet et chacun s’installe au gré de son humeur, aux places habituelles. Victoire, par terre, sort un petit paquet de son sac et le tend à Clément. Puis elle en sort un autre, identique, qu’elle tend à Catherine. L’œil vague elle émet avec humour :
– Joyeuses Pâques !
Papier blanc et cachet de cire rouge, Catherine reconnaît l’emballage de chez Cartier. Dans la boîte de cuir rouge gravée or elle découvre un briquet superbe, un vrai bijou. Bordeaux et or il porte la griffe

et les trois anneaux Cartier. Pour Clément le même en bleu, assorti à ses yeux.
Ils sont tous les deux étonnés et un peu perplexes. Catherine parle la première :
– Merci Victoire, c’est superbe, mais je ne fume pas.
– Je sais bien, et alors ? Comme ça au moins tu ne l’useras pas ! Et puis on peut allumer autre chose que des cigarettes non ? – Allusion ? se demande Catherine – par exemple ton encens, ajoute Victoire comme pour répondre à sa question muette.
C’est vrai que Catherine aime l’encens.
Pourtant cette démarche gratuite lui semble curieuse. Victoire se dédommagerait-elle pour se déculpabiliser, mais de quoi grand Dieu ?
Clément s’est levé, coupant court aux réflexions de Catherine. Il remercie Victoire d’un baiser silencieux sur le front. Puis il allume sa pipe à l’aide du Cartier.
Victoire et Catherine se regardent malicieusement.
Catherine observe Clément et se demande s’il connaît les activités de Victoire à Paris, ailleurs peut-être.
Mais Clément est comme d’habitude, imperturbable, et lorsque Marie vient annoncer le dîner il grogne de plaisir et de faim en les entraînant toutes deux par la taille, vers la salle à manger.

Catherine est seule dans sa chambre. Elle n'a pas pu rejoindre Clément tant elle est encore enveloppée par ses sensations avec Kyan. Sous sa couette Catherine ne comprend pas bien ce déploiement d'énergie en elle. Il y a bousculade et tempête, tourmente et agitation.
C'est énergétique, pense Catherine. Je ne l'aime pas, j'en suis sûre. Je n'ai même pas envie de le revoir mais je suis obsédée, c'est un comble ! Catherine a pourtant connu des hommes dans sa vie. Mais ce qu'elle vit aujourd'hui l'incite à la réflexion. Avec Clément, puis avec Kyan cela correspond à une période de déprime. On dirait, se dit-elle, que la dépression, le mal-être exacerbent la libido, cette énergie sexuelle sur laquelle Freud a ouvert tant d'horizons. Se pourrait-il qu'il y ait chamboulement d'énergies intérieure et extérieure lorsque le psychisme connaît des difficultés ? Tout est énergie en nous ; imaginons que cette énergie s'éparpille sauvagement et qu'elle perturbe des points sensibles, se focalisant sur certaines possibilités d'exutoire. Effectivement le sexe est l'une d'elles. Lorsqu'en plus on aime ça… Bon, OK, se dit encore Catherine, raisonnablement, cela suffit ! Je ne suis pourtant pas frustrée. C'est un monde tout de même. Une vraie chienne ! C'est drôle

qu'en ce moment justement, dans ces débordements, je n'écrive pas. Ce qui prouve bien que l'énergie se disperse autrement. Le corps de Kyan est présent et le ventre de Catherine appelle son sexe. D'un bond elle se lève : « OK, se dit-elle en se regardant dans la glace, on va soigner le mal par le mal ! »
Le regard de Steeve auquel se superpose celui de Dustin la suivent tandis que sans vergogne elle rejoint Clément parce qu'elle n'en peut plus.

Clément emmène Catherine à son hôtel situé à quelque quatre kilomètres de chez lui. Dans la Range Rover, une grande visibilité permet à Catherine d'admirer la mer qu'ils longent.
– Je sais que Victoire t'a emmenée chez Kyan, dit doucement Clément.
– Oui, elle t'en a parlé ?
Clément sourit.
– Non, Victoire est une vraie tombe. Non, c'est Kyan qui m'a appelé.
Clément s'amuse de la surprise de Catherine.
– Tu le connais donc ?
– C'est un très bon ami et j'ai rencontré Victoire chez lui.
Donc Clément sait pour Victoire.
– Mais pourquoi ne pas m'en avoir parlé ?
– Parce que tu es une grande fille et que je savais que tout irait bien pour toi là-bas.
– Clément, pourquoi t'a-t-il appelé ?
– Parce qu'il sait depuis des années que tu es la seule femme que j'aime.
– Et alors ? demande Catherine.
Clément la regarde en coin.
– Et alors maintenant il comprend mieux pourquoi !
– Mais enfin qu'est-ce qu'il t'a dit ?

– Rien de spécial mais j'ai compris. Il était - hésitant sur le choix du mot et Clément enchaîne – littéralement chaviré par toi.
Catherine fixe intensément la mer comme pour laver ses pensées et les purifier tandis que Clément continue :
– Il aimerait bien venir passer le week-end mais je voulais savoir si toi tu en avais envie ?
– Écoute Clément je ne sais pas. Je ne sais plus rien, excepté le fait que j'ai de la chance de t'avoir auprès de moi à un moment pareil de ma vie. Je suis déboussolée, obsédée sexuelle, le sexe me hante. Une marée d'énergies intérieures éclate en moi sans arrêt. J'en ai marre tu comprends ? Marre ! Le désir et le plaisir, tu connais ma position à ce sujet. Donc c'est vraiment physiologique, je ne sais pas bien ce qui se passe mais je ne peux pas continuer ainsi. J'espère que je vais me retrouver. Alors Kyan ou pas Kyan, je m'en fous, ça n'est pas le problème !
Catherine a élevé le ton en parlant et elle termine sa tirade violemment. Clément garde le silence pour lui permettre de se récupérer puis :
– Catherine, c'est un passage effectivement où tes énergies psychiques sont en mouvance, il y a donc perturbation. En tout cas il ne faut rien en refouler. Tu n'es pas ce que tu es en ce moment mais tu dois probablement passer par ce stade pour le dépasser. Simplement ne te révolte pas car tu risques d'envenimer les choses et de créer une dualité là où il ne devrait y avoir qu'écoulement d'un trop-plein mal canalisé. Tout va bien, tu verras.

Catherine saute au cou de Clément.
– Oh ! Clément il n'y a que toi qui puisses comprendre. J'ai une chance ! Je t'aime tu sais.
Clément effleure son front et Catherine, la tête sur son épaule, pleure doucement.

Lorsque Catherine rentre de promenade, la Porsche de Kyan est déjà devant la maison. Catherine entre doucement. Les voix des hommes lui parviennent depuis la bibliothèque, chaudes, amicales et rieuses. Catherine sourit à ce timbre mâle. Dans sa chambre elle se change. Dans la glace elle est brune et mate, rose et brillante. Un coup de peigne. Les bruits de la maison lui parviennent. Catherine aime cette maison, rassurante et douillette, elle ressemble à Clément.
Le regard intense de Kyan accueille Catherine dans la bibliothèque. Clément lui tourne le dos. Kyan n'a pas bougé et c'est elle qui va vers lui. Clément s'est assis. Il l'a vue ce matin puisqu'ils se sont réveillés dans les bras l'un de l'autre.
Kyan baise la main de Catherine et ce frôlement de peau la pousse contre lui. Il l'enlace et Catherine se sent immédiatement électrisée, elle se dégage rapidement pour s'installer dans son fauteuil. Kyan a souri, Clément n'a pas bronché.
Catherine pose la question bête qu'elle voulait éviter :
– Tu as fait bon voyage ?
Et elle éclate de rire bientôt suivie par les deux hommes. La glace est rompue, l'atmosphère détendue et Marie la bougonne apporte le plateau de

l'apéritif. Clément fait le service, les yeux de Kyan fouillent ceux de Catherine avec impudeur et Catherine se laisse faire, décidée à aller au bout d'elle-même avec le plus de bonheur et le moins de restrictions possibles.
Pendant tout le dîner Catherine fera l'amour avec Clément et Kyan tour à tour, d'un regard, d'un frôlement, d'un mot, d'une esquive, elle prendra et se laissera prendre du début à la fin, au fil des fantasmes qu'elle ne manque pas d'évoquer chez les deux hommes. Elle s'offre sur un fond de conversation cordiale et banale. Catherine a choisi leurs bras et elle y est bien. D'autant que Marie ronchonne en silence ou en demi-teinte et que la salle à manger est un cadre dépourvu de tout érotisme. Ce qui est encore bien plus excitant !
Victoire est passée prendre le café mais elle s'éclipse très tôt, une de ses amies l'attend chez elle.
Puis on se souhaite une bonne nuit tandis que les pas de Marie s'éloignent, ce soir, comme tous les samedis, elle rejoint sa famille dans une petite maison proche.
Les trois amis montent gaiement les escaliers et se séparent sur le palier du premier étage. Catherine suit Clément dans sa chambre comme pour fuir une tentation. Elle se déshabille rapidement et se glisse dans les draps frais. Clément la rejoint bientôt. Les volets sont ouverts au clair de lune et la chambre baigne dans une pénombre blafarde. Catherine se blottit contre Clément qui l'embrasse tendrement. Les larmes tièdes de Catherine coulent lentement sur son torse. Il la serre

contre lui sans un mot. Catherine pleure sans sanglots, et Clément lui caresse le dos.
– Clément…
Catherine s’est retournée sur le dos et il se penche vers elle, attentif. « Oui ? »
– Clément… j’ai envie de vous deux.
Clément dépose un baiser sur son front et répond :
– C’est facile, ne bouge pas…
Il s’est levé. Catherine ferme les yeux en serrant les paupières très fort, comme pour les sceller à jamais. Un bruit de pas furtifs, Catherine tend l’oreille mais n’entend rien d’autre. Puis une présence glissante sur le parquet, là, dans la chambre. Catherine n’ouvre pas les yeux.
Délicatement, avec une infinie douceur, elle se sent soulevée, retournée, caressée, enlacée, enlevée par des bras, des mains… La précision lente et insistante des quatre mains, des quatre bras, des deux bouches et enfin des deux sexes, l’amène progressivement au bord d’un précipice sans fond qui n’est que le paroxysme exacerbé d’une jouissance extrême que le plaisir soulève lentement comme une vague désespérée. Catherine n’a pas ouvert les yeux pour mieux se laisser aller. Catherine est totalement passive. Son corps offert et abandonné n’est que sensations qui se propagent des pieds à la tête pour déferler, vibrantes et extrêmes, du cœur de son sexe dans une jouissance dont l’éclatement déborde ses deux partenaires pour les envelopper. Elle ne sait qui fait quoi et elle n’en a cure. Elle se promène aux fantasmes qu’une bouche pressante ne formule pas, elle

flotte aux images qui l’assaillent. Les seins de Victoire par exemple qu’elle imagine sous les bouches de Clément et de Kyan. La réponse vient immédiatement et les lèvres des deux hommes emprisonnent la pointe de ses seins. Alors Catherine invente, suit et précède d’une voix basse, profonde et rauque. Des phrases brèves ponctuent leur ballet érotique. Des mots qu’elle promène d’une image à l’autre, d’une sensation à un désir, d’un désir à un plaisir et qu’alors sa voix casse en plainte ou en cri, les hommes ont le souffle brûlant. Ils se laissent guider par la voix de Catherine. Catherine qui invente, Catherine qui s’invente, Catherine qui invite d’autres partenaires féminines, qui suggère, autorise et voyage d’une bouche de femme au sexe de Kyan, d’un sexe ou d’un sein de femme aux mains ou à la langue de Clément.
Catherine vogue, physiquement passive et cérébralement active dans une dimension retrouvée où les interdits ont disparu. Elle se permet tout, elle leur permet tout, et au-delà, dans ces images érotiques qu’elle formule, elle rejoint des horizons oubliés où le corps n’est qu’une marionnette docile que la pensée actionne.

Une verge s’impose et lui coupe la parole, Catherine en est avide, sous les images qui continuent, les sensations sont décuplées. Puis le sexe abandonne ses lèvres pour vaincre ailleurs et Catherine retrouve la parole qui retient ou pousse à bout, accompagne ou dégénère en plainte.

C’est dans cette orgie érotique de corps, de membres et de pensées que Catherine oublie et retrouve, découvre et succombe à elle-même.
Brisée, vidée, après un moment de répit où les corps inertes et entremêlés ont quand même capitulé, Clément l’enlève dans ses bras. Kyan ouvre la porte, ils la déposent sur son lit, sous sa couette que Kyan ramène sur son corps rompu. C’est à ce moment-là que Catherine, épuisée, ouvre les yeux. Les visages indistincts dans la pénombre lui paraissent graves. Les deux hommes sont sortis sans bruit, ont refermé la porte sur eux.
Catherine s’endort comme une souche dans un parfum de lavande rafraîchissant, avec sur son corps les stigmates d’un plaisir que la jouissance a crucifié.

Catherine se réveille heureuse et libérée. Pourquoi ? Peu importe. Son corps se souvient. Catherine est étonnée. Elle a eu des aventures dans sa vie, elle se rappelle ces matins ou ces soirs, il y a des années, avant son mariage avec Steeve, ces moments donc où après avoir puisé à une source érotique quelconque, elle sautait sous la douche pour se laver de ces contacts, pour se débarrasser de ces caresses provenant d’hommes qu’elle n’aimait pas vraiment. Sa mémoire lui propose Dustin ce fameux jour à Los Angeles. Et la douche qu’elle prolongeait comme un rituel purificateur. Catherine est étonnée. La nuit dernière avec Clément et Kyan elle n’a pas du tout éprouvé ce besoin de laver son corps. Peut-être parce qu’elle a fait, en accord avec elle-même, ce qu’elle

avait vraiment envie de faire ? Et puis une certaine perfection artistique – peut-on employer ce mot ? – la ravit. Ce qui s'est passé était très beau, très délicat. Cette chimie qu'est la relation sexuelle réussie a joué pour eux trois. Peut-être parce qu'elle les connaissait déjà tous les deux, séparément, sur ce plan là ? C'est possible, se dit Catherine. Catherine en est à ce stade de ses réflexions lorsqu'on frappe à la porte.
– Entre Marie, c'est ouvert.
Mais ce n'est pas Marie. Clément entre chargé d'un plateau, Kyan a ouvert la porte. Ils sont déjà habillés.
– C'est l'heure ! Nous déjeunons avec toi. Allez-allez, on se réveille et on s'assoit dans son grand lit.
La voix de Kyan est gaie et tendre, son œil aussi, puis il éteint la lumière après avoir ouvert les volets.
En s'installant, la couette s'échappe et Catherine se retrouve torse nu. Kyan dépose un baiser sur un sein, Clément un autre sur les lèvres, tous deux légers comme un frôlement de papillon. On enlève la couette et Catherine garde son peignoir à la lavande dont elle se drape.
Clément et Kyan ont prévu une balade, on ira prendre Victoire peut-être ? Ils sont revigorants, directs, aucun malaise ne plane. Catherine est heureuse, elle se sent vraiment bien. Elle a l'impression d'avoir subi un exorcisme énergétique ou sexuel, cela revient au même pense-t-elle. Et sa pensée libre s'envole dans le ciel normand vers Los Angeles et Richard son mari, tandis qu'elle mord avec appétit

dans le pain de campagne beurré qu'elle savoure un peu plus encore en cette matinée spéciale.
Papa Freud serait content se dit-elle en souriant et Tonton Jung aussi. Libido, force vitale, il faut par moments aller au bout de l'une pour entrevoir l'autre. Le « Soi » est caché derrière et les frustrations le masquent à l'être que nous sommes tous et que très peu découvrent. Il est vrai, se dit Catherine, que cela n'est pas évident à comprendre. Pourtant le « Soi » est cette somme énergétique inconsciente qui nous veut du bien et nous sommes souvent aveuglés par une libido qui se débat, force perturbante et interdite par les tabous, au seuil de nous-mêmes comme un gardien exigeant et menaçant qui nous effraie et nous maintient en suspens de nous-mêmes.
Catherine sourit en pensant qu'elle a tué ce gardien qui n'est pas un voyeur et qui, en fait, décampe à la première attaque sérieuse et volontaire qu'on ose lui imposer. En tout cas Catherine se sent bien à l'intérieur de ce corps qui a subi des perturbations énergétiques dont sa sexualité, suprême exutoire, a finalement pu se débarrasser. Sa tête est claire. Sereine et souriante elle regarde les deux hommes qui ont compris que ce n'était ni par vice ni par amour ou qui sait quoi d'autre ? mais tout simplement par nécessité que l'épisode de la nuit dernière avait eu lieu ; la nécessité est une loi naturelle et humaine qu'il faut savoir accepter et suivre, s'y plier avant de se redresser, grandi. C'est ce qu'a fait Catherine et c'est pourquoi ce matin rien d'équivoque ne trouble

l'humeur franche des trois amis, partenaires d'un soir et amants de vie.
C'est sur cette note que Catherine qui a bien déjeuné va enfin prendre son bain.
La journée est radieuse. Le soleil brille sur l'air frais pinçant. Ils se promènent sur la plage avec Victoire qui finalement a débarqué tandis que Catherine sortait du bain. Clément a l'humeur folâtre, celle de Kyan est taquine. Victoire est souple et vague comme d'habitude à Deauville et Catherine se complaît dans une humeur de rêve qui les inclut tous les trois. Elle a retrouvé son amie la nature. Le vent froid fouette son visage, les embruns l'assaillent de leur picotement délicieux. Le ciel s'ouvre à elle, le sable accueille son pas botté de caoutchouc d'une empreinte fraternelle et la vague lui sourit de son écume agitée. Catherine baigne dans cette osmose, bien-être retrouvé. Son corps détendu marche, son cœur éclaté bat, ses pensées clarifiées ont la précision nette de toujours. Catherine rit, s'amuse ou garde le silence, Catherine est bien. Victoire la découvre, elle l'observe sans bien comprendre. Il est vrai que Victoire l'a connue mal et ayant l'air de ne pas l'être. Je faisais comme si, se dit Catherine. Alors Victoire soupèse les attitudes des hommes face à Catherine, les réactions de cette dernière face à eux. Mais Victoire se trompe, Victoire est loin de penser juste et de deviner ce qui s'est passé en Catherine. Bien sûr Victoire fait du sexe une fin en soi, du moins pour les autres. Alors bien sûr Victoire ne peut pas comprendre si on ne lui explique pas. Et

personne n'a envie d'expliquer une chose qui appartient à un passé si neuf. Non, Catherine est loin des explications et des mots. Catherine vit, exprime, dépasse et vibre. Les hommes eux ont compris parce qu'ils sont tout à fait formidables, se dit Catherine. Quelle merveille de ne pas nager ce matin en plein quiproquo. Tout est clair, juste comme le cœur de Clément et les yeux de Kyan. Et Catherine profite de cette promenade comme elle n'en a plus eu l'occasion depuis bien longtemps. Catherine arpente d'un pas libéré cette plage normande que le ciel éclabousse du soleil que son cœur absorbe goulûment.
Catherine respire à pleins poumons. À l'intérieur elle sent un apaisement énergétique qui la remet en harmonie avec elle-même, la nature et les autres. Catherine s'est retrouvée et pour cela elle est passée par des bras et des sexes, peut-être pour atteindre ce qui, en elle, lui échappait encore. C'est fait. Et dans un élan de joie elle se jette dans les bras de Clément qu'elle fait valser en riant sur le sable mouillé puis elle se précipite sur Kyan pour lui appliquer sur la joue un baiser sonore sitôt absorbé par le bruit du vent. Victoire elle, aura droit à une accolade à laquelle elle ne comprend rien mais elle en rira car la joie de Catherine est communicative tant elle est profonde. Calme et sereine Catherine terminera sa promenade au bras de Clément puis seule face au vent, à la vie, à elle-même et à Richard auquel elle pense avec amour, Richard qui n'est pour rien dans tout cela, Richard qu'elle aime, Richard qui aujourd'hui lui manque. Richard qu'elle a retrouvé en se

libérant d'une tempête d'énergie qui dans la tourmente psychique dont elle était la victime ne lui laissait pas de répit et les engloutissait tous les deux au trou noir d'une incommunicabilité dont Catherine était seule responsable. Richard, son regard intense, son étreinte immense. Richard… et Catherine hurle son nom au vent en courant vers la maison.
Catherine saute au cou de Marie qui attend sur le perron.
– Marie, Marie j'ai l'impression de naître à nouveau…
– Ben voyons ! À ton âge il serait temps, bougonne Marie l'œil faussement sévère.
Catherine a depuis toujours une grande tendresse pour Marie qui la lui rend bien.
La maison embaume la cannelle d'une tarte aux pommes bien chaude. Catherine qui n'a pas lâché Marie lui dit :
– Marie tu as encore fait des merveilles pour le déjeuner ?
– Oui mais Dieu sait encore à quelle heure vous allez manger – puis criant contre le vent dans la direction de Clément qui arrive, Marie ajoute – On te demande à l'hôtel, il faut que tu y ailles tout de suite !
Son message délivré, Marie s'engouffre dans la maison, Catherine sur ses talons.

Dans la bibliothèque le feu crépite et Catherine s'agenouille les mains tendues vers ses flammes.
Kyan qui entre derrière elle vient lui enlever son manteau et son bonnet qu'il jette sur une chaise. Catherine le remercie d'un sourire. Puis Kyan vient

s'asseoir dans un fauteuil à côté de Catherine. Son regard accompagne le sien dans les flammes.
– Le feu et la mer, as-tu observé la fascination qu'ils peuvent exercer sur nous ? On pourrait rester ainsi des heures les yeux perdus en eux, à ne penser à rien ou à flotter au fil d'un mouvement intérieur en perpétuel renouveau… La voix de Kyan basse et nette, parvient à Catherine dans un souffle.
– Oui, répond-elle, c'est comme cette énergie que je sens en moi, dont le mouvement latent anime nos moindres faits et gestes, nos moindres désirs, nos moindres illusions. Une ligne impalpable qui se déplace et s'organise, forçant en nous-mêmes ce que le cœur déploie, ce que la pensée crée, ce que le plaisir appelle et ce que le désir motive – un silence puis – ces énergies qui nous motivent et brûlent en nous ce que nous voulons ignorer. Cette énergie multiple qui conditionne nos manques et nos besoins, nos fuites et nos délires. Cette énergie dont les flammes nous consument ou nous éclairent, nous détruisent et nous aiment. Cette énergie matérielle et invisible qui aligne, coordonne, régit et passe à l'intérieur de nous-mêmes pour sortir et s'exprimer, quelquefois malgré nous, dans des propos ou des attitudes qu'elle ignore mais dont nous sommes les victimes. Oui Kyan, cette énergie en nous est la sœur invisible de ces flammes qui dansent et dont les mouvements se renouvellent et vivent libres et pourtant dépendants de la bûche compacte qui les canalise en les irradiant, éclairant autour d'elle ce que diffuse l'essence de ces flammes. – La voix de Catherine est

sereine et concentrée, linéaire et ferme – Kyan, cette énergie je l'ai sentie, je la sens en moi. J'en ai senti les flammes désordonnées et j'en ressens le bien-être apaisant maintenant, après la douleur intérieure qu'elle a provoquée. Maintenant je la sens couler à travers moi, aplanir, purifier, calmer mes peurs et mes refus. Et je ressens, Kyan, un bien-être indescriptible. La vue de ces flammes me plonge dans une communion avec le feu et ses mystères que je ne peux absolument pas décrire, mais que je vis –
Catherine se retourne vers Kyan – est-ce que tu comprends ça ?
Kyan s'est légèrement penché pour entourer de ses bras les épaules de Catherine. Sans un mot, il entrevoit, médite et assimile le contenu du monologue de Catherine. Le feu crépite un peu encore comme pour approuver ou ponctuer cette tirade. Le silence règne maintenant dans la pièce. Seul le feu s'exprime largement, sons et lumières qui jouent sur les visages rapprochés et attentifs de Catherine et de Kyan qui l'observent.

C'est à dix-sept heures, heure française, que Catherine a composé sur le cadran gris le numéro de téléphone de Richard, et c'est lui qui a décroché.
– Allô Richard ?
– Catherine ! D'abord sache que je t'aime toujours et encore, mais je t'écoute.
La voix de Richard tremble un peu mais il la contient de son mieux.

– Richard moi aussi je t'aime encore et toujours. Bon j'ai passé un moment terrible qui avait commencé à Los Angeles mais dont je n'ai pas pu te parler. Oh ça va bien mieux maintenant et je voulais te le dire tout de suite. Et puis je sais que tu t'es sûrement inquiété.
– Où es-tu ?
– Richard je suis en France mais j'ai besoin d'un peu de temps pour classer certaines choses à l'intérieur de moi. Je ne suis pas encore prête mais je vois la fin du tunnel. Tu comprends ?
– Je comprends. Appelle-moi quand tu seras prête et avant si tu en éprouves le besoin.
– Richard comment vont les enfants ?
– Cyril va très bien, mais tu lui manques beaucoup ainsi qu'à nous tous. Il sera content de savoir que tu as appelé.
– Tu l'embrasses pour moi ainsi que tous autour de toi. Merci Richard. À très bientôt.
Catherine a raccroché. Un voile est passé entre son bien-être et elle, le voile gris mais translucide qu'un psychisme perturbé impose aux autres. Il n'y a rien à y faire, se dit Catherine, j'ai fait ce que j'ai pu, comme tout le monde. Et quand on ne peut pas, on ne peut pas !
La minute s'est envolée, le gris s'est estompé et seul le ciel normand en garde la réalité froide. Le cœur de Catherine se dilate à la pensée de Richard et ses yeux se mouillent, troublant la vision charmante de la frimousse de Cyril, son petit-fils adoré.

Mais l'heure est normande, et Catherine emmène Marie faire les courses à Deauville. J'irai peut-être voir Victoire pendant ce temps, lui dit-elle en montant dans la petite Austin noire de Clément.

Victoire n'est pas chez elle et Catherine se promène au hasard des rues jusqu'au *Grand Hôtel Le Normandy* qu'elle dépasse. Après avoir longé la piscine municipale, elle se retrouve sur les fameuses planches, promenade célèbre et déserte en cette fin d'après-midi hivernale, noire et glaciale. Deauville a allumé ses feux et le Grand Hôtel brille en cette fin de week-end. Les Parisiens rentrent dans leur pollution et Deauville va les attendre jusqu'au prochain week-end.
Catherine aime les villes de vacances hors saison, le désert calme qu'elles offrent aux voyageurs de la vie, fourbus. Certains les trouvent tristes, Catherine les aime ainsi, reposantes et tranquilles. Elle aime ce cœur-à-cœur au ralenti. En fait, Catherine a horreur de la foule qui s'agglutine en troupeaux humains dans certains lieux-dits, où chacun vient s'amuser ou se reposer. Ces périodes de vacances qui transforment certains endroits en grappes humaines lui déplaisent parce qu'elle ne peut y respirer en harmonie avec la nature. Agoraphobie ? Non, car Catherine peut supporter la foule ailleurs. Par exemple elle ne conçoit pas un spectacle sans gros public et elle aime s'y trouver mêlée et en ressentir les fluctuations émotionnelles, les enthousiasmes, les applaudissements, voire les cris. Non simplement Catherine

aime qu'une ville respire à son propre rythme sans les à-coups saccadés d'une surpopulation agitée.
Sur ces réflexions, elle décide de rejoindre la voiture où Marie l'attend déjà installée, les provisions rangées.
Puis c'est le retour vers le havre de la maison de Clément que berce le bruit agressif de la mer qu'on ne peut distinguer tant la nuit est dense.

Catherine qui n'écrit toujours pas a pourtant renoué avec le courant vibratoire qui la traverse lorsqu'elle est en état d'écriture. Elle le sent glisser en elle avec une joie immense. La sensation physique qu'elle éprouve est sans pareille. Une paix retrouvée l'inonde et cette énergie vivifiante est tangible bien qu'elle ne puisse la transmettre en dehors de ses livres. Elle se sent intégrée à nouveau, alignée sur elle-même, en état de perception intense. Catherine jouit de ce bien-être, de cette énergie dont elle se sent vibrer des pieds à la tête. Il y a des mois qu'elle avait perdu ce contact. Et lorsqu'elle regarde cette période d'un cœur à nouveau serein, son âme impersonnelle habite son regard clair pour l'aider à y détecter le vrai trouble, la vraie cause.
Et Catherine sait que cette cause est énergétique. Tout ce qui est invisible en nous est aussi de l'énergie. Cette énergie communique son impact là où elle passe. Cela peut être par la pensée, par le cœur, par le sexe… et dépendant de la canalisation du moment, eh bien, les effets en sont bien sûr différents et parfois troublants.

D'ailleurs une dépression nerveuse, pense Catherine, peut avoir un effet totalement apathique et c'est une question d'énergie, ou une hyperstimulation sexuelle peut en découler et c'est aussi énergétique.
Catherine vit cette énergie à un point inimaginable et elle la vit dans ses extrêmes aussi. Catherine sourit au souvenir de Kyan, à celui de Clément où elle revoit comme une étrangère intime et déroutante celle qu'elle fut. Dans le secret de son corps Catherine voudrait apprendre au monde entier que les problèmes psychiques sont liés à une énergie qui peut se révéler dévastatrice ou constructive et dont nous assumons, bon gré mal gré, les effets négatifs ou positifs. Catherine est atterrée à l'idée que certaines personnes mêlent à ces problèmes humains inévitables une morale, des tabous et des principes religieux qui augmentent et fortifient ce qu'elles vivent mal. La culpabilité en est le résultat déformé, et c'est catastrophique, pense Catherine. Si les gens pouvaient savoir que c'est aussi physiologique bien qu'invisible, ils ne mélangeraient pas tout ainsi.
Catherine de la fenêtre de sa chambre regarde Pipo, le frère de Marie, qui nettoie l'Austin.
– Bonjour Pipo, crie-t-elle, vous allez bien ?
– Oui Mademoiselle Catherine, mais ça pince aujourd'hui ! Pipo rince la petite Austin à grande eau à l'aide d'un tuyau d'arrosage.
Et tout à coup cette image est frappante pour Catherine, l'énergie qui afflue en nous est comme l'eau qui coule dans le tuyau. Au moment même où cette analogie imprime la pensée de Catherine, le tuyau

qui s'est accroché à une ferraille fuit furieusement, diminuant le débit final et arrosant un chat qui se sauve en courant. C'est exactement ça, pense Catherine, tout à coup un choc et crac ! l'eau fout le camp ailleurs, incontrôlée et incontrôlable. Et Catherine a vécu ce même processus intérieur. Ses énergies elle peut les ressentir à tel point qu'elle peut les suivre en elle à l'intérieur de son corps, dans cette contrepartie invisible qui motive tout ce que nous faisons et qui régit tout ce que nous ne savons pas encore. Tout à coup il tarde à Catherine d'en parler avec Richard. C'est son métier, après tout. C'est ce que les « psy » tentent de faire, vous aider à comprendre et à canaliser certaines énergies anarchiques qui soulèvent des problèmes dans lesquels nous nous dépatouillons. Après tout la réalité psychique est un tourbillon d'énergies dont la force vitale est le noyau.
Catherine se demande si elle ânonne des évidences ou si, comme elle le pense, peu d'individus sont conscients de ce qu'elle a expérimenté et vécu avec acuité. C'est pourquoi elle a très envie d'en parler avec Richard qui, lui, sait tout cela bien sûr, mais quand même, se dit encore Catherine, il n'a pas détecté en moi cette tourmente, cette tempête qui m'a éloignée physiquement et psychiquement de moi-même et donc de lui.

Depuis plusieurs jours Clément s'absente souvent. Profitant de la morte saison pour faire des travaux à l'hôtel, il dirige et supervise les transformations. Victoire a disparu, avalée par la capitale et les se-

crets de son alcôve. Marie a entrepris un nettoyage à fond du grenier et Catherine est livrée à elle-même et à l'iode revigorant de l'air marin.
Catherine est au bord d'écrire mais elle profite de cet état pour emmagasiner, telle une abeille, ce qu'elle butine ici ou là, ce qui vient à elle et ce qu'elle retire de ces choses de la vie qui nous égarent dans l'incompréhension de nous-mêmes.
Catherine arpente la plage, Deauville et les environs, Trouville, Honfleur en particulier où une petite auberge sympathique et chaleureuse abrite ses déjeuners solitaires et son cœur surpeuplé.
La patronne est charmante et feutrée, discrètement curieuse et gentiment complice. Catherine s'y régale de poissons et refuse systématiquement les fruits de mer, au grand désappointement de son amie la patronne.
– Les fruits de mer je n'en ai plus envie. Ça s'accroche à n'importe quoi, même à des cadavres, a dit Catherine une fois pour toutes.
Et vu sous cet angle, la patronne pourtant incrédule n'a pas osé protester. C'est classé, elle n'embête plus Catherine avec ses moules marinières.
Une autre habituée de l'auberge, cette jeune femme brune et hiératique qui vient d'entrer. Elle salue Catherine d'un sourire et s'installe près d'une fenêtre. Comme Catherine, elle est toujours seule et vient régulièrement. Catherine se décide à interroger la patronne.
– Qui est-elle ?

– C’est un peintre, elle est là depuis deux mois environ. Je crois qu’elle est mexicaine ou quelque chose comme ça, lui dit-elle.
Catherine qui a terminé sa crème caramel s’est levée, attirée par la présence rayonnante de cette femme. Elle s’approche de la table et à brûle-pourpoint :
– Vous permettez Madame ?
La jeune femme la regarde sans surprise.
– Je vous en prie, asseyez-vous.
Son accent est charmant.
Catherine s’est présentée et la jeune femme a réagi avec joie au nom qu’elle connaît bien pour avoir lu certains des livres qu’il signe.
Elle s’appelle Maya.
– Maya… répète Catherine, comme un écho, mais c’est le terme sanscrit qui désigne l’illusion ?
– Mais oui, sourit Maya. Ma mère était indienne et mon père portoricain. Je ne suis que l’illusion d’une brève rencontre. Ils ne se sont connus que deux mois en tout et pour tout. Je ne connais pas mon père et ma mère qui m’a élevée est morte.
La jeune femme a dit cela sans aucune tristesse. C’est une constatation et rien de plus. Son regard est à la fois détaché et parfaitement concerné, sa bouche est mobile mais lorsqu’elle se tait on la dirait de marbre tant elle est bien sculptée de chair ferme et mate.
Maya a terminé de déjeuner et elle propose à Catherine de venir prendre une infusion ou un café chez elle, à deux pas d’ici. Elles règlent leurs additions

respectives et se lèvent comme deux amies de toujours qui ne se seraient jamais quittées.
– C’est un appartement que j’ai loué pour l’année, commente Maya en ouvrant la porte.
Il est vaste et très clair. Le double living est encombré de toiles, de tubes de peinture, de pinceaux. Des couleurs éclatantes sèchent sur une énorme palette posée sur un haut tabouret.
La toile en train est une vaste composition de couleurs aérées qui se croisent, se mêlent, se contournent dans une perspective d’infinie profondeur. En la regardant on entre en soi-même et Catherine est fascinée par l’impression qu’elle en reçoit. On pourrait dire de cette toile inachevée qu’elle est précisément floue et pourtant chaque arabesque est une flèche qui prend les contours intérieurs d’un sentiment s’immisçant profondément là où l’on croyait qu’il s’était arrêté, aux bornes d’un inconnu qui sous la puissance de la toile, devient connaissable.
Maya s’affaire dans la cuisine, les bruits parviennent à Catherine, étouffés pas l’émotion qu’elle éprouve face à cette toile. Le silence est léger, familier, la présence de Maya est intensément volatile. Une aspiration relie les deux femmes et la note qui la traduit est une reconnaissance profonde dont l’immense portée est invisible et forte, incisive et impalpable. Catherine a reconnu Maya comme une amie. Connaissance directe de l’autre. Conscience éthérée d’une relation qui a existé dès le premier instant et que l’intimité de l’atelier de Maya confirme et scelle.

Maya dépose le plateau sur la table. Sans rien demander à Catherine, elle a opté pour des tisanes qui tombent à pic dans les goûts de Catherine. De la menthe à la toile, en passant par le visage régulier de Maya et ce qui s'est dit entre elles sans oublier ce qui n'a pas été formulé, tout est juste. Les couleurs intérieures de Maya illuminent ce début d'après-midi normand et morne, glacial et plat. Les harmonies cachées de Catherine ont trouvé leur expression sœur bien que formellement différente. En un mot Maya a inscrit sur la toile ce que Catherine vit au plus secret de ses motivations, là où l'énergie librement acceptée peut faire dévier ou épanouir une émotion et ses pensées.
Catherine regarde Maya en silence. Le visage gravement souriant de cette dernière exprime une compréhension intuitive de ce qui est en train de naître entre elles, de ce qui permet cette naissance, et de ce qui la fera vivre.
L'intensité de leur rencontre est telle que bien sûr rien de fondamental n'est abordé en paroles puisque tout est vécu. En revanche, elles s'entretiennent de détails pratiques afin de se revoir l'une l'autre dans le quotidien pour ne plus se perdre et ainsi garder le contact.
Et pour commencer Catherine l'invite à dîner pour ne pas la quitter de sitôt, lui présenter Clément et lui faire goûter la bonne cuisine normande de Marie.
Elles ne se sont pas quittées de l'après-midi et le trajet jusqu'à la maison de Clément les voit rieuses et complices, graves et conscientes de la chance et des

merveilles que la vie peut aussi, dans son imprévisibilité, proposer à tout instant à qui sait l'écouter.
– D'ailleurs, si tu ne m'avais pas abordée, dit Maya en riant, c'est moi qui l'aurais fait. Question de moment, question de jour, nous ne pouvions pas ne pas nous croiser.
C'est vrai, pense Catherine. Pour l'instant objectif : soirée – dîner – Clément – Marie – dans leurs alchimies respectives qui se marient si bien.

Le temps pousse les nuits et les jours qui se succèdent. Le décalage horaire avec Los Angeles n'existe plus dans le cœur de Catherine qui pense beaucoup à Richard qu'elle a rappelé une fois.
La présence de Catherine est devenue lourde pour Clément qui est à nouveau l'ami aimant, patient et frustré. Mais son absence serait pire et Clément jouit de Catherine autrement. Ils font de longues promenades, parlent aussi beaucoup de tout et de rien, affinant leur complicité par un échange complémentaire dont le cœur ponctue les moindres détails. Au fond Clément est bien. Il regrette simplement la courte effraction de Catherine dans sa vie sexuelle. Il aurait aimé la prolonger sans jamais vraiment l'avoir espérée, leurs rapports sont ainsi basés depuis toujours. Catherine a toujours été pour lui un courant d'air insaisissable et latent dont la constance ne trouve son égale que dans les cycles de sa nature. Catherine la tornade est passée à nouveau, laissant sa place à Catherine la calme dont l'âme, radiante de soleil, l'inonde cordialement. Clément se laisse aller à cette femme qu'il aime et dont l'absence plane au-dessus de son cœur comme une épée de Damoclès qu'il attend de voir tomber inévitablement un triste matin. Peu importe, se dit Clément, elle est encore là.

Mais Catherine sait que Clément ne souffre pas vraiment, autrement leurs relations ne seraient pas ce qu'elles sont. Clément est un homme, un vrai et il ne pourrait en aucun cas jouer cette comédie de la compréhension s'il ne vivait pas en communion avec Catherine. Simplement, par moments, Clément voudrait bien qu'ils forment un couple traditionnel, tranquille et heureux. Mais leur bonheur n'a pas besoin de cette sécurité-là, Clément le sait. Leur entente est en elle-même une assurance-vie. C'est ainsi et Catherine se prend à sourire en pensant que comme tout le monde Clément se fait aussi son cinéma. Mais la lumière revient vite dans le creux noir auquel tombe son cœur et Clément lui fait un clin d'œil, fier de leur prospérité affective.

Et Maya passe, s'éloigne sans partir, revient comme une antenne qui capterait l'invisiblement insolite qui les unit et qu'elle fusionne dans cette amitié reconnue qu'ils entretiennent au triangle intime de leurs rencontres.

Maya qui peint de plus en plus. Maya qui se libère en exprimant les autres, en violant leurs secrets d'une ligne ou d'une teinte. Maya qui sait. Maya qui plonge, trouve et redit à sa manière ce que les autres éludent, cachent ou taisent. Maya avec ses silences indiscrets, ses regards directement troublants, son sourire de marbre chaud, son visage secrètement impudique et sa silhouette finement imposante. Maya, paradoxe vivant dont la plastique est le masque d'un psychisme finement ciselé qui adhère, enroule, débusque et plane pour mieux extérioriser ce que

l'homme a de naturellement beau, ce que la nature a de profondément humain. Maya pour qui un arbre, un grain de sable ou une fleur sont une partie d'elle-même, comme ceux qu'elle rencontre.
Maya et Catherine, les deux pôles d'une unité aimantée qui s'est trouvée dans le temps et l'espace un beau jour à Deauville. Pourquoi ? Parce que l'espace et le temps ne séparent pas comme le croient les humains. Non, dit Maya à Catherine, ils réalisent en eux la symbiose de tout ce qui est vivant, ils sont les parents divins de ces enfants humains que nous sommes. Ils nous protègent et nous aident et nous appelons cela la providence. Et si nous ne les écoutons pas, si nous nous entêtons, alors les conséquences ne manquent pas d'exploser et nous appelons cela le destin. Mais nous faisons notre destinée, c'est une ligne intemporelle et lumineuse qui a la trajectoire de notre conscience. Notre destinée est indépendante de ces évènements qui nous assaillent. Ils en font partie, c'est tout. Notre destinée c'est une volonté de l'esprit qui la trace et nous en sommes responsables car cette volonté ne peut agir sans notre consentement. Nous sommes maîtres de nous-mêmes, en tout cas nous pouvons l'être.
Et Maya regarde Catherine absorbée par une nouvelle toile qu'elle vient de finir. Le ciel, invité permanent de l'atelier de Maya, donne aux trois murs la couleur de ses profondeurs insondables. Aujourd'hui il est bleu clair, ô miracle, et les deux femmes en sont nimbées. Le nouveau tableau de Maya semble en faire partie tant il s'intègre à cette luminosité pastel.

La voix de Maya est toujours basse et chaude et elle berce Catherine. C'est une voix qui ne parle pas comme les autres. Non, la voix de Maya s'adresse à l'être humain tout entier et aussi à la nature, à l'homme partie intégrante de la nature. L'intellect, la sensibilité, le physique sont touchés par la voix de Maya qui déploie ses ondes en vibrations directes dont l'impact global enveloppe l'interlocuteur.
Le ciel qui déborde dans la chaleur de l'atelier se marie bien au moment. Il est l'instant d'une parcelle d'espace. Catherine et Maya y ont leur place et elles s'y déplacent doucement en courbes ou en lignes brisées, comme une seule flèche projetée vers une cible qui se déplacerait au gré de leurs états d'âme.
C'est une belle journée pour une belle amitié.
La chaleur d'une infusion fait briller leurs yeux.
Leurs regards fixés sur le tableau, le dépassent. Une autre dimension les engloutit, les volumes et les couleurs s'y fondent dans la résonance d'un écho dont elles sont les notes oubliées sur terre.
Maya et Catherine ont abordé l'infini.
C'est en état d'amour qu'elles y voguent, âmes sœurs et cœurs harmonieux pour le meilleur et pour le pire d'une vie qu'elles partagent. Perception, acuité, vols jumeaux d'une joie généreuse, éclatement ou promiscuité cosmique… ? Les mots sont lourds à cet envol, les phrases sont vides à cette magie, c'est le cœur de la vie qui bat en elles, au seuil d'une vérité qu'elles entrevoient.
C'est à l'infini, ce qu'elles ont de plus beau en elles, ce qu'il y a de plus large dans l'univers manifesté

qui s'est exprimé… Des heures ou une seconde ? Qu'importe.
L'espace a fait un pied de nez au temps. Ce dernier a répondu par un croche-pied. Maya et Catherine ont sursauté sur le canapé blanc. La toile a repris sa place, en même temps qu'elles, leurs esprits. Mais le ciel est toujours là, gage éternel d'une possibilité d'envol réel, porte sans seuil, comme une invite à l'absorption cosmique qu'elles viennent de vivre.

Clément aime Maya la cosmique. Catherine en est sûre mais il ne le sait pas encore. Un couple est en train de naître sous le regard du cœur émerveillé de Catherine. Maya, elle, sait déjà tout. Maya vit dans les choses, elle est les choses de la vie, tout en gardant son individualité. Mais Clément entre petit à petit dans une fascination que seul l'amour provoque chez les hommes en général, chez lui en particulier. Quand la fascination s'installe en même temps que les relations sexuelles alors c'est une histoire de cul et c'est la passion, pense Catherine. Mais quand elle apparaît avant le sexe, alors l'amour s'épanouit et le sexe en sera la résultante normale. Il n'y a rien de passionnel entre Maya et Clément et un libre échange s'installe dans une fraternité dont la communion les fusionne en son sein. C'est une progression subtile, délicate, dont les nœuds affectifs sont absents. Tout est fluide, la vie coule, l'énergie passe et Catherine en est profondément émue.
Elles n'ont parlé de rien avec Maya, l'évidence n'a pas besoin d'être formulée.

Comme une peinture le couple s'ébauche sous les yeux attendris de Catherine. Clément y glisse malgré lui. Catherine est amusée de voir si clairement son inconscience. C'est marrant, se dit-elle, quand il s'en rendra compte le couple existera déjà et il en sera le premier surpris. Maya la magique ne fait rien. Elle se contente de vivre ce qu'elle est à mille pour cent. Pas à cause de Clément mais parce que c'est simplement sa façon d'exister.
L'absence menaçante de Catherine se fait de plus en plus légère à Clément. Il en est soulagé et il l'aime d'autant mieux que le problème s'estompe. Clément ne se pose pas de questions, il vit bien avec Catherine, sans trouble ou arrière-pensée, sans regret et sans anticipation.
Catherine est contente de l'évolution de leurs rapports. Clément est un homme formidable, il est fraternel, c'est pourquoi leur amour ne connaît ni remise en question ni obstacle bête.
Dans le secret de son cœur Catherine a déjà uni Maya et Clément. Ces deux êtres qu'elle aime et qui vont se rejoindre enfin au tremplin de son départ. Maya n'est pas pressée, elle attend que Clément soit prêt. Maya n'a pas non plus envie que Catherine parte mais, se dit-elle, son départ ne changera rien, jamais.

Les nuits enferment les journées trop courtes dans la densité de leur obscurité. Le soleil californien lance à Catherine des rayons immenses qui miroitent au plus profond de son sommeil. Catherine voyage la

nuit. Elle retrouve Richard et Cyril, Éric son fils et Sue sa belle-fille. Le contour d'une émotion esquisse une pensée subtile qui la précède. Un accord télépathique, dont le cœur est le messager, part d'elle et y revient porteur d'un sourire, d'un acquiescement de Richard ou d'une larme de Cyril.
Catherine pense de plus en plus aux siens. C'est pourquoi elle a appelé Richard ce soir pour lui demander de venir la chercher. Et bien sûr Richard a dit : « OK, j'arrive. Il faut simplement que je m'organise. À tout de suite. »

Victoire qui avait complètement disparu de la circulation est à nouveau là. Petite mine et cerne foncé sous son œil clair et vague qui plane toujours, absent, sur Deauville.
Catherine lui a présenté Maya qui fait maintenant partie de sa vie, Victoire l'a immédiatement et cordialement détestée. Haine qui n'a trouvé aucun écho en Maya qui sans rancune lui oppose une indifférence non simulée, ce qui exaspère Victoire. Maya tolère donc Victoire qui l'évite le plus possible.
Victoire est grinçante, mal à l'aise et pitoyable dès que Maya apparaît. Cette dernière, égale à elle-même, ne relève aucun des propos désobligeants de Victoire qui peu à peu a dû tolérer Maya puisqu'elle n'a aucune prise sur elle.
Victoire se fait donc rare puisque Catherine et Clément voient Maya de plus en plus.

Clément a joué les mystérieux, il s'est éclipsé à l'aube. Catherine, un peu étonnée, ne se laisse pas abattre pour autant.
Après avoir déjeuné avec Maya à Honfleur dans leur petite auberge, elles ont décidé de se promener à Deauville sur les fameuses planches. Peut-être Clément sera-t-il de retour pour le thé ?
La veille, Maya a assisté à une soirée au Club 13 et Claude Lelouch qui était présent l'a beaucoup intéressée. Elle aime le cinéaste. C'est, dit-elle à Catherine, le seul cinéaste français qui ait une dimension internationale. Catherine approuve :
– C'est vrai, surtout dans les derniers films. Moi j'ai adoré *Les Uns et les autres*. La façon dont il a filmé la chorégraphie de Béjart est admirable.
– En dehors de lui la soirée était sans intérêt. Beaucoup de monde qui avait très peu de choses à dire, là pour se faire voir. Je ne suis pas rentrée très tard au grand désappointement du directeur de galerie parisien qui m'avait emmenée !
Maya et Catherine marchent d'un même pas sur les planches et dans la vie. Silencieuses elles écoutent le vent et la mer qui se cherchent dans un dialogue interminable et pressant. Des mouettes s'y mêlent parfois, exaspérées ou conciliantes ; leurs vols rasants et leurs atterrissages légers sillonnent l'espace autour des deux amies qui en rient. Sur une balustrade de bois gris foncé et rugueux plusieurs d'entre elles regardent la mer. Elles sont bien rangées et tranquillement attentives à ce spectacle qu'elles connaissent

pourtant bien, leur attitude sérieuse amuse beaucoup Maya et Catherine.
L'heure est paisible et claire. Maya a passé son bras sous celui de Catherine. Le contact physique sous les vêtements épais n'est qu'un prolongement de leur harmonie spirituelle. Il fait bon et les battements de leurs cœurs à l'unisson emplissent d'une même cadence l'univers intérieur qu'elles partagent.
La promenade est agréable et les planches craquent sous leurs pas décidés.
D'un même mouvement non concerté, elles se retournent pour revenir sur leurs pas.
La marée descend et le sable miroite lorsque l'eau se retire devant lui. Prince déchu il évapore sa belle aux grains solitaires de son apparence. Le soleil le bat froid et la mer l'abandonne nu et désemparé aux pas des mouettes qui osent le piétiner.
Le renouveau perpétuel d'un drame de la nature cyclique se joue sous les yeux de Maya et de Catherine qui en sont émerveillées. Le sable et la mer, le soleil et le vent, les mouettes et la lumière en sont les héros involontaires et leurs plaintes s'évanouissent, sons toujours en éveil, dans l'espace d'une journée dont le temps précipite la nuit.
C'est à ce moment que la Range Rover de Clément apparaît au loin. Clément en descend, il a aperçu les deux amies à qui il fait signe. Mais une autre silhouette en descend aussi. À cette distance elles ne l'avaient pas distinguée dans la voiture.
Catherine dégage son bras pour agripper des mains celui de Maya. Elle murmure :

– C’est lui… !
Richard reçoit l’impact de l’élan de Catherine de plein fouet, il referme ses bras sur l’épaisseur de ses vêtements. Elle ne l’a même pas regardé, toute à la joie de se retrouver dans la fermeté de son étreinte. Elle enfouit son visage dans la tiédeur de son torse puis elle cherche avidement son cou. Enfin elle le regarde pour le retrouver complètement dans ce regard direct qu’elle aime tant.
– Alors, vous avez fait connaissance tous les deux ? Étrangers et déjà complices ?
Clément sourit :
– Complicité téléphonique voilà tout ! C’est une bonne surprise non ?
Maya les a rejoints et Catherine la présente à son mari. La nuit commence à tomber sur Deauville. Clément raccompagne Maya chez elle, Catherine enlève Richard pour lui présenter Marie et la maison qui a abrité son trouble et ses retrouvailles avec elle-même depuis près de deux mois.
Mais Catherine tout au présent et à Richard n’aborde pas les détails, ces deux mois rejoignent déjà le passé et ne sont plus que le moyen de mieux vivre l’avenir qui commence à chaque seconde.

Il n'y a rien à dire de Catherine et de Richard parce qu'il n'y a rien à dire des gens heureux.
Il y a eu quelques jours euphoriques et amicaux où Clément et Maya étaient les bienvenus et où ils se retrouvaient dans la chaleur fraternelle de la complicité de Richard et Catherine.
Il y a eu les nuits secrètes et douces aux corps des amants étonnés que sont les maris et les femmes qui se sont perdus de vue.
Il y a eu la découverte de Deauville pour Richard l'Américain, son charme froid, sa longue plage déserte qui ressemble comme une sœur aux plages de son enfance, la chaleur de ses soirées devant l'âtre, le régal de sa cuisine normande pour laquelle Marie s'appliquait, l'amitié et le respect mutuel des deux hommes.
Il y a eu la présence discrète de Maya et le mystère de sa séduction qui agissait sur Clément, Richard et Catherine à la fois, différemment et toujours directement.
Il y a eu un amour débordant entre eux quatre – on appelle cela de l'amitié, pense Catherine, mais qu'est-ce que c'est que l'amitié sinon de l'amour dont le sexe n'est pas la vedette, c'est tout.

Et puis il y a eu le départ pour Paris. Mais dans le train, par la fenêtre que Catherine avait ouverte pour dire au revoir à Maya et à Clément, il y a eu cette certitude sereine que ce départ n'était pas une séparation, qu'il ne pouvait pas l'être, qu'il ne le serait jamais, quoi qu'il arrive.
Et cette promesse de revoir dans le regard impassible de Maya et ses lèvres de marbre qui tremblaient un peu en souriant tandis que Clément tirait sur sa pipe, bouche déformée et pincée dans un rictus salutaire.
Et le train a démarré dans la perspective d'un couple qui se resserrait au fur et à mesure, prenant, dans la distance qui le séparait de plus en plus de Catherine, l'apparence de deux silhouettes se confondant pour n'en former plus qu'une dans le lointain d'un avenir proche qui avait déjà commencé. Une main qui s'agite, était-ce celle de Maya ou celle de Clément ? Déjà ils ne sont plus qu'un comme Catherine et Richard, qui après trois jours à Paris s'envoleront pour Los Angeles.

Il y a encore Paris et Catherine forçant Richard à parler français et ne lui adressant plus la parole que dans cette langue. Une soirée au théâtre, un souper chez *Maxim's*, Paris oblige ! Les balades à Saint-Germain-des-Prés.
Catherine n'a vu personne, elle n'a pas contacté son éditeur et elle n'a pas ouvert son appartement. Voyageurs anonymes ils n'avaient d'yeux que pour eux deux… « Ce sera pour la prochaine fois », avait dit Catherine.

Richard promenant son œil vif sur les hôtels du Marais, sur les monuments qu'il connaissait de vue, sur les passants pressés… Richard et Catherine flânant sur Paris, main dans la main… Et puis le vol Paris-Los Angeles au cours duquel Catherine a fermé cette parenthèse de sa vie sur une ouverture plus sereine d'elle-même, mieux en place. Catherine immobile sur son siège, les yeux clos. Catherine qui a compris qu'elle n'est qu'une somme d'énergies et que par moments, en pensée ou en action, ces énergies peuvent jouer les anarchistes et entraîner l'être humain aux dédales d'un labyrinthe inconnu qui peut le terroriser ou même le tuer. Parce que l'on croit que c'est soi. Mais non, ce sont simplement ces énergies redoutables et merveilleuses qui forcent leur chemin en nous afin que l'expression de nous-mêmes en soit améliorée. Le moment est douloureux à vivre, il peut être fatal, mais il n'est que passager, il faut le savoir.

Catherine qui offre maintenant un canal plus parfait à ces énergies qu'elle sent en elle. Catherine vibrante qui a un livre au bord d'elle-même comme d'autres ont un mot au bout de la langue.

Catherine qui se sent prête à vivre le monde entier après cette petite mort à elle-même qu'elle vient de subir et dont elle ressort plus généreuse, plus consciemment elle-même.

Richard somnole auprès d'elle et elle se pelotonne contre lui tendrement, à la rencontre d'une part d'elle-même qu'elle retrouve, indemne. La promesse du regard de Cyril est la dernière image qu'elle suit

et qui la guide dans un demi-sommeil léger où Paris et Los Angeles, Malibu et Deauville se superposent, images rayonnantes et floues, ébauches d'une toile que Maya aurait pu peindre et que Catherine trace dans l'absence d'une pensée sinueuse qu'elle promène de lieux en évènements, de cœurs à corps, et d'âmes à regards dans un dessein de vie que son psychisme interpelle dans la vivacité des expériences troublantes qui nous rejettent, dépouillés et fringants, au seuil de nous-mêmes.
C'est d'étape en étape, de petite mort en petite mort, qu'en nous l'être naît à lui-même, nous dévoilant, à chaque douleur, l'intensité d'un bien-être à chaque fois oublié mais dont le retour rythme notre évolution. De cycle en cycle nous rejetons nos anciennes pelures comme un serpent qui mue et se dégage de sa peau dans la brillance retrouvée de sa robe.
Chaque mort a le goût amer d'une fin dont la renaissance explose, nous atomisant au ciel serein d'un univers qui est cosmiquement nous-mêmes et à chaque fois un peu plus. Nous allons ainsi de la périphérie au centre, élargissant le cercle qui se rétrécit jusqu'à inclure en nous tout ce qui nous entoure dans une alchimie qui transforme l'être en état et l'état en « Soi ».
Catherine flotte en sommeil demi-conscient entre les évidences abstraites et les potentialités tangibles. Elle se délie en elles pour en devenir l'expression colorée qu'exprimera demain son écriture imagée et poétique. Catherine écrira ce que peint Maya comme cette dernière dessine ce que vit Catherine. Confon-

dues dans la même inspiration, les deux canaux différents expriment la même source : la VIE UNE.
C’est sur cette note vibrante et profonde que Catherine qui dort maintenant, sourit à son envol.
Une page est tournée, elle fait partie du livre ouvert de sa vie, dont les pages blanches s’inscrivent, visions colorées, aux expériences d’un destin dont l’encre coule mais dont nous formons les lettres. Par moments, un pâté, il n’est que le signe d’une maladresse.
Mais Catherine s’est détachée de ce pâté pour voler d’une âme ardente vers Los Angeles et la nouvelle page blanche qui l’y attend et sur laquelle s’inscrit dès son retour le parfum d’une Dame en mauve…

# Mortelle ou Immortelle :
# La Vie…

Un drame à vivre. Un écueil de plus. Un accident de la vie.
Un corps crispé. Un visage fermé. Un cœur égaré.
Un rayon d'amour qui tente sa lumière au tunnel obscur d'un regard aveugle. Une autre façon d'aimer. Une manière de ne pas le dire afin que l'être puisse s'exprimer au-delà de toute formulation conventionnelle. Un voile épais auquel le sentiment se heurte mais dont l'amour transperce la densité, annihilant de son rayon vivifiant l'opacité glauque, balayant au clair de l'homme ce que l'inconscient vomit à la réserve d'un subconscient boulimique.
De la douleur, de la souffrance, une culpabilité à ne pas vivre et une impossibilité à l'effacer. Ce fut pendant cinq ans ce que Dustin éluda, ce qui le rongea ; ce fut sa révolte et sa victoire, sa défaite et son départ.
Une manière de ne pas vivre, une incapacité à continuer avec, un délire à vivre sans…
Une force herculéenne et subjective faite de liens et de nœuds, une toile d'araignée, un piège dont les fils inextricables se resserrent inexorablement sur un mental dont la raison n'est plus le maître et dont l'obsession, tel un phare éblouissant, renvoie au cerveau ce que l'œil ne peut saisir, ce que le cœur

reflète aux miroirs aux alouettes dont le destin joue pour déformer ce qui aveugle.
Du « non soi » au « Soi » il y a un rapport subversif que les pensées tricotent aux fils noirs de leurs humeurs blafardes. Du « non soi » au « Soi » il y a un mur qui s'installe, prison unilatérale et obscène que les yeux dans leurs mouvements inutiles, effleurent de graffitis, formes-pensées invisibles dont la réalité s'inscrit au fer rouge de la démission que le quotidien enregistre au top secret de ses ras-le-bol.
C'est dans cet univers de mouvance insupportable que Dustin durant cinq ans a vogué sans boussole et sans but, face au néant d'une vie dont les détails l'ont distrait de lui-même jusqu'à indigestion du non-Soi.
Éric et Sue ont été incinérés hier et Catherine, qui est assise face au jardin dans la brillance du living, tient dans ses bras Cyril. Il s'est endormi, épuisé, dans l'incompréhension brutale d'une petite enfance qui s'envole à la fumée de ses parents dans ce ciel ensoleillé de l'éternel été californien.
La vie a de ces obstacles qu'il faut dépasser ! Encore faut-il avoir la force de le faire. Catherine pense à ces purs sangs, à ces courses où bon gré mal gré les chevaux doivent y aller parce que l'homme en a décidé ainsi. Mais pour l'homme, qui décide ? Qui met en place ces barrières qui jalonnent notre parcours ?
La tête blonde de Cyril est abandonnée et un rayon de lumière joue aux reflets de sa toison dorée. Une symphonie en dodo-blondeur caresse sa tête douloureuse qui prend un instant de répit. Catherine

est envahie d'amour, c'est cet amour qui berce Cyril au plus profond de sa détresse.
Catherine revoit Cyril quelques années plus tôt avec son petit chien en plastique qu'il croyait mort. Déjà la mort avait une signification pour lui et elle en avait été étonnée. Prémonition ? Connaissance irrationnelle des enfants face à la vie ? Ses yeux s'étaient remplis de larmes à l'évocation de ce que représentait déjà la mort pour ce petit bonhomme de quatre ans. Réalisme sensitif ? Instinct ? Pourquoi un enfant sait-il déjà ? Ou peut-être sait-il encore ? Si l'on croit la philosophie orientale, cette doctrine secrète qui nous vient de la nuit des temps, un enfant sait encore car c'est une âme qui revient et qui est donc encore proche d'elle-même.
La tête de Cyril a glissé et Catherine la remet tendrement en place avant d'y poser ses lèvres. Les cheveux sont soyeux, tout neufs encore, seul le cœur commence cette usure que la vie sadique peaufine au fil de ses chocs.
Cyril soupire dans son sommeil. Sa petite poitrine oppressée se défoule d'un trop-plein envahissant.
Dustin, Éric, Sue, Steeve. Une soustraction qui multiplie par quatre ce qui est insupportable à l'être humain, la séparation cruelle et rédhibitoire.
Dans les bras de Catherine un petit être dort, tête douceur et cœur horreur, ses petites mains sont crispées sur le chemisier blanc et de temps en temps un mouvement désordonné d'une jambe ou d'un bras, un soupir ou une plainte indiquent que c'est un sommeil néant, une fuite catastrophe dans laquelle le

corps se jette pour ne pas sombrer dans la maladie-refuge qui guette une proie facile.

Richard a dormi aussi et le voilà qui descend, paupières rougies et corps froissé. Catherine lui sourit. Il s'approche pour mettre sa main sur son épaule. Puis regardant Cyril :

– Veux-tu que je le monte dans sa chambre ?

– Non, répond Catherine, il a besoin de chaleur, de présence et de contact. Il est moins mal ainsi. Veux-tu demander son lait à Mrs. Pitts et puis, si nous buvions aussi quelque chose ?

Et Richard s'est dirigé vers l'office.

La maison de Beverly Hills est resplendissante et le jardin rayonne. Les oiseaux s'y amusent dans le calme lumineux d'une journée de plus. C'est drôle, pense Catherine, comme les lieux et la nature, tout en continuant d'être, n'oublient pas les présences de ceux qui y passèrent. C'est drôle comme aujourd'hui la maison résonne et bruisse comme lorsqu'Éric et Sue y demeuraient. Leur jeunesse, leur gaieté, leur amour sont là, les oiseaux leur font la fête et le soleil les accueille, le jardin attend leurs rires et le living silencieux est prêt à s'en faire l'écho, comme avant. Avant… il y a quelques jours, au fond, pense Catherine, l'absence est envahissante aux vivants. Mais qui sont les vivants ? Ceux qui sont passés ou ceux qui restent ? Qui sont les absents ? Catherine est absente à aujourd'hui. Présente à hier, elle revit son fils et sa belle-fille aux accents de leurs joies et leurs chamailleries. Catherine flotte entre vie et vie, dans des

manifestations différentes dont les expressions sont la présence et l'absence.
Il y a eu, donc il y a. Il y a, donc il y aura parce que c'est…
Cyril a levé la tête vers sa grand-mère. Ses yeux grands ouverts implorent le vide qu'elle ne remplit pas tout à fait. Ses yeux interrogateurs se perdent au plafond pour revenir doucement vers ceux de Catherine qui les attendent. Cyril sourit à sa grand-mère. Sourire d'enfant malheureux, frôlement du temps qu'un regard exprime à la déroute d'un cœur, vol lourd d'une pensée muette…
Cyril a passé ses bras autour du cou de sa grand-mère, ses yeux sont secs et directs. Ils font mal à Catherine.
La vie ne fait pas attention à ce qu'elle prodigue. Nous sommes la vie, se dit Catherine, nous essayons de faire attention mais son humeur imprévisible ne nous laisse pas en paix. Il est important d'être puisque c'est la vie, mais est-il aussi important de ne plus être ? Car la vie c'est aussi cela. Si la vie est à la fois être et ne pas être, manifestement alors, puisque la vie est, cela ne doit pas l'arrêter. Et si le secret se trouvait là. Pour nous il y a et puis il n'y a plus. Mais pour la vie il y a peut-être toujours. Peut-on imaginer quelque chose en dehors de la vie ? La mort fait partie de la vie. Donc la mort ne cesse rien… Catherine tourne en rond dans l'être et ses pensées s'y accrochent parce qu'il n'y a rien en dehors de l'être. Et n'être plus est-ce être encore, différemment ?

Cyril a sauté à terre pour accueillir Richard et Mrs. Pitts qui arrivent. Son goûter est là et tout à coup c'est la chose la plus importante qui soit, il lui consacre toute son attention et commence à le déguster avec application. Les adultes échangent un regard. C'est une leçon de vie, se dit Catherine, Cyril vit le moment pleinement comme si sa vie en dépendait. Et sa vie en dépend effectivement, se dit-elle, car c'est une succession de moments qui s'inscrit dans le temps et nous donne l'impulsion vers ce qui se présente. Catherine est fascinée par Cyril qui mange et boit avec appétit, comme si de rien n'était. Cyril est grave mais ne l'a t-il pas toujours été ? Tous les enfants sont graves, c'est pourquoi ils jouent beaucoup. C'est lorsque la vie devient un jeu que les adultes perdent leur gravité et qu'ils deviennent superficiels. Richard s'est assis auprès de Cyril et il a découpé une tranche du cake fait maison par Mrs. Pitts. Catherine les rejoint donc pour célébrer cette journée qui continue et précède ce que désormais sera leur vie à trois.

Sans perdre son rythme la vie a changé de cadence. Cyril part pour l'école le matin et c'est soit Catherine soit Mrs. Pitts qui l'y accompagnent. Richard, lui, a emménagé dans la maison de Beverly Hills où il vit maintenant à plein temps.
– Fini l'égoïsme à deux, a dit Catherine, nous allons le vivre ensemble, dans la cohabitation la plus régulière qui soit.
Richard a approuvé. Il part donc à son cabinet de

consultation le matin et revient vers dix-sept heures. C'est lui qui va chercher Cyril à l'école et le ramène à la maison tous les jours.
Catherine est donc seule toute la journée. Il est vrai que l'aura douillette de Mrs. Pitts est confortable et elle l'apprécie plus que jamais. Betsy est partie quelque temps dans sa famille car sa mère est très malade, ce qui fut un choc supplémentaire pour Cyril qui l'adore. Mais Cyril a compris et il appelle Betsy chaque semaine dans le Massachusetts – pour garder le contact, dit-il, car le cœur ne connaît pas de coupure – et ce sont là ses propres termes.

La mort est une forme de vie qui nous échappe.

La mort est une forme de vie qui nous échappe.

Cette phrase obsessionnelle suit Catherine, l'accompagne dans ses moindres pensées et gestes, la traque, voix présente, rythme latent et vague sous-jacente à son quotidien. Catherine n'y pense pas vraiment mais l'ouverture que cet alexandrin donnerait à un poème infini est la note inconnue que l'homme trimbale depuis toujours comme le point d'interrogation qu'il promène au non-sens de sa vie.

La mort est une forme de vie qui nous échappe…

Le cœur de Catherine bat au rythme de ces mots. Le souffle de Catherine en exhale le mystère pour n'en retenir que l'essence informelle. La voix de Catherine ne formule pas cette phrase parce que cette phrase habite Catherine, la possède des pieds à la tête, l'enveloppe et l'envahit. Petit à petit Catherine est devenue cette phrase sans s'en rendre compte. Catherine qui est bien vivante a glissé dans la mort sur les volutes d'une fumée qui s'est dissoute dans le ciel clair de la Californie.

Éric et Sue sont encore là, ils ont du mal à s'effacer, la mort ne parvient pas à les gommer de la vie, elle leur donne l'éclat d'une transparence que le regard de Catherine capte et projette tout au long de la

journée. Il y a Richard, Mrs. Pitts et les autres qui vivent leur densité opaque autour d'elle, ils sont étonnamment ternes à côté du voile translucide de lamé brillant sur lequel évoluent les silhouettes mobiles et légères d'Éric et de Sue. Seul Cyril est un trait d'union subtil entre ces deux plans que Catherine visite malgré elle. Cyril se situe entre l'opaque et le diaphane, blondeur scintillante, enfant neuf, cœur douleur léger et rire feutré, sourire grave et œil perçant. Son regard traverse les couches ternes de ce qui l'entoure pour rejoindre celui de Catherine dans la brillance du voile qui le sépare désormais de ses parents. Cyril pénètre, cœur à cœur avec sa grand-mère, un monde que seules les âmes perçoivent. Les parfums y sont vivants, les sons muets, les couleurs mobiles, et les êtres s'y déplacent comme un pinceau sur une toile, esquissant des lignes dont les formes deviennent des messages que l'amour dévoile et que le cœur déchiffre.

Cyril l'enfant et Catherine l'adulte fusionnent en eux-mêmes un univers étrange dont la réalité les rapproche parce qu'ils s'y retrouvent. La connaissance directe qui les relie est un passeport pour l'invisible où, âmes sœurs, ils transitent d'une réalité à l'autre, dégagés de ces formes qui font d'eux une grand-mère et un petit-fils. Le temps d'un moment qui peut aller de la seconde furtive à la journée entière, le temps d'un regard, d'un sourire ou d'un mot, ils chevauchent ensemble ces plans dont le quotidien devient le tremplin d'où la mort se transforme en scène sans rideau pour spectacle fantôme. Leur par-

ticipation, leur communion, leur fusion à ce spectacle lui donnent une authenticité que seule l'expérience procure à la vie.
À chaque minute et parce qu'il vit, l'homme côtoie la mort. Mitoyenneté inconsciente que l'individu élude parce qu'il a peur de l'inconnu. La mort est un masque grimaçant et odieux, l'homme ne sait pas trop ce qu'il cache parce qu'il ne veut pas s'y attarder de peur qu'il ne tombe. La mort est un piège prévu qui est devenu une certitude que l'on repousse d'une pensée habile. Pourtant sans arrêt nous sommes confrontés à la mort parce que la mort fait partie de la vie.
La mort est une autre forme de vie…
Pour Catherine qui vit avec une joie toute particulière cette petite mort qu'est le sommeil, la connaissance d'un ailleurs certain est devenue une telle habitude que, pour elle, la mort n'a pas la même signification que pour certains. Catherine est contente que Cyril puisse côtoyer la mort de si près avec autant de naturel. Bien sûr c'est affreux de perdre ses parents mais lorsque cela arrive si tôt, comme pour Cyril, l'enfant n'a pas pris de mauvaises habitudes de pensée par rapport à la mort et il est plus facile pour lui, surtout si un adulte tel que Catherine l'y aide, de ne pas cristalliser sur la fin mais, au contraire, d'appréhender ce qui continue différemment.
Pour Cyril c'est un moment intense et fluide. Comment ses souvenirs s'en sortiront-ils par la suite ? Comment Cyril digérera-t-il ce passage difficile de sa vie ?

La vie est parfois une forme de mort.
La mort est une autre forme de vie…
Le rythme lancinant de cette phrase berce Catherine qui regarde Cyril jouer dans le jardin. Il a fait une provision de pain sec qu'il émiette avec application pour ses amis les oiseaux. Et le spectacle de Cyril absorbé dans l'instant, sa tête dorée caressée par les rayons de soleil que tamise la verdure environnante, est un véritable enchantement. Les petits oiseaux forment un cercle autour de lui et trois d'entre eux sont perchés sur ses épaules. C'est adorable, Catherine, en silence, retient ce moment de paix et de clarté comme un don précieux de la vie.

À seize ans Cyril, qui a la stature de son père, est déjà un homme. Une puissance énergétique latente rayonne de lui dans tout ce qu'il fait et sa voix prend déjà les accents graves et doux de celle de sa mère. Ses cheveux ont foncé, mais le soleil en tire encore des reflets brillamment dorés.
De la fenêtre de sa chambre Catherine l'observe. Affalé dans un fauteuil au bord de la piscine, une jambe sur une table et l'autre allongée talon sur le sol, Cyril, corps abandonné, se concentre sur un livre qu'il lit attentivement. Depuis toujours Cyril a étonné Catherine par sa facilité à se décontracter totalement physiquement alors que son esprit tendu et concentré pouvait facilement s'attaquer à une tâche intellectuelle ardue. Dans ces moments-là, rien ne peut troubler Cyril, il n'entend rien et ne voit rien que ce qui occupe ses pensées. C'est un très bon joueur d'échecs et ses résultats scolaires sont excellents. Il fait aussi du sport. C'est un passionné de « soccer », le football américain, Catherine qui trouve ce sport affreusement violent ne manifeste pas son inquiétude à chaque fois qu'il joue parce qu'elle comprend son besoin d'aller au bout d'un dépassement physique. Dans le « soccer » la violence est canalisée. Bien sûr on prend des coups et on en

donne mais pas au joueur qui est face à vous, non, on en donne à la terre entière, dans un défoulement que la technique sportive permet et qui s'exprime dans l'extrême ressort qui détend alors le corps tout entier.
Pour le moment Cyril lit et le soleil qui dévore ses jambes nues épargne le haut de son corps que les arbres protègent de leur ombre tranquille.
Catherine est sortie sur la terrasse de sa chambre qui domine le jardin pour goûter la tiédeur d'une douce brise. Il fait bon, pas trop chaud pour une fois. Catherine s'accoude à la balustrade, buste penché vers le jardin. Elle jouit de la paix qui s'en dégage. L'eau de la piscine est éblouissante par endroits, là où les rayons de lumière la transpercent telles des épées flamboyantes.
Cyril a refermé son livre qu'il dépose sur la table. Tête renversée, il accueille sa grand-mère d'un sourire serein.
– Je viens de terminer un de tes livres Catherine.
Cette dernière répond en riant :
– Et moi qui croyais que tu travaillais, tu étais bien studieux pour lire !
– C'est parce que je trouve que dans chacun de tes livres, en tout cas dans ceux que j'ai lus bien sûr, eh bien il y a plusieurs livres… Il y a plusieurs lectures possibles, et je les fais simultanément, alors c'est très prenant…
Cyril est vraiment perspicace, peu d'adultes doivent faire cette analyse, peu importe d'ailleurs, mais Catherine se dit que Cyril perçoit vraiment le sym-

bole sous-jacent à la vie, à l'écriture, à ce qui l'entoure. Cyril déjà passe au-delà des mots et des faits pour tendre vers les causes. Il est vrai que c'est le fondement de la vie de Catherine, ils vivent tous deux en telle symbiose que naturellement Cyril est porté à investiguer l'invisible dont nous sommes faits et qui nous motive à longueur de temps. Ce qui ravit Catherine c'est que Cyril en soit conscient. Ça c'est formidable, se dit-elle, car cela n'est ni une habitude, ni du mimétisme. La conscience de Cyril s'est ouverte, découvrant le monde des causes et le prospectant de façon à nourrir ses pensées, de façon à toucher sa sensibilité. Catherine est calme et heureuse, Cyril appréhende la vie positivement de manière à ne jamais s'arrêter aux apparences mais pour en débusquer la qualité inhérente à toute forme.
Betsy qui a, tout comme Mrs. Pitts, vu naître Cyril vient d'apparaître, débouchant en trombe du living.
– Madame, Mrs. Pitts a un malaise, s'il vous plaît, venez vite.
Et elle a disparu, happée par la maison. Catherine s'est précipitée au rez-de-chaussée.
Mrs. Pitts est allongée sur l'un des canapés du living. Son visage blême est creusé et une ombre menaçante cerne ses yeux.
– Mrs. Pitts, que se passe-t-il, où avez-vous mal ?
Catherine s'est agenouillée près d'elle et a posé la main sur son front qui est glacé.
Mrs. Pitts a le souffle court pour répondre d'une voix faible :

– Là…, et elle indique d’une main son épaule gauche, … comme une griffe, ajoute-t-elle.
Le cœur, se dit Catherine, puis à Betsy :
– Betsy, appelez Monsieur Richard à son cabinet. Quand vous l’aurez, passez-le-moi. Vite. Vous Mrs. Pitts, ne parlez plus, reposez-vous, tout va bien se passer, vous verrez.
Cyril s’est approché de Mrs. Pitts et lui a pris la main tandis qu’elle ferme les yeux, abandonnée à la chaleur familiale de cette maison qu’elle aime tant.
Monsieur Steeve, Monsieur Dustin puis Madame Catherine, Éric, Sue et cet amour de Cyril, et Betsy la complice de toujours, et les drames, et les joies, les dîners, les réceptions… Mrs. Pitts en a presque oublié ici son Angleterre natale. Monsieur Richard qui a débarqué comme cela, un beau jour, son intelligence, sa sensibilité, sa gentillesse un peu bourrue.
Tandis que l’on s’affaire autour d’elle, Mrs Pitts, les yeux fermés, frôle d’une mémoire reconnaissante trente années de service auprès de ces gens qu’elle aime comme sa propre famille. Elle se sent oppressée par la chaleur mais la main de Cyril est fraîche et Mrs. Pitts ne sait plus très bien si la chaleur est à l’extérieur ou si elle brûle intérieurement.
Dans la cuisine où elle a suivi Betsy, Catherine est au téléphone avec son mari.
– Je crois que c’est le cœur Richard, qui dois-je appeler ?
– Je m’en occupe, j’arrive.
Richard a raccroché et Catherine s’en retourne auprès de Mrs. Pitts, Betsy sur ses talons.

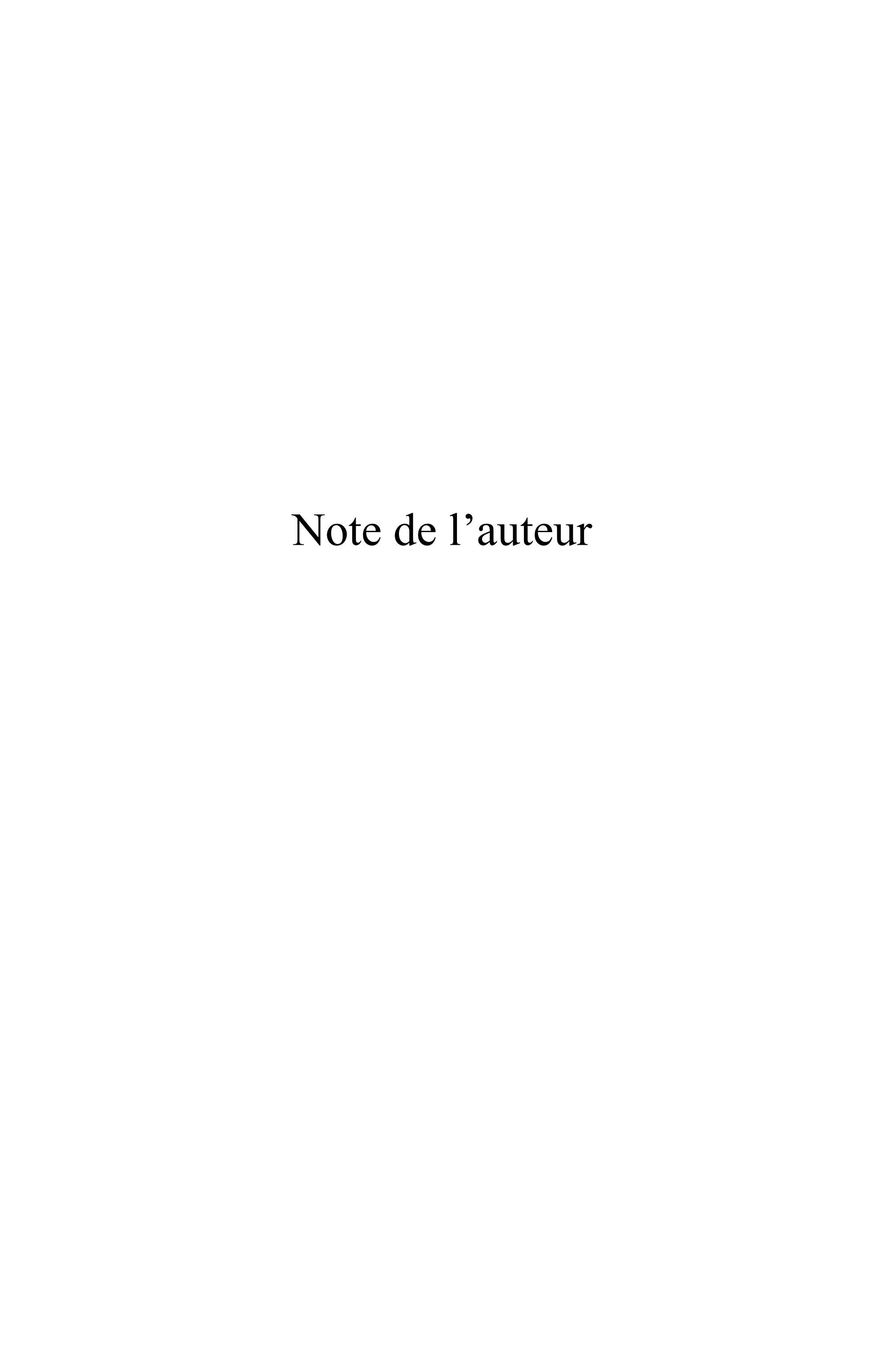
Manifestement Mrs. Pitts a du mal à respirer et elle souffre. Cyril s'est écarté du canapé et Catherine a soulevé le buste de Mrs. Pitts sous lequel Betsy a glissé un coussin. Catherine a laissé son bras sous sa tête et elle lui tient la main droite, c'est Mrs. Pitts qui d'un regard lui a demandé de rester ainsi.
Cyril est au pied du canapé qu'il domine de toute sa taille et Mrs. Pitts lui a souri, un pauvre sourire crispé. Puis elle a regardé Catherine qui la soutient calmement et fermement.
– Madame… Catherine… mer… merci… pour tout.
Puis Mrs. Pitts a fermé les yeux, épuisée par ces quelques mots. Un rayon de soleil, en droite ligne du ciel et du jardin, caresse le sol entre Catherine et Cyril. Le living est clair et les oiseaux curieux s'y aventurent en pépiant. Betsy est derrière Cyril et lui serre le bras à pleines mains.
Cyril ne quitte pas des yeux Mrs. Pitts dont le visage s'est un peu crispé pour se détendre puis grimacer à nouveau. Une plainte, un mouvement brusque du menton, sa main s'est serrée vainement sur celle de Catherine. Puis à nouveau un moment de répit sur ce visage que frôle l'ombre de l'absence. La mort rôde et Cyril la regarde bien en face. Le front est détendu et la sérénité a effacé le voile de la douleur. Quelque chose a passé… et ce passage s'est fait en douceur, sans heurt. Cyril sourit à cette paix qui transparaît maintenant.
Des portes claquent. Richard arrive en courant suivi d'un médecin qui tient une petite mallette à la main.

Cyril n'a pas bougé, il fixe le calme serein de Mrs. Pitts qui ne souffre plus.
Catherine a levé la tête vers Richard pour dire doucement :
– C'est trop tard Richard.
Un grand silence est tombé dans le living.
Le soleil radieux allonge ses rayons jusqu'à Mrs. Pitts qu'il caresse maintenant d'une lumière brillante. Catherine a dégagé son bras des épaules de Mrs. Pitts, Betsy a lâché le bras de Cyril et Richard et son ami médecin se sont rapprochés. Puis Catherine s'est levée, elle a regardé Cyril, a franchi les deux pas qui les séparaient et l'a serré contre elle, sans un mot. Puis elle l'a entraîné vers le jardin tandis que les hommes et Betsy faisaient le nécessaire pour transporter Mrs. Pitts dans sa chambre, avant de faire le constat de décès.
Quelques minutes ont passé dont Cyril se souviendra à jamais. La mort pour lui était une fin. Son père, sa mère, avaient été absorbés par cette absence terrible dont les lendemains se traînent. Et puis tout à coup il a vu Mrs. Pitts passer dans le temps comme quand elle glissait doucement d'une pièce à une autre, dans les souvenirs de son enfance. Et dans ce passage à la fois serein et douloureux il a vu son apaisement, la joie qui en découlait et repassait ses traits, crispés quelques secondes plus tôt.
Cyril est troublé et soulagé, il entrevoit aujourd'hui que la mort n'est pas une fin comme il le croyait. Son père et sa mère rejoignent en lui ce qu'il vient de saisir grâce à Mrs. Pitts, grâce à ce départ en

douceur qui libère et apaise. Catherine était si naturelle en assistant Mrs. Pitts au seuil d'elle-même qu'il lui est reconnaissant de n'avoir jamais essayé de le convaincre ou de lui parler d'une manière théorique de cette mort qui a frappé si cruellement son enfance. Pourtant aujourd'hui il sait que pour Catherine la mort n'est qu'un passage. Tout à l'heure elle était tendre et sereine, attentive et présente et lorsque Mrs. Pitts a expiré dans ses bras, Catherine n'a pas eu une réaction ou un malaise. Catherine suivait apparemment ce fil de vie qui se retirait, Catherine suivait la vie sans être troublée par la mort, sans s'y arrêter. La conscience s'est échappée du corps inerte, la mort a ainsi scellé son passage, mais c'est la conscience libérée que Catherine accompagnait de son calme serein vers ces plans dont elle connaît bien la réalité.
Cyril comprend aujourd'hui que la mort est une autre forme de vie.
Dans le jardin ils n'ont pas échangé un mot, tant leur communion intérieure était plus que jamais vibrante. Ils se sont promenés main dans la main au milieu des oiseaux et puis ils se sont assis à l'ombre jusqu'à ce que Richard et Betsy les rejoignent, après avoir raccompagné le médecin.
Lorsqu'ils se sont installés pour déjeuner, comme d'habitude, pour Cyril la mort n'avait plus la même signification et Catherine savait que désormais pour son petit-fils, dame mort avait pris une autre dimension et qu'elle n'aurait désormais plus jamais le même impact sur lui. Peut-être pensait-elle déjà à

son propre départ, non pas pour l'anticiper mais pour que Cyril ne garde d'elle que le meilleur, la vie, la conscience qui fait de nous des portes qui ne se ferment jamais.

Betsy fut la seule à pleurer. Ce soir-là lorsque le soleil se coucha, la clarté des pensées de Cyril illumina la soirée pour fêter la pensée légère de Mrs. Pitts qui planait encore dans la maison.



# Note de l'auteur

Si j’ai choisi de ne pas terminer cette saga ici, par la mort de Mrs. Pitts, c’est parce que je veux que le point de cette histoire, sans être final, soit une note de vie. Cela se termine donc comme commence tout ce que connaît le monde : par la vie.
Autres temps, autres formes, la conscience continue ce que nous débutons péniblement. Que notre ouverture soit la sienne et que notre amour l’éclaire comme celui de Catherine a illuminé sa vie et ceux qui en ont fait partie.
Nous sommes les perles du collier de la vie, de perle en perle la conscience continue le fil qui nous réunit, elle sonde l’invisible pour le rendre réel, et de réalité en réalité elle nous plonge dans l’intemporel dont nous devenons l’Êtreté.
C’est pourquoi je dédie ces quelques pages à vous tous qui les lisez, car nous sommes en fusion constante au-delà de ces différences qui peut-être nous séparent encore.
C’est cette fusion que je reconnais et c’est pourquoi je vous aime comme Catherine l’a fait. Si vous ne l’avez pas aimée, peu importe, elle est le feu follet d’une continuité de conscience en route vers elle-même, dont le chemin est parfois long et plein de contradictions. Si vous avez malgré tout suivi

Catherine sans bien comprendre où cela vous menait, alors une étincelle brillera peut-être au ciel noir de vos questions et de vos doutes. Et c’est pour une semblable étincelle en chacun de vous que Catherine a vécu, qu’elle est morte et qu’elle existe. Pour cette étincelle que la conscience peut suivre et dont elle peut s’embraser jusqu’au feu magnifique que connaît le cœur lorsqu’il AIME.



Vingt ans après

Catherine est allongée, le buste soutenu par deux oreillers moelleux à volants de broderie anglaise. La chambre baigne dans une douce pénombre. Fenêtre largement ouverte et volets tirés, les volutes bleues d'un bâtonnet d'encens se faufilent vers le jardin, rejoignant les pépiements de ses amis les oiseaux.
Richard, assis sur une chaise auprès du lit, tient la main droite de sa femme. Sa tignasse argentée adoucit le regard brun acéré que Catherine aime tant. Elle lui sourit, main abandonnée. Richard est gravement souriant.
Catherine a légèrement tourné la tête vers la fenêtre dont les volets filtrent un soleil qu'elle devine de plomb.
Dieu que le temps a passé, se dit-elle. Son esprit léger vagabonde aux confins d'une vie bien remplie qui s'étire doucement dans cette paisible fin de matinée californienne. La maison est silencieuse et Catherine entrevoit l'ombre de Mrs. Pitts qui frôle le mur en face avant de s'évanouir, souvenir diaphane, pour rejoindre l'absence que la mort a scellée de son silence voilà maintenant six ans ? À moins que ce ne soit sept ou huit ans ? dix ? quinze… ?
Le corps lourd de Catherine se souvient, la pensée légère de Catherine explore d'une mémoire incer-

taine le bagage énorme d'une vie qu'elle fouille, imprécise et sereine, choisissant, rejetant, créant, qui sait ? ce que l'instant a gravé à jamais dans son cœur.
Deauville la déserte où Richard est venu la récupérer après son départ, sa fugue ? Oui c'était une fuite, se dit Catherine, une tentative d'échapper à elle-même et à la nuit qui la harcelait, impitoyable.
Leurs retrouvailles sur les planches à Deauville, leur bonheur et leur joie les jours qui suivirent. L'enchantement de Richard découvrant la Normandie et surtout et enfin la paix de Catherine, à nouveau.
Un mauvais passage, une dépression bête et méchante que le temps a, comme tout, effacée. Le temps, se dit Catherine, ce piège qui frappe à grands coups pour s'évanouir au présent d'un moment qu'il détache, grand seigneur, aux portes de l'oubli. Le temps…
Catherine regarde Richard. Elle n'a pas envie de parler, peut-être n'en aurait-elle pas la force ?
Catherine est lasse. Elle a mal aux épaules. Un poids terrible. Catherine est lourde. Son corps lui semble peser des tonnes et pourtant à l'intérieur d'elle une légèreté aérienne la soulève comme une plume. Catherine a le regard joyeux des bons jours. Si seulement son corps était plus discret, si elle pouvait l'oublier un peu.
Catherine suit au plafond l'éclair vert du regard de Steeve. Un rire léger lui échappe et Richard presse un peu sa main, sécurisant. Mais Richard ne voit rien, attentif à Catherine il observe son visage encore

lisse dont les expressions changent au fil des minutes. Il suit seconde après seconde un dialogue intérieur dont il devine quelques phrases dont l'essentiel glisse en dehors de lui, du cœur de Catherine à sa mémoire.
Richard s'étonne. Sans drame, sans maladie, sans raison spéciale, car « elle va très bien » a encore dit le docteur hier, Catherine, tout doucement, se détache de la vie. Mais elle s'en va sereine et joyeuse, parce que cela suffit comme ça. Stop, semble-t-elle dire, j'ai envie de me reposer.
Catherine sent la chaleur des mains de Richard sur la sienne. Contente, elle bouge un peu sa main comme un oiseau bien vivant dans un nid chaud. La présence de Richard est agréable. Catherine aimerait que les choses restent ainsi. Sans un mot, attentive à ce qui se déroule en elle, elle perçoit nettement, tout à coup, cette chanson de Stevie Wonder qu'aimait tant Dustin. Et la maison-dune surgit, claire et radieuse sur le sable blond des souvenirs de Malibu.
Les silhouettes de Dustin et d'Éric se confondent dans le living et sur la terrasse, sur la plage et dans l'eau. Ces deux-là s'aimaient bien à la fin, se dit Catherine. L'ombre d'Éric se dilue tout à coup dans la clarté d'un rayon de soleil. Mort bêtement, se dit Catherine. Dieu que toutes ces morts sont stupides ! Elle repousse d'une pensée agile l'accident de voiture dont la vision tente de s'imposer maintenant. Catherine rejette ce trait noir qui a rayé sa vie une fois de plus pour ne mettre en scène qu'un Éric encore vivant et souriant, faisant sauter Cyril, son fils,

sur ses genoux. Le bonheur d'Éric avec Sue, sa belle championne. Cyril orphelin. L'amour de Catherine pour son petit-fils. Un jeune homme déjà.
Les regards se croisent devant Catherine. Les silhouettes passent, repassent, fumées blanches, fumées roses, évanescentes, présences jolies, absences vivantes. La vie…
La vie se donne et se retire, brève illusion concrète dont le quotidien forge les formes au couperet implacable d'un destin surprenant.
Béatrix et son mari, Sarah et son guru, Mariano l'escroc et Jean-Pierre l'éditeur. Des personnages qui se déplacent sur le damier noir et blanc des dualités qui nous séparent de nous-mêmes.
Des liens qui se nouent ou se détachent, qui parfois se coupent brutalement, s'effilochent ou se distendent au gré des moments ou des sentiments, des opportunités ou des rencontres.
Catherine vogue, pensée libérée, main dans la main avec Richard, au fil d'une vie dont le terme est proche, elle le sait.
Je vais m'endormir, pense Catherine, heureuse. Je vais retrouver à jamais ou pour un temps certain cet univers parallèle qui m'enchante et me nourrit, m'attire et appelle ce qui de moi est fondamental.
Je ne suis pas ce corps lourd et fatigué, se dit Catherine, non. Je suis cette conscience aiguë et aérienne qui balade ses expériences d'une pensée câline et sereine.
Dans ce lit, abandonnée dans ce corps, je suis le tourbillon vivant d'un monde inconnu qu'enfin je

vais rejoindre. Ici, à l'instant, j'ai le mal de moi. Demain, dans un jour ou dans une heure je vais glisser encore une fois, la dernière, avec un peu de chance, vers moi-même, vers ma source.
Bien sûr Richard et Cyril vont rester seuls face à mon corps vide, mais seule cette enveloppe vide mourra. Moi je sais que je vais me glisser dans l'intemporel et que là rien ne pourra nous séparer tous les trois.
Catherine regarde Richard pour lui sourire encore, mais ses lèvres sont paralysées. Alors ses yeux lui sourient encore.
La main de Catherine devient de plus en plus fraîche et Richard la serre de plus en plus fort comme pour la retenir. Richard est désemparé mais Catherine la forte le rassure d'un œil malicieux. Un clin d'œil. C'est tout ce qui reste à Catherine pour faire de l'humour ! Quelle vacherie le corps !
Au moins, se dit-elle d'une pensée rieuse, je meurs extrêmement fatiguée mais en pleine forme, c'est le cas de le dire !
Il faut bien un jour ou l'autre que la mort fasse son choix. Mais Catherine se dit qu'elle n'a pas laissé le choix à la dame du néant. Moi qui ne crois pas au néant, je l'ai anticipé ce départ, je l'ai voulu. Et je l'ai. En bonne santé, un rêve ! La mort sans maladie, sans souffrance, sans douleur. S'endormir une dernière fois, simplement, calmement, lucide et consciente.
L'œil brun de Catherine pétille, son corps est lourd, lourd…

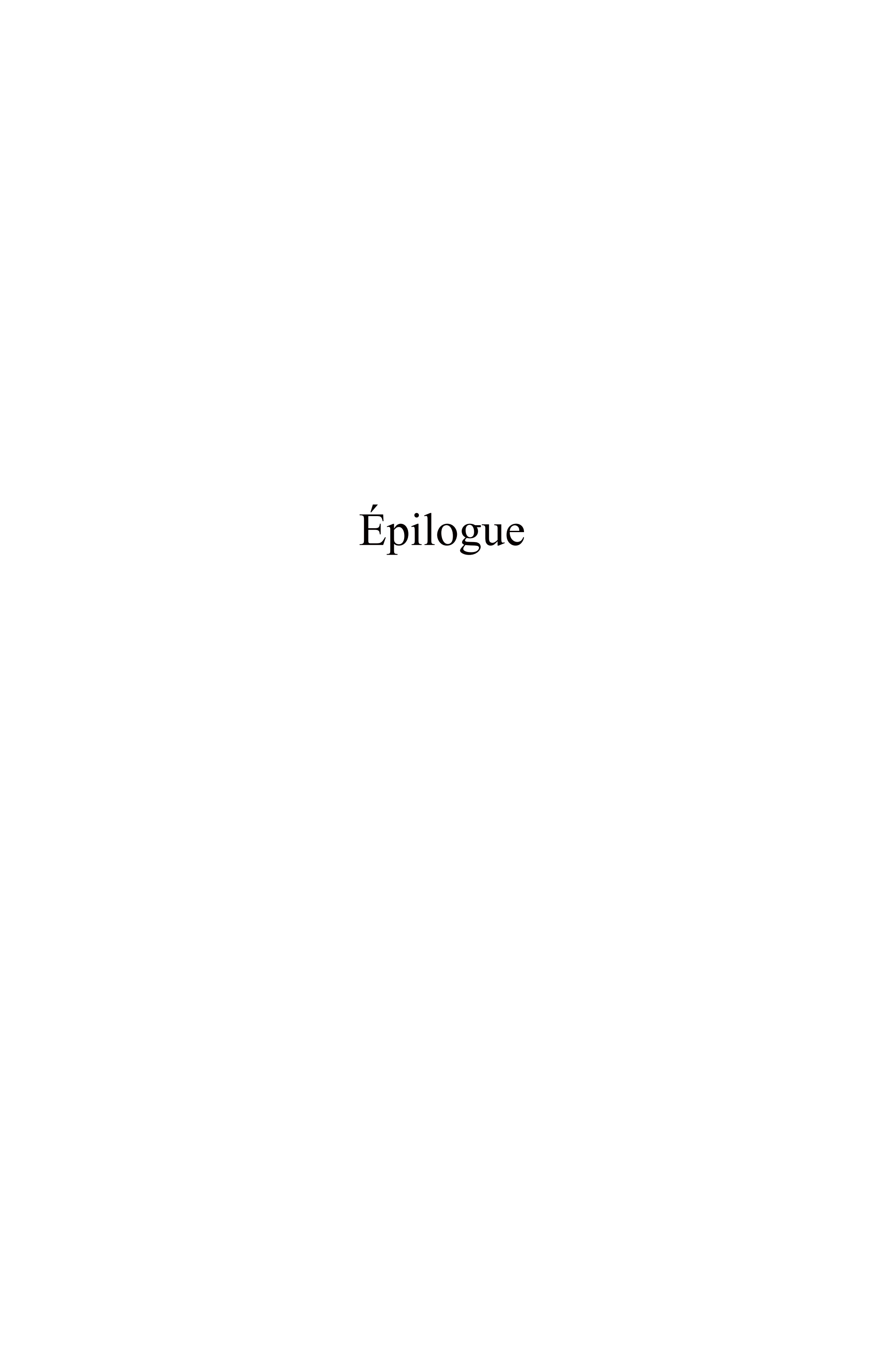
Elle ne sent même plus sa main, ni celle de Richard.
La chambre est lumineuse, l'encens délicieux et Catherine légère, légère…
Le regard de Catherine fixé sur le mur d'en face semble déteindre, la lumière l'envahit de plus en plus, cette clarté n'est pourtant pas aveuglante, se dit Catherine, surprise, car son intensité immaculée devrait la faire ciller.
Catherine de tout son cœur, dans un élan que ses yeux grands ouverts devancent, entre dans cette lumière avec douceur. Happée par l'éclat qui s'en dégage, elle pénètre en le regardant, ce monde étrange sur lequel ses paupières jusqu'à présent se sont toujours fermées.
Catherine dort…
Mais les yeux fixes de Catherine sont restés ouverts sur cet univers précieux dont elle a si bien exprimé le secret dans ses livres, et qu'elle aborde une dernière fois d'un regard avide.
Richard immobile l'a vue partir, impuissant, et la sérénité du visage de Catherine déborde sur lui, emplissant la chambre d'une quiétude étonnante.
Combien de temps Richard est-il resté là à scruter le visage de Catherine pour épier la moindre trace d'un signe ? Catherine est entrée triomphante dans ce sommeil qu'elle a toujours adoré, ce refuge qui ne l'a presque jamais trahie.
La porte s'est ouverte et Cyril est entré appelant :
– Catherine ?
Richard a doucement reposé la main de Catherine sur le dessus de lit. Puis il s'est levé et s'est retourné

vers Cyril qui a compris d'un coup d'œil.
Machinalement Richard a sorti son paquet de cigarettes pour en allumer une.
– On ne fume pas dans la chambre de Catherine, Richard.
Cyril s'est approché de Richard sans quitter des yeux le regard de Catherine et il a pris une cigarette, sa première. Mais il ne l'allume pas. Il la coince entre ses lèvres, peut-être pour arrêter ce tremblement incontrôlable qui les agite ?
Puis Cyril se dirige vers la fenêtre dont il pousse les volets. La lumière du soleil de midi entre à flots. Richard qui n'a pas non plus allumé sa cigarette ne bronche pas.
Catherine a toujours appris à Cyril le respect de la vie. Cyril se dit que ce qui reste de Catherine sur ce lit n'est pas la vie. C'est tout ce qui lui vient à l'esprit pour le moment. Une autre partie de sa vie s'écroule. C'est tout ce qu'il sait. Mais Catherine la forte, sa grand-mère à laquelle il ressemble, n'a jamais fait un drame de la mort. Elle savait seulement faire une fête de la vie. Et Cyril adresse à Catherine une pensée et un cœur fidèles.
Les deux hommes se regardent fraternellement, lorsque Betsy entre pour annoncer le déjeuner. D'un coup d'œil elle enregistre la scène.
– Mon Dieu ! dit-elle simplement.
Betsy se dirige alors vers la fenêtre dont elle referme les volets. Elle s'approche du lit et d'un geste plein de tendresse elle ferme les paupières de Catherine sur des yeux désormais inutiles.

D’une voix que l’émotion rend brusquement bourrue elle lance :
– Le déjeuner est servi. Si vous voulez bien…
Cyril referme sur le sommeil de Catherine une porte aveugle, fragile et hermétique.

La table est dressée sur la terrasse face à la piscine et les deux hommes s’y installent. Il y a du melon pour commencer. La semaine dernière Catherine en a bien mangé quatre ou cinq, elle les trouvait délicieux.
D’un commun accord et sans en parler, Richard et Cyril laissent à Catherine le temps de s’éclipser lentement, comme elle l’exigeait lorsqu’elle faisait la sieste.
On ne préviendra le docteur, on ne commencera les formalités que plus tard dans l’après-midi.
Catherine une dernière fois occupe la maison. Et chacun continue d’y vivre comme elle l’aurait aimé, sans drame et sans pleurs.
Cyril contemple à travers le jardin tout ce que sa grand-mère lui a raconté de sa vie.
Avant que Catherine ne s’y installe, cette maison était une maison d’homme. Catherine en repart, la laissant aux hommes. Des êtres ont passé, la boucle est bouclée, la vie continue et Cyril malgré la présence rassurante et aimante de Richard se sent tout à coup horriblement seul.
Un goût de melon.
Un après-midi radieux.
Une vie qui se rejoint, aurait dit Catherine.

Et les deux hommes, délaissés au radeau du quotidien qui flotte sur la tristesse douloureuse d'une absence qui n'a pas fini de partir.
Ton petit-fils est un vrai petit homme, avait dit Richard à Catherine un jour, il y a longtemps.
Un enfant que la vie pousse à être un homme un peu trop brutalement peut-être, avait dit Catherine après la mort de ses parents.
Un enfant dépouillé que Richard aime comme un fils.
Un homme dont la vie, comme nous tous, est un apprentissage de la mort.
Une mort qui ne tue pas les souvenirs dans le cœur de ceux qui se sont aimés.
Un amour qui demeure l'essentiel puisque la mort n'a aucune prise sur lui.
Au fond, se dit encore Cyril, Catherine avait raison :
**« Nous sommes ce que nous avons aimé ».**
Et déjà l'amour, pour Cyril, dépasse de beaucoup les sentiments ou les émotions éphémères qui s'y identifient habituellement à tort.



# Épilogue

Vous venez de lire une histoire d'amour. Celle de Catherine avec le monde, la littérature, les êtres, la vie. C'est aussi mon histoire d'amour avec Catherine, notre histoire de vie devrais-je dire.
La mort a frappé mon destin très tôt puisqu'à huit ans j'étais orphelin. Ce qui fit du même coup de Catherine une orpheline de fils, comme je le disais à l'époque, ne comprenant pas pourquoi ce mot était réservé aux enfants.
Jusque-là j'avais avec Catherine une liaison libre et merveilleuse, un dialogue d'adultes avec une complicité d'enfants. Catherine avait le don de me faire exprimer le potentiel inconnu dont j'étais porteur. En sa compagnie, je me sentais un vrai petit homme.
Et puis à huit ans, cette liaison affective évolue en fusion. Catherine devient pour moi ce qu'elle était déjà, le pivot, le centre de vie qui assure l'équilibre et dont l'irradiation propulse en vous ce qu'il y a de meilleur, aidant à son expression difficile.
Des années où Catherine m'apprit le contact essentiel avec soi. Non pas qu'elle me fît des cours ou des discours, non. Mais la voir vivre cet essentiel, la voir évoluer au cœur d'elle-même jusqu'au cœur des autres, la voir libre de tous chagrins ou regrets, cet exemple fut pour moi la meilleure école de vie.

Catherine se racontait, m’aidant à la percevoir. Catherine avait le mystère de la vraie vision, celle que donne l’homme tout entier car pour exister la vision a besoin de l’homme dans sa totalité.
Catherine disait souvent : « Nous ne voyons que ce que nous sommes ». Et sa vision était comme elle, large, englobant d’autres dimensions, d’autres possibilités, d’autres points de vue, d’autres plans.

Catherine était une multiplication de la vie à l’infini d’un univers qu’elle ouvrait pour vous.
Catherine était démesurément immense.
Ses rapports avec les êtres en faisaient toujours des privilégiés parce qu’elle donnait à chacun le plus large d’elle-même si bien que je n’ai jamais été jaloux de Richard. Je n’ai pas pu. Catherine nous réunissait si loin en elle que seul le vertige de nous-mêmes nous donnait parfois, de la réalité entrevue, un fragment de différenciation dont nos consciences étaient toujours les bénéficiaires.
Catherine était un projecteur et lorsqu’elle me racontait des épisodes de sa vie, longuement, elle promenait sa lumière sur les évènements passés, mettant à jour avec sérénité les choses les plus pénibles, sans heurts, comme une mélodie que la vie aurait orchestrée de ses accords implacables.
Nous nous promenions ainsi avec Catherine, Éric mon père et Sue ma mère.
Lorsqu’elle me parlait d’eux, la force de son fils, son équilibre sain me galvanisaient et il me semblait

contempler la beauté plastique et la douceur de ma championne de mère.
Avec Catherine les évocations n'étaient jamais tristes car elle avait une curieuse façon de parler au présent, incluant ainsi au plus dense de notre quotidien ceux dont la vie informelle nous occupait.
Nous aimions bien Mrs. Pitts aussi qui m'avait vu naître et qui avait une admiration sans bornes pour Catherine. Mais Mrs. Pitts est aussi partie un jour rejoindre le groupe, absent à jamais, de ceux que nous aimions. Catherine n'a pas bronché. Mrs. Pitts est pourtant morte dans ses bras, mais Catherine en a fait une fête presque. Je sais que cela vous semblera idiot mais il n'y avait aucune tristesse dans l'attitude de Catherine. Et jusqu'au dernier moment les yeux de Mrs. Pitts ont exprimé une joie formidable, au diapason du calme irradiant de Catherine. Cette mort m'a frappé car elle ressemblait plus à un passage. Et l'adolescent que j'étais alors avait de la mort une idée de rupture qui ce jour-là se transforma. À la suite de quoi je ne fis qu'une différence de forme entre la vie et la mort. J'entrevis la continuité de conscience. Ce qui me permit d'aborder différemment la vie et son inévitable point ultime qui ne fut plus pour moi une fin mais un changement.
C'est ce qui me prépara inconsciemment au départ de Catherine.
Aujourd'hui vingt ans après son départ, je soupçonne Catherine de m'avoir volontairement préparé à ce départ. C'est pourquoi elle me garda auprès d'elle lorsque Mrs. Pitts mourut.

Le plus extraordinaire avec Catherine est qu'elle n'expliquait jamais rien, j'ai vécu auprès d'elle un apprentissage étonnant où l'accent fut mis, par elle, sur la force de vie, sur l'énergie de la pensée et sur la créativité inhérente à l'homme, qui peut faire de lui ce qu'il est.
Catherine m'a aidé à être et à comprendre ce que j'étais, ce que tout être humain est, une âme affublée d'une personnalité bien morcelée.
Pour Catherine avoir ne voulait pas dire grand-chose et elle conjuguait le verbe être en permanence, en état de veille et aussi dans le sommeil.
Même sa période dépressive, lorsqu'elle partit sans laisser d'adresse durant deux mois et que Richard parvint à la retrouver, même cette période-là ne fut pas banale. Avec le temps, aujourd'hui, je pense que cette nuit dont elle me parla fut l'ouverture douloureuse qui la mena plus loin en elle-même, encore plus sereine et plus consciente. C'est peut-être ce que certains appellent initiation. C'est ainsi qu'elle l'avait vécue en tout cas, elle en fut par la suite encore plus stable si c'était possible.
J'ai fait tout mon possible pour être fidèle à ce qu'était Catherine. Je vous l'ai racontée parce que Catherine la solide avait une conception de la vie et des choses de la vie, différente de nous tous.
Elle n'est jamais rentrée dans les détails de son histoire avec Dustin mais elle ne m'en a jamais rien caché non plus. C'est de ce paradoxe qu'est née ma compréhension naturelle de cet amour qu'elle avait pour les êtres et pour l'Humanité tout entière.

Catherine était une roue vivante que rien ne pouvait arrêter, ni les tabous, ni les critères moraux, ni le qu'en dira-t-on. Seule la Vie Une et fluide qui nous anime tous la motivait et son ressort en était l'amour pur et désintéressé.
Catherine parlait de tout d'une manière naturelle et aucune sorte de justification personnelle n'entrait jamais dans ses propos.
C'est merveilleux de rencontrer un être pareil, c'est un enrichissement à la source même de la vie dans ce qu'elle a de plus essentiel.
Jeune homme, mes petites amies l'ont toujours toutes adorée, et j'en étais très fier.
Depuis son départ, j'ai eu des liaisons et des aventures bien sûr, mais chaque femme me la fait découvrir un peu plus. À chaque aventure je la redécouvre dans ce que les autres ne sont pas. Elle est plus présente que jamais. D'autre part sa sérénité est mienne et je suis indifférent à certains problèmes, ce qui met les femmes qui croisent mon chemin hors d'elles-mêmes.
Catherine m'a fait le plus beau cadeau du monde qui soit : son sens de la vie, de la liberté, de l'amour. Mais n'est-ce pas un cadeau difficile à recevoir ? Car peu de gens peuvent le vivre pleinement et infiniment comme elle me l'a appris. Il y a donc entre moi et eux un décalage comme il y en avait un entre Catherine et eux. Outre le cordon ombilical invisible qui nous unissait puisque j'étais son petit-fils, Catherine et moi c'était l'harmonie d'une complémentarité affective et intellectuelle.

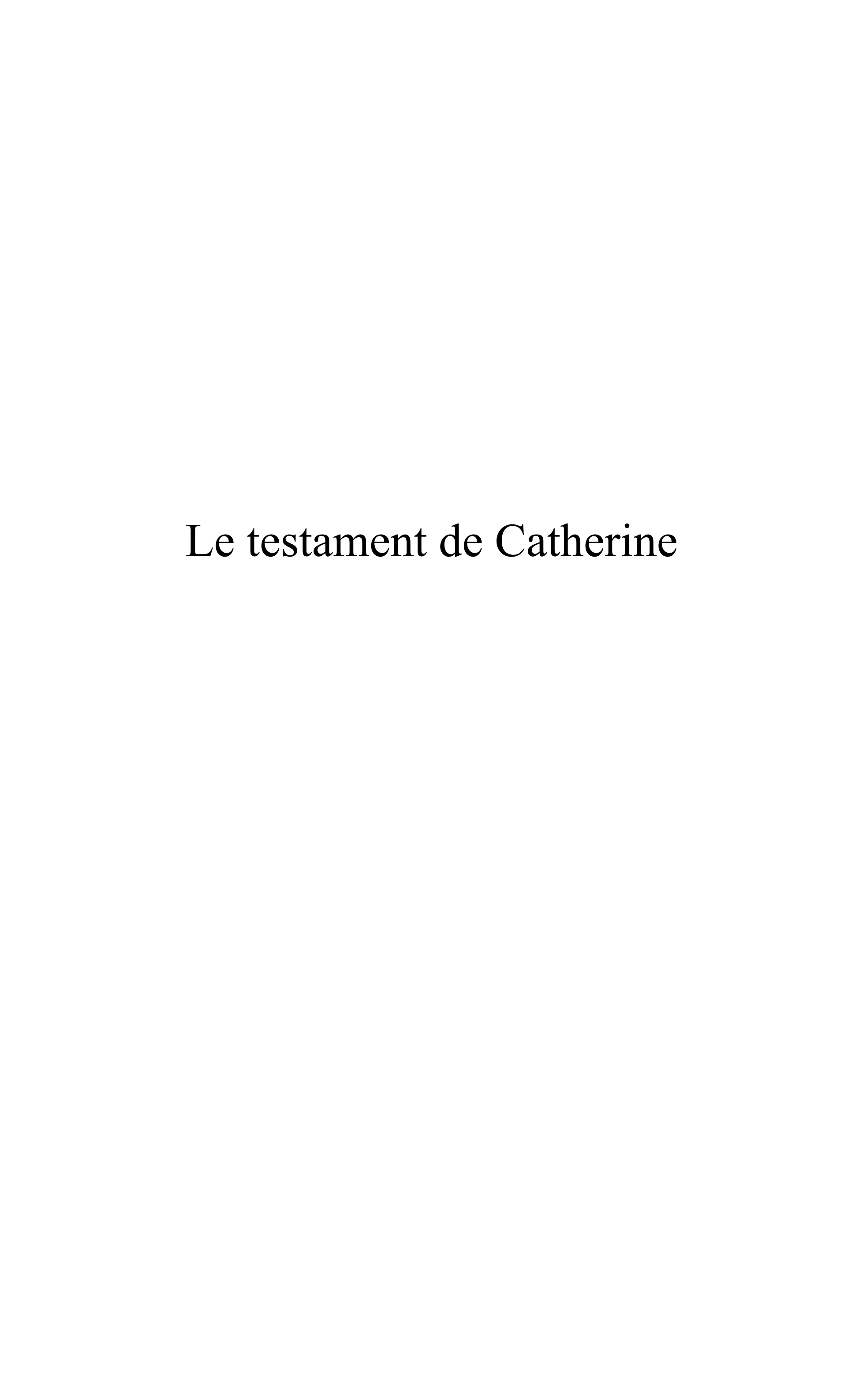
Mais Catherine a rencontré Steeve puis Richard, deux êtres qui ont eu l'intelligence de cette complémentarité physique, émotionnelle et mentale qui doit unir tout vrai couple, comme elle en était convaincue.
Parce que j'ai foi en la vie, en l'amour, parce que Catherine a pu le vivre, je sais qu'il existe quelque part un être dont la résonance attend ma note pour vibrer à l'unisson de nous.

Un être à l'écoute de l'univers, comme l'était Catherine, un être différent, conscient, responsable et libre, un être solide bien qu'insolite, un être comme Catherine la solide insolite.
Catherine était bien plus inclusive que moi puisqu'elle n'a jamais vécu ce décalage dont je parle et qui me gêne.
Elle était bien plus elle-même que je ne suis moi-même puisqu'elle vivait sans référence à qui que ce soit. Or elle est ma référence. J'ai donc encore beaucoup à faire pour exprimer la vie libre dont elle fut pour moi l'exemple permanent.
Il me reste son souvenir dont il faut me détacher afin d'arriver moi-même à l'expression de mon âme.
En fait Catherine la solide insolite a touché mon âme. Elle me disait toujours que l'âme est unique et que seules les personnalités font et installent des différences. Elle avait donc trouvé ce contact avec l'âme qui donne l'amour inclusif qu'elle connaissait et qu'elle savait communiquer et partager.
Il faut croire que je me débats encore avec ma personnalité et qu'une âme répondra à mon âme lorsque

je serai capable d’émettre la note unique qui nous lie déjà.
Pour l’instant l’âme de Catherine a touché la mienne et je cherche désespérément la rencontre d’une âme au dédale infernal des personnalités dont aucune ne peut encore rivaliser avec Catherine, la solide insolite.
Vous parler de Catherine, vous la raconter en essayant de monter quelques parties du puzzle de sa vie, c’était un moyen de retrouver son âme donc la vôtre puisque, comme elle disait **« La vie est caractérisée par l’amour de l’âme unique dont nous sommes tous les forces composantes ».**
C’est de ma part une approche cosmique de soi et des autres qu’elle aurait aimée et approuvée.
J’espère que vous recevrez Catherine comme je l’ai vécue, d’âme à âme.
Catherine la solide insolite c’est la fondation de mon avenir dont la route aujourd’hui encore me semble bien longue et solitaire.
C’est pourquoi j’ai voulu vous la communiquer, car dans ce partage, m’étant rapproché de vous, je me sens moins seul.
Dans les papiers de Catherine que nous avons rangés Richard et moi, se trouvait une enveloppe brune cachetée et portant mon nom. Elle contenait une nouvelle que j’ai pris la décision de vous livrer aujourd’hui. Je vous la communique telle que je l’ai trouvée et lue, avec la dédicace qui l’accompagnait. C’est le meilleur moyen de laisser le dernier mot de cet ouvrage à Catherine, la solide insolite.

Puisse ce dernier mot résonner longtemps en vous jusqu'à cette note que je cherche encore, qui nous unit tous et qu'elle a si bien su vivre.
Merci de votre écoute.

CYRIL



# Le testament de Catherine

*Pour toi Cyril cette « Dame en mauve », passagère sur terre d'une autre dimension.*
*Avec tout mon amour puisque si tu l'as lue, c'est que je suis moi-même partie pour d'autres temps, en d'autre cycle régi par l'Espace.*
*Je te la confie en gage de ces limitations qui font de nous, le temps d'une vie, des aveugles. Prends en soin. Et bonne route parce que :*
*Toute incarnation est un choix, à la fois préalable et présent qui ouvre, par le biais de chaque conscience individuelle, les lumières de sa propre réalisation, initiatique et spirituelle, à l'humanité tout entière.*
*Il est temps d'en prendre conscience parce que le monde et les sociétés en dépendent.*
*Pour toi Cyril et pour tous ces passagers, sur terre, d'une autre dimension à vivre en et par Christ, lumière éternelle, à incarner et à exprimer dans l'homme, la femme, jusqu'à cet âge d'or dont ils seront, seuls, les protagonistes.*
*À ces pionniers alchimistes qui ouvrent à l'avenir la route resplendissante dont témoigne la lumière cellulaire qui rayonne dans leur corps quand le Verbe devient chair.*
*À toi, à chacun, à tous,*

*CATHERINE*



# La Dame en mauve

*Il n'y a pas de lampe apparente, et la pièce est lumineuse.*
*Une table de cristal épais et scintillant en occupe le centre. Debout, une jeune femme s'y appuie d'une main. Ses yeux sont fermés. De la soie mauve moule son corps félin. Quatre murs aveugles l'entourent.*
*La silhouette mauve dégage une impression de concentration détendue, à la fois solide et souple.*
*Elle ouvre les yeux, son regard rencontre le mur face à elle qui fait aussitôt place à une plage brillante de soleil ; des vagues ourlées d'écume viennent mourir au seuil de la pièce. Il n'y a plus de pièce, plus de sable. Seule face à la mer, la jeune femme contemple l'infini.*
*Un bruit faible et incongru retentit, la jeune femme ferme les yeux et se retrouve aussitôt dans la pièce lumineuse du début. Le bruit insistant est une sonnerie qui s'amplifie, la jeune femme se retourne d'un coup.*
Je me réveille en sursaut, tombée d'un monde parallèle qui me rejette. Le téléphone persiste à sonner bêtement. Je décroche en tâtonnant :
– Bonjour Beauté, qu'est-ce que tu fais ce soir ? C'est la voix d'Aldo.
– Mais quelle heure est-il ?

– Quatre heures bientôt, l’heure du thé !
– Non ! Je me croyais en pleine nuit !
– Tu as dû t’endormir sur ton chevalet ! Où es-tu ? Dans ton atelier ?
– Je suis sur mon lit, dans ma chambre. Un temps, un bâillement avant d’enchaîner :
– Viens prendre le thé si tu veux.
– J’arrive.
Il a raccroché, j’en fais autant, encore engourdie par mon rêve. Cette jeune femme c’était moi tout à l’heure, mais c’était moi, différente. Avant, après, maintenant ? Moi, mais un autre physique, une autre image. Moi dans le temps, dans une autre vie peut-être ? Je ne comprends pas bien. Et si ce n’était qu’un rêve, simplement un rêve. Mais je « sais » bien que non. Je sais bien que je me suis vue et vécue dans le temps. Sans ce coup de fil, peut-être…
Aldo va arriver, je me lève, on verra bien !
Il fait beau et nous prenons le thé face à la mer dans le living. J’ai une faim de loup, je dévore, Aldo aussi.
Une fois rassasiés, je m’installe confortablement, et j’attends. Apparemment Aldo a quelque chose à me dire.
Après un long moment de silence, il me lance :
– Tu es incroyable, tu ne me demandes pas ce qui se passe ?
– Non, je pense que tu es assez grand pour me le dire de toi-même.
Désarmé, il se décide :
– Eh bien, ton ami Albin est en ville, il sera ce soir à une fête intime que donne Lividia, chez elle, en son

honneur. Tu y es conviée bien sûr, et c'est à moi qu'il appartient de te prévenir, car ils sont débordés. Albin avait l'air de savoir quelque chose à ton sujet, il avait un petit air sous-entendu ce matin !
– Je ne suis pas mécontente de le voir ce soir, peut-être va-t-il pouvoir m'expliquer certaines choses. Comment vas-tu, toi ?
– Oh ! bien, j'évolue lentement, j'ai du mal mais j'ai un moral d'acier !
– Bravo !
– Maintenant je me sauve, à ce soir, sûr ?
– Oui, à ce soir chez Lividia.
Tandis que je rejoins ma chambre, l'énergie de ma pensée évacue la table roulante vers la cuisine.
Katia me manque. Elle est en classe pour six mois sur la Lune, encore cinq longs mois, mais j'irai la voir un de ces jours.
Frank travaille beaucoup en ce moment, il termine un film.
Et pour la première fois dans cette vie, je me sens un certain vague à l'âme indéfinissable et incompréhensible. En ce moment je ne peins pas, c'est comme si j'étais vide, un légume en quelque sorte. Je vis, oui bien sûr, mais rien ne se passe en moi, je n'arrive même plus à méditer. Je sens que quelque chose est là, à portée de moi, je sais sans savoir qu'une partie de moi connaît ce que l'autre ignore. Il va se passer quelque chose mais pour l'instant c'est un calme plat, une tension latente.
Alors j'ai décidé de laisser faire.

Pas d’empoisonnement mental, de réflexions mal à propos, de perturbations inutiles, ce qui doit arriver arrivera, autant m’y préparer, et si c’est par un calme plat très voisin humainement d’un vide déprimant, gardons le calme et chassons la déprime stérile, c’est au moins dans mes possibilités.
Dans la glace, mon image est inchangée, mais j’y vois bien quelque chose de différent. C’est curieux d’ailleurs, d’une façon étrange je m’y vois comme quelqu’un d’autre. Attention ! C’est difficile à exprimer. Je m’y vois telle que je suis, c’est sûr, mais les yeux qui regardent et qui m’appartiennent pourtant sont en même temps les yeux de quelqu’un d’autre et le tout demeure moi quand même. Quelle étrange sensation !
Une fois prête, je laisse un mot à Frank, mon mari, pour qu’il ne s’inquiète pas, avec l’adresse de Lividia, au cas où il voudrait me rejoindre.
Chez Lividia, l’ambiance chaleureuse et gaie m’enveloppe de ses bouffées rassurantes. Sitôt le seuil franchi, tandis que des bonjours m’assaillent et que des mains me happent au passage, le regard d’Albin prend possession de moi et je m’y laisse aller, ravie d’être prise en charge.
Enfin près de lui, il m’enlace tendrement, avant de m’emmener dans la tonnelle aux mille plantes lumineuses qui font l’orgueil de Lividia et l’admiration de tous.
Je me laisse aller contre son épaule, les yeux clos, sans un mot, et je laisse déborder de moi tout ce qui

m'assaille en ce moment, dans une lassitude docile, une acceptation totale de tout ce qui fait ma vie.
Je suis bien, là, entre guillemets dans le temps, suspendue entre amour et amitié.
Albin est le temps, les guillemets, l'amour et l'amitié.
Il m'entraîne au fond de moi-même et je m'aperçois que la sérénité est là, en moi, inchangée et disponible.
La joie irradie de moi tandis qu'Albin dit doucement :
– Tu vois Beauté, rien n'est changé au fond.
Je me serre contre lui sans répondre.
– Quelque chose vient à toi du fond des temps, que tu vas saisir bientôt sous forme de souvenir, peut-être, d'une autre vie. Tu vas recouvrer la mémoire. Et les tâtonnements de ton cerveau à la capter te perturbent. Tes ennuis sont mécaniques au fond !
Sa dernière phrase me fait sourire, il continue :
– Nous n'en parlerons pas, mais sache simplement que tu amorces une nouvelle phase dans cette vie et que cela ne se fait jamais sans heurts.
Je suis rassurée, il le sent, et nous rejoignons les autres dans le living.
Ce n'est que bien plus tard, dans les bras de Frank, que je retrouve mon corps avec lequel j'ai en ce moment un problème de cohabitation !
Pour ceux qui lisent mon histoire alors que je ne suis pas encore née physiquement, et je sais qu'il y en a, j'aimerais qu'ils sachent que je suis peut-être une de leurs contemporains, vivant dans leur monde une vie antérieure à celle que j'écris actuellement, que je me lis peut-être aussi moi-même sans le savoir ou que je me raconte sans me soupçonner, qui sait ?

J’ai peut-être tes yeux lecteurs, toi qui joues les sceptiques depuis le début de cette histoire, ou les tiens, toi qui t’identifies déjà à ce que tu serais à travers moi. Tout est dans tous, nous sommes des frères de temps dans l’univers. La différence est dans le rythme des âges que scandent les siècles humains. Nous ne sommes dans la durée que des projections de nous-mêmes dont les images, différentes au fil des vies, nous voilent notre essence infinie.
Lecteur, je suis ta sœur d’ignorance et je me débats dans un corps de poussière obtus, comme tu le fais parfois sans le savoir. La matière n’est qu’un voile qu’il ne tient qu’à nous de soulever, sa victoire est dans le passage que nous appelons la mort.
À tous, je sais une vie de lumière qui telle le Sphinx ne renaît que de ses cendres.
Bonsoir.

Frank est parti de bonne heure, je viens de prendre un jus de fruit, le silence enveloppe la maison. En moi, c'est un tapage infernal. J'ai le mental en ébullition. Impossible de savoir pourquoi. J'erre de l'atelier à ma chambre, puis de la cuisine au living, où je viens de rentrer. Je m'arrête net. Devant moi, une jeune femme vêtue de soie mauve est appuyée à une table de cristal épais et scintillant. Mon living s'est transformé en pièce aux murs aveugles. Je vois la jeune femme de trois quarts dos, ses yeux sont clos. Je marche vers elle avec le sentiment qu'il n'y a rien d'autre à faire. Arrivée à sa hauteur, elle n'a toujours pas bougé, je continue et je m'emboîte en elle. Les mots me manquent pour bien rendre ce qui se passe alors. Un déclic, un choc doux me fondent en elle. Les yeux fermés, je suis elle et moi, nous ne faisons plus qu'une. Un instant, rien ne bouge, et je ressens l'infinie mélancolie de l'être avec lequel je communie. J'ouvre les yeux, ou les siens, je ne saurais. Mon regard rencontre le mur face à nous et ce mur disparaît. Une plage brillante de soleil nous accueille.
Des vagues ourlées d'écume viennent mourir au seuil de la pièce qui a maintenant disparu.
Je me sens – devrais-je dire nous ? – solide et souple ; concentrée et détendue j'avance vers cette nature béante.

Sous mes pieds nus, le sable est doux et chaud, l'eau fraîche, le vent tiède. La robe mauve se colle à moi, ce corps qui n'est pas le mien m'est pourtant familier. Ses gestes me sont naturels.
Tout ceci est à la fois insolite et totalement normal. Je ne cherche pas à comprendre. C'est, et cela me suffit. Il y a un grand silence en moi, un accord mutuel, une communion, une loi qui agit, une osmose qui se fait, un regard qui crée, un cœur qui bat l'autre à un même rythme, un corps jumeau sous une âme unifiée qui englobe et plane pour mieux se fondre dans la nature.
Je marche au bord de l'eau sur l'infinité d'une conscience sans questions, dans un état d'extraordinaire sérénité. Plus rien n'existe ou plutôt tout existe, mais chaque chose à sa place, vraiment, sans l'ombre d'un problème. Ma fille Katia, loin de moi, me semble faire partie d'un moment lointain de ma vie, et c'est très bien comme ça. Pas l'ombre d'un sentiment ne vient effleurer ce qui est ou a été. Des choses défilent en moi sans qu'une émotion quelconque n'en affecte mon objectivité. Rien de subjectif non plus ne m'échappe. Tout est bien en soi, c'est tout. Et je marche, je marche, dans le vent et le soleil, dans moi, dans des choses de ma vie, comme dans des archives suspendues dans le temps que je consulterais sans aucun désir particulier d'aucun ordre. Rien ne me fait rien parce que j'aime vraiment tout. J'aime, indépendamment de moi, et de mes sensations.

Je m'allonge alors sur le sable, je ferme les yeux sur un ciel bleu qui devient flou, blanc, bleu, flou… flou…
Une voix, très lointaine, comme un poids sur mon cerveau, une voix qui se rapproche. Je suis lourde, lourde, je veux bouger, je ne peux pas, mes paupières sont en béton, j'ai froid. J'ouvre les yeux, Frank est penché sur moi, le regard inquiet.
– Chérie, il est tard, que fais-tu là ?
Effectivement, il fait nuit et je suis allongée sur la plage devant chez nous. Frank m'aide à me relever, il me serre contre lui et m'entraîne vers la Sphère, notre maison.
– J'ai une faim de loup, me dit-il.
– Moi aussi.
Pour la première fois depuis le début de notre vie commune, je n'ai pas envie, ce soir, de me confier à Frank.
J'ai le sentiment d'avoir une autre vie dans laquelle je me retrouve, la sensation de faire des escapades dans une autre dimension. Aucune angoisse, simplement le trouble délicieux d'un secret inattendu. Je n'ai envie d'en parler à personne. Peut-être mon ami Albin sait-il, mais il est retourné sur la Lune, chargé de cadeaux pour notre fille Katia. Aucun confident ou témoin de mes rendez-vous psychiques, comment pourrais-je les nommer ? C'est si différent de mes expériences passées !
Je vis le quotidien un peu dans un rêve, et je rêve une autre vie quotidienne. Tout se mélange, je flotte sans arrêt d'un plan à l'autre dans une réalité psy-

chique que je ne coordonne pas du tout. Elle s'impose à moi au fil du moment, j'y plonge, curieuse, émerveillée, attentive et désorientée. Je vais de plus en plus dans ce monde où m'attend la Dame en mauve. Mais si je commence à connaître nos sensations, son bien-être, mon abandon, je n'y ai encore rencontré personne d'autre.
Seule la nature a pour nous des tendresses et des communions inoubliables. Le soleil, la mer, le sable de ce paysage sont à leur puissance mille et je les apprends à nouveau sans vraiment les reconnaître, alors qu'ils ne sont apparemment pas différents de ceux que nous côtoyons vous et moi.
Ces rendez-vous sont toujours impromptus et de plain-pied dans mon quotidien. Je vais ou j'entre quelque part, et tout à coup elle est là au milieu de la pièce dans la même attitude que je connais bien maintenant, les yeux clos, appuyée à cette table de cristal scintillant.
Le début du scénario est toujours le même, jusqu'à l'ouverture ou devrais-je dire la disparition du mur sur la mer, et là, seulement, c'est chaque fois différent.
Cinq fois déjà, cinq fois que j'ai… cohabité avec la Dame en mauve qui est si bien moi et elle-même à la fois, qui m'est familière comme un autre moi-même, qui m'attend et que je retrouve dans le temps. Mais quand, où, pourquoi ? Autant de points d'interrogations auxquels elle ne répond pas.
Le contact psychique est d'une réalité qui dépasse la nôtre en intensité, en couleurs, en sensations à la fois

denses et irréelles. Et ma fugue en astral majeur a des accents incomparables qui me transportent.
Je suis devenue l'instrument d'une énergie qui me dépasse et m'apprivoise. Il y a quelque chose à apprendre. J'apprends, mais confusément je sais qu'il y a encore beaucoup à découvrir, alors je suis docile aux rendez-vous, disponible, juste consentante, sans impatience. Je ne veux rien, tout désir est absent de ma disponibilité attentive.
En revanche tout mon quotidien a basculé. Ma relation avec Frank est devenue différente. Il est plus lointain pour moi, mais il n'y est pour rien. J'ai pris involontairement un certain recul par rapport à nous. Je suis plus attentive et moins engagée dans mon « je ». Je suis plus spectatrice de ce « je ». Cela s'est fait progressivement, c'est évident pour moi depuis la dernière rencontre avec la Dame en mauve.
Tout cela m'apporte une sérénité pondérée, avant j'étais sereine mais enthousiaste, je n'avais ces moments de sérénité totale que durant mes méditations. Maintenant ma vie est devenue méditative en quelque sorte, et mes enthousiasmes, bien que toujours présents, ne sont plus que des moments. Tout s'est inversé.
Je suis la même mais différente, comme un négatif et sa photo. C'est horriblement difficile à définir et encore plus à expliquer, alors l'écrire devient, à plus forte raison, deux fois plus ardu. Je fais de mon mieux, j'espère simplement pouvoir vous communiquer ma perception, afin que votre compréhension la capte par-delà les mots que j'aligne.

Vêtue de mauve, je me promène sur la plage brillante de soleil, les pieds dans l'eau. L'image de ma fille Katia me traverse et je me retrouve tout à coup près d'elle, dans sa chambre sur la Lune, elle dort. Je flotte dans la pièce, toutes ses petites affaires sont bien rangées, j'effleure son front d'un baiser, elle me sourit dans son sommeil et se retourne sur le côté. Je suis alors happée par un tourbillon qui me dépose à nouveau sur la plage ; j'ai les pieds dans l'eau et je suis étonnée d'être là, si rapidement. La transition a été fulgurante. Et je plonge dans cette eau miroitante qui me tend ses vagues sages, jusqu'à mon lit dans la Sphère, où j'ouvre les yeux sur la nuit qui m'entoure.
Pour la première fois depuis des mois l'envie de peindre me pousse dans mon atelier où je me restaure avant d'attaquer une toile, il est trois heures et demie du matin. Titus mon chat, poussé par instinct, est fidèle au rendez-vous.
Mon premier Trimulart[1] depuis des mois est terminé. Je ne sais qu'en penser. Il est multiple alors que la musique ainsi créée est un son unique allant du grave à l'aigu en passant par l'insupportable et le merveilleux.

---

[1] Trimulart : création artistique triptyque : peinture, musique et poème simultanés.

Assise par terre, j'observe d'un œil passif, j'y découvre mille choses. Il est plein de suggestions ; c'est presque un interlocuteur. Pour accompagner la peinture et la musique, un poème s'est inscrit sur le tableau derrière moi :

Dans la multiple présence de tes corps
Ton âme est dévoilée par mille morts.
Il faudra du temps
L'élixir d'amour
Pour que vienne un jour
L'éternel Présent.
C'est sur ton écran que tu peux rencontrer
Ceux de toi qui te suivent ou t'ont précédée.
Dans la dame en mauve
Ou le prêtre indien
Tu pourras alors
Revivre tes morts.
Il faudra du temps
Et beaucoup d'Amour
Pour voir tous ces jours
Qui font ton Présent.
C'est sur cet écran que tu te promènes
Quand tu vogues à toi-même en d'étranges scènes.

Ma multitude m'enveloppe sans commentaire. Je descends au petit matin dans la cuisine pour préparer un petit déjeuner substantiel que nous engloutissons, Frank et moi, avec plaisir. L'homme que j'aime est là, près de moi, je n'ai rien à lui dire, il me semble appartenir à une autre planète.
Il y a un décalage entre moi et moi, je le ressens par rapport à tout, à tous. Mais en même temps rien ne m'atteint vraiment, je me sens isolée et paisible.
Frank est parti, suivi de Titus le chat.
C'est alors que je me recale en moi, sans barrière, mouvante sur le temps. La Dame en mauve m'a reprise en son sein. D'un commun accord je marche sous une pluie de lumière brillante qui ne nous mouille pas. Cette fois-ci, je quitte la plage vers l'intérieur. Sur une route perpendiculaire à la mer, j'avance sous la pluie serrée qui nous fait un passage, déterminée à aller plus loin dans notre histoire ; j'arrive à une petite route que nous prenons de mon pas décidé. Le sol est de pierre rose et douce, une sorte de quartz poli. De beaux arbres nous entourent, de part et d'autre, à travers lesquels j'aperçois la mer sur la droite. C'est un paysage sorti d'un conte de fées ou d'un dessin animé mer-

veilleux. Les reflets roses qui émanent du sol jouent sur la soie mauve de notre robe qui vole, légère.
Au sommet d'une petite côte montée allègrement, un joli village apparaît. Les maisons y sont de couleurs tendres, de ravissants pastels lumineux et miroitants. Elles s'étalent au fond d'une vallée desservie par la seule route rose sur laquelle nous sommes. C'est un village sans âge dont le style pourrait être grec. Les maisons ont des terrasses en guise de toits. Mais en même temps c'est un village d'avant-garde comparé à tout ce que je connais. C'est autre chose, indéfinissable mais très beau, étonnant de calme, étrange car il n'y a apparemment personne.
Une brise douce nous caresse et je fais un tour sur moi-même très lentement pour profiter de ce paysage extraordinaire. Mais ce tour amorce un tourbillon, tout se fond dans une lumière vibrante qui me renvoie chez moi à la Sphère, où je me retrouve allongée sur la moquette épaisse du living.
J'ouvre les yeux, ravie du souvenir précis et vivant que je ramène.
Je passe sans transition du merveilleux au pragmatique, pour me ruer dans la cuisine où j'avale une quantité incroyable de nourriture. Se pourrait-il que je compense ? En tout cas c'est dans la joie de vivre.

Je vis un quotidien qui n'existe plus vraiment pour moi. Les déjeuners, les dîners, les cocktails, les amis, Frank même, ainsi que Katia sont autant d'éléments presque neutres qui jalonnent ma route. Je suis physiquement et moralement la même quant à mes rires, mes joies, mes plaisanteries, mes rapports avec les autres. Mais cette forme familière de moi est devenue l'écrin de quelqu'un d'autre qui est à la fois moi et ma différence. Et puis il y a ce secret que je garde, pourquoi ? Je ne sais pas encore. Frank comprendrait bien sûr. Lividia, Aldo, tous comprendraient très bien. Mais c'est une chose qui me concerne personnellement. Je n'ai pas besoin d'en parler pour la vivre, au contraire, il me semble que les mots nous éparpilleraient la Dame en mauve et moi-même. J'ai besoin d'être concentrée sur nous pour aller au bout de moi.
C'est pourquoi je continue les gestes familiers, sans aucune importance, avec une attention toute particulière. Les fleurs dans la maison, les livraisons, les commandes, les achats, mon intérêt pour le boulot de Frank quand il rentre. Je donne et j'écoute mais je nous garde comme un secret. Je nous préserve la Dame en mauve et moi-même, comme un précieux trésor à découvrir encore, car j'en sais très peu,

sinon qu'elle et moi ne faisons qu'une seule et même âme. Et que cette âme nous promène dans le temps, de ma vie actuelle à la sienne, de sa vie intemporelle à la mienne.
Une explosion de lumière blanche accompagnée de la sensation d'un vol immobile et très rapide. Sur la route rose du sommet de la colline, la Dame en mauve m'attend, comme si le temps l'avait figée dans la position et à l'endroit où je l'ai quittée la dernière fois. Je nous entraîne en riant vers ce village adorable, en bas, dans la vallée. L'air est doux, le soleil brille mais sans la chaleur insupportable qu'il dégage parfois sur terre. Tout ici est superbement équilibré… La lumière est brillante mais jamais aveuglante. Le vent n'est que brise douce, la température, toujours idéale, et notre humeur me semble d'un équilibre parfait à chacun de nos rendez-vous. Nous volons presque sur mon rire qui n'est pas une explosion de joie mais plutôt la continuation douce du bien-être qui nous habite. Il faudrait inventer un nouveau mot pour ce rire qui est un état plus que la rupture que nous désigne, sur terre, le même terme. Sachez que faute d'autres mots parfois, j'aurai du mal à définir ce qui se passe vraiment dans cette partie de ma vie qui m'échappe un peu, je ferai pourtant de mon mieux.
Il y a maintenant des fleurs autour de nous, et je sais instantanément qu'on ne les cueille jamais. Elles sont incomparables, incroyablement vivantes, et un contact se fait, très net, entre elles et nous, un dialogue télépathique incontestable s'installe entre

nous. Peut-être ai-je l’air étonné de ce que je vois ici, c’est la narration et les mots qui me trahissent, car en fait, je ne le suis nullement. Tout est parfaitement dans l’ordre, normal.
À l’entrée du village, la route rose se divise en plusieurs allées bordées de maisons dont le matériau de couleur pastel pourrait de près, s’apparenter à notre marbre. C’est vraiment très joli. Les jardins sont ravissants, tout est si harmonieusement agencé. Je nous promène un peu. Entre nous et les maisons des arbres superbes s’épanouissent. Il y a beaucoup d’oiseaux et pourtant le silence est d’une qualité autre que celui que je connaissais jusqu’à présent. La paix rayonne alentour, mais il n’y a toujours pas âme qui vive et cette pensée, je ne sais pourquoi, me fait rire.
Un joli chat dort, couché en rond sur le perron d’une maison, je me demande s’il est vrai tant il est immobile et soyeux de robe. On dirait qu’il nous a entendues car il lève une tête paresseuse puis une paupière lascive sous un regard coquin avant de reprendre sa position ensommeillée.
Tout à coup, je nous arrête net car j’entends un chant d’oiseau ou plutôt, quelques notes. Le son est enveloppant et doux, si net, qu’il me semble retentir de partout à la fois. Quelques notes en stéréo en somme, si on peut imaginer que le ciel soit un haut-parleur immense. Comme tout ici, le volume de ce son est parfait, il pourrait aussi bien sortir de nous, réglé par notre perception des choses, ni trop fort ni trop bas, juste en harmonie.

Et ces quelques notes ambiantes nous soulèvent presque, tant elles sont légères et enveloppantes.
La promenade continue, ce village est beaucoup plus grand que je ne l'imaginais. Apparemment, aucun magasin. Rien que des maisons dans des jardins.
Tout à coup, face à nous, une maison mauve, miroitante comme les autres pour laquelle je ressens un petit quelque chose en plus. Une grande terrasse surplombe le jardin, c'est un enchantement d'harmonie et de couleurs. J'éprouve une attirance irrésistible vers cette maison-là, et mon élan pour me précipiter vers elle me plonge dans un tourbillon de lumière éclatante qui me renvoie sans plus de cérémonie chez moi dans la Sphère. C'est sur mon lit, face à la baie vitrée que j'ouvre les yeux. Le soleil n'a plus la même lumière, mais il est vrai que je ne suis plus tout à fait la même non plus.
Après quelques instants de réhabilitation psychique, je me lève doucement, et pour changer, je vais compenser dans la cuisine !
Dans sa délicate ambiance dorée je m'y goinfre. C'est bon, je suis bien. La Sphère me semble accueillante.
Et je pense à la Dame en mauve, l'autre moi-même que je viens de quitter. Que fait-elle en ce moment ? Peut-elle me voir ? Est-elle figée dans le temps jusqu'à notre prochain rendez-vous ? Ou bien vit-elle comme moi sa vie propre dans cette autre dimension qui n'est qu'un moment dans le temps ? Je me prépare tranquillement car nous dînons ce soir

chez Lividia où Frank doit me rejoindre directement après son tournage.
Chez Lividia tout est blanc irisé, ce qui convient parfaitement à sa brune beauté et donc à la mienne. Ma robe est noire, droite, sobre, fendue sur la jambe gauche, Lividia s'exclame en me voyant :
– Ma Beauté, quelle joie, tu te fais si rare en ce moment !
Puis elle m'entraîne dans le sillage de sa large robe abricot vers le living où sont réunies une douzaine de personnes. C'est très gai, je me retrouve un verre de vodka à la main face à une jeune femme d'une grande beauté qu'il me semble connaître très bien. Elle est vêtue de noir comme moi, avant de comprendre ce qui m'arrive, elle vient à ma rencontre et se fond en moi. Dans un éclair je sais que c'est la Dame en mauve. Le procédé s'est passé à l'inverse. C'est elle qui m'a rejointe ce soir. Elle m'entraîne vers Lividia à qui je demande :
– Qui est cette superbe femme en noir qui était dans ce coin il y a un instant ?
Lividia me regarde étonnée tandis que l'un de ses amis blond et charmeur se retourne en souriant pour dire :
– Mais c'était vous ma chère, il n'y a que votre silhouette noire ce soir qui découpe sur ce blanc irisé son dessin parfait…
Lividia en riant me présente Fabio :
– Méfie-toi me dit-elle, il fait partie d'une race que je croyais éteinte, celle des vétustes play-boys…

Donc personne n'a vu la Dame en mauve, vêtue de noir ce soir, à part moi. Mais je sais qu'elle est en moi et je nous laisse entraîner par Fabio vers le jardin de Lividia. Il est adorable et tellement adroit que je le vois venir à des kilomètres ! Nous en rions la Dame en mauve et moi-même, je sens immédiatement qu'elle est surprise par notre rire. Je m'arrête net.
– Que se passe-t-il ? me demande Fabio.
– Oh rien, mon rire m'a surprise. Avez-vous remarqué comme le rire est curieux parfois ? C'est une rupture plutôt que l'expression d'un état.
– Oui, mais quelle drôle de remarque ! lance le beau Fabio.
– C'est sans importance…
– Mais si, ma chère, tout ce qui vous touche a de l'importance pour moi. Fabio continue : Ne vous a-t-on jamais dit que vous aviez un regard venu d'ailleurs ? Entre le noir et le violet foncé ? Avec des éclairs mauves…
Brutalement je réplique :
– Mais non, j'ai les yeux noirs, votre romantisme vous égare et vous aveugle…
– Pas du tout, je vais chercher un autre verre, surtout ne vous évaporez pas, je ne m'en remettrais pas… !
Fabio s'éloigne, je me dirige vers un miroir au milieu des plantes, je m'avance vers nous, silhouette noire et précise dans la lumière végétale. Je m'avance jusqu'à notre regard. Noir ou violet foncé ? Les reflets mauves que me renvoient mes yeux dans la glace ont le chatoiement coquin de l'illusion voilée qui joue à cache-cache avec la réalité. Je les

renvoie à la Dame en mauve en souriant de bien-être, je me retourne, Fabio arrive d'un pas pressé, avec deux vodkas glacées.
– Venez vous asseoir ici, dit-il en m'entraînant par le coude vers un canapé sous les feuillages.
– D'où venez-vous belle Dame ?
– Mais d'ici, de nulle part…
– D'ici certainement pas. De nulle part, sans aucun doute. Vous êtes une goutte de temps matérialisée dans un corps de rêve. Je crains de vous voir disparaître d'un moment à l'autre…
Fabio a une perception étonnante et pour ne pas déraper sur ce terrain glissant, je fais dévier la conversation.
– Que faites-vous Fabio ?
– Oh belle Dame je ne fais rien, ou plutôt si, je fais tout.
– Quel mystère !
– Je lis dans le temps…
Un grand courant m'envahit. La Dame en mauve et moi sommes dans l'état familier et serein que nous communique son plan.
Cela n'échappe pas Fabio qui enchaîne :
– Vous voilà dans la sérénité universelle que donne l'harmonie complète entre soi et soi.
Je souris pour acquiescer :
– C'est juste.
– Maintenant vous êtes tout entière ce regard mauve, tout à l'heure vous flottiez en ce regard.
Fabio est surprenant, mais je ne le lui montre pas en répondant :

– Intéressant, et nouveau ce que vous dites là.
– Comme vous ce soir, enchaîne-t-il rapide, intéressante et nouvelle aussi bien pour vous que pour moi.
Puis sans transition :
– Peut-on se revoir ? ajoute-t-il.
– Je ne sais pas si nous en avons vraiment envie.
Ce nous m'a échappé malgré moi.
– Vous en aurez envie, laisse tomber Fabio comme si tout naturellement le « nous » était un « je ».
Puis il me regarde moqueur et ajoute affirmatif et souriant :
– Mais ce « nous »-là était un « je ».
Il se lève alors sur un baisemain très conventionnel puis me quitte en disant :
– À très bientôt belle Dame.
Nous sommes assises, pensives depuis un moment, lorsque la Dame en mauve se lève pour m'entraîner vers le brouhaha du living.
Fabio a complètement disparu. Lividia s'affaire en hôtesse parfaite et Frank arrive pour nous prendre tendrement dans ses bras. Un petit frisson me parcourt, je vacille un peu. Frank me retient d'un bras ferme. La Dame en mauve vient de s'esquiver, discrète, pour me laisser à mon mari.
Et puis je n'ai plus envie de rester. Mais Frank a faim et des tas d'amis nous entourent. Je me sens un peu seule tout à coup, bien que rien ne transparaisse dans mon attitude. Il est minuit, nous ne partirons pas avant quatre heures ! C'est une belle soirée, dont j'ai doublement profité.

Il y a dans ma chambre un miroir ovale en pied, c'est dans ce miroir que ce matin en ouvrant les yeux j'ai aperçu la Dame en mauve qui m'attendait. Aujourd'hui elle m'a regardée pour la première fois, et son regard est vraiment un reflet dans lequel je me retrouve. Je me suis levée pour la rejoindre. Face à elle, le tourbillon de lumière blanche m'a enveloppée, mais j'ai quand même vu mon corps allongé sur le lit avant d'y plonger.
C'est devant la maison mauve que nous avons atterri. J'aurais encore pu croire qu'elle n'avait pas bougé, je l'ai retrouvée au même endroit, dans la même position.
C'est une vaste maison surplombée d'une terrasse. Le rez-de-chaussée est plus large que le premier étage.
Le jardin, dans l'harmonie de ses couleurs, est un véritable enchantement.
Les fenêtres sont largement ouvertes, ou plutôt il n'y a pas de fenêtres, mais de larges baies sans volets et sans vitre.
Je fais malgré moi :
– Oh, oh… ! Le son résonne agréablement.
Une tête apparaît alors dans le jardin suivie très vite par son propriétaire qui débouche sur le perron, l'air heureux.

– MA… !
Il se précipite vers nous et je me retrouve avec un enfant blond au corps de plume dans les bras.
– MA je suis si heureux…
Il peut avoir une dizaine d'années, il est très beau, irradiant de lumière, ses yeux sont violets. MA est, je présume, le prénom de la Dame en mauve. En tout cas c'est le nom qu'il lui donne. Il m'est familier cet enfant, je ne sais pas comment, mais je le connais.
Tout ce qu'il dit et tout ce que nous répondons est intérieur. C'est un contact télépathique très fort, les mots sont inutiles.
Le contact physique n'existe pas non plus. Je ne le sens pas, simplement il fait partie de moi, de nous, mais le toucher est absent de ce contact. Il nous entraîne vers la maison où j'entre dans une grande pièce lumineuse. Pas une lampe, les murs mauves nacrés sont irisés de lumière. Le sol est doux comme la soie d'une moquette épaisse et blanche. Il y a deux immenses canapés de lamé jaune paille et blanc. Les couleurs sont très lumineuses, éclairant de l'intérieur ces objets qu'elles enveloppent. Il n'y a ni table, ni chaise. J'aperçois une porte, il y a donc une autre pièce en bas et un escalier mauve, comme les murs, mène au premier.
L'enfant va s'asseoir sur l'un des canapés, où je le suis, parce que son regard mauve m'y invite. Il me sourit avant de fixer son regard sur le mur, nu, face à nous.
Comme sous le regard de la Dame en mauve à notre première rencontre, le mur s'ouvre, ou plutôt dis-

paraît sur un jardin au parterre de fleurs multicolores. L'enfant qui est assis près de moi est aussi dans ce jardin où il joue avec des papillons extraordinaires. Encore une fois les couleurs sont superbes. Des ailes chatoient dans la lumière, c'est vraiment magique, on dirait des papillons apprivoisés. Ils se posent sur son épaule, sur sa tête, avant de venir se mettre en rang par deux devant l'enfant et de s'envoler ainsi deux par deux… C'est un ballet étonnant. Les papillons jouent avec les fleurs qui s'ouvrent pour les accueillir, ou se ferment pour les retenir avant de les libérer à nouveau. C'est joli comme tout et je suis fascinée par ce spectacle charmant. Puis l'enfant tourne la tête vers moi, et le mur reprend sa place.
Nous échangeons un regard chargé d'amour.
– C'est ce que tu as fait aujourd'hui, n'est-ce pas ?
– C'est ce que j'ai fait, répond-il sans un mot en effaçant la notion de temps qu'implique « aujourd'hui » dans mes pensées.

L'échange télépathique par impression intérieure est très fort. La transmission aussi bien que la réception, en sont instantanées. Le mot est aboli en tant que moyen au profit d'un contact direct bien plus efficace, il m'est si difficile de donner un aperçu de cet échange parfait !
L'enfant a pris ma main sans vraiment la toucher et me voilà surprise soudain par une lumière éclatante qui m'environne et qui se met à tournoyer : je suis engloutie dans cette tornade à une vitesse vertigineuse.

Dans mon lit j'ouvre les yeux. Le miroir vide ne reflète plus que ma chambre.
L'impact violet du regard rempli d'amour de l'enfant imprègne encore mon cœur ou devrais-je dire mon âme ?
Titus m'attend dans la cuisine. Il a faim. Son air désapprobateur me dit nettement :
– Vraiment en ce moment tu te laisses aller !
Je l'enlève dans mes bras, le serre contre moi. Il ronronne et me lèche le bout du nez, heureux de pardonner. Je le serre fort avant de prendre mon thé ; courtois, il m'attend pour commencer. Titus a reçu une éducation exemplaire !
L'enfant blond que j'ai laissé avec la Dame en mauve était vêtu d'une robe de soie blanche. Que font-ils à présent ? Je leur envoie une pensée d'amour et il me semble soudain que la lumière de la cuisine rosit. Ce doit être une illusion. Illusion, où est ta réalité ?
Dans huit jours, pour les vacances scolaires, Katia revient passer une semaine avec nous. Le quotidien va s'ajouter au quotidien. C'est sans importance, bien sûr, laissons venir les choses en leur temps, comme elles doivent, sans anticiper, sans discuter mentalement. Il faut vivre pour se laisser être.
Je me demande ce qu'est devenu Fabio ? C'est une rencontre intéressante. Lividia connaît toujours des gens qui sortent de l'ordinaire, ses soirées sont amusantes et pleines d'imprévu.

Le texte que vous lisez fut écrit à la fin du 20e siècle par la forme de celle que j'étais alors qui, grâce aux facultés non maîtrisées que je possédais déjà, récoltait durant son sommeil physique les scènes de ses vies futures déjà inscrites dans le temps. Je n'en gardais, au réveil, aucun souvenir objectif, mais les scènes me revenaient par flashs de vision, ou impression télépathique, sur ce chemin initiatique menant du canal créatif au co-créateur conscient, mon seul travail était alors de transcrire le plus fidèlement possible les voyages que j'avais effectués dans une autre dimension et que nous appelons des rêves. À l'époque on pouvait très bien se souvenir d'un rêve mais il était démontré scientifiquement que bien que rêvant chaque nuit, au matin, ces escapades encore mal définies échappaient parfois totalement à la conscience qui s'y déployait.
Il a fallu beaucoup de temps à l'humanité, d'alors à aujourd'hui, pour comprendre ces fameux rêves et en saisir toute la portée. Mais je ne m'étendrai pas sur ce sujet pour deux raisons.
Vous, lecteurs, il m'est impossible de vous en parler, il faut d'abord que l'évolution psychique que vous allez subir vous permette la compréhension par l'expérience vécue. Tel n'est pas le cas au moment où

vous lisez ces lignes, et rien d'autre ne pourra vous convaincre. L'histoire et le temps vous le diront.
Quant à vous, lecteurs contemporains de ce futur qui est votre présent, ce que nos frères du 20e siècle appelaient encore « rêves » est tellement dépassé, que je craindrais de vous importuner par des explications inutiles. Vous avez acquis la perfection, la compréhension, l'expérience qui mène à la connaissance et il n'est nul besoin de répéter ici tout ce qui en a découlé au cours des années.
En fait, disons simplement que les rêves sont devenus, grâce à l'évolution spirituelle de l'homme, ce qu'ils auraient toujours dû être : des contacts conscients dans des dimensions intemporelles.
Au 20e siècle, à part de rares exceptions qui existaient tout de même, les « rêves » se noyaient dans le bas astral ou bien le mental inférieur, dans les problèmes et pathologies psychologiques du non-soi, d'où les extrêmes appelés « cauchemars » qui nous sont aujourd'hui enfin ! totalement inconnus.
Sur ce, je vais me coucher, bonne nuit.

La Dame en mauve est assise sur le canapé lorsque je suis projetée en elle pour la énième fois. L'enfant blond s'est levé, je le suis vers l'escalier mauve. Il est pieds nus, comme moi, sa robe de soie blanche fendue sur le côté jusqu'aux genoux, lui laisse une totale liberté de mouvements.

L'escalier droit débouche sur un palier s'élargissant en pièces vastes et claires, mêmes couleurs mauves, blanches et jaune paille qu'au rez-de-chaussée. Mais ici c'est le vaste lit qui est recouvert de lamé couleur paille. Dans un coin un petit escalier plus étroit que le précédant conduit, je suppose, à la terrasse.

Le dépouillement de la décoration ainsi que les couleurs sont très reposants. Du tout se dégage un calme paisible d'où découle une force émanante, d'une absolue douceur.

Et ceci est valable pour tout ce que j'ai vu ici, depuis la Dame en mauve en passant par la plage jusqu'au village avec ses paysages, ses fleurs, ses arbres, ses animaux et bien sûr cet enfant étonnant qui résume dans son regard l'intelligence séculaire d'un amour universel. Nous traversons la chambre jusqu'à l'escalier, et nous voici sur la terrasse qui domine le village. Le spectacle qui s'offre à nous avec les maisons, entourées de fleurs multicolores, la végéta-

tion dans la vallée, la route par laquelle nous sommes arrivés, tel un trait rose et brillant, soulignant madame nature, est superbe. Rare, inconnue, subtile et éclatante, une lumière extraordinaire se dégage de l'ensemble. Grâce à cette lumière étonnante qui irradie et est irradiée, il n'est d'ombre nulle part. Cette luminosité fait partie intégrante des choses qu'elle modèle. Si l'on pouvait imaginer une densité aussi subtile que la lumière, le résultat serait ce qui s'étend ici à mes pieds, à perte de vue jusqu'à l'horizon.
Chers lecteurs, sachez que la tâche qui m'incombe est difficile à remplir car mon cerveau doit exprimer l'indicible, l'abstrait pour nous humains, vivant aujourd'hui de façon fort incomplète. Et dans mon effort à traduire cette réalité en paroles, elle perd beaucoup de son intensité. Je vous prie donc de bien vouloir me pardonner le fait d'être encore simplement humaine en mes expressions… !
Je fais le tour de la terrasse pour m'emplir de ce paysage, je veux tout voir aux quatre points cardinaux. L'enfant blond me suit, heureux, il me regarde en souriant. C'est incontestable, il sait que je suis moi et une autre à la fois et pourtant la même, d'après la loi universelle qui fait que nous sommes tous l'Un et que l'Un est à portée, nous reliant les uns aux autres. Il le sait car il fait aussi partie de moi et rien de ce qui m'habite ne lui est étranger. Tout ce processus étant normalement vécu ici, nul besoin d'en soulever la question. En fait, il n'y a pas de

question, mais une certitude tranquille, une vraie connaissance directe.
Je précise une fois pour toutes que tous les dialogues sont télépathiques.
Ce paysage m'enchante, et je me demande intérieurement :
– Mais où sommes-nous ?
Le silence de l'enfant réplique aussitôt :
– Dans une autre dimension, sur une planète encore inconnue de la Terre, dont les habitants sont plus évolués que les terriens.
Je n'ose poser aucune question de peur de rompre le charme qui me lie à la Dame en mauve et à ce monde à la fois étonnant et curieusement familier.
L'enfant blond devine bien sûr.
– Tu en sauras plus en temps voulu, pour l'instant tu subis une sorte d'initiation qui correspond à ton degré actuel d'évolution. Il faut d'abord que tu reconnaisses ce monde et que tu en gardes le souvenir dans ta conscience objective sur terre. Il te faut passer d'un plan à l'autre en pleine conscience, et tu y parviens maintenant très bien. Sur chaque plan tu gardes une mémoire parfaite de l'autre plan. Le reste viendra, il ne faut surtout rien vouloir. Le désir est un handicap sur le chemin de la connaissance et de la vérité, car il anticipe une situation tout en l'éludant. Il est une illusion du futur qui aveugle le présent. L'absence de désir est une ouverture sur la réalité.
Je suis d'accord avec cet être qui n'a d'un enfant que l'apparence. Mais a-t-il un nom ?

– Ici on m'appelle TAO. L'incarnation sur cette planète donne la possibilité de garder l'apparence que l'on désire. Elle n'a rien à voir avec l'âge sur terre. Car ici c'est l'âge de l'entité éternelle qui compte. Or, plus elle est vieille – au sens où vous l'entendez – et plus jeune est l'apparence de ce que vous appelez « physique ». Mais le physique ici, la matière en général, n'a pas les mêmes vibrations que sur la Terre. Et c'est pourquoi tu peux constater une différence dans sa manifestation par rapport à celle que tu connais sur ta planète. Les vibrations ici sont beaucoup plus rapides, élevées. Tout y est donc plus subtil en quelque sorte. C'est un état qu'il faut expérimenter comme tu le fais. Aucune description ne saurait le décrire parfaitement.
– Les mots sont une barrière à ce que je vis ici, c'est vrai.
– Mais ils vous sont encore nécessaires.
Même ces impressions télépathiques que nous échangeons avec TAO et moi sont déformées par la transcription du dialogue que j'en fais ici. Mais que puis-je faire sinon de mon mieux ?
TAO me sourit, ses yeux m'embrasent d'une lumière mauve qui tourbillonne jusqu'au blanc éclatant que je connais bien. Et je me rejoins sur terre, ma patrie du moment. Les contacts me creusent. Ma cuisine me tend le havre de ses nourritures substantielles.
La communion et l'échange que j'ai avec la Dame en mauve sont très différents de ceux que j'ai avec TAO. La première est un véhicule familier, une partie de moi-même. Le second est un guide qui fait

partie de nous. Ils sont différents et semblables. La communion est si intime que l'ensemble de nous trois en est à la fois, fusionné et distinct.
Frank vient de rentrer et nous dînons tranquillement. Je l'aime. C'est curieux que je ne puisse pas lui parler de cette phase capitale de ma vie qui se poursuit, parallèle à notre vie, sans un mot. Il est à cent lieues de se douter de tout cela. Enfin, c'est ainsi !
– Il faudrait peut-être faire un dîner ? Nous avons un tas d'invitations à rendre et je voudrais inviter Tulop, mon réalisateur, à la fin du tournage. Ce sera fini dans une quinzaine.
– Comme tu voudras. Simplement il faudra me prévenir huit jours à l'avance, ça suffira pour les invitations.
– Est-ce que tu peins en ce moment ?
– Non, enfin j'ai fait un Trimulart, mais je n'ai pas en ce domaine une activité débordante !
– Katia va bientôt arriver ?
– Mais oui, dans quelques jours.
Au nom de Katia, Titus a grimpé sans cérémonie sur la table pour marquer son approbation et son contentement. Je le caresse pour le récompenser de sa fidélité. Il a même droit à une gâterie dans son assiette.
Frank, après avoir déposé un baiser rapide sur mon front, s'esquive.
– Je me sauve, je vais être en retard.
Restée seule, je décide d'aller me baigner.
J'enfile un mini maillot sous l'œil intéressé de Titus, et je me mets devant mon miroir pour nouer un paréo sur mes reins. La Dame en mauve est là,

souriante. Elle quitte le miroir et un choc doux m'indique que nous pouvons aller nous baigner.
Je suis heureuse de l'accueillir sur ma belle plage si différente de la sienne, mais que j'aime bien. Nous courons joyeusement vers la mer lorsqu'un bruit de moteur me parvient. Je me retourne, une voiture approche, ronde comme la mienne. Elle stoppe à quelques mètres et Fabio en descend, empressé et charmant.
– Bonjour belle Dame, je venais vous voir.
– Quelle bonne idée ! Mais je vais me baigner…
– Allez-y donc. Le spectacle est charmant…
– Ensuite je vous emmène prendre le thé chez moi, OK ?
– Avec plaisir. J'aurais dû vous prévenir mais j'aime l'imprévu et vous êtes l'imprévu dans ma vie, alors pourquoi briser le charme ?
Je me précipite vers la mer en criant :
– À tout de suite.
Je lui ai laissé mon paréo sur lequel Titus s'est assis. Nous nous jetons à l'eau. Elle est délicieuse, fraîche à souhait. Je fais la planche pour nous faire voguer face au ciel. Je sais que la Dame en mauve ne connaît pas la sensation de l'eau sur son corps. À travers moi elle retrouve ce contact qu'elle a peut-être déjà connu, ou le découvre-t-elle ? Non, elle connaît déjà. La réponse intérieure est nette. Elle en éprouve par mon corps la volupté d'une sensation oubliée. Après tout, je ne suis ici qu'une terrienne et nous sortons de l'eau, riant à gorge déployée.
Fabio m'attend, installé auprès de Titus.

– Prenons la voiture, vous la mettrez devant la maison.
Une fois garés, nous pénétrons chez moi par l'ascenseur extérieur et Fabio face au spectacle s'exclame :
– C'est superbe ici, quelle vue ! J'aime cette maison. Quel bien-être !
Je le laisse à ses découvertes pour passer sous la douche, vite fait, et mettre une longue robe d'intérieur de jersey de soie bleu électrique. Ma tignasse essorée est encore humide, mais peu importe, j'ai le dos nu. Mon entrée dans le living terrasse littéralement Fabio qui d'une façon comique tombe raide sur la moquette, ce qui nous fait rire bien sûr !
– Venez plutôt avec moi dans la cuisine pour programmer le thé.
Il se lève d'un bond pour me suivre.
– C'est pas possible, vous devez être deux pour être aussi belle. Il faut être multipliée.
– Qui sait !
Je programme un thé pantagruélique. J'ai faim. Et puis il faut nourrir la Dame en mauve qui, sur sa planète, vit d'éther et de lumière… !
Une fois le thé servi sur la table basse dans le living, nous nous installons à terre de part et d'autre, Fabio et nous. Nous sommes bien dans le bleu vitalisant de ma robe dans lequel Fabio nous admire avec appétit.
Je déguste pleinement ce goûter pour en faire profiter la Dame en mauve. Nous nous régalons. Fabio également apprécie.
– Belle Dame je suis très heureux. Savez-vous que votre destin va atteindre des sommets insoupçonnés ?

Je questionne :
– En peinture ? Écriture ?
– Oh non, je ne parle pas de cela, non, vous montez doucement mais sûrement vers des cimes spirituelles immaculées… ! à reflets violets…
– On dirait toujours que vous plaisantez Fabio ! Je ne sais pas quoi penser de ce que vous dites.
Taquin il proteste :
– N'en pensez surtout rien. Ne savez-vous pas que l'humour est la seule façon d'exprimer certaines choses pour leur ôter toute emphase ? Les choses sérieuses doivent êtres dites gaiement.
– Bien sûr, mais nous allons tous, à notre rythme, vers des cimes spirituelles… !
– C'est vrai. Que peignez-vous ?
– En ce moment pas grand-chose, mais je n'ai pas envie d'en parler. Vous verrez sûrement un jour…
Fabio m'interrompt :
– La peinture est passée au second plan, car vous avez autre chose à vivre dans l'immédiat. Le service est le même mais la forme (Ô combien ravissante !) est différente.
Malicieux, Fabio a l'air de sous-entendre un tas de choses. Je me demande toujours s'il sait ou s'il bluffe. C'est énervant.
– Ne vous énervez pas belle Dame, une partie de vous ne peut le supporter.
– C'est exact. Et j'avale une tasse de thé pour me calmer. Mais la Dame en mauve est si sereine que je ne peux pas m'énerver vraiment. Je me laisse aller à elle comme je la laisse venir à mon corps pour des

sensations bien physiques. L'harmonie est totale. Fabio face à moi le sent.
– C'est bien mieux ainsi non ? Que faites-vous en ce moment belle Dame ?
– Je vous écoute.
– Je l'ai mérité, pardon. La curiosité est un vilain défaut. Il n'y a qu'à vous regarder pour savoir que vous vivez intensément.
– C'est ça.
Fabio prend ma main et je crois déceler une accélération inaccoutumée de mon cœur. Je soupçonne la Dame en mauve de reprendre goût bien vite aux choses dites humaines.
– Détendez-vous…
Et je nous retrouve dans les bras de Fabio pour un long baiser très agréable, ma foi. Pas mal. L'autre dame en moi trouve cela très bien, mon corps frissonne d'un plaisir dont je ne suis que le canal neutre. Curieuse sensation.
J'ai envie de repousser Fabio, mais c'est agréable et je n'ose refuser cet instant à la Dame en mauve qui, elle, ne veut pas repousser Fabio. Mais pourquoi ?
– Belle Dame, où est ta chambre ? Je veux l'écrin d'un lit à ton corps.
Et je nous emmène dans ma chambre, ô sacrilège, même avec Frank nous n'avons jamais fait l'amour ici.
Le lit est doux. La Dame en mauve et moi nous laissons aller à la fatalité du moment éphémère que l'on nomme plaisir.

Ma robe bleue gît sur la moquette. Fabio est sous la douche, la Dame en mauve est partie dans un tourbillon de jouissance n'ayant d'égal que l'éclatement de sa lumière. Je suis seule étendue sur mon lit, mon corps encore étonné est assouvi et tranquille. Fabio est peut-être le premier homme à avoir fait l'amour à deux femmes, sans le savoir !
Mais la réponse vient, tendre, soudaine, lorsqu'il se penche sur moi pour me dire au revoir. En me caressant le buste, il m'embrasse les yeux, le nez, la bouche, le visage au hasard en disant :
– Tu es toi plus toi, unique et multiple, je suis comblé… pour la première fois j'ai eu l'impression d'avoir deux femmes au moins dans les bras. Aussi bien avant que pendant. Belle Dame vous êtes extra multiple. Vous êtes toi. Je t'aime.
Il est parti, intuitif Fabio !
Ce moment s'est envolé avec ma Dame en Mauve, je prends ma douche sans un remords, sans une ombre de pensée négative.
C'est la première fois chez nous, à la Sphère, que je fais l'amour hors de la chambre conjugale avec un autre que Frank. Décidément il y a beaucoup de premières fois ces temps-ci !
Frank m'attend en ville pour dîner. Il faut que je me dépêche. Une lueur mauve dans mes yeux n'approuve-t-elle pas ma tenue dans la glace… ? Vite, il faut que je file… !

Il fait nuit noire. La Sphère a l'air d'un soleil de minuit posé sur la plage. C'est la fête et quelques dizaines de personnes devisent gaiement devant le buffet. La vodka et autres boissons coulent à flots, suivie de Frank, je vais des uns aux autres, en papotant et en riant. Il y a des comédiens, des danseurs, des peintres, des réalisateurs, quelques hommes d'affaires, producteurs, financiers. Des amis aux relations, en passant par quelques intimes des dites relations, je connais presque tout le monde, et bien sûr Fabio. Il est là, plein de verve et d'humour. Il nous fait un ballet comique, passant et repassant d'une femme à l'autre sans me quitter des yeux. Il me fait rire aux éclats, comme les autres. Frank le trouve très sympathique et très beau. Frank, au courant de la situation entre nous, a comme toujours une attitude irréprochable de tolérance et d'intelligence qui lui sont naturelles.
Je suis à la vodka ainsi que Frank, Fabio est au champagne, et les autres mélangent allègrement ce qu'ils trouvent, croyez-moi les alcools ne manquent pas non plus que les jus de fruits auxquels on les mélange. L'ambiance est euphorique et bruyante. Les rires se superposent en cascade et les voix se mélangent agréablement sous les lumières douces de

mes plantes et fleurs qui embellissent les femmes de teints dorés et de peaux satinées. La Dame en mauve est en moi depuis le bain que j'ai pris avant l'arrivée de tout ce petit monde, j'ai mis en son honneur une robe violette que Fabio a trouvée superbe car elle donne ce soir le ton à ces reflets nouveaux dans mes yeux.
Fabio m'enlace pour un tour de valse sur une musique de fond réglée de telle façon que le volume augmente automatiquement dès que plusieurs couples dansent. Je nous laisse aller dans le tourbillon violet de ma robe. La Dame en mauve est ivre de musique et de vodka, semble-t-il, et nous sourions au beau Fabio, merveilleux cavalier. Il nous lâche devant le bar pour entraîner une de mes amies sans lui demander son avis, ce qui laisse son interlocuteur pantois.
Fabio continue sa ronde folle autour de la pièce prenant une cavalière puis une autre au gré de son humeur. Il boucle sa boucle avec moi en murmurant :
– C'est vous que je préfère belle Dame, vous êtes la meilleure danseuse de la soirée et la plus belle. Comment me trouvez-vous ?
Je ne réponds pas. Il acquiesce :
– Vous avez du goût, belle Dame.
Je ne dis toujours rien.
– Je préfère aussi ce que vous ne dites pas à tout ce qu'elles m'ont dit. Je t'aime.
– Tu le dis trop, tu ne dois pas m'aimer assez !

C'est sur une grimace à ce que je viens de dire qu'il nous laisse la Dame en mauve et moi, pour une autre cavalière.
Il est infatigable, c'est un plaisir de le voir danser et de danser avec lui… Il est presque le seul à tournoyer, très peu d'hommes ce soir se mesurent à son envol effréné. Il rafle tous les suffrages féminins dont il a fait l'unanimité.
La maison s'est déjà un peu vidée, seuls restent de très bons amis. Lividia accapare Fabio, je sais qu'ils parlent de moi, elle me sourit de loin.
Frank vient me prendre dans ses bras.
– C'est très réussi, ma chérie, cette soirée est vraiment une fête !
Puis il repart vers Aldo qui lui fait signe de loin.
Discutant calmement, de petits groupes se sont formés. Le brouhaha est léger, la musique douce et je suis seule, façon de parler, face à la baie donnant sur la mer. C'est très beau dehors, les étoiles sont bien visibles, la nuit est maintenant bleu marine et j'y plonge un instant le regard de la Dame en mauve qui apprécie. Mais il lui manque quelque chose, je sens un élan en elle, une sorte de désir flou, sentiment qui m'était inconnu venant d'elle. Fabio, c'est Fabio qui me vient à son esprit. Je me retourne, il est toujours avec Lividia, mais quand son regard croise le nôtre, aussitôt, et sans un mot, il laisse Lividia pour nous rejoindre.
– Alors belle Dame, peut-on profiter de vous ? de toi ? dit-il en me baisant la main.

– Bien sûr Fabio, si tu daignes, car ce soir tu t'es éparpillé, tu as un cœur d'artichaut !
Séducteur, il lâche désabusé :
– Ce soir tu es le supplice que j'ai noyé aux bras des autres.
– Et dans le champagne il me semble ?
– C'est exact, cruelle !
– Quelle emphase !
– Quelle merveille, dit-il en serrant ma main contre ses lèvres puis, me regardant attentivement, à qui puis-je demander votre main ?
– Mais à mon mari, bien sûr !
– Tu es sadique, dit-il en lâchant ma main, puis il se retourne et se dirige droit vers Frank. Tranquillement je regarde à nouveau la mer dans sa nuit marine, et c'est ce moment paisible que choisit la Dame en mauve pour quitter cette soirée. Je la sens émue lorsqu'elle plonge dans le tourbillon éclatant qui me l'enlève. Serait-elle amoureuse ? Serais-je amoureuse ? Qui est dans cette histoire avec Fabio ? Je sais que j'aime Frank. Fabio m'aime, mais en vérité c'est la Dame en mauve qu'il aime. L'amour est le courant qui nous unit tous les trois mais dans quel ordre, et y a-t-il un ordre à l'amour ? Je me retourne, dans le désordre. Frank et Fabio s'avancent vers moi mais je les croise pour aller me servir une vodka.
Ils se sont arrêtés pour m'attendre. Je m'assois près de Lividia qui a vu le manège et se marre. Déconfits ils vont au bar d'un commun accord. À travers ma vodka en guise de lorgnon, je trouve leur accord commun, j'en ris car je suis injuste !

La fête est terminée, tout le monde est parti, sauf Fabio qui discute encore avec Frank tandis que Lividia et moi nous détendons sur un canapé.
Frank nous lance à travers la pièce :
– Si nous terminions cette fête en beauté tous les quatre ? Je vous emmène souper dehors, choisissez mesdames.
– Bonne idée ! renchérit Fabio.
Je n'ai aucune opinion, Lividia non plus, alors pourquoi pas ?
Nous avons deux fois terminé la soirée, d'abord un souper au restaurant puis un dernier verre à l'Astrale, discothèque (ce vieux mot est resté en usage bien que le disque n'existe plus), en vogue.
C'est là que la Dame en mauve est revenue pendant un slow avec Fabio, brutalement, je ne l'avais pas vue cette fois-ci, j'ai simplement senti sa présence dans le choc doux, devenu familier.
Je sais qu'elle aime Fabio à travers moi. Ou serait-ce moi qui l'aime à travers elle ? Elle est peut-être l'excuse que je me donne, mais je n'ai pas besoin d'excuse. Toutefois, ses moindres tressaillements, ses moindres sensations me sont propres tant ils sont intimes. Et je suppose que c'est identique pour elle. Je ne sais plus très bien où nous en sommes d'elle ou de moi qui ne sommes en fait, elle et moi qu'une seule et même en deux.
C'est vaste et simple, mais si étroitement compliqué parfois !
L'amour étant un état large, unique, pourquoi essayer de séparer ce que je ressens de ce qu'elle vit alors

que nous sommes une ? Et là, je sens son approbation immédiate. Théoriquement c'est sublime et facile mais la pratique devient plus complexe, n'est-ce pas ?
Quoi qu'il en soit nous passons une merveilleuse soirée tandis que je danse dans les bras de Fabio. L'Astrale c'est bien, vraiment bien, nous y reviendrons.

– La planète où tu te trouves fait partie d'un autre système solaire, différent de celui de la Terre. L'univers entier, et ce mot humain sans la perception vécue que tu en éprouves en ce moment alors que je « l'impressionne » en toi, n'a pas grande signification. Mais admettons, l'univers donc avec la somme astronomique de ses systèmes solaires, l'espace qui les contient, leur contenu, toi, moi, MA, tout cela est synthétisé par la conscience, car ce que vous appelez l'espace est en fait, une entité. Sa conscience à l'état pur est animée par la force d'amour. Et c'est pourquoi ces voyages dans le temps sont possibles. Tu es animée par la vie qui est amour et conscience. Tout l'est, de vos fourmis à notre lumière en passant par nous tous. Alors, dépendant de la qualité et de la pureté que nous cultivons dans nos vies, il est possible à la matière subtile qui nous compose de s'identifier, et je n'aime pas beaucoup ce mot, à n'importe quelle autre forme. Car la forme n'est pas importante, elle n'est que l'apparence, le moyen, surtout pour vous terriens, de vous coordonner sur le plan matériel. Elle a son importance, attention, mais elle est le rideau de l'essentiel, le vrai spectacle est derrière elle, au-delà de sa manifestation. Et ce spectacle ne devient passionnant que lorsque les énergies

cosmiques peuvent descendre en vous, vous vivifiant au point de vous permettre de voyager consciemment. Voyager étant inadéquat. En fait l'énergie cosmique, si tu la canalises correctement, peut te mettre instantanément à l'unisson de n'importe quel point de l'univers. Ensuite lorsque ce processus s'accomplit, la loi d'attraction ou amour te dirige suivant ton évolution personnelle, les besoins karmiques et aussi tes affinités spirituelles.
L'enfant blond est assis à mes côtés sur la plage où la Dame en mauve et moi l'avons rejoint.
– En ce moment MA fait à travers ta forme une expérience physique qu'elle a dépassée depuis longtemps. Car MA comme beaucoup d'entre nous s'est incarnée sur la Terre il y a longtemps. Il faut qu'elle fasse attention car c'est pour elle une régression, mais étant donné son évolution, la nécessité du service à rendre est une finalité plus importante que les moyens d'y parvenir. En effet, tout cela serait impossible sans la notion de service à accomplir. MA est missionnée auprès de Fabio. Elle a avec lui un lien karmique très fort, et une dette. Il lui faut liquider cette dette, qui est un handicap dans son évolution. Mais Fabio étant sur Terre, il lui aurait fallu normalement attendre une prochaine incarnation pour le retrouver, en conséquence beaucoup de temps perdu. Le Conseil en a décidé autrement en lui donnant la possibilité d'agir avec toi. Tu as accepté à l'époque où tu fréquentais assidûment l'Atelier invisible au cours de tes nuits terriennes. Tu n'en as pas le souvenir précis, peu importe ; c'est pour cela

que tout ceci t’est, à la fois familier, naturel et étonnant. Tu nous as été présentée au cours de tes nuits de sommeil physique.
Je réfléchis instantanément à ce que me dit TAO. Mais alors je suis un instrument seulement ? Pourquoi suis-je sur cette planète, il suffirait à MA de venir sur terre. Or tout a commencé ici. TAO garde le silence un moment avant de répondre.
– Il y a échange. Tu te figures bien que le travail appréhendé uniquement du point de vue de MA aurait permis le choix d’une collaboratrice possible parmi toutes les amies de Fabio sur terre. Mais voilà, il fallait d’une part quelqu’un qui ne le connaissait pas encore et allait lui être présenté. Il fallait aussi le consentement intérieur de cette personne, c’est la condition de tout service, tu le sais. Or ton évolution personnelle permettait d’une part ton accord, d’autre part ta conscience, maintenant centralisée par les énergies cosmiques, tu canalises l’amour-sagesse, donc tu es le véhicule adéquat parce que tu as acquis le détachement nécessaire. Imagine une femme tombant amoureuse de Fabio, et l’histoire tournant, selon l’expression terrestre, à une simple histoire sexuelle, alors là, non seulement MA régresse, mais en plus tu crées de ton côté un lien karmique avec Fabio ! Quel gâchis ! D’autre part tes contacts ici sur cette planète te servent déjà à t’acclimater à un état futur. Tu dois un jour t’y réincarner dans une période de service intensif pour tes actuels frères humains. Mais cela est une autre histoire qui viendra en son temps. Il y a donc échange complet entre toi et MA,

communion totale dans un service inter-mutuel et aimant.
Maintenant je comprends tout avec une grande clarté. Et je m'aperçois en même temps que je le savais, certitude curieuse, qui m'unifie encore plus à MA : sur cette planète où les habitants ont dépassé les limites humaines, elle est donc ce que je serai un jour.
– Ton évolution t'amènera droit ici, continue alors TAO, tu as le détachement nécessaire qui conduit à notre planète. Tu évolues dans notre direction, Frank ton mari aussi. En revanche Fabio ne viendra pas avant longtemps car il fait l'école buissonnière de son évolution terrestre. C'est pourquoi le Conseil devant sa lenteur a dû prendre une décision.
Je pense à Fabio, pourtant c'est un homme remarquablement intuitif, intelligent, devin.
– Oui, enchaîne TAO, mais les sens le perdent. Il est avant tout un grand sensuel et tu as pu t'en rendre compte, n'est-ce pas ? Tout ce qu'il y a en lui d'intelligence intuitive, il le gaspille avec les femmes car elles y sont très sensibles. Il en tire un pouvoir à des fins égoïstes et sensuelles. D'où sa lenteur malgré ses possibilités énormes.
C'est tout à fait Fabio, en effet !
– À bientôt, je vous laisse. TAO se lève avant d'ajouter : imprègne-toi de ce paysage, il est positivement radiant et très bénéfique pour une terrienne.
Sitôt levé, il a disparu, mais je ne m'étonne de rien ici, puisque la matière dense qui fait mon quotidien est totalement transcendée, transmutée en lumière, au point de voyager en demeurant.

Je reste un long moment en communion parfaite avec MA avant de rejoindre la Sphère désertée, silencieuse, pour une collation, solitaire dans la cuisine.

La Dame en mauve vient d'arriver alors que je sors de ma douche et instantanément je sais que Fabio n'est pas loin. Je nous sèche avant de nous choisir une robe d'intérieur, car j'ai projeté une journée à la maison.
On sonne à la porte. Nous allons ouvrir, c'est Fabio.
Tel un danseur, il entre en tournant, les deux bras tendus vers un infini qui se limite à ma petite personne.
– Belle Dame, quelle joie !
– Mais je ne t'attendais pas ! Tu ne préviens donc jamais ?!
– Non, je ne préviens jamais, mais tu savais que j'arrivais. Tu le savais, je sais, quand tu as ouvert tu savais que c'était moi. L'amour a des antennes !
Il continue les bras tendus vers le living dont il fait le tour en déclarant :
– Je suis obsédé par vous, oh Beauté ! Je ne pense qu'à vous. Vous m'avez jeté un sort. Mais que faire ? Me suivras-tu au bout du monde ? Au bout de ce voyage à travers toi ? Au bout de nous…
– Fabio veux-tu boire quelque chose ?
– Boire, boire alors que je n'ai soif que de toi. Elle me propose de boire. Indigne, méchante, tu fais fi de

moi ! Dieu que faire pour lui faire comprendre que je l'aime. Cruelle ! Que ne me réponds-tu ?
Je le laisse à son monologue pour aller préparer un cocktail de fruits additionné d'un peu de vodka pour le remettre de ses émotions. Nous revenons un verre dans chaque main, j'en tends un à Fabio qui repousse ma main droite.
– Oh femme, donne-moi la main du cœur !
Il prend le verre que je tiens dans la main gauche avant de continuer :
– C'est un élixir d'amour que tu me donnes, je le sais et je veux en mourir. Je vais donc le boire, tué par ta main gauche qu'a armée ton cœur de pierre ! Je prends le ciel à témoin. Je suis l'amoureux bafoué par la femme fatale. Je bois à la beauté de ma Dame de cœur et à ce voyage qu'elle me refuse. Plutôt mourir que d'y renoncer !
Il boit son grand verre cul sec, puis tombe de tout son long, inerte sur la moquette. Le verre vient rouler à mes pieds, je le ramasse, pose doucement le mien sur la table, puis me penche sur Fabio que nous chatouillons sous les bras. Il hurle en faisant un bond terrible, m'attrape par la taille et je roule sur lui dans un envol de mousseline vert tendre.
– Tu n'as aucun respect, belle Dame, pour ton amoureux transi. Tu ne me prends pas au sérieux, je suis désespéré !
– Moi aussi, par ton manque de sérieux qui néanmoins m'enchante. On le commence ce voyage ou pas ?
Il nous serre contre lui et je m'abandonne.
– Est-ce que tu m'aimes un peu ?

– Fabio, on n’aime pas un peu ou beaucoup, on aime ou on n’aime pas.
– Alors est-ce que tu m’aimes ?
– Mais tu te sers du mot aimer à tout bout de champ, comme pour te rassurer ou essayer de le faire prisonnier. L’amour ne se marchande pas, ne se cerne pas ainsi, il faut lui laisser la liberté de se manifester comme bon lui semble. Ne le traque pas comme ça. Quand tu dis je t’aime tu le dévalorises, tu le minimises. Il n’est pas besoin de souligner ou de nier l’évidence. Tu fais un pléonasme sentimental. Arrête de répéter tout le temps la même chose !
– Je déprime !
– Est-ce vraiment une solution ?
Boudeur il répond :
– Bien sûr que non ! Mais c’est ainsi, tu ne comprends pas ?
– Mais si, tout va bien, ne complique pas les choses. Alors ce voyage au bout de moi ?
Fabio roule sur moi, la Dame en mauve et moi rions, soumises. Il me couvre de baisers gloutons dans le cou, sur le visage, avant de m’immobiliser, prisonnière, soumise. Consentantes, nous frissonnons. Fabio devient alors tendre et possessif. Et nous glissons tous trois au plaisir tentant du moment. Fabio a la folie amoureuse très douce aujourd’hui. C’est délicieux. Notre cœur détaché bat le rythme de mon corps comblé. Il fait joie dans ses bras, et le moment passe, léger.
La Dame en mauve a noyé Fabio dans mon regard. Il a fermé les yeux, perturbé de bonheur.

Le moment a passé, léger.
– Je te vois quand ?
– Emmène-moi déjeuner quelque part cette semaine. Tu dois connaître une foule d'endroits très bien.
– C'est vrai. Quand ?
– Vendredi !
– Mais c'est dans trois jours ! C'est loin.
– Je ne peux pas avant.
Sans répondre il nous enlace une dernière fois.
Il est parti.
Je nous fais un thé mais quand je le bois, MA m'a déjà quittée pour retourner sur sa planète où les enfants blonds parlent comme des Sages. Je pense à eux et je reçois de plein fouet, droit dans le cœur, un afflux d'amour et de lumière.
Soudain il me tarde d'être à vendredi pour retrouver MA. Mais sans hâte, simplement parce que j'aime bien être nous.

Lorsque la Dame en mauve est avec moi, je sais instantanément ce qu'il faut faire. Nous agissons ensemble, d'un commun accord, dans une communion totale. Ne croyez surtout pas qu'elle se serve de moi comme d'une marionnette. Pas du tout. C'est une compréhension intime de l'autre qui surgit, une captation non pas de la volonté, mais de la parole, ou du geste juste. Nous agissons en parfaite symbiose dans l'absolu, libérées de la volonté de faire. Je sais que cela peut vous paraître un peu curieux, mais c'est ainsi. Nous nous servons, ensemble, de ce qui me sert de véhicule terrestre. C'est un peu ça. Il n'y a pas de prise de possession négative ou trouble. Non. Nous cohabitons dans une entente parfaite avec une connaissance spontanée de l'autre. Comme si notre service se faisait en dehors et à l'aide de nos personnalités respectives, ajustées sur un plan plus large qui nous serait commun, ensemble.

Seulement lorsque je suis seule chez moi, comme en ce moment, attablée devant une collation dans la cuisine, je me demande ce qui va se passer. Fabio est amoureux sans aucun doute, peut-être nous aime-t-il ? En est-il capable ? Bien sûr, suis-je sotte, tout le monde peut aimer, tout le monde porte l'amour en soi. Et si certaines personnes ne l'éprouvent pas

c'est qu'elles ne l'ont pas encore trouvé, voilà tout. Peut-être est-il en train de le découvrir sans s'en douter ! Car jusqu'à présent il est vrai qu'il a donné le nom d'amour à un papillonnage effréné qui ne l'a mené que d'une femme à l'autre. C'est un Don Juan du siècle dernier ou même de l'avant-dernier siècle. Il appartient à une race du passé. C'est curieux qu'il soit perdu à notre époque avec cette caractéristique, si démodée maintenant ! Je me demande où MA et moi-même allons le mener ? Ou plutôt où va-t-il aller à travers nous ? Titus vient de grimper sur la table, il a la moustache frémissante mon chat, il a faim. Je le nourris avec gâtisme avant qu'il ne me quitte, repu, pour aller s'écraser de sommeil dans un coin.

Je repense à Fabio tandis que je me dirige vers ma chambre. Sitôt le seuil passé, c'est sur la plage que je me retrouve. MA et TAO y sont assis en tailleur, je cours vers MA tandis qu'elle se retourne vers moi pour douillettement m'accueillir en communion joyeuse.

TAO n'a pas bougé mais je fonds aussi en lui car il fait autant partie de moi que moi d'elle, si bien que sans un mot, nous profitons avec sérénité de la paix intérieure qui nous unit.

Nous nous levons ensemble comme une seule personne et toujours silencieux nous nous dirigeons vers la maison mauve. Sans marcher, tout à coup, nous y sommes. Sur le perron nous faisons une petite halte, face à la maison voisine, toute rose. Un enfant blond nous salue de la pensée tandis qu'un homme

brun vêtu d'une robe identique à celle que porte TAO, mais rose, semble méditer face au jardin. Il a les yeux clos, il est beau. Ce sont les premières personnes que j'aperçois ici. Puis nous entrons, et c'est vers la porte du rez-de-chaussée qui donne dans le living que nous nous dirigeons. Sans l'ouvrir, TAO et MA la franchissent d'un pas glissant. Au centre de la pièce blanche irisée de mauve qui nous accueille, une table ronde de cristal scintillant. C'est ici que j'ai vu la Dame en mauve pour la première fois, appuyée à cette table. Les yeux clos, elle m'attendait pour notre premier rendez-vous. Les murs sont aveugles, trois d'entre eux sont mitoyens du living, le quatrième donne du côté de la mer. TAO me regarde, puis se met face à ce mur, son regard mauve intense l'efface, la mer nous apparaît brillante, comme à mon premier rendez-vous. Puis TAO me regarde à nouveau tandis que le mur se ferme.
– Tu comprends, ou plutôt tu vois, ici on traverse les portes et on efface les murs à volonté, c'est ainsi, car la pensée est de loin ce qu'il y a de plus fort en nous. Lorsqu'elle est adombrée par l'amour, intimement mêlée à lui, elle efface les obstacles. Il n'y a pas de barrières non plus, tout est là, tout est en soi. C'est ainsi. La matière est lumière et la lumière on peut la régler, n'est-ce pas ? Théoriquement les hommes le savent depuis le 20e siècle, mais ils n'en ont pas la clé pratique, parce qu'ils se perdent en ne croyant uniquement qu'à ce qu'ils voient. MA, avez-vous faim ?
Nous acquiesçons :

– Je n'ai pas particulièrement faim, mais je suis curieuse de voir ce qui se mange ici.
– Des fruits et des légumes délicieux, me répond TAO.
Soudain, alors que nous le suivons près de la table, trois sièges de cristal assortis et recouverts de lamé jaune paille apparaissent instantanément tandis que la table se couvre de plats et d'assiettes. Nous prenons place, une chaise demeure vide. Je me demande pour qui, lorsque l'enfant blond de la maison rose apparaît soudain par la porte demeurée close. Il approche en souriant et s'installe.
Puis commence le repas le plus délicieux qu'il m'ait été donné d'apprécier. Dans le silence le plus total. Les légumes et les fruits me sont inconnus. Mais TAO ne répond pas aux questions que je me pose. Simplement mes questions s'estompent, pour disparaître totalement dans le silence paisible qui fait du corps de MA un temple serein dont la béatitude lumineuse nous submerge.
Le repas terminé, tout disparaît de la table et nous demeurons dans cet état, immobiles et paisibles, totalement détendus.
Je comprends pourquoi les murs sont sans fenêtre, l'esprit est occupé à l'intérieur par la paix. La pensée est canalisée vers l'intérieur dans le silence serein d'un ciel sans nuages. Je réalise tout cela sans y penser vraiment, simplement par notre état, nous sommes. Mais il me faut bien des mots pour le dire, hélas ! C'est une sorte d'état de perception uni-

verselle qui capte tout et n'a à la fois besoin de rien. La Gnose peut-être ?
Un tourbillon m'aspire fortement, auquel je me laisse aller. MA n'a pas bougé d'un millimètre. Et cette fois, en partant je les vois, attablés tous les trois, irradiant une clarté éclatante et douce qui m'accompagne jusqu'à ma chambre où je me retrouve allongée sur la moquette, remplie encore d'une parcelle de l'état nouveau dont je sors. Mon corps ne peut pas en garder l'impact, il n'est pas apte à cela dans la composition de ses molécules et cela devient très vite un souvenir. En quelques secondes, mon corps, ma pensée filtrée par mon cerveau, les mots que j'y colle, font de cet état quelque chose d'approximatif qui n'a plus rien à voir avec ce que je viens de vivre. Peut-être en avez-vous saisi la parcelle qui me restait quand je suis revenue ? Dans ce cas vous pourrez comprendre intellectuellement et c'est déjà un petit quelque chose. Il y a quand même de votre compréhension partielle à cet état autant de distance que de la Terre à la planète de TAO, autant de différence qu'entre une souris et un éléphant quand on demande à ce dernier de passer pas le trou d'une serrure.
C'est simplement inconcevable.

Les rideaux de la baie vitrée de ma chambre s'ouvrent sur un ciel un peu gris. Je m'étire comme un chat dans mon lit. Je n'ai pas vu la Dame en mauve depuis plusieurs jours. Et je n'ai pas non plus rendu visite à TAO. Il faut dire que Katia m'a complètement absorbée pendant ses vacances et je n'étais pas vraiment disponible. Katia a grandi, c'est une jeune fille de quinze ans, une femme presque. Ces quelques mois sur la Lune l'ont encore changée. Elle est ravie, elle en avait tant envie ! Hier, elle s'est envolée heureuse et contente, d'une part, de nous avoir eus Frank et moi tout à elle pendant huit jours et surtout je crois de repartir. Albin et elle sont devenus grands amis, elle en parle avec un enthousiasme charmant, et je suis tranquille de le savoir près d'elle ou en tout cas à proximité.
La Sphère semble vide tout à coup, car hier encore à cette heure-ci elle était dans ma chambre en train d'essayer toutes mes robes. Les placards ainsi que les penderies étaient vidés sur la moquette et nous nous amusions follement dans ce déballage impromptu. Katia découvre en elle une femme étonnante, et je partage un peu ses découvertes, c'est passionnant. Dans trois mois elle sera de retour pour les grandes vacances et puis l'année prochaine, nous

verrons ensemble, peut-être voudra-t-elle rester un an de plus sur la Lune ?
Je suis donc seule aujourd'hui, avec Titus, et encore tout étourdie par le passage tourbillonnant de Katia.
Je décide paresseusement de me lever, lorsqu'une aspiration subite me projette sans cérémonie sur la planète de TAO. La Dame en mauve est là, et je rejoins son gîte paisible. Je me sens plume au vent. Son corps est si léger qu'il n'est en fait que sculpté de lumière. Il y a dix jours que je n'avais plus éprouvé cette sensation aujourd'hui décuplée.
TAO et MA sont sur le canapé de lamé jaune paille de la grande pièce du bas. Rien n'a changé ici. La lumière et la température sont égales à elles-mêmes. Je rejoins un futur intemporel en suspens quelque part. Les dix jours de séparation me font percevoir ce monde extraordinaire d'une manière encore plus aiguë… Mon présent sur terre a des allures de passé, il devient lointain bien que latent. Ici je me sens un peu comme un trait d'union entre le présent et le futur. Je me laisse aller à MA qui n'a pas bougé dans son fauteuil chaleureux, et TAO m'enveloppe de son absence apparente. Ils ont les yeux fermés. Je me recueille en MA.
C'est dans cet état de fusion parfaite non seulement avec MA et TAO mais avec tout ce qui nous entoure, les fleurs, les arbres, la lumière, la mer, la maison, le canapé et tout ce que je pourrais encore énumérer, que je me retrouve en extension. Je ne vois pas d'autre terme à employer.

Je demande ici aux lecteurs de garder présent à l'esprit, tout au long de cet ouvrage, que les mots obscurcissent l'imagination par la limitation des pensées restrictives qu'ils induisent.
Les mots sont des voiles qui nuisent à la clarté de la perception directe et la rendent confuse.
Je suis donc, à cet instant, à la fois moi et tout ce qui nous entoure avec une conscience élargie mais parfaite des autres. Je me sens cosmiquement concernée et individuellement cosmique. Comprenne qui pourra… !
C'est dans la plénitude de cette union que TAO me parle d'une façon précise, sans mots. Et ce qu'il me dit, je l'entends avec tout le corps de MA, des pieds à la tête. J'en suis à la fois imprégnée, enveloppée, réceptrice et émettrice.
– Le plan éthérique cosmique où se trouve la planète Terre forme le point de rencontre du passé et de l'avenir, symbolisant dans sa manifestation, le présent. Tu vis donc dans le présent.
Le plan d'éther cosmique où se trouve notre planète que tu découvres en ce moment la place sur le plan intuitionnel, bouddhique. Cet éther cosmique est le plan d'union entre l'homme et ce qui sera suprahumain. Ce plan relie le passé à l'avenir, il détient aussi, comme tu as pu t'en rendre compte la clé de la domination de la matière. L'homme ici a coordonné son corps astral qui n'est plus soumis aux émotions ainsi que son corps mental, ce qui lui donne la continuité de conscience. Avec six autres planètes, notre planète forme la somme des sept planètes sacrées qui

évoluent dans le système solaire de l'éther cosmique dont je te parle.
Pendant un moment indéterminable, dans l'état où je me trouve, TAO demeure silencieux, me laissant digérer ce qui précède, puis :
– Il te serait impossible de venir ici avec ton véhicule physique actuel. De même qu'il nous est impossible de venir sur terre avec les nôtres, tels que tu les vois ici. C'est une question vibratoire. Sache que la vibration d'un homme est le résultat de l'union de l'Esprit et de l'adaptation relative de la matière qui compose sa forme, à la vie qui habite cette dernière.
TAO se tait de nouveau. Je comprends mieux certaines choses que je vis ici. Notamment cette union indéfinissable et aiguë dans sa plénitude sereine. Mais est-ce que cela ne trouble pas MA que je vienne l'encombrer de mes émotions, car j'en ai trop, bien sûr ! Et quand elle est sur terre avec moi est-ce que cela ne la gêne pas ? TAO me répond aussitôt :
– Ici rien ne peut nous troubler sur le plan émotionnel, nous l'avons complètement transcendé. Il n'existe plus. Donc ce que tu apportes avec toi, ce que tu ressens d'émotions ne peut pas nous toucher, elles te demeurent individuelles. Sur terre lorsque MA te rejoint elle n'éprouve pas tes émotions, elle les subit insensiblement. En revanche, elle éprouve les sensations purement physiques du véhicule qui l'accueille, le tien en l'occurrence, mais cela ne suscite aucune émotion chez elle. Simplement elle descend

dans la densité et elle s'adapte à des vibrations beaucoup plus lentes.
Donc rien de ce que j'éprouve ne la touche, alors ce tressaillement par moments ?
– C'est toi qui le ressens, tu n'es pas insensible et c'est l'essentiel pour la réussite de notre entreprise. Tu es détachée, mais le détachement n'implique pas l'insensibilité ou l'absence d'émotion. Le détachement se situe au début de la maîtrise émotionnelle. Il en est le premier pas. Et de là toute la difficulté. Lorsque la maîtrise des émotions est acquise le détachement n'est plus nécessaire, il coule de source.
TAO se lève.
– À bientôt, j'ai maintenant d'autres occupations qui m'attendent.
TAO a disparu en glissant vers le perron. Nous restons un moment sur le canapé puis c'est à mon tour de partir sur les ailes tournoyantes de la lumière incomparable qui m'accueille toujours ici, et qui prend aujourd'hui encore la couleur transparente et mauve du regard de MA.

– L'expérience que tu fais actuellement est exceptionnelle. Elle te permet un contact avec des êtres ayant dépassé les trois dimensions des limites humaines. L'évolution spirituelle qui est la nôtre te met à l'unisson des vibrations qui nous régissent. Tu vis sans le savoir des moments excessivement importants pour ton corps psychique qui s'accorde grâce à nous à l'harmonie qui règne sur notre Planète Sacrée. La lumière dont tu t'imprègnes ici est inimaginable pour l'œil humain. Grâce à ta vue psychique aidée par le regard de MA, tu en retires d'énormes bienfaits pour ton évolution. Cette lumière est le résultat de la fusion électrique, au cours de l'évolution, des deux unités que sont la chaleur et l'interaction magnétique. Le résultat qui est aussi le but en est l'Union dont découle cette lumière radiante que tu observes ici, qui en représente le flamboiement réalisé. J'essaie d'être le plus simple possible, et j'espère que tu me suis. Je t'ai déjà dit que notre planète est dans l'un des éthers cosmiques. Celui où nous sommes est dit quatrième éther cosmique et c'est le plan de l'air. Ici cette « légèreté » de la matière que tu as notée est due à sa rareté qui remplace la densité caractérisant la substance sur la Terre. Actuellement sur terre très peu d'atomes né-

gatifs composent la matière, la nôtre en revanche se compose d'ions négatifs ayant, au cours de l'évolution, absorbé leurs homologues négatifs de la matière telle que vous la connaissez maintenant. C'est le terme d'un processus évolutionnaire qui verra la raréfaction de la matière, ce qui signifie qu'elle sera transformée, comme elle l'est ici. Cette absorption des atomes positifs par les atomes négatifs se manifeste par ce phénomène électrique inconcevable pour l'homme et que tu connais maintenant.

Les caractères distinctifs de ce phénomène sont une activité vibratoire intense et la prédominance d'une certaine couleur dépendant de la qualité du phénomène éthérique et de sa source.

Je ne peux pas te donner d'explications plus précises malheureusement, tu ne les saisirais pas. J'ajoute que la substance éthérique cosmique est de la matière électrique, toute la matière de notre système est nécessairement électrique.

Ce que me révèle TAO est abstrait mais curieusement je le comprends parfaitement, peut-être parce que je suis sur cette planète. Et puis je comprends tout ce mauve qui m'entoure de ses nuances jusqu'au rose. Car malgré les autres couleurs présentes, il est certain que le mauve domine.

Nous sommes assis sur le sol presque violet de la terrasse, sous un ciel de conte de fées tant il est transparent et clair. En bas, des reflets mauves jouent sur toutes les maisons, leur donnant des airs de tableaux diaphanes et vivants.

Dans le regard mauve de la Dame en mauve, je ne sais si les reflets viennent de nous ou de l'extérieur. Je m'étonne tout à coup de ma propre interrogation. Il me semble évident qu'ils viennent des deux sources à la fois ou plutôt qu'ils sont ces deux sources.
TAO nous regarde, ses yeux sont irradiants de couleur mauve. Il sourit d'amour, je ne vois pas d'autre expression, satisfait de mes perceptions à travers MA. TAO continue :
– Sur notre plan, un Seigneur travaille par des centres de force. Il se manifeste objectivement par la couleur qui est sa tonalité psychique. Il est l'âme de la matière de notre plan. Ceci est valable à l'échelle cosmique pour tous les plans qui ont chacun leur Seigneur. Le quatrième éther où se trouve notre Planète Sacrée est utilisé par le rayon violet comme moyen d'expression. Ton corps éthérique est fait de ce quatrième éther comme beaucoup de corps éthériques humains. D'autre part, ce quatrième éther est la sphère d'influence des co-Seigneurs de l'ombre dits co-Seigneurs violets, en relation étroite avec l'évolution de l'homme.
Chaque unité de la famille humaine doit atteindre à notre maîtrise et venir ici. Tu en es très proche. Fabio très loin. Nous formons ici la quatrième hiérarchie humaine créatrice. Je ne peux pas vraiment en dire plus sans entrer dans des détails incompréhensibles à ton stade d'évolution et d'initiation.
Je sens qu'il y aurait beaucoup à dire mais ce serait inutile. TAO a raison. Je ne survole un sujet aux di-

mensions cosmiques qu'avec ma petite compréhension qui s'est, il faut le dire, considérablement élargie ici.
– Le quatrième éther cosmique est la correspondance physique du quatrième plan dit : Hermaphrodite Bouddhique, but de l'homme. Pour fonctionner ici l'homme doit arriver libéré de l'homme inférieur. Il entre alors en harmonie avec la force de vie dont notre plan est générateur. Il peut alors comprendre et utiliser sa relation avec les co-Seigneurs. Il visionne la signification ésotérique réelle du soleil, et entre dans la vision de l'Hermaphrodite Divin.
TAO ne dit plus rien.
La dernière phrase est un peu obscure mais curieusement j'en saisis la signification sans la comprendre. Il me faut attendre pour assimiler.
On ne peut pas dire qu'ici il fait beau, ce serait un pléonasme visuel monstrueux.
Je m'imprègne à travers MA de ce monde futur, car existe-t-il vraiment ? Tout est si…
TAO m'interrompt en souriant :
– Même s'il n'existait pas, il existe puisqu'il existera…
Évidemment, vu sous cet angle ! C'est la première fois que je vois TAO rire. Ici la Joie est telle que le rire est inutile.
J'ai regagné ma chambre dans l'éclair blanc irisé de mauve qu'a déclenché le rire silencieux de TAO.
Allongée sur mon lit je repense à tout ce que m'a dit l'enfant blond. Comment le transmettre ? Il y aurait trop à dire avec trop peu de mots et puis, sans le contact télépathique intérieur, c'est difficile à transmet-

tre. Ma réalité est une sorte de fiction telle, qu'elle déborde de moi. Je ne vois qu'un seul moyen pour en canaliser les flots.

Et c'est ce matin-là dans mon lit que j'ai décidé de commencer à écrire ce que vous lisez en ce moment. J'avais en plus le besoin de le communiquer, de le raconter, mais à chacun de vous en particulier. Je voulais recréer cette intimité du conteur face à l'ami, au frère. Que chacun puisse se sentir concerné comme je l'étais moi-même par la Dame en mauve et l'Enfant blond. Vous les présenter comme je les ai connus, vous les faire percevoir, aimer peut-être aussi, car ils nous aiment.

Alors j'ai commencé à écrire pour mieux vous les donner, car ce qu'ils me donnent est à vous. Je ne peux le garder en moi qu'en vous le communiquant. Et si à travers ce que j'écris vous les percevez un peu, alors j'aurai atteint le but : l'énergie divine exprimée par mon état d'amour. Sinon l'un de nous deux a raté quelque chose et je ne me le pardonnerais pas !

Je suis en train d'écrire quand la Dame en mauve fait une entrée intempestive en moi, ce qui m'annonce, en général, l'arrivée de Fabio. Deux minutes après on sonne à la porte d'entrée, nous allons donc ouvrir à Fabio.

Je suis un peu agacée d'être dérangée. Ce réflexe humain me trouble mais la paix rayonnante de MA efface très vite cette saute ridicule d'humeur.

Fabio entre comme une tornade, sans s'arrêter devant moi il fonce vers le living. Ses bras sont chargés de fleurs superbes, en vrac, et il en parsème la moquette.

– Belle Dame c'est un parterre de fleurs qu'il vous faut. Le voici ! dit-il en tendant ses bras vers nous.

Je passe devant lui sans m'arrêter, via la cuisine, il se précipite derrière moi.

– Fabio tu es fou ! Et je ris aux éclats.

– Oui je suis fou, fou de toi, je t'aime.

– Mais non !

– Mais si !

– Quand on aime on n'est pas fou de quelqu'un. C'est la passion qui rend fou. Tu n'as jamais entendu dire que la passion n'était pas l'amour ?

– Des conneries tout ça, dit-il en nous enlaçant.

– … Laisse-moi programmer le thé.

– Oh là là ! tu es d’une froideur !
– Tu peux parler ! Toi, c’est la pleine ébullition des cellules, tu vas surmener ton cœur !
– Je t’aime passionnément.
– Alors tu ne m’aimes pas !
– C’est toi qui es complètement folle !
– Tout est une question de point de vue !
Fabio arrêté dans ses élans passionnels, se réfugie auprès de Titus qui vient de monter sur la table. Devant l’attitude dépitée de Fabio, Titus prend un air hautain et dédaigneux qui nous fait rire. Mon chat daigne se laisser caresser, mais se demande vraiment où j’ai été chercher Fabio !
– Alors Don Juan, tu viens, allons prendre le thé dans le living !
– Avec tes conneries de point de vue peut-on savoir si Don Juan est flatteur ou péjoratif dans ton esprit ?
– Eh bien de ton point de vue, c’est flatteur… et du mien totalement péjoratif !
– Ben voyons… ! Fabio est vexé.
– Combien de sucres, j’ai oublié ?
– Évidemment, tu te fous de moi alors que je ne pense qu’à toi.
– C’est de l’obsession sexuelle.
Touché au vif Fabio s’emporte.
– C’est normal que j’aie envie de toi non ?
– Oui mais si je te disais : je fais mes valises et je viens chez toi, tu ferais une drôle de tête, non ?
Fabio fait la drôle de tête et j’attrape un fou rire terrible, j’ajoute :

– Tu vois bien que tu ne m'aimes pas ! Mais ce n'est pas un drame, ça n'enlève rien à nos relations, simplement ne le dis pas sans arrêt, c'est tout.
Je mange tranquillement un biscuit au gingembre, mes préférés. La Dame en mauve a la sérénité du plein consentement dans laquelle je me vautre avec complicité.
Pauvre Fabio, la joute est inégale !
– Moi je t'aime, c'est toi qui ne m'aimes pas.
– En général on rejette sur les autres ce qui nous gêne. Et on voit dans l'autre ce qui est en nous. Je suis ton miroir, Fabio, et tu ne m'aimes pas. Si tu m'aimais vraiment tu ne te poserais pas la question ou tu n'affirmerais pas que je ne t'aime pas, car ce ne serait pas important.
– Mais tu es vraiment folle ! J'aime une folle.
– Encore deux affirmations gratuites et erronées !
– Tu sais, tu es vraiment bizarre quand même !
– Je suis étonnée que tu n'aies encore rencontré aucune femme pensant comme moi, car je fais partie de la majorité tout de même, je ne suis pas unique.
Fabio hausse les épaules pour répondre :
– Si tu crois que je discute beaucoup avec elles !
– C'est un tort ! De la discussion jaillit la lumière…
– C'est un cliché. Et tu parles d'une lumière !
– Ne sois pas amer, si tu m'aimais vraiment tu serais heureux et de bonne humeur, et rien ne t'atteindrait.
Fabio obstiné, vient m'enlacer. Nous roulons sur la moquette mais je le repousse après un baiser gentil sur le front. Je me relève pour nous asseoir MA et moi sur le canapé. Fabio, assis sur la moquette, a

l'air piteux de Don Juan repoussé. Normalement Don Juan ne s'attaque qu'aux femmes qu'il domine. Fabio ne comprend pas qu'il va aimer pour la première fois de sa vie, et que ce sera très douloureux.
Sur le canapé nous l'observons silencieusement. Dans l'amour qui nous traverse, un courant tangible s'écoule vers lui comme une conscience élargie. Ressaisi, Fabio s'est relevé.
– Bon, très bien, je crois qu'il vaut mieux que je parte.
Il attend ma réponse mais je ne dis rien.
Alors, beau joueur, il se penche vers nous pour appliquer un baiser sonore sur mon front. Fabio nous a quittées.
Je sais que tout va bien et que la Dame en mauve est satisfaite des résultats. Après un dernier moment de fusion, elle me quitte, me laissant sa paix, et je retourne écrire sans aucun trouble, comme si l'incident, clos, n'avait pas eu lieu.

Je glisse, grâce à MA, sur le sol de sa planète. La promenade est délicieuse. Le silence est particulier ici car il est vivant, il fait tellement partie de nous que nous devenons ce silence. La vibration qu'il nous procure émane de nous. Nous croisons de temps en temps des êtres incandescents au regard mauve qui saluent MA en passant. Ils sont tous vêtus de blanc ou de couleurs dans la gamme des violets au rose pâle. Ces êtres sont jeunes. Seuls leurs regards semblent âgés de plusieurs siècles, ils renferment la connaissance que donne l'intelligence cosmique lorsque le temps n'existe plus tel que nous le concevons encore sur terre.
MA me promène dans tout le village avant de faire un tour au bord de la mer.
Et je m'aperçois alors, pour la première fois depuis mes nombreuses visites, que l'eau dans sa texture n'a vraiment pas l'air d'eau, si l'on peut dire. Elle est légère et brillante. Tout ici est la correspondance de ce que je connais sur terre mais poussé à un paroxysme de beauté, de raffinement et de subtilité dans la manifestation. Les êtres que nous avons croisés sont eux aussi délicats et raffinés, plus petits que nous, terriens, et d'une grande beauté. Ce sont des lumières vivantes si éclatantes que je me demande si avec mon regard

physique je pourrais en supporter la vue ou si tout simplement je pourrais les voir.
Je ne vous ai jamais vraiment parlé de MA. Elle est très belle et très étrange aussi, différente de l'Enfant blond. Par moments MA semble appartenir encore à une autre dimension, si c'était possible. Son regard presque violet surtout, est le canal d'un monde encore plus large, encore plus intemporel, encore plus cosmique que ne l'est le regard de TAO. MA est partie intégrante de tout ce qui nous entoure. Elle est la lumière et sa clarté, la couleur et l'éther ambiant, les reflets mauves qui animent tout ici et leur mouvance irisée. MA pourrait incarner la gamme des couleurs du violet au mauve tant elle en fait partie et tant elle en émane les radiations douces. MA ne parle pas comme le fait TAO car elle est la synthèse et l'essence vibrante de toute explication. MA est une sculpture cosmique aux dimensions psychiques infinies. Sa forme est d'une délicatesse et d'une beauté qui sont l'essence et l'inspiration à leurs sources, avant l'intervention de l'artiste. C'est une réalisation divine dans son parfait absolu, une création à l'état pur, spontanément produite par une conscience épurée sans nul besoin d'interprète ou d'intermédiaire.
Puissance mille, MA est tout cela et bien plus encore. Imaginez son état au sein de cette perfection, ici dans son monde, car lorsqu'elle me rend visite sur terre elle s'adapte à moi et, bien que cela soit extraordinaire, cela n'a rien à voir avec l'état qu'elle me procure ici. Je me rends compte qu'elle m'adapte

à elle par un pouvoir mystérieux qui m'échappe, j'en serais bien incapable toute seule.
TAO a surgi de nulle part pour accompagner notre promenade.
– MA t'adapte à elle et à notre monde. Elle le peut grâce à la pureté de ton corps énergétique dont tu es seule responsable. De plus tu es alignée sur ton âme qui à présent te dirige. Ton évolution spirituelle a rendu possible notre expérience. On n'a rien sans rien. Il y a des humains avec lesquels nous ne pouvons encore rien faire, exemple Fabio. Nous agissons sur sa conscience par l'effet de la tienne, unie à celle de MA. Ceci est possible grâce à l'Ego[2]. Cela fait partie de la psychologie occulte que vous ne connaissez pas encore mais qui viendra. Ego veut dire âme ici. Le travail que nous faisons sur Fabio se résume ainsi : nous essayons sur lui un transfert de polarisation de sa personnalité à l'Ego afin de l'amener sur la voie de l'évolution spirituelle. Je développerai plus tard les détails de notre travail sur Fabio. Pour l'instant promène-toi avec MA, nous nous retrouverons à la maison plus tard.
TAO a disparu.
Tout à coup MA m'a fait glisser vers le haut et très rapidement nous surplombons le village arc-en-ciel sur un rayon violet dont nous faisons partie. C'est exaltant pour moi. Nous baignons, immobiles et aériennes, dans une teinte violette qui englobe tout de ses reflets, à perte de vue. Comment bien parler de ce qui ne peut se formuler ? Étant à la fois la lumière

---

[2] Ego = âme - Soi supérieur.

et sa source nous sommes éclairées et éclairantes. Après un moment de ce regard violet sur un monde que j'ai redécouvert, nous descendons légèrement, au toboggan glissant de ses rayons dont les vibrations de couleurs nous déposent sur le sol.
MA me ramène, sereine et étincelante, à la maison où TAO nous attend, déjà installé sur le canapé.
TAO qui avait les yeux fermés pose son regard mauve sur le mur qui nous fait face, aussitôt celui-ci s'efface et une scène apparaît. Alors se déroule un spectacle merveilleux dont l'héroïne se nomme Rama. Elle est l'incarnation sur terre de l'amour universel. Ambassadrice d'idées nouvelles, mandatée par les quelques Atlantes qui ont survécu au désastre de l'Atlantide, elle fait passer dans le domaine du théâtre et de la création un courant d'idées nouvelles chez les hommes. Cette pièce allie la comédie, la danse, la musique et surtout des éclairages qui, combinés aux sons, émettent des vibrations extraordinaires agissant sur le corps psychique. Rama évolue face à nous, modulant la vibration d'amour qu'elle transmet aux deux mondes parallèles qui doivent se rencontrer. Ce que je vois par le regard de MA est très beau mais surtout la dernière note, le « MA » final, me transporte.
Le mur a repris sa place, je suis sous le choc. TAO tranquille me dit :
– Tu viens de voir une pièce que tu vas bientôt écrire. Tu l'appelleras *l'Atlanta*. Ce sera une pièce contestée qui aura un énorme succès car elle correspond au besoin psychique actuel des hommes.

La déclaration de TAO ne peut même plus m'étonner ici, mais quand même, je suis absolument incapable de transcrire ce que je viens de voir, je le sais, je n'ai jamais écrit de pièce pour le théâtre, cela me semble horriblement compliqué, surtout certains procédés techniques d'éclairage me semblent impossibles.
– Tu l'écriras, adombrée par le co-Seigneur de notre planète, elle sera réalisée, non pas comme tu viens de la voir, c'est impossible actuellement sur terre, mais l'ayant vue dans sa perfection, tu pourras diriger un travail d'équipe qui approchera de cette perfection. Le résultat sera satisfaisant, et ainsi les hommes qui y assisteront recevront les vibrations nécessaires à leur éveil psychique. Quelques-uns ne le supporteront pas, c'est pourquoi ce sera contesté.
Je suis un peu perplexe, mais ici tout est possible.
– Tu ne l'écriras pas tout de suite, mais tu l'écriras.
La chose est gravée en toi maintenant. Ton cerveau en recevra le germe à ton retour tout à l'heure, mais il l'oubliera pour le retrouver dans l'adombrement du co-Seigneur violet, plus tard, lorsque vous serez prêts. Je vous laisse. À bientôt.
TAO a disparu. Méditatives nous demeurons MA et moi face au mur irisé mauve, jusqu'à ce qu'une spirale aspirante me ramène à la Sphère où je me précipite dans la cuisine pour nourrir ce corps qui m'a patiemment attendu, abandonné sur la moquette.

Frank est près de moi, tandis que je me démaquille, il me raconte sa très fatigante journée de tournage.
– Anna, ma partenaire, est très capricieuse et c'est épuisant pour tout le monde. C'est terrible car c'est la première fois que je rencontre une femme-enfant. C'est une race qui avait disparu pourtant, non ?
– Mon chéri, il y a encore de tout parmi les gens qui se laissent aller. Que veux-tu ? Mais qu'en dit ton metteur en scène ? C'est à lui de sévir, il me semble ?
– Je sais bien, mais il a peur, Anna est folle inconsciente, elle est capable de tout plaquer sur un mot ; alors il compose.
Je passe un tonique sur mon visage bien net et frais, et je regarde Frank, il est crevé. Il a pris ma main et lève son regard jusqu'au mien. Les yeux dans les yeux j'essaie de l'apaiser, mais il est tout à fait concentré sur autre chose.
– Je n'avais jamais remarqué que tu avais des reflets violets foncés dans les yeux. Tu as pourtant bien les yeux noirs ? Ils ont changé ou alors je suis vraiment très fatigué !
– Tu es fatigué chéri, ce qui n'empêche que mes yeux ont peut-être changé aussi. Tu sais, nous

changeons tous les jours un peu et puis un jour on s'en rend compte, brutalement.
Frank dépose un baiser sur ma main qu'il serre dans les siennes. Nous nous préparons à une tranquille soirée de repos, il en a bien besoin.
– Va te mettre à l'aise, prends un bon bain, je prépare le dîner.
– Oh oui, quelle bonne idée, tu me masseras un peu ce soir ?
– Bien sûr mon chéri, mais trempe-toi d'abord dans un bain moussant, le temps de tout préparer et nous dînons. Je suis contente de pouvoir enfin passer une soirée en tête-à-tête ! Tu as tant travaillé ces temps-ci que je ne te voyais plus !
– Et ça n'est pas fini, hélas !
Je le console tendrement en disant :
– Peu importe, ce soir nous appartient.
Je programme pour le dîner les plats préférés de Frank, un peu de vodka pour le remonter, je boirai de l'eau, depuis mes escapades là-haut, la vodka, l'alcool en général me dégoutent, même le vin. Je mange par contre bien, et ce soir j'ai faim, pour changer !
Après dîner, Frank est si fatigué qu'il s'endort sur son lit tandis que je le masse. Je le couvre avant de gagner ma chambre. Nous avons passé une bonne soirée et Frank s'est bien détendu. Je me couche avec une pensée pour Katia qui est si loin, mais ma toute dernière pensée avant de glisser dans le sommeil est pour la Dame en mauve et l'Enfant blond.

C’est sur le canapé de lamé que m’attend aujourd’hui la Dame en mauve, comme si elle n’avait pas bougé depuis la dernière fois, lorsque nous regardions *l’Atlanta*. Je me blottis pour mieux m’étendre dans son intensité sereine et inclusive afin de retrouver l’atmosphère de ces mondes générateurs de puissance psychique. Je deviens la vision du regard mauve de MA tout en étant ce regard qui intériorise l’environnement en m’y projetant. Je repense à *l’Atlanta* et instantanément sous la puissance du regard de MA, le mur s’efface et la scène à laquelle j’ai pensé précisément, apparaît. C’est la scène du monologue sur l’amour, les lèvres de Rama bougent mais dès les premières phrases on n’entend plus sa voix. Un son venant d’ailleurs chante :
– Pourquoi te dire je t’aime puisque j’aime…
C’est une voix indescriptible, d’une pureté et d’une force, d’une légèreté imprégnante quasiment suprahumaine. Cette voix qui est celle de l’amour que nous avons tous en nous au moins à l’état embryonnaire, vient, à la fois de l’air ambiant, de tous côtés, et de l’intérieur de nous, MA et moi. Aucun procédé humain actuel ne peut rendre le son que j’entends ici, j’en suis sûre. Le son de cette voix, combiné à la musique forte et prenante, équilibrée,

émet des vibrations bleues presque électriques qui viennent jusqu'à nous, sur le canapé, et emplissent la pièce. Nous en sommes transpercées. Je sais par MA que le bleu est la couleur de l'amour et de la protection. Sur terre nos procédés techniques actuels sont incapables de rendre ce que je vois et entends ici. Ces vibrations lumineuses et colorées sont déclenchées par le son. Il faut sur terre retrouver un procédé d'éclairage au laser par exemple qui soit synchronisé au son. Et déjà les deux techniques ayant des sources différentes, le résultat sera approchant du spectacle auquel j'assiste, mais pas identique. Ici la voix, les vibrations, la couleur ont la même source, Rama en est le canal, mais il n'y a pas de séparativité, c'est un tout. Et c'est extraordinaire.

Le mur a repris son aspect premier mais je m'imprègne encore des conditions vibratoires émises par la voix lumineuse.

MA m'entraîne vers la terrasse où TAO m'attend assis en tailleur et je ne sais laquelle de sa lumière personnelle ou de la lumière ambiante rayonne le plus. Son regard mauve, en guise de bienvenue, déverse sur nous tout ce que l'on peut souhaiter d'amour, de paix et de joie. MA prend place face à lui, assise sur le bord de la terrasse. Le paysage exceptionnel s'étend une fois de plus à nos pieds dans sa perfection lumineusement colorée.

– Tu vas revoir Fabio bientôt. Son orgueil l'a tenu éloigné, son orgueil va te le ramener. Il ne peut concevoir un échec, même passager. Il faut que je t'explique ce que nous faisons pour lui. Nous essayons

de permettre à son Ego, son âme, de le contacter. Pour l'instant il est sourd car en lui la personnalité absorbe tout. Son orgueil est un lourd handicap, et son amour des femmes et des plaisirs mal canalisé le disperse dans le monde restreint et illusoire des sensations. Dans l'idéal c'est par l'évolution initiatique consciente que l'on accède à ces moyens. C'est pourquoi il faut les maîtriser. Pour lui ils sont un but qui le dévore.

Donc nous tentons à travers toi et MA d'aligner Fabio sur son Ego. Pour cela nous nous servons de ce qui l'attire, c'est-à-dire de ton corps physique, de ta personnalité alignée, donc de tes réactions parfois opposées à ce que ton corps peut promettre. Ton apparence est l'appât, la gifle vient de tes pensées. À cela MA vient s'ajouter pour renforcer la vibration sur le plan de l'Ego afin que ce dernier puisse émettre plus fortement une petite lueur via le cerveau de Fabio. Sur le plan physique c'est par la douleur et la souffrance, qui sont des réactions violentes à la soumission, que la personnalité va brûler ce qui gêne actuellement le passage de la lumière de l'âme. Voilà en gros ce qui va se passer, je t'ai déjà dit pourquoi tu as été choisie. MA a connu Fabio il y a bien des vies, elle a envers lui une dette. Mais dans ce cas particulier c'est une coïncidence, car nous nous offrons pour votre évolution et le travail que nous accomplissons est un don pur et désintéressé motivé par l'amour et le service. Souvent aussi nous collaborons avec des hommes sur terre et parfois ils en sont conscients comme toi, ce qui est rare, car il faut réunir un certain

nombre de conditions qui sont difficilement remplies et ne s’acquièrent que sur la voie initiatique.
TAO s’est tu. Je reçois cette nature de plein fouet par le regard de MA. Tout me semble clair.
Il reprend :
– Tu reverras certaines scènes de *l’Atlanta* comme tout à l’heure ; celles qui seront les plus difficiles à réaliser… Mais le fait de les avoir vécues te donnera les mots nécessaires pour les expliquer aux techniciens qui y travailleront.
Je pense que je ne connais pas de comédienne capable d’être Rama car Rama ici ne joue pas, elle est.
– La comédienne existe mais elle n’est pas encore prête aujourd’hui. Il lui faut passer par beaucoup de déboires pour s’approcher de ce rôle. C’est quelqu’un de psychiquement préparé qui a de gros problèmes de personnalité, ce qui est courant. Elle a encore le problème du « je » et elle ne le dépassera pas complètement, ce qu’il faudrait pour être Rama. Elle interprétera donc Rama. Personne d’autre actuellement ne peut être Rama, sur terre. Le rôle de Rama risque d’alimenter fortement son problème, mais il peut aussi l’aider à le dépasser.
TAO ne dit plus rien une fois de plus. Donc Rama ou plutôt son interprète existe quelque part. Mes pensées tout à coup se fondent entre nulle part et ailleurs. TAO et MA sont eux et moi et chaque impression est à la fois elle et moi, eux et elles, moi et eux. C’est dans cette extension de conscience, incommunicable, que m’emporte le tourbillon qui me ramène à la Sphère.

Sur terre j'ai une perception aiguë des moindres choses. Par exemple, je capte sans effort, clairement, le cheminement de la pensée d'un interlocuteur. C'est une compréhension instantanée, directe, au-delà des mots. Je sais ce qu'il veut dire même s'il s'exprime approximativement ou mal. Je saisis l'intention, le mensonge, tout ce qui fait la personnalité de quelqu'un et qui bien souvent lui est encore étranger. Depuis mes visites à MA et TAO je vis de plus en plus cette acuité extra-sensitive tant elle s'est développée. Ce qui m'étonne le plus quand je suis sur terre c'est la manière dont je passe d'un plan à l'autre avec une continuité de conscience absolue dont le potentiel, livré à mon raisonnement, m'étonne. Cette facilité est nouvelle pour moi. Je suis l'un et l'autre plan, avec bien sûr mon analyse humaine de terrienne qui m'aide aussi, tout en me semblant de moins en moins importante.
Frank est déjà parti depuis longtemps et je suis encore dans la cuisine lorsque la Dame en mauve arrive, m'annonçant donc l'arrivée imminente de Fabio. On sonne et je cours lui ouvrir. Il m'enlace d'entrée, tendrement. Je prends son visage entre mes mains pour déposer un baiser sur son nez, puis je me dégage pour l'entraîner dans la cuisine afin de finir

mon thé, et lui en proposer un qu'il refuse au profit d'un jus de fruit. Face à face, nous buvons doucement, la Dame en mauve en moi, tandis que Fabio tripote son verre et avale son jus d'orange par à-coups. Je ne dis rien, j'attends ; Fabio est sur les nerfs devant mon calme tendre. Finalement j'ai pitié de lui.
– Il y a longtemps que je ne t'ai pas vu. Qu'as-tu fait pendant tout ce temps ?
– J'ai réfléchi, lance-t-il boudeur.
– As-tu des problèmes ?
– Oui.
– Professionnels ? Tu ne lis plus l'avenir ?
– J'ai des problèmes avec moi, ce qui fait que tout va mal.
Je me verse une autre tasse de thé, en silence, Fabio encouragé continue :
– Tu comprends, ce que tu m'as dit la dernière fois… Effectivement je n'ai sans doute jamais aimé personne ! C'est un choc quand même. J'ai eu des histoires d'amour que je croyais importantes comme avec toi par exemple.
J'enchaîne :
– Déjà quand on aime on ne dit pas « histoire d'amour », c'est significatif et puis tu as aimé quelqu'un : toi-même. Et c'est un bon début car on ne peut aimer les autres que quand on s'aime. Tu vois tu es prêt à l'amour.
– Tu te fiches de moi.
– Mais non Fabio, je suis très sérieuse.
– Mais j'en ai l'impression, tu as des idées bizarres.

– C’est toi qui a des idées bizarres car tu n’écoutes pas. Tu t’écoutes. Beaucoup de gens pensent comme moi, en fait, la majorité. Je t’ai déjà dit que tu faisais partie d’une minorité. Mais tu ne t’intéresses pas vraiment aux autres alors tu penses comme toi, et tant pis pour les autres. La réalité est tout autre, mais tu n’en as pas conscience.
Fabio demeure silencieux un moment.
Il a l’air vraiment malheureux. Je vais avec MA le prendre dans mes bras ! et je l’entraîne dans ma chambre. La bête en lui, oh la vilaine !, est présente, le lit nous accueille, Fabio est tout amour, et c’est bien agréable. Ne soyons pas hypocrite, mon corps aime faire l’amour. Fabio est si passionné qu’il voudrait ne jamais quitter ce lit et m’immoler à vie, pour que rien de moi ne lui échappe jamais. Mais tout a une fin, qu’en l’occurrence il noie d’une tendresse amoureuse qui me ravit.
Allongées, la Dame en mauve et moi, nous laissons aller à mon corps détendu dans les bras de Fabio qui ne veut plus nous lâcher.
Je me lève enfin pour nous précipiter sous la douche où Fabio nous rejoint. Enlacés sous le jet d’eau puissant nous rions comme trois enfants. J’ai mis une grande robe bleue avant de m’installer dans le living où Fabio déguste une vodka, à petites gorgées gourmandes. Je partage avec lui quelques amandes.
– Tu es vraiment bizarre tu sais ! me dit-il.
– Mais pourquoi donc ?
– Après la dernière fois je croyais que c’était fini entre nous.

– Non, tu veux dire que tu pensais ne plus coucher avec moi.
– Enfin oui…
– D'abord Fabio, même si nous ne faisons plus l'amour ensemble, rien ne sera changé dans nos relations, je t'aimerai toujours, rien ne serait fini. Si c'était un jour, comme tu dis, « fini entre nous », c'est que nous aurions eu des rapports de sexe uniquement, et c'est impensable pour moi, ça n'existe pas ou du moins je pensais que ça n'existait plus.
– Pourtant ça marche souvent ainsi dans mes aventures.
– C'est dommage, le meilleur t'échappe, c'est ce qui reste après le sexe qui est l'amour vrai.
– Par exemple je ne comprends pas tes rapports avec ton mari, tu l'aimes ?
– Mais bien sûr je l'aime voyons, mais si tu le permets c'est une chose entre lui et moi. Avec toi c'est différent.
– Mais il est au courant pour nous ?
– Bien sûr puisque je l'aime.
Déconcerté et furieux Fabio enchaîne :
– Il comprend que tu puisses m'aimer aussi. Ben voyons ! Il ne t'en veut pas ! Ni à toi ni à moi, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.
– Oui, ce n'est pas parce qu'on aime quelqu'un qu'on n'aime plus les autres. Autrement ce serait stupide, un non-sens à l'amour. Et puis il se passe en ce moment quelque chose que tu ne peux pas saisir. Arrête de te poser des problèmes là où il n'y en a

pas. Alors qu'apparemment il faudrait déjà penser aux tiens.
– Quels problèmes ?
– Oh ! Tu trouveras bien tout seul. Et maintenant il faut que j'écrive, j'ai besoin d'être seule.
– Tu es insensée, mais je pensais passer l'après-midi avec toi, moi…
– Une autre fois.
– Tu n'as pas envie d'être avec moi ?
– Si, mais il faut que je travaille.
Dépité Fabio me quitte sans comprendre mon attitude et persuadé de mon égoïsme profond ! Quelle injustice !
MA s'en va tout de suite, me laissant à mes occupations. Et je ressens son contentement, nous avons déjà bien travaillé sur Fabio.
Me voici enfin seule pour écrire.
Lorsque les mots auront disparu et que les livres n'existeront plus, alors ce manuscrit prendra toute son ampleur par le moyen du livre audiovisuel que le futur nous prépare. Pour l'instant les lecteurs se contenteront donc des mots maladroits qui sont à ma disposition pour rendre le plus parfaitement possible cette tranche de ma vie qui dépasse la fiction. C'est pourquoi il faut que j'y travaille.

Mon corps psychique étant régénéré et mon corps physique étant très reposé par mes échappées dans le temps avec MA et TAO, je suis dans une forme splendide, radieuse et joyeuse, magnétique.
Fabio en subit les conséquences, il est très amoureux, peut-être m'aime-t-il déjà. La Dame en mauve et moi dégageons une telle électricité que Fabio ne peut qu'en percevoir les effets physiquement et le résultat pour lui est un débordement sexuel qu'il n'a jamais connu à ce point. Or, ce débordement ne peut s'exprimer… qu'envers moi et cela le trouble profondément. Il ne peut plus jouer les Dons Juans et se disperser, ce qui ne le rassure plus. Il est atteint d'impuissance avec les autres femmes, d'obsession avec moi. C'est le tout premier pas vers la virilité, il marche enfin à l'opposé de Don Juan. Il me connaît et je l'obsède, ou plutôt nous l'obsédons, car MA y est pour beaucoup. Inconsciemment Fabio commence à changer, à se remettre en question. La prochaine étape pour lui est le calme qu'il doit trouver dans cet état, c'est-à-dire avec une seule femme, et à ce moment-là, dans l'amour accepté, la vibration de MA jointe à la mienne, pourront agir de conscience à conscience sur l'Ego ou âme et dès le premier éveil, le travail pourra se continuer sans nous.

Puis viendra le jour, bien plus tard, où il travaillera tout seul.
Pour l'instant l'amorce est bonne, tout va bien.
Le point final pour MA et moi sera le moment où Fabio reconnaîtra dans son cerveau l'intention égoïque. Ce qui lui permettra, plus tard au cours de son évolution de se mettre au service des êtres cosmiques afin d'aider l'Humanité, ceci ne viendra qu'après l'alignement parfait avec l'Ego.
Quand ce dernier pourra faire entendre sa note à laquelle répondra le plan correspondant, son service sur le plan physique pourra commencer, mais j'anticipe. Pour l'instant il y a encore beaucoup de travail.

La Planète Sacrée m'accueille une fois de plus dans le corps radieux de MA, c'est dans une maison inconnue que je l'y retrouve. Une maison bleue. Les murs sont blancs irisés de bleu pâle, c'est ravissant. Elle est, à peu de choses près, identique dans sa conception à la maison mauve de MA et TAO. Les canapés sont de forme différente mais leur couleur jaune paille est semblable à celle que je connais déjà. Le sol de la terrasse où MA vient de nous monter est d'un bleu lapis-lazuli étincelant.
MA irradie d'elle des vœux de paix pour saluer quelqu'un que je ne vois pas encore tant il est lumineusement fondu dans tout ce qui nous entoure. La forme, d'un bleu pastel très tendre, que je distingue enfin, grâce aux yeux de MA, est si claire et mouvante qu'elle ressemble à un souffle lumineux. Je ne saurais dire si c'est un homme ou une femme. Les proportions sont admirables et la taille petite. Le regard d'un bleu profond a une intensité légère. Je le sais, cela peut sembler curieux, mais c'est ainsi. Je le distingue de mieux en mieux depuis notre arrivée et je suis assez perplexe. Cet être pourrait être un homme d'une grande beauté mais aussi une femme, non moins belle. Le bleu irradie de lui pour nous traverser et se diluer alentour. Nous sommes ravies

au sens propre du terme. Je nous sens déborder de douces vibrations positives. Nous restons assis tous les trois dans la radiance de l'Être silencieux, dont seule la couleur est loquace, si je puis m'exprimer ainsi. Nous devenons, MA et moi, encore plus légères, encore plus noyées, en extension dans l'air qui nous entoure. Au bout d'un moment, l'Être passe doucement près de nous dans une sorte de bénédiction muette mais éloquente, avant de disparaître dans la maison. MA ne bouge pas et je lui en sais gré tant notre bien-être est extraordinaire.
Puis tout à coup TAO est là, souriant et bienvenu. Il s'installe près de nous sur le rebord bleu de la terrasse pour fermer les yeux un moment.
Je suis encore avec l'Être bleu qui nous a quittés sans vraiment partir. Qui est-ce ? Je ne me pose pas vraiment la question, je suis trop bien en lui.
TAO, doucement :
– J'ai mentionné un jour l'Hermaphrodite Divin.
Je m'en souviens maintenant, TAO énumérait les nombreuses connaissances des hommes sur la Planète Sacrée. TAO continue :
– Le mot sexe tel que vous l'employez actuellement sur terre désigne la relation entre homme et femme dont le but est la reproduction. Pour Fabio par exemple « sexe » se rapporte uniquement à la satisfaction de ses pulsions, pratiquées comme bon lui semble, sans régulation. Heureusement il change en ce moment.
Essentiellement, le sexe est l'expression de la dualité ou de la séparation d'une unité en deux parties. Ces

moitiés peuvent être : esprit et matière, mâle et femelle, positif et négatif… Elles tendent, par les stades de l'évolution, vers une unité ou homosexualité – ce mot n'a aucun rapport avec la perversion qu'il désigne actuellement sur terre.
En fait l'homosexualité désigne une personne qui combine en elle-même les deux sexes et peut physiologiquement et mentalement d'une manière absolue se satisfaire, se sustenter et se propager elle-même.
TAO s'interrompt quelques instants pour reprendre :
– Je parle de l'Hermaphrodite Divin, du véritable androgyne, de l'être humain perfectionné. Tu viens de le rencontrer dans l'Être bleu, comme tu l'appelles.
Ainsi c'est un Hermaphrodite Divin. TAO enchaîne :
– Ce que vous entendez par homosexualité est une attitude déformée de l'esprit menant à des pratiques physiques et à des réactions qui sont si anciennes, que leur antiquité même est un démenti à l'idée que cette attitude pourrait représenter un pas en avant sur le sentier du progrès, c'est une régression, un rythme périmé et la reprise de pratiques anciennes.
TAO se tait.
Moi qui trouvais l'homosexualité normale, pourquoi pas ? Je suis un peu étourdie par la déclaration de TAO et le bleu de l'Être qui m'imprègne toujours.
– L'Être que tu viens de rencontrer est un Hermaphrodite Divin bleu ; le bleu tend à disparaître actuellement au profit du violet comme tu as pu t'en rendre compte ici. Lui est totalement réalisé, son cycle bleu se termine alors que commence le cycle violet, qui n'a pas encore, sur l'échelle de son évolution,

d’êtres totalement réalisés. Sauf à l’échelle planétaire où tout ceci est valable parallèlement à l’homme, mais c’est trop complexe, inutile d’en parler ici. Le bleu correspondait à une note cosmique. La note a changé amenant le violet à la manifestation, car sons et couleurs sont intimement liés.
Je me demande ce que signifie pratiquement tout ceci pour nous sur terre, le changement du bleu ou violet, et ce qu’apportent ces deux couleurs ! Je sais déjà que le bleu est la couleur de l’Amour et je viens de la vivre avec MA. Mais l’abstraction de ce que TAO m’enseigne est telle que dès que ma pensée intervient je suis un peu perdue.
– C’est normal, me répond-il ; tu expérimentes en le vivant quelque chose qui t’échappe complètement, alors quand tu y es plongée, pas de problèmes, mais dès que tu essaies de comprendre intellectuellement, c’est plus difficile. Il y des tas de choses ésotériques techniques que je ne peux pas t’expliquer.
C’est pourquoi tu es ici. Si on l’avait simplement dit tu ne l’aurais pas cru. Ici avec nous tu ne peux plus en douter. Toute expérience est personnelle et incommunicable. Laisse-toi aller à l’intuition de notre plan.
Je me demande si Lividia, Frank, Fabio n’en parlons pas !, pourraient imaginer au travers de mes mots ce que je tenterais de décrire ? Probablement…
TAO ajoute :
– Mais ils ne feraient qu’imaginer. Les personnes citées te croiraient sans aucun doute, mais les autres ? Ceux que tu ne connais pas ou mal ?

TAO continue :
– Pourtant tu écriras un livre, seule la forme romancée te sauvera de la croyance ou du doute. On accepte un roman sous le couvert du talent imaginatif de l'auteur, on refuse systématiquement les mêmes choses si elles deviennent, apparemment, affirmations gratuites. Les lecteurs se sentent agressés, ils réagissent avec leurs opinions. Sais-tu que la réaction est toujours négative ? Je m'explique : une chose en soi est sans critère de bien ou de mal. Toute réaction à cette chose est forcément négative puisqu'elle étiquette la chose, lui donne une valeur et réagit : va à l'encontre. Il n'y a pas de réaction positive, on réagit ou « on va avec ». Or « aller avec » signifie action et non pas réaction.
Je médite ce que TAO vient de dire, je n'y avais jamais pensé ! C'est étrange car cela me paraît évident maintenant.
– Tes romans, continue TAO – il y en aura plusieurs – pourront ne pas plaire, mais seul le goût sera concerné donc, peut-être, en réaction. Le contenu sera une œuvre imaginative incontestable, acceptable en soi. Les procédés pour atteindre l'humanité sont parfois apparemment tortueux, les plus sinueux, sont parfois les plus directs.
Nous sommes recueillies toutes deux en MA, TAO poursuit :
– *L'Atlanta* sera différent car tu touches directement un corps psychique au moyen du son et de la lumière. Même si les spectateurs ne le veulent pas certains seront obligés de réagir violemment. C'est une opération chirurgicale dont le scalpel est la pièce

maîtresse. Ce sera l'amour pour ceux qui n'auront pas besoin de scalpel et la haine pour les autres. Le son allié à la couleur et au thème aura un effet violent sur quelques-uns. En revanche, si tu montes la même pièce avec éclairage et musique traditionnels, seul le goût à nouveau interviendra. Les spectateurs aimeront ou pas, sans problèmes quant à l'œuvre imaginative elle-même.
Je suis effondrée tout à coup par le travail que j'aurai à faire. MA redresse mon accablement dans sa sérénité et TAO me sourit.
Sur la Planète Sacrée je suis en sécurité totale, rien ne peut m'arriver de négatif. TAO termine par :
– En période de travail et de réalisation sur terre, dans les moments les plus difficiles, pense à nous sur la Planète Sacrée, nous sommes reliés, notre lien est indestructible. Même si tu ne nous vois plus, si dans le chaos humain tu crois ne plus sentir notre présence, nous serons là. Si tu le sais envers et contre tout, ta force sera grande.
TAO se lève enfin en souriant.
– Que la paix soit en toi à jamais.
Il a disparu dans la maison bleue.

C’est dans mon atelier en plein ciel au sommet de la Sphère que j’écris, je suis en train de m’y préparer en pensant à tout ce que m’a dit TAO. C’est formidable, pour l’instant MA et lui sont présents, ils font partie de moi, de ma vie ici. Malgré notre séparation il n’y a aucune coupure de contact entre nous. Non pas parce que je sais que je vais les revoir, mais plutôt à cause de ma continuité de conscience, indépendante de mes voyages et de ma présence sur la Terre ou la Planète Sacrée.

J’ai l’impression de n’avoir aucune imagination tant les faits que je reporte sont réels. J’écris comme TAO parle, le plus fidèlement possible. Mon seul effort est dans la transposition des phrases. C’est presque une adaptation, et je ne peux m’occuper ni d’un style ni de quoi que ce soit d’autre, littérairement parlant. Aussi j’espère que le résultat n’est pas trop mauvais. La faute m’en incomberait entièrement car la réalité est sublime.

Enfin je me mets au travail à un rythme d’écriture rapide et fluide qui ne laisse pas grand-place, j’en ai bien peur, à la construction ni au choix de formules stylées.

– Arrivés à un stade d'évolution où l'âme est en contact avec la personnalité par le mental, via le cerveau, vous pouvez tous, motivés par l'amour, la sagesse et la conscience de servir l'humanité, devenir des magiciens blancs.
D'entrée, après un sourire lumineux, TAO a commencé à enseigner calmement. Nous sommes avec MA assis dans le jardin auprès de fleurs étonnantes qui embaument.
TAO continue :
– L'activité magique consiste à cultiver la psyché dans le monde des formes afin que ces dernières manifestent la force magnétique et l'énergie spirituelle dans leur gloire rayonnante.
Le groupe des magiciens blancs dont tu fais partie est constitué d'hommes spirituels en rapport, par le pôle conscient, avec le monde intérieur aussi bien qu'avec le monde extérieur.
Le mage blanc a enfin fini et gagné sa bataille sur l'homme inférieur en lui, il peut disposer de ses forces pour collaborer au Plan cosmique. Il a gagné la puissance vitale, motivé par l'amour et le désir de servir. Son service est forcément impersonnel et désintéressé. Il est un instrument, un canal de force, un lien entre le haut et le bas, cherchant à aider la

matérialisation du Plan Divin sur le plan physique. Il est un bâtisseur uni à toutes les énergies du cosmos. Tu comprends pourquoi la nature inférieure doit être dominée au préalable, et pourquoi ces pouvoirs pourraient être dangereux dans le cas contraire.
Je me perds dans le regard de MA sur les fleurs. J'assimile et je me demande ce qu'est le magicien noir. TAO enchaîne :
– Sache simplement que le véritable magicien noir est une entité sans âme. Il n'existe pas dans un corps physique. Son monde est celui de l'illusion. Il agit du plan mental inférieur à travers le désir de ceux qui, sur le plan physique, sont esclaves d'un égoïsme et d'un égocentrisme extrêmes. Ce que l'on nomme magicien noir sur le plan physique n'est qu'un homme ou une femme sensible à un véritable magicien noir sur les plans astral ou mental, ou encore en rapport avec eux. De tels êtres sont rares car un égoïsme sans mélange est rare. Là où il existe, il est très puissant comme toutes les tendances exclusives. Mais on verra la cessation de leurs activités, prévue dans le futur.
J'ai du mal à saisir le terme : « entité sans âme ». TAO continue :
– L'âme est la qualité divine manifestée par toutes formes. La méditation sur cette phrase te donnera une explication.
TAO ajoute :
– L'âme n'est ni esprit ni matière, mais le rapport entre les deux, elle est cette entité qui vient à l'exis-

tence quand l'aspect spirituel et l'aspect matériel entrent en rapport.
TAO s'est tu, clôturant pour l'instant ce chapitre, en me laissant matière à réflexion. Il s'est levé pour faire le tour du jardin. MA et moi communions dans le parfum des fleurs et la clarté ambiante. TAO revient vers nous.
– Dans quelques temps ton corps éthérique totalement régénéré et vivifié sera autonome et clairvoyant. Tu pourras te déplacer ici seule sans MA qui pourtant demeurera avec toi. Tu vas naître à notre plan.
Je me demande comment ? Mais TAO ne juge pas utile de répondre à ma question.
– Tu seras visiteuse, résidente passagère, en avant-première de ta vie future ici.
Sur ce, TAO nous laisse à la contemplation des fleurs.
C'est sur la plage, après avoir traversé le village, que nous nous promenons, aériennes et glissantes. Une silhouette se rapproche de nous, c'est l'enfant de la maison rose voisine. Enfant est impropre, il n'en a, comme TAO, que l'apparence mais rien dans son regard violet ne peut suggérer un enfant. Après un sourire en guise de salut nous continuons la promenade tous les trois. Bientôt nous croisons un groupe d'une dizaine de personnes. C'est le premier rassemblement que je vois ici. Ils sont assis en cercle à même le sable. Les regards sont centrés au milieu du cercle qu'ils forment et je peux distinguer par les yeux de MA une sorte de sphère de lumière violette,

immatérielle, à la jonction de leurs regards. La forte luminosité qui s'en dégage les nimbe de sa couleur. C'est très beau sur cette plage en plein air. Ils ne bougent pas à notre passage, consciemment perdus dans l'aura violette. Je suppose une sorte de méditation de groupe, mais ni MA ni l'Enfant rose ne me répondent. J'en conclus que, n'étant pas initiée aux pratiques occultes de la Planète Sacrée, cela ne me regarde pas.
Tout à coup je nous sens nimbées de reflets violets, MA se retourne et je m'aperçois que l'aura du groupe grandi jusqu'à nous atteindre, pourtant nous sommes déjà loin d'eux. Je croise le regard violet de l'Enfant, un tourbillon violet m'enveloppe à travers lui pour m'arracher à MA et me transporter chez moi où je me retrouve, forme abandonnée, au creux de mon lit, auprès de Titus endormi.
Ce retour brutal me fait rire. Je suis d'une humeur de rêve et je me lève aussitôt pleine d'énergie pour attaquer ma journée ou plutôt mon après-midi terrestre. Il est tard et j'ai faim, mais je décide de me préparer avant le petit déjeuner que je programme énorme car vu l'heure, il fera office de déjeuner.

La Dame en mauve choisit le moment où je me prépare à écrire pour débarquer, souriante et navrée. Fabio n'est pas loin, il a vraiment le chic pour m'empêcher de travailler ou pour me faire travailler, dépendant du point de vue envisagé ! Je me prépare donc à descendre pour lui ouvrir lorsqu'il sonne.
Il entre en me tendant une petite boîte, je l'ouvre dans le living pour y découvrir dans un écrin de velours blanc une améthyste superbe. Les feux violets qu'elle émet scintillent vers moi comme autant de clins d'œil venant de la Planète Sacrée. Le contentement de MA m'inonde, mêlé au mien bien physique et j'explose d'enthousiasme en sautant au cou de Fabio qui se méprend sur ma réaction. Ce qui nous importe à MA et à moi c'est qu'il ait pu choisir cette couleur. Il a déjà perçu inconsciemment la note violette, cette pierre en est la preuve matérielle. Je suis folle de joie.
– Je suis heureux qu'elle te fasse autant plaisir, j'avais un peu peur…
– Elle est superbe, quelle bonne idée !
– C'est bizarre, je l'ai découverte pour toi, j'ai pensé qu'elle irait bien à tes yeux, je n'avais jamais remarqué cette pierre auparavant.

– Merci Fabio, tu es un amour – il ne sait pas encore à quel point !
Ce disant, je passe la chaîne autour de mon cou, et l'améthyste flamboie sur ma poitrine, emblème triomphant du service efficace. C'est la récompense terrestre, manifestation du rayon violet des co-Seigneurs de la Planète Sacrée. Mais je plaisante bien sûr ! Je ne peux rien prendre au sérieux tant je suis heureuse de voir Fabio faire un pas sur la voie juste. En revanche, à l'intérieur, MA et moi, dans notre contrepartie ésotérique, sommes calmes, sérénité et joie pure.
– Si nous allions prendre un verre quelque part ou nous promener sur la plage ?
– On peut faire les deux, me répond Fabio conciliant.
– Alors, allons-y.
Nous choisissons l'Aquatique, un salon de thé, sous l'eau, c'est donc entourés de poissons que nous dégustons les gâteaux succulents que l'on y sert.
Nous sommes gourmands tous les deux, Fabio en plus me dévore du regard tandis que nous le magnétisons du nôtre, MA et moi-même. La force de MA et la mienne combinées agissent à travers mes yeux pour permettre à Fabio d'être plus réceptif grâce à son amour pour moi. L'amour est la clé qui lui permet de s'ouvrir, la serrure en est mon regard chargé d'énergie qui se déverse en lui. Depuis toujours ne dit-on pas que les yeux sont le miroir de l'âme ? Fabio est relié à lui-même par mes yeux. Pour la première fois, concentré et attentif malgré

lui, il oublie ce qui se passe autour de nous. Il n'est plus un papillon au mental dissipé. Ses pensées sont claires et simples, en direct de lui-même il reçoit cinq sur cinq qu'il m'aime mais il ne le dit pas, et je le crois. L'instant est agréable et riche, dépouillé et dense. Un thé sous l'eau, le violet de mon améthyste et l'amour d'un homme sont le prélude à une autre dimension cachée en lui. C'est l'être spirituel en lui qui pour la première fois ne me dit pas qu'il m'aime parce qu'il m'aime sans éprouver le besoin de formuler la communion, évidente, qui en résulte.
Nous parlons de choses et d'autres, de sa vie et de la mienne, de la peinture et de son don de voyance qu'il est conscient d'avoir mal exploité.
– Pourquoi ?
– Parce que, me répond-il, je l'ai mis au service de la connerie pour des petits problèmes de personnalité sans intérêt. J'ai alimenté chez les femmes leurs faiblesses et leurs obsessions, leurs espoirs et leurs désespoirs, leurs aveuglements et leurs illusions. Et je me suis perdu à travers ce que je donnais mal, d'une manière coupable parce que consciente. Avec toi je n'ai pas pu, car tu as vu en moi beaucoup plus clairement ce que je voulais inconsciemment de toi. Tu m'as convaincu.
Je laisse parler Fabio, émerveillée qu'il puisse le faire ainsi avec autant de lucidité, et pour une fois, sans jouer du tout. Je n'ai plus le même homme devant moi. Je repense à nos dernières entrevues et notamment à celle de son irruption dans mon living, les bras chargés de fleurs dont il couvrait la moquette.

Don Juan est-il vraiment mort en lui ? En tout cas il est dépassé. Fabio est simplement honnête tout à coup. La tendresse de MA déborde de moi, je regarde Fabio, il soutient mon regard d'un air joyeusement grave.
Nous avons terminé notre thé gourmand. Et la plage nous tend son sable ensoleillé. J'enlève mes chaussures pour mieux en profiter, Fabio m'imite. Nous rejoignons la Sphère d'un pas paresseux, en harmonie avec la chaleur de ce soleil ardent qui fait vibrer la nature. Nous ne disons plus grand-chose, tout à l'écoute de l'impalpable silence meublé des sons naturels qui nous entoure. La mer, le sable, les arbres, un peu plus loin, s'expriment largement ainsi que les mouettes. Nous y sommes attentifs.
Nous nous rechaussons devant la Sphère où je prends congé de Fabio, j'ai besoin d'écrire. Il nous prend dans ses bras, tendre et gentil, avant de monter dans sa voiture qui s'éloigne bientôt. Face à la mer, MA et moi lançons un grand merci cosmique qui se perd dans le ciel avec MA qui le suit dans un rayon de soleil indigo. L'esprit tranquille et le cœur léger, je remonte seule dans mon atelier pour travailler.

Dans la vie de service que j'ai choisie, peu importe la forme prise par ce dernier. Après avoir dansé et peint, me voici écrivain. La danse étant le seul métier que j'ai vraiment appris. Je n'ai jamais pris un cours de dessin et jamais je n'aurais pensé écrire un jour. Et pourtant, chacune de mes activités a vu mon total engagement puis mon absolu retrait sans aucun regret, comme si je changeais de robe. La période où je dansais professionnellement me semble à présent si totalement détachée de moi !

J'y repense en rangeant l'atelier, il y a des feuilles blanches un peu partout et des pastels traînent çà et là. Je mets de l'ordre, aidée moralement par Titus qui approuve, car il ne peut plus mettre une patte devant l'autre, mon chat, tant il est fatigué ! Et je l'enlève dans mes bras pour l'embrasser fougueusement. Imperturbable, il daigne.

L'atelier resplendit, tout propre, tout net, et je m'allonge sur la moquette ainsi que j'en avais l'habitude lorsque je peignais beaucoup, pour admirer le ciel par le toit ouvert. Le coucher du soleil est splendide. Titus se colle contre moi, heureux. Tout à coup, par-delà le toit je me précipite dans la couleur chaude de ce soleil couchant qui tourne, avant que le ciel ne m'avale.

MA et TAO m'attendent. Ils sont autour de la table de cristal, une coupe de verre violette, translucide, en occupe le centre. En réintégrant MA je m'aperçois que la chaise que nous occupons est sensiblement éloignée de la table ainsi que celle de TAO qui y fait pendant de l'autre côté, face à nous. Leurs yeux sont fixés sur la coupe qui renvoie aux quatre coins de la pièce de longs éclairs violets que l'on pourrait toucher. Pour être plus claire je dirais que l'effet est le même que des rayons laser qui, sortant du centre de la coupe, occuperaient l'espace de la pièce en s'évasant vers les quatre coins, le plafond et le sol. Ces rayons nous traversent pour continuer leur trajectoire. Entre MA et TAO se trouve une autre chaise vide. À travers le corps de ma sœur cosmique les vibrations de la pièce me semblent excessivement élevées.
Au centre de la coupe, le pivot de départ des rayons se met à tourner lentement, les entraînant, ils se mettent à balayer la pièce de droite à gauche. C'est fascinant et je ressens en MA un élargissement qui me soulève. Puis, le balayage des rayons s'accélère progressivement jusqu'à une vitesse vertigineuse dans laquelle on ne distingue plus les rayons de la pièce elle-même devenue espace violet suspendu au sein d'une couleur

aux dimensions infinies. MA et TAO sont immobiles, les yeux grands ouverts toujours fixés au centre de la coupe. Mais pourtant, je sens MA s'élargir de plus en plus en un mouvement intérieur dont l'impression est indéfinissable. C'est à la fois un éclatement, un bien-être total pour nous et en même temps c'est physique. Je la sens s'ouvrir, est-ce l'effet de cette tornade de lumière violette ? Soudain MA lève lentement les yeux et j'y vois le ciel à l'extérieur de la maison. Je baisse les yeux sur la coupe où la lumière continue sa ronde folle. C'est alors que je m'aperçois que je peux voir sans les yeux de MA. Que se passe-t-il ? Je regarde autour de moi. MA s'est diluée dans la lumière violette, elle a pris les dimensions de la pièce, en s'y fondant, puis elle est sortie pour se fondre dans le ciel. TAO me regarde en souriant. Je suis assise seule sur la chaise que nous occupions, moi en MA, il y a un instant. Je suis vêtue de mauve et je me sens légère comme un souffle étincelant. Je suis un peu étourdie et remplie d'une joie difficile à exprimer. MA me regarde en souriant, elle est entre TAO et moi sur l'autre chaise, vide tout à l'heure. Ma mère lumière s'est arrêtée et la coupe, comme à mon arrivée, déborde simplement de rayons directionnels violets.
MA se lève, s'approche de la table pour mettre ses deux mains fines au-dessus de la coupe qui s'éteint.
Voilà, c'est terminé.
Je suis née à la Planète Sacrée.
Nous sortons tandis que j'avance nimbée par le souffle de mon corps éthérique léger et mobile, précis et

impalpable. Je suis sculptée de lumière colorée, comme MA, et TAO et tous ceux que j'ai croisés ici. Mon regard est violet, et je le sais.
MA et TAO, heureux de ma joie, sourient.
– Allez vous promener toutes les deux. Essaie ton corps nouveau et puisse-t-il être dans son énergie vitalisante, le véhicule du progrès.
Et la promenade commence. Je glisse et je bondis, mes sauts sont longs, hauts, et je retombe en douceur comme un voile. MA sourit, indulgente, personne ici ne fait plus cela comme moi, pour jouer. Seule la nécessité motive ces bonds ou glissades. Je suis une enfant terrienne au jardin magique de la Planète Sacrée. Mais je me calme vite, car une telle joie m'habite que ces jeux me semblent vite vains. Je suis toujours enlacée à MA, sans être en elle, et cette sensation est très étrange, mais sûrement normale ici. Nous ne parlons pas, mais je sais instantanément ce qu'elle ressent et ce qu'elle pourrait en dire. TAO imprime aussi en moi chaque instant de son être. Avec MA c'est différent, elle est imprimée en moi. Je sais qu'il en est de même pour elle. C'est une fusion parfaite. J'espère que je me fais un peu comprendre. C'est si loin de nos sensations humaines physiques. La perception de nous-mêmes, en MA et moi, est reléguée et subordonnée à un état de conscience qui inclut la conscience universelle. Nous sommes une par la conscience mais deux par notre manifestation physique éthérique. C'est, je crois, cette description qui se rapproche le plus de notre réalité ici.

Au cours de cette promenade nous apercevons au sol une fleur coupée. C’est curieux cela ne se fait pas ici. MA la ramasse, puis la magnétise et me la tend pour la ramener chez moi. Nous n’avons rien dit. Nous savons instantanément ce que fait l’autre et pourquoi. Il est temps pour moi de regagner la Terre. C’est sur un dernier regard de MA que je m’en vais. Et cette fois-ci je m’éloigne de la Planète Sacrée qui, de plus en plus petite, s’estompe sur l’horizon mien d’un acquis éternel.

Dans l'atelier je me lève en bousculant un peu Titus pour aller déposer ma fleur dans un petit vase. Elle est superbe en sa matière éthérique et bien sûr n'a pas besoin d'eau.
Frank entre alors que je cherche la meilleure place pour la mettre en valeur.
– Mais qu'est-ce que tu fais avec ce vase vide ?
En déposant mon petit vase bien en vue sur une étagère je souris à Frank sans répondre. C'est une fleur éthérique que seuls pourront voir ceux qui possèdent la vision éthérique. Frank apparemment en est loin, bien qu'il voie très bien les auras des gens et des choses. Et je l'embrasse tendrement après un coup d'œil complice à ma fleur mauve et rose.
– Tu as une mine superbe, tu es éclatante ma chérie.
C'est sûrement vrai, je ne me suis jamais sentie aussi bien de ma présente vie.

Dans le living nous bavardons avec Lividia et Fabio qui viennent d'arriver. Frank nous sert vodka et saumon succulent pour combler un petit creux général. Puis mon mari se sauve, travail oblige !
– Tu es en forme Beauté, que fais-tu en ce moment ? demande Lividia.
– J'écris.
– Elle est insensée, elle fait toujours autre chose que ce que l'on attend d'elle ! La peinture alors ? Ton exposition a eu tant de succès. Ma galerie t'attend !
– Peut-être un jour, mais pas dans l'immédiat.
Fabio s'exclame :
– Quand je pense que je n'ai jamais rien vu de toi !
– Tu verras un jour, peut-être, mais ce n'est pas important !
– Avez-vous vu son atelier ? demande Lividia à Fabio.
– Même pas !
– Tu ne peux pas lui faire ça, déclare Lividia en se levant. Allons-y.
Et nous voilà grimpant à pied parce que « c'est superbe ici », d'après les propres termes de Lividia.
Fabio est emballé, cet atelier en plein ciel, c'est formidable ! Il en fait le tour en s'extasiant tandis que

Lividia, blasée, s'assoit sur la moquette à côté de moi.
– Il y a longtemps que tu ne reçois plus ici ? interroge-t-elle.
– C'est ma tanière de création, j'aime maintenir une certaine atmosphère et puis j'y fais brûler beaucoup d'encens et ça peut incommoder certaines personnes.
– Tu sais bien que j'adore ça.
– Moi aussi, ajoute Fabio.
– Alors, tu écris ? Peut-on savoir quoi ? ajoute Lividia.
– Non, c'est trop compliqué à expliquer, et puis je n'aime pas parler de ce que je fais tant que ça n'est pas terminé.
– Quelle cachottière ! Fabio que pensez-vous d'elle ?
– Elle me dépasse ! Je ne saurais par quoi commencer ! dit-il en continuant à fureter et à admirer le ciel.
Il va dans la salle de bains d'où nous parviennent ses exclamations devant la baignoire, en plein ciel.
– Mais qu'est-ce que c'est que cette fleur-là ? Elle est superbe et inconnue. C'est une vraie ou une fausse ? Elle a l'air tellement plus vraie que nature qu'elle pourrait bien ne pas l'être.
Je réponds à Lividia :
– C'est une vraie de vraie.
– Quelle fleur ? enchaîne Fabio en revenant dans la pièce.
Lividia lui montre du doigt le vase en disant :
– Là sur l'étagère.
– Vous plaisantez, je ne vois rien !
– Dans le petit vase là devant vous !

En effet Fabio est devant le vase.
– Mais il est vide !
– Vous ne voyez pas la fleur mauve et rose ?
Lividia et moi éclatons de rire. Fabio, persuadé d'une plaisanterie entre nous, conclut par :
– Elles sont folles ! Avant de continuer sa ronde dans l'atelier.
Lividia laisse tomber croyant à une plaisanterie de Fabio. J'ai un regard complice à la fleur dont la beauté réussit à faire l'unanimité même dans la dualité ! Parce qu'elle respire l'amour et là où est l'amour, il ne peut y avoir de discorde.
Lividia ramasse son sac avant de lancer :
– Il faut que j'y aille, je suis en retard.
Fabio regarde sa montre.
– Je vous raccompagne, j'ai un rendez-vous en ville.
Les voilà partis, me laissant à ma fleur, à ma réalité, loin du monde et de ses illusions… !
Enfin seule je me remets à écrire au rythme rapide et exigeant des phrases qui se précipitent à travers moi, cherchant par moments un mot qui me semble introuvable pour rendre ce qui dépasse l'idée, loin au-delà du cerveau qui les filtre. Et je me bats avec ce dernier, handicap utile, instrument infidèle parfois, mais seul intermédiaire possible entre le concept et sa matérialisation sur la feuille blanche. Mon âme a saisi et visualisé l'idée archétype dont mon mental est le récipiendaire. Donc, premièrement : idée présentée – deuxièmement : idée perçue – et troisièmement : vient l'idée formulée à l'aide du cerveau dans son expression finale. Et cette dernière phase bute parfois sur les

mots ! Ne nous plaignons pas trop, ne soyons pas injustes. Je mets parfois mon cerveau à la rude épreuve d'un inconnu inconcevable, et il ne me suit pas trop mal quand même !
En fait, il s'agit d'une précipitation de la conscience sur le plan physique, avec tout ce que cela comporte d'alchimie intérieure, de transmutation de lumière, dans une application directe et artistique dont je vis et expérimente consciemment les plans intérieurs.
Christ en est la clé et l'être le médiateur, terrien, homme et femme, nous avons le privilège d'en devenir les messagers.
Et soudain je ferme les yeux sur l'intensité violette que mon regard, désormais, pose sur le monde, la flamme en resplendit depuis le centre diamant d'un cœur ouvert à la Planète sacrée, par un mouvement initiatique amplificateur de Christ et dont je me sens dorénavant investie, comme gardienne de la Flamme éternelle qu'Il représente.
Et ainsi soumise, parce qu'élevée aux plans les plus subtils, je sers et aime dans la force violette de l'Intention divine dont je suis issue et depuis laquelle, à nouveau intégrée, je diffuse…
Vaste programme mondial des Seigneurs de la Planète Sacrée, co-créateurs en Celui dont rien de peut être dit pour la propagation des énergies en provenance de Vénus, dans le siècle qui vient… éternellement, se substituer au précédent.

Depuis ma naissance sur la Planète Sacrée, ma vision sur terre a changé. Je vois les choses et les gens plus profondément, je vois au-delà du corps physique dense, derrière l'apparence, ce qui se cache aux yeux humains normaux. J'en avais auparavant l'intuition. Je savais sans croire et sans voir, dorénavant mon intuition est doublée de vision. C'est le lendemain de ma dernière visite sur la Planète Sacrée que je m'en suis aperçue. Ce doit être la vision éthérique que j'ai acquise. Depuis, sans que cela ne me gêne, j'évolue dans un monde différent, plus vrai, plus réel, mais pas forcément enthousiasmant ! Le spectacle en est parfois triste. MA est venue une fois et dans ce processus même quelque chose aussi a changé. Je sens son approche avant qu'elle n'arrive, contrairement aux visites précédentes.
Dans toutes les manifestations extérieures, dans tous les contacts, dans tout ce qui fait ma vie quotidienne sur terre, je suis plus à fleur de peau, plus perceptive, pourrait-on dire plus psychique ?
Frank et ses amis me trouvent différente, bonne mine pour certains, lumineuse pour d'autres, éclatante, une peau incroyable… Il est certain que je vibre différemment tandis qu'une énergie incroyable me traverse en permanence. J'éprouve à nouveau le besoin

de méditer, d’invoquer et je retrouve, dans ces moments-là, nos états avec MA sur la Planète Sacrée. Ces moments s’estompent ensuite tout en demeurant présents, sur le fil continu qui m’y relie. Inutile d’épiloguer longtemps sur ce sujet, simplement je suis différente dans la mesure où je suis née à autre chose.
Tout à coup j’ai besoin de TAO et MA. Je m’allonge sur mon lit, et après avoir centré ma conscience dans ma tête je me dégage de moi par une aspiration vers le sommet du crâne. Mon départ me procure la sensation magique de retrouvailles avec la dimension élargie d’un état de conscience habituellement prisonnier de mon corps humain.
TAO semble m’attendre. Il est sur la terrasse quand j’atterris doucement dans mon corps tout neuf. Son regard mauve me souhaite la bienvenue en m’invitant à ses côtés. Je retrouve avec joie l’énergie teintée de reflets mauves très pâles qui baigne tout ici et que je ne voyais pas avec les yeux de MA, car mon éveil à ce plan n’était pas alors total.
– Comment te portes-tu sur terre ?
Je lui fais part de mon bien-être mais de ce que ma vision nouvelle peut avoir d’incongru par moments, ce qui parfois est triste.
– Tu possèdes à plein temps maintenant la vision éthérique mais tu pourras bientôt la contrôler, c’est-à-dire t’en servir uniquement quand tu le voudras, il n’y a qu’ici qu’elle est permanente car nous n’avons qu’elle. D’ici peu, tu verras comme tout le monde, mais par un déclic immédiat, seulement en cas de

besoin, tu pourras te régler sur elle. Les forces qui t'ont vue naître ici étaient si fortes que ton corps psychique en est saturé. Mais tout va rentrer dans l'ordre très rapidement grâce à une harmonisation véhiculaire importante.
Je suis à la fois contente et un peu triste car je me sentais sur terre bien près de la Planète Sacrée parce que différente de mes frères, en bas.
– Tu ne dois pas. Tu es terrienne avant tout dans cette vie. Ton service s'exerce parmi tes frères, tu es semblable à eux. Tu es équipée pour le service et non pas pour des évasions qui te font plaisir. L'impersonnalité que tu as dans ce service doit demeurer une règle absolue. Il est normal que tu sois un peu dépassée. L'énergie de notre plan en est la cause. Mais tout sera rentré dans l'ordre d'ici deux ou trois de tes jours.
TAO a raison. Ici je me sens complètement en harmonie. Sur terre je le suis mais mon harmonie en dépasse tant les frontières, qu'elle doit émaner maintenant de moi et non pas dépendre d'ailleurs.
TAO approuve en silence.
Nous demeurons immobiles un moment et je sens mon corps vibrant sous l'énergie dont je fais partie. TAO m'aide à me stabiliser dans un calme serein et maîtrisé.
– Tu dois être maître de cette énergie. Tu dois en tenir les rênes pour ne les lâcher que quand bon te semble et pas en permanence. Elle est trop précieuse pour la gaspiller.

Je comprends comment, avec l'aide du regard de TAO et sa concentration en moi, à partir du moment où je m'ouvre paisiblement comme un canal, elle passe sans à-coups, elle coule sans problème.
– C'est cela, me répond TAO, elle est la force de ton corps physique, ton instrument, et doit agir en tant que telle, canalisée et dirigée.
MA vient d'apparaître sur la terrasse, sur laquelle elle débouche par l'escalier mauve. Elle passe près de moi m'inondant de sa clarté avant de s'asseoir à sa place favorite, sur le rebord de la terrasse.
Nous fermons les yeux tous trois dans une fusion totale. J'apprends de l'intérieur que la mission Fabio touche à sa fin, le travail est satisfaisant mais ne pourra pas se terminer comme prévu. MA viendra sur terre encore deux fois puis ses visites cesseront en même temps que l'opération Fabio. Il me faut concentrer tout mon amour sur ce dernier qui en a besoin. MA agissant sur l'âme, je dois physiquement véhiculer l'amour sous toutes ses formes, me servir de tous mes moyens pour entourer Fabio. Seul l'amour répond à l'amour et il faut que j'en réponde en le communiquant.
Nous ouvrons les yeux ensemble, je ne pose aucune question bien que certains points de ce message me semblent obscurs. Je sais que TAO ne répondra pas, parce que l'âme, elle, sait. TAO se lève et disparaît dans la maison. MA me regarde en souriant.
Après ma naissance éthérique ici et l'opération Fabio, vais-je revenir ? Que se passera-t-il ? MA me dit silencieusement que nous sommes reliées à ja-

mais. Mais les liens parfois unissent deux moments dans le temps sans manifestation autre que psychique. Je le pense très fort et dans le regard de MA je sais avoir raison, mais la Réalité n'est-elle pas souvent cachée ? Et n'est-ce pas une grande chance de pouvoir y faire des sauts rassurants, d'y entrevoir, par éclairs, des dimensions insoupçonnées, et d'y vivre, de s'y déplacer, d'y rencontrer des êtres pour l'éternité, de le savoir, et de partager un état de conscience universelle à jamais acquis ?
L'ombre terrienne d'une pensée triste a voilé un instant mon regard mauve et MA l'a chassée d'un sourire qui ne connait plus la tristesse depuis bien longtemps. Un sourire qui est un état et non plus un voile pour cacher un autre état d'âme ou plutôt de cerveau. Tout est devenu radieux en moi et c'est ainsi que je me récupère dans un flot d'énergie, par la tête, sur mon lit.
Flot qui me donne des fourmis dans tout le corps, lequel m'attend bien sage, conscient dès mon retour qu'il ne participe qu'à une part de ma vie, essentielle pourtant pour le moment, puisqu'il y est de façon magistrale mon transmetteur d'un autre plan.
Cette phrase me paraît alambiquée, mais après l'évidente simplicité que j'entrevois ailleurs, la vie elle-même sur terre me semble horriblement compliquée par la pensée qui en est jusqu'à présent le moteur qu'elle fait parfois tourner à l'envers sur des expressions mentales affligeantes.

Nous sommes tous les trois avec MA dans la voiture de Fabio. Ce dernier a l'air inquiet, perturbé et heureux de me voir. Je l'examine tandis qu'il conduit et je le trouve bien différent de l'homme que j'ai rencontré il y a quelque temps pour la première fois. Nous allons à la forêt de Saint Blac, à quelques kilomètres d'ici prendre un bol d'oxygène et de verdure. De temps en temps Fabio prend ma main gauche ou ma nuque, montrant dans ce besoin de contact sa déroute du moment. J'ai posé ma main gauche sur sa cuisse pour l'apaiser. Il est presque calme lorsque nous nous garons à quelques mètres de la forêt. Nous descendons et marchons sans un mot jusqu'à ce que les arbres nous entourent. Le soleil nous arrive, filtré par la fraîcheur du feuillage dense qui bruit doucement dans la brise tiède. Fabio me prend dans ses bras. Je me laisse aller à l'énergie qui m'inonde immédiatement afin de mieux la lui communiquer. Il s'en imprègne inconsciemment dans le bien-être physique qu'il éprouve, ce qui calme peu à peu complètement ses pensées noires. Je l'embrasse tendrement en le serrant très fort contre moi, intensément, irradiante, activement silencieuse.
Mon corps s'adapte au besoin de Fabio tout en lui transmettant nos forces combinées. Fabio m'entraîne

au cœur de la forêt qu'il connaît bien jusqu'à une petite cabane bien cachée. C'est là qu'il jouait enfant. Il y a un petit banc en bois, une table bancale et un tas de paille tout propre, jaune brillant dans un coin.
Silencieux au milieu de la pièce que j'observe, il serre ma main puis m'attire à lui parce que notre force magnétique le pousse vers nous. Il m'embrasse tendrement dans une étreinte qui devient rapidement passionnée et nous roulons sur le tas de paille au commun accord de nos deux corps. Fabio veut se noyer en moi plus encore, absolument, et son corps se fait insistant et possessif. En une heure, le tas de paille est dévasté, ainsi que mon corps que Fabio a emprisonné sous le sien. Fortement enlacés, nous avons peur de bouger pour ne pas déranger cet éclair fulgurant dans lequel il s'est fondu en moi. Instant fugitif qu'il n'a pas su saisir comme le symbole parallèle d'une union plus profonde qui se cherche sur le plan physique et dont les corps ne sont qu'un leurre alléchant.
Je ne peux rien en dire, alors je caresse tendrement le dos de Fabio, ne lui donnant que ce que la tendresse peut apporter à la frustration. J'ai un petit enfant dans les bras à qui il est inutile d'expliquer que les jouets ne sont pas des jouets. J'ai le corps content sous son corps mécontent, parce que le mien est un instrument alors que Fabio s'identifie encore au sien.
Fabio m'entraîne ensuite dans un petit restaurant adorable au bord d'une clairière. À part nous il n'y a qu'un autre couple attablé. Le déjeuner est délicieux, très simple, à base de légumes et de fruits très frais.

– Je t'aime. Fabio me dit ça presque tristement. Je lui en demande la raison.
– Parce que je me sens frustré et insatisfait. J'ai l'impression que c'est impossible. Et puis tu es mariée et j'aimerais vivre avec toi, et puis tu ne m'aimes pas autant que je t'aime sûrement.
– Fabio je t'aime. Pourquoi mettre des notions quantitatives à l'amour ? C'est incompatible avec lui.
– Peut-être mais je tends vers un absolu que je ne peux entrevoir à travers rien.
– Peut-être parce qu'il ne peut être qu'en toi ?
Fabio ne réplique rien, pensif. C'est la seule phrase qui le fera réfléchir, semant un germe dans son trouble.
Nous parlons de choses et d'autres ensuite, riant même de quelques blagues que le serveur nous raconte, bon enfant.
Fabio me raccompagne.
– Merci belle Dame, j'ai passé avec toi une journée merveilleuse et importante il me semble. Je ne saurais dire pourquoi. Je viendrai te voir dans deux jours, OK ?
– Oui, bonne soirée. Merci.
Fabio a démarré après un baiser tendre et je garde son odeur sur mon corps et sa tristesse dans le cœur, que je vais transmuer, par l'alchimie spirituelle, en joie stable, afin de lui en renvoyer la lumière.
MA est repartie, je rentre seule dans la Sphère où Frank, épuisé, m'attend. Je programme un dîner puis je masse mon mari en attendant car il n'en peut plus.

Sans un mot il m'attire à lui, je m'allonge et il s'endort vingt minutes contre moi d'un sommeil réparateur. C'est en pleine forme qu'il se réveille pour dîner.
– Tu es ma batterie préférée, me dit-il en riant et en roulant sur moi.
Il a les gestes fous et désordonnées d'un jeune chiot amoureux. Et je deviens chienne sous ses assauts avant de m'y laisser aller comme une chatte voluptueuse et lascive.
Nous nous relevons, rieurs, pour nous précipiter de la douche dans la cuisine où Titus a l'air condescendant d'un chat supérieur à qui rien n'échappe, pas même le rouge impudique sur mes joues !
Je raconte à Frank mon après-midi avec Fabio sur lequel il ne fait aucun commentaire. Frank a le regard clair de la confiance que la jalousie ne peut plus ombrager. Il sait que je l'aime et me fait l'hommage de savoir aussi qu'il n'y a jamais entre nous aucune remise en question. Il n'y a que sur le plan initiatique que je ne lui dis pas tout, c'est sans problème.
Nous passons une soirée délicieuse avec Titus qui ne nous quitte pas.
– C'est bientôt la fin du film et il faudra recevoir l'équipe, je te laisse organiser ça.
Nous allons nous coucher, chacun dans nos chambres respectives, après un dernier baiser.

Fabio est content d'avoir trouvé un moment pour me voir plus tôt que prévu. MA est là bien sûr, et nous prenons un jus d'orange dans mon atelier.
– Je suis en train de me réorienter vers des choses constructives afin de mettre ma voyance, que j'avais presque perdue, au service de quelque chose de valable et d'utile. Je ne veux plus essayer d'user et d'abuser d'un pouvoir qui n'est rien en soi mais qui ne vaut que par l'aide qu'il peut apporter aux autres.
– Tu as donc des projets ?
– Je t'en parlerai plus tard, car ce ne sont encore que des projets. Mais mon point de vue a changé et ma décision est ferme.
Fabio me regarde intensément.
– Belle Dame votre regard à reflets mauves m'a apporté plus que vous ne le supposez. Vous m'avez ouvert le cœur à autre chose, à un monde qui n'était plus le mien depuis longtemps et que je retrouve un peu penaud.
Un temps… puis :
– C'est étrange, tu as déclenché chez moi des réactions insoupçonnées ou peut-être oubliées ou peut-être rejetées, qui sait ?
Fabio s'est levé pour arpenter la pièce la tête levée vers le ciel.

– J’ai reçu des cadeaux tombés du ciel ces temps-ci. D’abord notre rencontre, toi, œil magique aux reflets violets, et puis une touche de lucidité, une autre de discernement, un flot d’amour, quelques rendez-vous, nos discussions, ton corps… Je crois avoir été très gâté, vois-tu.
– Si tu en as conscience, c’est que tu le méritais sûrement.
– Je ne sais pas pourquoi, mais j’ai été gâté des dieux.
– Façon de parler !
– Oui.
Fabio vient vers moi et me prend dans ses bras, tendrement, l’attraction sexuelle a aujourd’hui disparu comme par enchantement, l’union va plus loin, au-delà, très loin dans l’œil et la tendresse d’un enlacement.
La nuit tombe très doucement sur nos auras lumineuses, les faisant ressortir de son écrin sombre.
Nous écoutons un peu de musique assis sur la moquette, lui en tailleur et moi à côté, un peu en arrière, la tête sur son omoplate.
Puis Fabio se lève, il a un dîner.
– À demain donc, tu m’as promis tout l’après-midi, souviens-toi.
– Mais oui, à demain.
Je l’accompagne jusqu’à sa voiture et il démarre sur un signe heureux de la main gauche avant de s’éloigner dans la nuit qui l’absorbe. Je reste immobile un moment, MA est présente, calme dans le soudain désarroi qui m’envahit. La voiture vient de

disparaître, et je sais tout à coup, sans raison aucune, que je viens de voir Fabio pour la dernière fois.
La voiture a disparu, me laissant seule face au rideau hermétique de la nuit sans lune. Je frissonne sous l'air tiède, avant que MA ne me laisse à moi-même, un peu désemparée mais nullement triste.
Fabio est parti vers lui-même dans le rendez-vous cyclique des morts et des naissances. Je ne sais comment, je ne sais quand, tout simplement j'en ai la certitude.
Comme d'habitude je programme le dîner en attendant Frank sous le regard gentil de Titus, mon chat adoré.
Une ombre a plané, un halo violet s'y est répandu, ourlant de lumière scintillante son nuage gris jusqu'à l'absorber de clarté triomphante.
Une flamme violette a brûlé qui, en moi, de moi, par moi, transmue et libère, tel un jaillissement continu que la conscience reconnaît dans son éternité tranquille.

Ce n'est que le lendemain soir que me parviendra la nouvelle de l'accident. L'ascenseur dans lequel il était a explosé à la suite d'un court-circuit. Il y a plusieurs blessés et un seul mort. Fabio était seul dans l'ascenseur. Il était treize heures, il se rendait à un rendez-vous d'affaires concernant les nouveaux projets dont il ne me parlera jamais.
La nouvelle me laisse froide car la prémonition de l'évènement seule m'a remuée, et de toute façon Fabio est près de moi aussitôt, accroché par les pensées que je lui envoie, il passe léger, m'effleurant de son étonnement subtil à se retrouver si vite de l'autre côté, occupé par la nouveauté brusque de son état. Il me quitte, sur la pensée d'amour et de réconfort que je lui envoie pour repasser la frontière mince qui nous sépare désormais. La Dame en mauve m'effleure aussi, sans s'arrêter, et je me dis qu'il va enfin la rencontrer, mais ce n'est qu'une supposition…
Et la vie de la Sphère continue de m'occuper pendant une semaine sans visite sur la Planète Sacrée, dans une relation méditative d'identification de conscience très forte avec TAO et MA.
Quasi impromptu, j'organise une fête gigantesque pour la fin du tournage de Frank. La ville entière doit être présente, tant il y a de monde. Les invités débor-

dent de la Sphère dans le jardin et même sur la plage où j'ai fait installer des tables couvertes de victuailles et de boissons. Des sièges sont parsemés un peu partout, le tout éclairé par des torches gigantesques dont les flammes éclatantes dansent dans la brise du soir. La fête bat son plein lorsque nous arrive une bonne nouvelle : Frank est nommé pour l'Oscar du meilleur acteur – dans un mois. La foule des invités crie sa joie car la nouvelle se propage du living à la plage avec une rapidité étonnante. Je félicite Frank la première, ensuite il est submergé et je m'éloigne jusqu'à la baie vitrée pour admirer le spectacle en bas, à la lumière des torches. La lueur dansante des flammes pare les femmes de reflets chatoyants et leurs mouvements d'arabesques surréalistes me parviennent tel un ballet d'ombres chinoises géantes, que mes yeux nimbent de violet.

Il y a des amoureux enlacés, des hommes d'affaires sérieux et gesticulant dans leur désir de convaincre. Quelques invités sont calmes et souriants, d'autres se promènent simplement d'une table à l'autre tout en mangeant. La gaieté ambiante et la beauté du site s'alliant au nombre de personnes engendrent un brouhaha sûrement sympathique et vivant que je ne perçois pas depuis le living. J'ai sous les yeux une image mouvante et silencieuse, à la fois réelle et irréelle, mais où est la réalité ? Je songe à Fabio, muet à présent, comme cette foule qui s'agite sous l'intensité violette de mes yeux.

Je pense à TAO et à MA dans leur calme serein et loquace. Où est quoi ? Qui est qui ? Du silence à la pa-

role et du verbe au bruit qu'entendons-nous et qu'écoutons-nous ? Que percevons-nous au-delà, si perception il y a ? De l'image à la vie et du mouvement à l'intention que voyons-nous, que regardons-nous, que retenons-nous, si mémoire il y a ?
Chaque perception est une porte ouverte sur une autre par l'intermédiaire d'une foule de sensations passant par l'ordinateur de nos pensées et de notre raisonnement, les dépassant enfin dans l'éclair intuitif d'autre chose de bien caché, d'autre chose de bien réel.
Entre cet éclair et ce qui le précède la vérité change, s'esquive, s'affirme, se volatilise, s'annihile, tour à tour dans l'éventail du relatif à l'important, de l'essentiel à l'absurde, du nouveau au périmé, jusqu'à la rencontre avec Soi qui nous promène dans une dimension où le mot n'a plus de raison d'être et où le silence impérieux de l'évidence apparaît sans le moindre doute. Le jour où il n'y a plus rien à dire pour convaincre les autres, ce jour-là on n'a plus besoin de se convaincre soi-même puisqu'on a trouvé.
Ce jour-là la lumière éclatée se fait Verbe pour aboutir au silence paisible de la certitude.
Mes réflexions m'amenèrent sur la plage. J'ai traversé le jardin et ses conversations. Des exclamations ont salué ma robe, l'Oscar, la soirée, la nourriture, le site…
Je m'éloigne de la lumière vers la nuit que l'eau rythme de son clapotis léger. Dans le silence retrouvé, je marche au seul son qu'émet la nature, lorsque face à moi, la Dame en mauve apparaît pour disparaître aus-

sitôt. J'avance vers sa mouvance pour me retrouver sur la plage de la Planète Sacrée dont le contraste lumineux avec la soirée que je viens de quitter est foudroyant.
Je baigne à nouveau dans la tranquillité sereine d'une réalité absolue. TAO et MA m'encadrent. Nous glissons en silence jusqu'à la maison mauve dont les canapés nous accueillent, une fois de plus.
Je pose mon regard sur le mur en face qui s'ouvre sur une scène de *l'Atlanta*. Avant que la scène ne commence, un accord musical vibrant me porte un message de beauté, d'harmonie, d'amour, de perfection terrestre réalisée, divine.
C'est le début de la pièce, un dîner chez Rama. À gauche une table animée par les conversations des convives, à droite le coin salon. Tout à coup la pénombre envahit la scène où seul un spot violent demeure afin d'éclairer la table. Les six personnes discutent toujours mais bien que leurs lèvres bougent, on n'entend plus rien. Alors une voix extraordinaire venant du fond de la scène envahit celle-ci peu à peu, synchronisée avec des vibrations de lumière bleue qui envahissent le décor puis la pièce où nous nous trouvons, tandis que la voix se répand sur ces vibrations venant de partout et remplissant l'espace. On ne sait plus si la voix est vibrante ou colorée, ou si les vibrations de couleurs sont sonores. L'effet est saisissant, inimaginable. Cette voix est la voix pure de l'amour matérialisé par les vibrations de lumière colorées de bleu, couleur symbolisant ésotériquement l'amour. Englobée et transpercée d'amour je suis l'amour, il

jaillit de moi, j'en suis le centre et la périphérie, à l'infini. Son intensité est telle que je ferme les yeux, la scène s'arrête net sur le mur qui se ferme tandis que je continue de vibrer à l'unisson de ce qui reste suspendu dans l'air.
TAO a glissé sur la terrasse violette où nous le rejoignons bientôt avec MA.
Nous nous installons tandis que TAO commence :
– Notre travail commun est terminé pour le moment. Notre échange s'arrête pour continuer autrement, sans contact éthérique physique. Tu restes reliée à nous et nous à toi par la conscience uniquement. Tu vas écrire et passer à une période de réalisation matérielle sur le plan physique, sur terre. Nous serons toujours présents. En cas de besoin tu peux venir, tu en as reçu la possibilité car tu n'en abuseras pas. Ta venue ici doit être motivée uniquement par un problème grave que tu ne peux résoudre seule et concernant le service. Si après avoir tout essayé par tes propres moyens le problème demeure entier, tu peux venir, nous laissons la décision à ton discernement. Il est préférable de ne pas en user, d'autant que la réponse peut te parvenir autrement, par le canal multidimensionnel de nos liens indestructibles, en conscience.
L'adieu n'existe pas ici. Nous demeurons à jamais en toi.
Dans cette période de travail intensif qui t'attend, que la paix demeure en toi et que l'amour soit ton seul guide, balayant par le désintéressement les conséquences humaines inévitables telles que la notoriété, le succès, la personnalité et ses faiblesses, au profit

d'une action inébranlable axée sur le service au profit de l'humanité.
Dans ces conditions seulement le travail s'accomplira en œuvrant pour le Plan conçu par les Seigneurs co-créateurs.
Tu es simplement chargée de faire passer ce qui t'est envoyé. Tout vient de plus haut, sois-en l'interprète digne.
TAO me regarde en souriant.
MA aussi.
Je me sens soulevée par leur joie sereine. L'amour me transporte dans le temps jusqu'à la Terre où je vais continuer ma mission.
Je sais que quoi qu'il arrive je ne suis pas seule mais soutenue, épaulée, incluse par la conscience universelle dont je suis partie intégrante et que des liens indissolubles me relient à travers l'espace à une autre dimension, à jamais présente.
Puisse cette nouvelle qui se termine être un travail bien accompli comme le fut la mission de mon incarnation et puisses-tu, lecteur, y trouver quelque réponse.
Que sa lecture t'apporte distraction ou réflexion, je n'en ai aucun mérite personnel, en revanche, si tu l'attaques, j'en suis, il est vrai, la seule responsable.
Puissé-je en tout cas y faire passer tout l'Amour que j'ai reçu dans le courant continu qui nous unira tous un jour pour le Bien Général auquel j'ai tant œuvré en toute responsabilité, en toute conscience, en tout Amour.

CATHERINE

# Table des Matières

**Du même auteur**

**1. Romans**

Sur les Traces du Nazaréen
Les liens invisibles (érotique)
Histoire puissance trois
Catherine la solide Insolite
Ouergane
Rama
L’œil de cristal
Chronique d’une Approche Théorique
Au fil des modes et aux toi de la vie
L’Ampli-Roman
En passant par Mimizan
La Gouve
Conte de Jor
Samia et demie
Un Couple en marge
D’ici et D’ailleurs
Octave à Tanger
Vivelle
Dans les creux de la vie
Marouerg
La Maison des non-dits
L’émeraude de Fès
En attendant Aïda
Le voyage d’Amina
Parenthèse à Malte
Set de femmes - Chronique tangéroise
Romantissime
On n’en Meurt pas…
La Ville
Cristal de femme
Rencontre à Madrid
Sur le pont d’un Maroc arc-en-ciel
Une femme au Sud
Une île au bout du Cœur

Asma/Chaïbia - une + une = Une
Tanja la magique
La Nuit du devenir
Face à Face à Tanger (érotique)
Masque Démasque
Un Jour Une Vie
Sur les voies du deuil
La vie en pointillé
Générations
Nadia
Thaïe

**2. Contes**

Contes de Portes marocaines (gratuit)
Contes d'éthérique et de Vie
Venusia The Lady on Venus
La Branche Magique
Contes Planétaires

**3. Pièces de théâtre**

Mano
L'Amour en Question

**4. Témoignages**

L'Infini côté Cœur ou Gary/chellabi
L'amant d'un jour
Hommage à Sri Aurobindo
Lettre d'ailleurs
Codes codés encodés
Un jour en Asie
J'ai le Maroc au cœur
Sous sub conscient
Autoscan
Silence Solitude Service
Dialogue en Solo
L'enfer en technicolor
Chambre 137
De Bric et de Vrac
Mon Actuscan 1 (gratuit)

« De la médecine entre autres… »
Mon Actuscan 2 (gratuit)
« Du temps des gilets jaunes etc… »
Mon Actuscan 3 (gratuit)
« Pour de plus justes relations humaines »
Mon Actuscan 4
« Médecine/Politique - Vie citoyenne - Évolution »
Mon Actuscan 5
« Nos Frères de l'espace, Les mondes et nous… »
Mon Actuscan 6
« L'Amour inconditionnel »
Mon Actuscan 7
« Transformation - Âmes sœurs - Service - Covid 19 »
Mon Actuscan 8
« Feu mon Ami »
Mon Actuscan 9
« Les Hauts de Hurletemps »

**5. Essais sociopolitiques**

D'une citoyenne - réflexions sur le la les politique(s)
De Shamballa à Rabat
2001 : Les citoyens la politique
Manuel citoyen
Il sera une fois la citoyenneté
Citoyenneté : l'Avenir du Futur
Face : Gouvernance - Pile : Citoyenneté (gratuit)
Rêve pragmatique, Engagement Citoyen
Entre nous commentaires et opinion (gratuit)
Toi l'Enfant (droits de l'enfant) (gratuit)
Supramental Mon Ami (spirituel)
Haut et Clair Sur le fil politique

**6. Essais philosophiques**

Essai sur la Beauté
Essai sur la Pensée libre
Liberté Bonheur
Pourquoi ? Comment ?
Roman Vie Fiction
Des éclats de diamants dans la boue (social)

**7. Enseignement Christique et Énergétique humaine**

Le sang du calice de Morya (gratuit)
À Nos disciples
Le Maître en incarnation Les groupes et Shamballa
Christ en soi, Christ en tous, Christ en Vie
Du Silence de Dieu au Principe christique
Le cœur ouvert
… de Shamballa… aux Caraïbes
Livre d'or
Maîtrise initiatique dans l'incarnation
Les Saisons de la Transformation
Expérience et Maîtrise
Sur les pas de Christ et au-delà
La Source et le moyen
La Mère le monde et vous tous
Du rêve ou de son Absence
De l'Esprit au sexe
Unité de synthèse et Magie Divine
L'Envol
Ange ô mon Ange
La 7ème étape
Énergétiquement Vôtre
Réponse aux « channelings »
Transition et Vie
« … de la Cellule … »
Le Nomade de l'Amour
Cœur au mon Cœur
Le Yoga du feu
Devas
D'un Point de Vie ésotérique
Cendres de glace - Poussière d'étoiles
Le couple gnostique
Prophètes et Médiateurs
Connexions - Devas Violets
Cœur Kaléidoscope

**Originally written in English**

Paddy’s World (gratuit)
My word again
The Sacred Journey through Empowerment

**Translation into English**

On the tracks of the Nazarene
The blood of Morya’s Chalice (gratuit)

**Traducido al español**

Una pareja al margen

Couverture LC
ISBN 978-2-36633-090-8

LCenteur

leïla chellabi
contactlc2020@gmail.com